



**HAL**  
open science

# La traduction du Pèlerinage de Vie humaine par John Lydgate : aspects linguistiques et enjeux politiques

Caroline Benoit

## ► To cite this version:

Caroline Benoit. La traduction du Pèlerinage de Vie humaine par John Lydgate : aspects linguistiques et enjeux politiques. Sciences de l'Homme et Société. Ecole nationale des chartes, 2023. Français. hal-04402794

**HAL Id: hal-04402794**

**<https://enc.hal.science/hal-04402794>**

Submitted on 18 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Caroline Benoit**

*Diplômé(e) de master*

Thèse  
pour le diplôme  
d'archiviste paléographe

2023

**LA TRADUCTION DU  
*PÈLERINAGE DE VIE HUMAINE*  
PAR JOHN LYDGATE**

**ASPECTS LINGUISTIQUES ET ENJEUX  
POLITIQUES**





Je tiens à remercier mes directeurs de recherche, Monsieur Frédéric Duval et Monsieur Marco Nievergelt pour leur accompagnement sans faille tout au long de mes recherches. Mes professeurs de l'Université de York méritent également ma gratitude pour l'aide qu'ils m'ont fourni durant mon apprentissage de la langue moyen-anglaise. Enfin, je dois beaucoup au soutien de mes camarades de l'École nationale des Chartes, de ma famille et de mes proches que j'ai pu mener ce projet à bien.



## INTRODUCTION

Une miniature insérée dans le manuscrit Harley 4826, aujourd'hui conservé à la British Library, représente un pèlerin et un moine en gémissement, offrant leur ouvrage à un chevalier en armure. Le volume, composé au XV<sup>ème</sup> siècle, est annoté par une main postérieure qui offre une légende à l'illustration : « *Lidgat presenting his booke, called y<sup>e</sup> Pilgrime, unto y<sup>e</sup> Earle of Salisbury* ». Dans cette scène de dédicace, le moine bénédictin John Lydgate présente à Thomas Montagu comte de Salisbury, son œuvre, *The Pilgrimage of the Life of Man*, en compagnie du protagoniste du poème, le pèlerin-narrateur.

« Esmut » par « le biau roumans de la Rose » (St, 11-13), le poète normand Guillaume de Deguileville entreprend en 1331 l'écriture d'un poème allégorique fondé sur une analogie de l'Épître aux Hébreux (11 : 13). Les hommes sont des « pèlerins » [peregrini], des « étrangers » [hospites] sur la terre. Pour enseigner « la quel voïe on doit prendre / la quel guerpier et delessier » (St, 26-27) pour gagner le salut, le poète cistercien met en scène un pèlerin en route vers la Jérusalem Céleste sur un chemin semé d'embûches. En 1355, le moine de Chaalis prétend que son manuscrit lui « fu osté et par tout divulgué » (v.32-33) alors qu'« a mectrë et a oster, / a corrigier et ordonner, / y avoit moult » (v.35-37) et justifie ainsi une seconde rédaction du *Pèlerinage*. C'est la *translatio* de cette seconde recension que le moine de Bury-St-Edmunds entreprend en 1426, à la demande du comte de Salisbury.

Les vers de John Lydgate sont rédigés plus de soixante-dix ans après la composition originale du poète normand. Le public visé n'est plus le même alors que Lydgate écrit désormais à destination d'un lectorat anglophone. La traduction résulte avant tout d'une commande aristocratique. Le *Pilgrimage* porte-t-il alors l'empreinte du contexte qui a entouré sa production ?

Guillaume de Deguileville connaît le succès de son vivant et sa popularité est sans appel. Géraldine Veysseyre établit une liste de 79 manuscrits du *Pèlerinage de Vie humaine*<sup>1</sup> parvenus jusqu'à nous. Anne-Marie Legare qui a étudié « La réception du Pèlerinage de

---

<sup>1</sup> Frédéric Duval, Fabienne Pomel, *Guillaume de Deguileville: les « Pèlerinages » allégoriques*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008, p.425-453.

Vie humaine de Guillaume de Digulleville dans le milieu angevin »<sup>2</sup> explique qu'à lui seul, le *Pèlerinage* est conservé dans près de 100 manuscrits, première et seconde rédaction confondue, recensés dans les bibliothèques royales et princières peu de temps après la rédaction du texte. Les nombres sont divergents et la difficulté à s'accorder témoigne de l'importante diffusion du texte.

L'intérêt d'Anne-Marie Legaré pour l'Anjou vient en grande partie de Jeanne de Laval, femme de René d'Anjou. En 1465, cette dernière commande une mise en prose de la première recension du *Pèlerinage* à un clerc anonyme. Aujourd'hui surnommé « Jean Gallopes », le clerc angevin donne une seconde vie au texte de Guillaume de Deguileville qui connaît un regain de notoriété après sa mort.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, le succès dépasse les frontières et les traductions se multiplient. Peter von Meroede traduit le *Pèlerinage* en bas-allemand aux alentours de 1430 et Vinçente de Maçuelo en castillan en 1490. Deux traductions néerlandaises anonymes voient le jour, *Die pelgrimage vander menscheliker creaturen* vers le milieu du XV<sup>ème</sup> siècle et *Dat boeck vanden pelgheryn* en 1486. Enfin, une version moyen-anglaise, *The pilgrimage of the lyfe of the manhode*, circule dans les îles britanniques et Chaucer traduit la « Prière abécédaire à la vierge ». En revanche, tous ces ouvrages traduisent seulement la première rédaction de Guillaume de Deguileville. *L'ABC* de Chaucer et le poème allemand *Die Pilgerfahrt des träumenden Mönchs* sont en vers mais les autres traductions sont en prose et il est possible que certains auteurs aient été davantage influencés par le *Pèlerinage* de Jean Gallopes que par celui de Deguileville. Elise Arnaud suggère ainsi que le poème catalan *El peregrino de la vida humana* a plus de ressemblance avec le texte du clerc angevin qu'avec celui du moine de Chaalis. Elle affirme « Le texte-source de la traduction au castillan est la mise en prose réalisée par un moine d'Angers du poème *Le pèlerinage de vie humaine* du cistercien Digulleville »<sup>3</sup>

Il nous faut alors se demander pourquoi John Lydgate traduit la seconde recension du *Pèlerinage* alors que la première, conservée dans plus de 70 manuscrits et traduite à de

---

<sup>2</sup> Anne-Marie Legaré, « La réception du *Pèlerinage* de Vie humaine de Guillaume de Digulleville dans le milieu angevin d'après les sources et les manuscrits conservés », dans *Religion et mentalités au Moyen Âge : Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 543-52, <http://books.openedition.org/pur/19863>.

<sup>3</sup> Elise Arnaud, « El pelegrino de la vida humana publié à Toulouse à la fin du XV<sup>e</sup> siècle », dans *Atalaya*, n° 13 (13/09/2013), doi:10.4000/atalaya.1125.

nombreuses reprises, semble bien plus diffusée au XV<sup>ème</sup> siècle. Le contexte dans lequel le poème moyen-anglais a été composé nous permet en partie d'expliquer ce choix.

Par l'ajout de trois poèmes en latin, le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave*, d'une prière en prose latine, mais également d'un acrostiche farci de latin, la visée du texte est complexifiée. Seuls quelques vers d'Ovide venaient agrémenter le texte en langue vernaculaire dans le volume de 1331. « En francois toute mise l'ai / a ce que l'entendent li lai. /La pourra chascun apprendre » (St, 23-25) affirme Guillaume de Deguileville dans le prologue de la première recension, annonçant ainsi l'ambition didactique de son poème, écrit à destination des laïcs. Poète novateur pour l'introduction du débat théologique en français, illustrée ne serait-ce que par le débat de Nature et de Grâce-Dieu sur l'Eucharistie (v. 1917-2252), le moine de Chaalis donne bien plus qu'une dimension pastorale à son texte. Il franchit une nouvelle étape avec l'introduction du latin dans son poème de 1355. L'utilisation du langage des clercs et des théologiens dans cette prédication aux laïcs amplifie l'intention spéculative et théologique du texte. Désormais, il semble peu probable que les laïcs restent les seuls destinataires du Pèlerinage.

Au-delà des 1224 vers latins, la seconde rédaction est également remarquable par l'addition de nombreuses figures allégoriques telles que « Fortune », « Astrologie », « Géomancie », « Idôlatrie », « Sorcerie », « Hagiographie » ou encore « Apostasie ». Les nouvelles allégories intégrées à des passages narratifs inédits viennent affiner le contenu doctrinal émis dans le poème. En prenant l'exemple de la *gratia cooperans* théorisée par Bernard de Clairvaux, peu explicitée dans la première rédaction, mais mise davantage en valeur dans la seconde rédaction par les interventions fréquentes de Grâce-Dieu auprès du pèlerin, Philippe Maupeu explique qu'une raison de la réécriture « résiderait dans certaines précisions d'ordre doctrinal ».

Il faut alors rappeler que les débats théologiques font rage dans l'Angleterre Lancastrienne de la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle. Tandis que, dans ses *Provincial Constitutions*, l'archevêque de Canterbury, Thomas Arundel, condamne les déclarations de l'« hérétique » John Wyclif, les monarques, quant à eux, se veulent intransigeants dans leur répression contre ses disciples, les Lollards. Le temps est au retour à l'orthodoxie après la tempête provoquée par « *The Morning Star of the Reformation* ». Une traduction de la seconde rédaction du *Pèlerinage de Vie humaine* semble donc plus appropriée. Le poème



de 1355, dont l'intention spéculative et théologique est plus forte, dont le contenu doctrinal est plus précis, est sans aucun doute plus apte à être traduit. Par ailleurs, « Deguileville multiplie dans la seconde rédaction les figures de l'hétérodoxie pour, en contrepoint affirmer la vertu de son pèlerin » affirme Philippe Maupeu.<sup>4</sup> John Lydgate peut alors facilement s'approprier le texte de Guillaume de Deguileville pour éloigner son lectorat de l'« hétérodoxie » et le ramener à l'« orthodoxie ». Ce même contexte exige de porter une attention particulière à la commande du comte de Salisbury dont le père est connu pour sa participation au mouvement lollard et dont les faits d'armes témoignent de son soutien à la politique des Lancaster. La *translatio* est avant tout le choix de Thomas Montagu. Tout laisse à penser que Lydgate a pu vouloir « actualiser » les vers du *Pèlerinage* afin qu'ils un nouveau sens dans cette Angleterre du XV<sup>ème</sup> siècle où évolue le commanditaire de l'œuvre, son auteur et ses lecteurs. C'est ce que je vais tenter de démontrer par ma thèse.

La lecture de John Lydgate, auteur de plus de 145 000 vers, a longtemps été négligée au profit de celle de son « maystre » Geoffroy Chaucer dont la production est pourtant trois fois moindre. Le poète, loué par ses contemporains et successeurs au Moyen Âge, fut par la suite désavoué et délaissé avant que sa contribution à l'élaboration d'une langue moyen-anglaise renouvelée soit reconnue à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Dans un ouvrage consacré à l'étude du poème *Fall of Princes*, Nigel Mortimer rappelle « Les fortunes de Lydgate ».<sup>5</sup>

Benedict Burgh, George Ashby, Osbern Bokenham, John Metham, Henry Bradshaw, William Dunbar, Stephen Hawes sont autant de poètes qui proclament leur dette au moins de Bury St Edmunds et le place au Panthéon de la poésie anglaise au côté de Chaucer et Gower.

The noble Chaucer, of makaris flour,  
The Monk of Bery, and Gower, all thre  
(Lament for the Makaris, William Dunbar, c. 1505)

---

<sup>4</sup> Graham Robert Edwards (éd.), Philippe Maupeu (éd.), *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, Paris: Librairie générale française, 2015, p.12.

<sup>5</sup> Nigel Mortimer, *John Lydgate's Fall of Princes: Narrative Tragedy in Its Literary and Political Contexts*, Oxford : Oxford University Press, 2005.

Si à la fin de son poème *Pastime of Pleasure*, Hawes consacre deux vers à Gower, dix-neuf à Chaucer et 63 à Lydgate, l'encomium médiéval s'achève pour l'auteur du *Pilgrimage* lorsque le poète protestant Philip Sidney dans son *Apology for poetry* fait l'éloge de Chaucer et Gower en passant sous silence « *The Monk of Bery* ». La Réforme et ses idées religieuses nouvelles, condamne la lecture du moine-poète et ouvre la voie à plusieurs siècles de critique. Alors que le fervent réformateur William Covell décrit la langue de Lydgate comme « *unrefined* » and « *short of the excellencie of this age* » dans sa « *Letter from England to her Three Daughters* »<sup>6</sup>, le poète des Lumières Thomas Warton la dépeint « *tedious and languid* ».<sup>7</sup> Les attaques contre le moine britannique atteignent leur paroxysme avec, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la diatribe de Joseph Ritson qui déclare les compositions de Lydgate « *stupid and fatiguing* » et le poète « *more stupid and disgusting* », « *a voluminous, prosaïck and drivelling monk* ».<sup>8</sup>

Un siècle plus tard, un regain d'intérêt pour Lydgate émerge au même instant dans le monde germanique et dans les pays anglophones. Le XX<sup>ème</sup> siècle s'ouvre sur les éditions allemandes de Carl Hortsman,<sup>9</sup> celles d'Henry MacCraker<sup>10</sup> ou encore les publications de *The Early English Text Society*. Le nouvel engouement pour le versificateur se traduit par la publication à la fin du siècle dernier de quatre études majeures par Walter Schirmer<sup>11</sup>, Alain Renoir<sup>12</sup>, Derek Pearsall<sup>13</sup> et Lois Ebin<sup>14</sup> qui font aujourd'hui autorité.

Les travaux examinant l'œuvre de John Lydgate à la lumière du contexte religieux et politique de l'Angleterre du XV<sup>ème</sup> siècle sont nombreux. Dans son ouvrage *Authorship and first-person allegory in late medieval France and England*, Stephanie Kammath consacre un chapitre à John Lydgate et ses « *Verba Translatoris* » et affirme :

---

<sup>6</sup> William Covell, William Clerk, *Polimanteia, or, The meanes lawfull and vnlawfull, to iudge of the fall of a commonwealth, against the friuolous and foolish coniectures of this age: Whereunto is added, a letter from England to her three daughters, Cambridge, Oxford, Innes of Court, and to all the rest of her inhabitants etc.* Ann Arbor: UMI, 1999.

<sup>7</sup> Thomas Warton, William Carew Hazlitt (éd) *History of English poetry from the twelfth to the close of the sixteenth century*, Hildesheim : G. Olms, 1968.

<sup>8</sup> Joseph Ritson, *Bibliographia poetica: a catalogue of Engleish poets, of the twelfth, thirteenth, fourteenth, fifteenth, and sixteenth, centurys, with a short account of their works*, Londres : G. and W. Nicol, 1802.

<sup>9</sup> Carl Hortsman, *Altenglische Legenden: neue Folge*, Hildesheim : G. Olms, 1969.

<sup>10</sup> Henry Noble MacCracken, *The Minor poems of John Lydgate*, Londres : K. Paul, 1911.

<sup>11</sup> Walter Franz Schirmer, Ann E. Keep, *John Lydgate: A study in the culture of the 15th century*, Londres : Methuen, 1961.

<sup>12</sup> Alain Renoir, *The Poetry of John Lydgate*, Cambridge, Mass : Harvard university press, 1967.

<sup>13</sup> Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1970.

<sup>14</sup> Lois A. Ebin, *John Lydgate*, Boston Twayne, 1985.

« More recently, Lydgate's works have been mined for their reflections on fifteen-century English social history, specially for their perspective on the Lancastrian regime, religious orthodoxy and ecclesiastical power and reform ». <sup>15</sup>

Elle déplore cependant le manque d'intérêt porté au *Pilgrimage* dans ces études et donne l'exemple de la collection d'essais *Lydgate : Poetry, Culture, and Lancastrian England*<sup>16</sup> qui ne mentionne aucun vers de la traduction du *Pèlerinage*. Un autre ouvrage de référence, *John Lydgate and the making of public culture*<sup>17</sup> ignore complètement la traduction du texte moyen-français, absent même de la bibliographie. Ces essais étudient la fonction de « poet laureate » dont est investi Lydgate mais ne mentionnent jamais la commande de Thomas Montagu. Il existe cependant deux œuvres que Stephanie Kammath passe sous silence qui étudient *The Pilgrimage of the Life of Man* au regard de l'époque où le texte a vu le jour. Shannon Gayk consacre un chapitre à Lydgate dans son étude *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*<sup>18</sup> et le *Pèlerinage* y tient une place centrale. De même, dans le volume collectif *Lydgate Matters : Poetry and Material culture in the Fifteenth Century*, Lisa H. Cooper écrit quelques pages sur le *Pilgrimage* et la lecture qu'il faut en faire en prenant en compte le cadre religieux et politique de l'Angleterre du XV<sup>ème</sup> siècle.<sup>19</sup> L'inconvénient majeur de ces deux travaux est que leur auteur se penchent principalement sur le texte moyen-anglais et délaissent quelque peu le texte moyen-français auquel ils ne font référence que succinctement. N'étant que des chapitres de plus grands volumes, il est évident que l'étude de la traduction ne se peut pas être exhaustive mais les renvois au texte source ne sont pas précis et le lecteur ne saisit que partiellement les choix du *translateur*. Susan K. Hagen reflète ce problème méthodologique en essayant au contraire d'interpréter l'intention auctoriale de Deguileville, en ne lisant que sa traduction par Lydgate.<sup>20</sup> Par ailleurs, les chercheurs mentionnent les ajouts de Lydgate par rapport au

---

<sup>15</sup> Stephanie Kamath, *Authorship and first-person allegory in late medieval France and England*, Cambridge : D.S. Brewer, 2012.

<sup>16</sup> Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England* Notre Dame, Ind., : University of Notre Dame Press, 2006.

<sup>17</sup> Maura Nolan, *John Lydgate and the making of public culture*, Cambridge : Cambridge university press, 2005.

<sup>18</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : Cambridge University Press, 2010.

<sup>19</sup> Lisa H. Cooper, Andrea Denny-Brown (éd.), *Lydgate matters: poetry and material culture in the fifteenth century*, New York : Palgrave Macmillan, 2008.

<sup>20</sup> Susan K. Hagen, *Allegorical remembrance: a study of "The pilgrimage of the life of man " as a medieval treatise on seeing and remembering*, Athènes : The University of Georgia Press, 1990.

poème de Deguileville, les modifications apportées par le poète anglais, ainsi que les absences révélatrices de certains passages présents chez le poète normand mais il n'y a pas de véritables commentaires philologiques et linguistiques.

Pour ma thèse, j'ai donc entrepris, en parallèle, la lecture du *Pèlerinage de Vie humaine* et l'analyse du poème de John Lydgate. Pour m'appropriier le *Pèlerinage de Vie humaine*, j'ai majoritairement utilisé l'édition de Philippe Maupeu et Graham Robert Edwards publiée sous le titre *Le livre du pèlerin de Vie humaine*<sup>21</sup>. Pour approfondir mon étude, j'ai feuilleté quelques pages de la première rédaction du *Pèlerinage* édité par Johann Jakob Stürzinger<sup>22</sup>, notamment le prologue. Dans ce cas, j'ai fait précéder la référence aux vers de la mention « St ». Pour le texte moyen-anglais, j'ai basé mes recherches sur le texte édité par Frederick Furnivall à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, établi à partir des manuscrits Cotton Vitellius C.13, Cotton Tiberius A.7 et Stowe 952, également annoté par Katharine Locock.<sup>23</sup> Les deux textes mis en regard, j'avais, pour mon mémoire, examiné 3000 vers du *Pèlerinage* afin de déterminer les méthodes de traduction employées par John Lydgate. Pour ma thèse, j'ai choisi d'élargir cette analyse à l'ensemble du texte et après avoir saisi les mécanismes de traduction à l'œuvre dans le *Pilgrimage*, j'ai donc entrepris une lecture cursive plus poussée des deux poèmes afin d'élire quelques passages révélateurs de l'intention du poète, digne de réflexions. En relisant les travaux de Shannon Gayk et de Lisa H. Cooper et avec l'aide de quelques ouvrages de références tels que *After Arundel : religious writing in fifteenth-century England*,<sup>24</sup> *John Lydgate : poetry, culture and Lancastrian England*,<sup>25</sup> ou encore *Lydgate and the making of public culture*<sup>26</sup> j'ai établi une liste de quatre passages à commenter et interpréter en tenant compte du contexte religieux et politique de l'Angleterre lancastrienne. La scène de l'eucharistie et le débat qu'elle suscite entre Nature et Grâce-Dieu (Dg, v.1839-2230) (Lg, v.3231-3935) nécessite ainsi une attention toute particulière, comme la présentation de l'armure des vertus au pèlerin (Dg, v.5173-5726) (Lg, v.7249-8072), l'allégorie de Labeur (Dg, v.7475-7572) (Lg, v. 11232-11418) et

---

<sup>21</sup> G. R. Edwards, P. Maupeu, *Le livre du pèlerin de vie humaine*, 1355.

<sup>22</sup> Johann Jakob Stürzinger, *Le Pèlerinage de vie humaine*, Londres : Nichols and sons, 1893.

<sup>23</sup> Frederick J. Furnivall (éd.), Katharine B. Locock. (éd.), *The Pilgrimage of the Life of Man, Englished by John Lydgate, A.D. 1426, from the French of Guillaume de Deguileville, A.D. 1330, 1355*, Londres : London Nichols, 1905.

<sup>24</sup> Vincent Gillespie, Kantik Ghosh, *After Arundel: religious writing in fifteenth-century England*, Turhout: 2011.

<sup>25</sup> Larry Scanlon (éd.), William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006.

<sup>26</sup> Maura Nolan, *John Lydgate and the making of public culture*, Cambridge : 2005.

l'allégorie d'Idolâtrie (Dg, v.14025 à 14187) (Lg, v. 20823-21036). Enfin, j'y ai ajouté le « *Prolog of the Translator* », qui, bien qu'il ne s'agisse pas d'une traduction à proprement parler, mérite cependant d'être étudiée car y est exposé le projet de traduction de John Lydgate et les objectifs qu'ils se donne. J'ai certes voulu analyser ces cinq extraits de manière approfondie mais j'ai tout de même parcouru l'ensemble du texte. Ma thèse comprend ainsi les commentaires précis des fragments susdits ainsi que de nombreuses références à des phrases ou paragraphes indépendants qui viennent souligner mon interprétation. Puisqu'il s'agit d'une étude philologique, les observations sont d'ordre linguistique, principalement syntaxiques et lexicales. Le contenu doctrinal est plus dense dans la première moitié du texte ; avant de prendre la route vers la Jérusalem Céleste, le pèlerin est initié à tous les sacrements et aux mystères de la foi. La religion occupant une grande partie de mon étude, une plus grande partie de mes réflexions viennent donc de cette partie du texte.

J'ai consacré la première partie de ma thèse à la reprise de mon mémoire et à l'étude des méthodes employées par John Lydgate pour traduire le *Pèlerinage de Vie humaine*. J'ai cependant approfondi mes précédents travaux qui se contentaient simplement d'énoncer les différents choix de traduction du poète moyen-anglais. En menant une réflexion sur la fidélité du moine de Bury-St-Edmunds au texte-source, mon objectif a alors été de déterminer dans quelle mesure les mécanismes de traductions à l'œuvre dans le *Pilgrimage* trahissait la volonté du *translateur* de s'éloigner du texte source ou bien son désir de rester proche du poème de Deguileville. J'ai alors réorganisé mon étude autour de trois axes portant sur le style, le lexique et le vocabulaire de la *translatio* et ai tenté de mesurer la fidélité du traducteur au texte-source dans ces trois aspects. Il suffit simplement de chercher l'empreinte de Lydgate dans le style, le lexique et le vocabulaire du *Pilgrimage*. Cela m'a alors été possible grâce aux études déjà existantes sur le poète moyen-anglais, à savoir les éditions commentées de ses poèmes et traductions, y compris les travaux de Frédéric Furnivall sur le texte du *Pèlerinage*, mais également les monographies, tout particulièrement celles de Derek Pearsall et Lois E Ebin. Pour ce qui est du style de Lydgate, il s'agit de repérer les « amplifications » qui sont sa marque de fabrique ainsi que ses nombreuses fantaisies syntaxiques. En ce qui concerne le vocabulaire du traducteur, il s'agit de retrouver le lexique riche mais savant, érudit grâce auquel il est facile de reconnaître le moine de Bury-St-Edmunds à côté du réemploi

fréquent du vocabulaire « Chaucerien ». Enfin, plus complexe, il s'agit de déterminer si la langue du *Pèlerinage*, où la part de termes d'origine romane est conséquente, s'explique de part le texte-source, son sujet religieux et sa langue originelle, ou bien résulte de l'état de la langue moyen-anglaise au XV<sup>ème</sup> après Chaucer. Sans surprise, bien que Lydgate tente de maintenir quelques caractéristiques de Deguileville, il choisit néanmoins d'ajouter souvent son empreinte au poème.

La deuxième partie de ma thèse, plus conséquente, est alors consacrée à l'« intentio auctoris » que dévoilent les modifications au texte-source apportées par le traducteur, et en particulier les « ajouts » et les « amplifications » qui le caractérisent tant. Une étude approfondie des méthodes de traduction du poète moyen-anglais dans quelques extraits du *Pilgrimage* permet alors de révéler l'« actualisation » du texte de Deguileville voulue par Lydgate.

La religion étant au centre du poème et au cœur des préoccupations de l'Angleterre Lancastrienne, le premier chapitre traite logiquement du refus et de la dénonciation de l'« hérésie » lollarde par le moine de Bury-St-Edmunds. Le choix d'examiner la présentation de l'allégorie « Idolâtrie » me vient des recherches antérieures de Shanon Gayk et Lisa H. Cooper menées sur ce passage, recherches que j'ai souhaité approfondir par une analyse philologique, essentiellement lexicale de cet extrait. Le refus de la vénération des images était une des positions les plus radicales du mouvement lollard qui reçut les foudres de l'Archevêque de Canterbury. Cependant, la déclaration la plus scandaleuse de John Wyclif demeure son reniement de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, après la consécration de l'hostie. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi le dîner de « Moïse », représentant la transsubstantiation, comme le second moment du *Pilgrimage* qu'il me fallait commenter. J'ai divisé le dîner en plusieurs extraits dont un, le débat de « Nature » et « Grâce-Dieu » faisait déjà l'objet des travaux de Lisa H. Cooper. Analyser différents extraits du même moment me permit alors de réaffirmer les conclusions que la médiéviste avait avancé.

Le retour à l'« orthodoxie » étant fermement désiré par Thomas Montagu qui cherchait à se distancier de l'attitude iconoclaste de son père, j'ai donc choisi de consacrer un deuxième chapitre à l'influence du comte de Salisbury sur le contenu du *Pèlerinage*. Cette deuxième étude se concentre dans un premier temps sur la mise en avant des idéaux,

cette fois-ci politiques, du commanditaire de l'œuvre. Le rappel du nécessaire maintien de la hiérarchie sociale et du respect de la division de la société en trois « ordres » est manifeste dans le discours de l'allégorie « Labeur » et son étude par Lisa H. Cooper méritait d'être approfondie, en particulier concernant le lien qui existe entre la morale délivrée dans l'extrait et les valeurs du prince aristocratique. Il était cependant nécessaire de poursuivre en faisant quelques recherches sur la relation qui unissait le commanditaire de la traduction et le *translateur* lui-même. Le « Prolog of the Translator », qui met en avant la figure de « *poet laureate* » du moine de Bury Saint Edmunds, dévoile le respect que l'auteur porte à son « *lord of Salisbury* » tout comme l'obéissance qu'il promet de lui tenir et son examen permet également d'envisager la *translatio* comme une œuvre commune de John Lydgate et de Thomas Montagu.

Afin de s'assurer d'être bien compris, le traducteur doit alors se montrer particulièrement didactique. Pour que les idées religieuses et politiques que le commanditaire de l'œuvre souhaite transmettre soit correctement entendues, il faut les rendre simples et claires, pour un lectorat anglophone qui s'élargit de plus en plus en dehors du cercle habituel des lettrés. La première partie de mon chapitre consacré au didactisme de Lydgate porte sur la simplification de l'allégorie. Dans le « *Prolog of the Translator* », le poète moyen-anglais explicite la métaphore de la vie comme pèlerinage. Plus tard, lorsque Grâce-Dieu présente différentes armes de « vertus » au pèlerin-narrateur, le traducteur met l'accent sur l'association d'une arme avec une vertu chrétienne. Cependant, le didactisme de Lydgate se remarque également par les nombreuses digressions du poète moyen-anglais, qui cherche à obtenir l'attention du lecteur, engage perpétuellement sa mémoire par la répétition, mais explicite surtout les termes théologiques hermétiques et développe les références floues à la Bible et aux Saintes Écritures.

La première partie de ma thèse est moins conséquente que la seconde dans la mesure où elle ne fait que préparer le terrain nécessaire à l'établissement de mes conclusions. Elle n'en est pas moins importante pour comprendre l'actualisation du *Pèlerinage* par le moine de Bury-St-Edmunds.

# PREMIÈRE PARTIE : LES MÉTHODES DE TRADUCTION DU TRANSLATEUR

## Déterminer la fidélité du traducteur au texte source

Dans son premier volume consacré au Moyen Âge, *The Oxford History of the Literary Translation in English* rappelle l'opposition fondamentale entre les traductions « *word-for-word* » et « *sense-for-sense* ». <sup>27</sup> Le refus de la *translatio* mot à mot formulé par Horace dans son *Ars Poetica* se retrouve chez Saint-Jérôme, qui affirme avoir traduit la Bible « *magis sensum e sensu quam ex verbo verbum* » <sup>28</sup>. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, la seconde génération de Lollards rappelle l'importance de privilégier le sens à la littéralité.

« The so-called General Prologue to the Late Version of the Wycliffite Bible rejects the translation policy of the Early Version of that Bible, arguing that « the best translating is, out of Latyn into English, to translate aftir the sentence [according to the meaning] and not oneli aftir the wordis so that the sentence be as opin either [clear or] openere in English as in Latyn, and go not fer fro the lettre [literal meaning] » » <sup>29</sup>

Il n'est donc pas étonnant d'observer cette même conception chez Lydgate qui avertit son lecteur, dès le « Prolog of the Translator » du *Pilgrimage* :

I wyl translate hyt sothly as I kan,  
After the lettre, in ordre effectually.  
Thogh I not folwe the wordës by & by,  
I schal not faillë teuchyng the substaunce,  
(v. 144-147)

La « *substaunce* », le contenu du poème de Deguileville est intact. Lydgate a traduit « *in ordre effectually* ». L'ordre narratif du texte-source a donc été conservé. Cependant, le moine de Bury-St-Edmunds n'a pas fait de mot à mot, « *wordës by & by* », pour traduire la « lettre », le sens. Une traduction littérale serait d'autant plus complexe que Lydgate a choisi de respecter la versification. Le poète moyen-anglais entreprend l'exercice complexe de rendre le poème de Deguileville accessible à un public anglophone, tout en essayant de

---

<sup>27</sup> Roger Ellis (éd.), *The Oxford history of literary translation in English*, Oxford : 2008, p.73-74.

<sup>28</sup> Robert Stanton, *The culture of translation in Anglo-Saxon England*, Cambridge : 2002, iii. Cité dans Roger Ellis (éd.), *The Oxford history of literary translation in English*, Oxford : 2008, p.73-74

<sup>29</sup> R. Ellis, *The Oxford history of literary translation in English*, p. 74.



ne pas « trahir »<sup>30</sup> le texte-source et de garder la composition en couplet octosyllabique rimé du poète normand.<sup>31</sup> Le choix du « *sense-for-sense* » au détriment du « *word-for-word* » semble donc pertinente.

La déclaration du « *translator* » mérite cependant un examen plus approfondi. S'il ne fait pas de mot à mot, il serait intéressant d'étudier les méthodes employées par John Lydgate pour traduire le *Pèlerinage*. Je souhaite ici commenter les techniques de traduction du poète moyen-anglais, en essayant de distinguer la part réelle de « traduction » et celle d'« invention »<sup>32</sup> et différencier la langue de l'« auteur » de celle du « traducteur ».<sup>33</sup>

Dans quelle mesure le traducteur laisse-t-il entendre sa propre voix ? Dans quelle mesure reste-t-il fidèle au texte Deguileville ?

Une étude de la langue et du style de John Lydgate à partir des œuvres critiques traitant des autres poèmes du moine de Bury-St-Edmunds me permettra de déterminer dans quelle mesure le traducteur marque les vers de son empreinte. À une analyse détaillée de la phrase et du lexique du *Pilgrimage* se succèdera alors une mise en parallèle du poème de Deguileville avec sa traduction qui nous permettra de mesurer la fidélité du poète moyen-anglais au texte normand.

Mon étude repose sur l'examen de 3000 vers et de plus de 6 000 termes. Le début, la fin et le centre du poème ont été choisis tant pour leur emplacement que pour leur cohérence narrative.

Les 1000 vers liminaires sont composés du prologue de Lydgate, de celui de Deguileville, de la description de la Jérusalem Céleste ainsi que de la rencontre du pèlerin avec Grace-Dieu qui le baptise à la fin du passage.

---

<sup>30</sup> L'expression italienne « Traduttore, traditore » rappelle la perte de sens qui peut résulter du processus de traduction.

<sup>31</sup> Seul le prologue est composé en couplet décasyllabique.

<sup>32</sup> Silvère Menegaldo, « [De la traduction à l'invention. La naissance du genre romanesque au XIIIe siècle](#) » dans Claudio Galderisi (éd.), Vladimir Agrigoroaei (éd), *Traductions médiévales : cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XIe-XVe siècles) : étude et répertoire*, I, Turnhout : 2011, p.285-323.

<sup>33</sup> Graziella Pastore « Langue de l'« auteur » et langue du « traducteur » ? Réflexions sur la langue de Nicolas de Gonesse dans Translation and Authority - Authorities in Translation », dans Pieter De Leemans, Michèle Goyens, *Translation and authority, authorities in translation*: Turnhout : 2016, p.83-96.

Les vers 12750 à 13750 raconte les entrevues du pèlerin avec les péchés Gloutonnerie (Gourmandise), Vénus (Luxure), Paresse et Orgeuil.

Enfin, les vers 23275 à 24275 évoque la visite par le pèlerin de la Nef de Religion, après le poème acrostiche « Guilleumus de Deguilevilla », jusqu'à sa rencontre avec 'Vieillesse' et 'Maladie' à la fin de sa vie.

## Chapitre premier : La langue et le style de John Lydgate

### Langue et style : frontières et contacts

Les dictionnaires contemporains, français comme anglais, différencient le concept de « style » de celui de « langue » et contribuent à la distinction de deux notions disjointes.

La « langue » est le « système de signes vocaux, éventuellement graphiques, propre à une communauté d'individus, qui l'utilisent pour s'exprimer et communiquer entre eux » selon le dictionnaire Larousse, qui illustre sa définition par les exemples de « langue française » et « langue anglaise. »<sup>34</sup>

Le « style », quant à lui, se définit par la « façon particulière dont chacun exprime sa pensée, ses émotions, ses sentiments ».<sup>35</sup>

L'*Oxford English Dictionary* donne une définition similaire de la « langue » mais introduit la notion de « grammaire » :

« The system of spoken or written communication used by a particular country, people, community, etc., typically consisting of words used within a regular grammatical and syntactic structure ».<sup>36</sup>

Au contraire, le « style » est :

« The manner of expression characteristic of a particular writer (hence of an orator), or of a literary group or period; a writer's mode of expression considered in regard to clearness, effectiveness, beauty, and the like. »<sup>37</sup>

Cette conception de la « langue » en fait un synonyme de l'« idiome », un système de communication régi par des règles de grammaire et de syntaxe et partagé par un ensemble de personnes. Au contraire, la notion de « style » repose sur l'individualité et désigne la façon personnelle qu'a chacun de s'exprimer, dans une « langue », à sa manière.

---

<sup>34</sup> Éditions Larousse, « Définitions : langue - Dictionnaire de français Larousse », (03/04/2023), <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/langue/46180>.

<sup>35</sup> Éditions Larousse, « Définitions : style - Dictionnaire de français Larousse », (03/04/2023), <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/style/74959>.

<sup>36</sup> « Language, n. (and Int.) », dans *OED Online*, Oxford University Press, (03/04/2023), <http://www.oed.com/view/Entry/105582>.

<sup>37</sup> « Style, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (03/04/2023), <http://www.oed.com/view/Entry/192315>.

La linguistique et la stylistique sont pourtant deux domaines d'études conjoints. Jean-Michel Adam va jusqu'à dénoncer « un dualisme qui empêche de penser le continu », celui de « grammaire et stylistique, langue et style »<sup>38</sup>. Il s'appuie sur les travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari qui se montrent très critique à l'égard d'une distinction qu'ils pensent injustifiée et qui déclarent que « parmi tous les dualismes instaurés par la linguistique, il y en a peu de moins fondés que celui qui sépare la linguistique de la stylistique ».<sup>39</sup>

Certains linguistes ont alors tenté de « repenser les frontières »<sup>40</sup>, à l'instar de Charles Bally qui s'est efforcé de « penser le continu du langage ». <sup>41</sup> En effet, ce dernier affirme que « plus les combinaisons linguistiques d'un écrivain lui restent propres, plus on peut parler de style ; mais c'est une différence de degré, non de nature »<sup>42</sup> et maintient que « la langue affective [lui] apparaît donc dans le globe de la langue toute entière, comme une zone périphérique qui enveloppe la langue normale ». <sup>43</sup> La stylistique n'est donc qu'une branche de la linguistique et le style présente seulement une variation de la langue. Il n'en demeure pas moins que le style, c'est la langue. Les deux concepts ne sont pas distincts mais forment un continuum.

L'expression « langue de l'auteur » qui désigne le style particulier d'un écrivain ou d'un poète témoigne de l'assimilation des deux notions de « langue » et « style » dans la conception générale de la langue.

J'étudierai dans un premier temps la « langue » moyen-anglaise dans laquelle s'exprime John Lydgate au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, puis les caractéristiques stylistiques du poète, distinctement. Cette étude préliminaire me permettra par la suite d'évoquer de façon plus générale la « langue de John Lydgate ».

---

<sup>38</sup> Jean-Michel Adam, « Le style dans la langue et dans les textes », dans *Langue française*, vol. 135, n° 1 (2002), p. 71-94, doi:10.3406/lfr.2002.6463.

<sup>39</sup> Gilles Deleuze, Felix Guattari, « Les postulats de la linguistique » dans *Mille plateaux*, Paris : Éditions de Minuit, 1980.

<sup>40</sup> J.-M. Adam, « Le style dans la langue et dans les textes », p.73.

<sup>41</sup> *ibid*, p. 75.

<sup>42</sup> Charles Bally, *Le langage et la vie*, Genève : Édition Atar, 1913, p.61.

<sup>43</sup> *ibid*, p.158-159.

## A. Le moyen anglais au temps du *Pilgrimage*

### 1. Aux origines du moyen anglais

La victoire de Guillaume le Conquérant à la bataille d'Hastings en 1066 a eu plus qu'un simple impact politique. Alors que l'Angleterre voit l'arrivée d'une nouvelle dynastie à son pouvoir, l'invasion normande a également des conséquences du point de vue linguistique qui ne sont pas négligeables. Comme le souligne Albert C. Baugh et Thomas Cable dans leur *History of the English language* « *The Norman Conquest changed the whole course of the English* ». <sup>44</sup>

En effet, alors que Guillaume conquiert l'Angleterre, il supplée les aristocrates anglais par la noblesse française. Les gentilhommes décédés à la bataille d'Hastings sont immédiatement remplacés par les courtisans du roi normand et au fur et à mesure qu'il anéantit les rébellions, le Conquérant élimine ses opposants en politique en les écartant du pouvoir où il installe de plus en plus de ses partisans normands. « *Although many lesser landholders kept small estates, the St. Albans Chronicler was but slightly exaggerating when he said that scarcely a single noble of English extraction remained in the kingdom* ». <sup>45</sup> Il est plus complexe de mesurer l'immigration des *laborares* normands en Angleterre après la victoire à Hastings. Cependant, cela importe peu puisque les membres de la classe dominante, par nature la plus influente, sont en majeure partie français et peuvent ainsi continuer à pratiquer leur langue. Le chroniqueur Robert de Gloucester décrit ainsi la situation :

þus com lo engelond in to normandies hond. & þe normans ne coupe speke þo bote hor owe speche & speke french as hii dude atom, & hor children dude also teche ;<sup>46</sup>

[Thus came, lo! England into Normandy's hand. And the Normans didn't know how to speak then but their own speech and spoke French as they did at home, and their children did also teach;]<sup>47</sup>

Si à l'origine, seulement les nobles d'origine française s'expriment en français, les mariages mixtes participent rapidement à l'extension de la francophonie. En 1066, le vieil

---

<sup>44</sup> Albert Croll Baugh, Thomas Cable, *A history of the English language*, Londres : 2013, p.98.

<sup>45</sup> *ibid*, p.101.

<sup>46</sup> William Aldis Wright (éd.), *The metrical chronicle of Robert of Gloucester*, coll. *Rerum Britannicarum Medii Aevi scriptores*, Londres : Eyre and Spottiswoode, 1887.

<sup>47</sup> Traduction de A.C. Baugh, T. Cable, *A history of the English language*, p.104.

anglais, fortement germanisé, laisse la place au *Middle English*, profondément romanisé. Cela passe par le développement d'un dialecte français en Angleterre, l'Anglo-normand, qui s'impose à l'écrit. La littérature vernaculaire qui se développe à partir du XII<sup>ème</sup> siècle est une littérature anglo-normande.

Lorsque Jean sans Terre perd la Normandie face au roi de France Philippe-Auguste en 1204, de nombreux hommes qui possédaient des terres des deux côtés de la Manche doivent choisir à qui rester fidèle : le roi d'Angleterre ou le trône de France. De nombreux anglais abandonnent alors leur terre normande pour s'installer définitivement dans le royaume d'Angleterre. Les contacts avec la France se distendent et il faut maintenant apprendre le français. Des manuels apparaissent désormais pour pallier à la disparition progressive des locuteurs natifs. Le traité de Walter of Bibbesworth destiné à apprendre le français à Dionysa, fille du noble William de Munchensy considère ainsi la langue française comme une langue « étrangère ». Au XIII<sup>ème</sup> siècle, l'Anglais progresse alors que la première constitution anglaise, *The Provisions of Oxford*, est écrite en latin, français et anglais et que quatorze ans auparavant, en 1244, les *Annals of Burton* font mention d'une lettre du doyen de Lincoln à l'évêque de Lichfield lui demandant de proclamer une directive du pape « *in lingua Anglica et Gallica* ». <sup>48</sup> Les personnes habituées à s'exprimer en latin et en français sont alors requis d'écrire en anglais et rencontrent des difficultés.

C'est lors de la pratique de cet exercice que des mots latins ou français passent dans la langue anglaise. « *The transference of words occurs when those who know French and have been accustomed to use it try to express themselves in English.* ». <sup>49</sup> L'impact du français sur la langue anglaise est donc principalement lexical. C'est bel et bien le vocabulaire qui subit principalement l'influence des langues romanes. Lorsqu'il analyse « *The French influence on the English language* » dans le premier chapitre de l'ouvrage *Language and culture in medieval Britain*, Serge Lusignan affirme que « *The most obvious influence that French had on English was on its vocabulary* ». <sup>50</sup> Il explique alors que dans la plupart des cas, un mot

---

<sup>48</sup> Henry Richards Luard (éd.), *Annales monastici*, Vaduz : Kraus reprint, 1965.

<sup>49</sup> A.C. Baugh, T. Cable, *A history of the English language*, p. 123.

<sup>50</sup> Jocelyn Wogan-Browne, Carolyn P. Collette, Maryanne Kowaleski, Linne R. Mooney, *Language and culture in medieval Britain: the French of England c.1100-c.1500*, Woodbridge : York Medieval Press, 2009, p.1.

d'origine romane a remplacé un mot anglo-saxon ou bien l'utilisation d'un terme d'étymologie romane s'est juxtaposée à l'emploi d'un terme déjà existant en vieil anglais.

Le cas du latin est plus complexe. Les premiers emprunts datent de la période anglo-saxonne et résultent de la Christianisation de l'Île. La plus grande partie des termes faisant leur entrée dans la langue anglaise sont alors relatifs à la religion chrétienne.

« From the introduction of Christianity in 597 to the close of the Old English period is a stretch of more than 500 years. During all this time Latin words must have been making their way gradually into the English language. [...] It is obvious that the most typical as well as the most numerous class of words introduced by the new religion would have to do with that religion and the details of its external organization. Words are generally taken over by one language from another in answer to a definite need. »<sup>51</sup>

Pour ce qui est de la période post-conquête, on considère d'avantage les emprunts faits au latin de manière indirecte, par le biais du français. « *But it is right to include also [...] the large number of words borrowed directly from Latin in Middle English.* »<sup>52</sup>

Après 1066, Guillaume écarte également les prélats anglais de leur siège épiscopaux et archiépiscopaux. Ainsi, l'archevêque de Cantorbéry, Stigand, est déposé par le concile de Winchester et l'archiépiscopat est offert à Lanfranc, ancien abbé de Saint-Etienne de Caen. Le latin devient la langue de l'administration tout autant que la langue de l'Église. Le *Domesday Book*, mise par écrit du recensement organisé par Guillaume à son arrivée sur le trône d'Angleterre et les *Pipe Rolls*, rapports financiers annuels de l'Échiquier de la couronne, sont ainsi rédigés en latin. La langue demeure essentiellement « écrite » et c'est donc « *through the written language* »<sup>53</sup> que se font la majeure partie des emprunts. « *Nevertheless the permanent additions from Latin to the English vocabulary in this period are much larger than has generally been realized.* »<sup>54</sup>

## 2. Le renouveau chaucérien

Au XIV<sup>ème</sup> siècle, l'ascendance de l'anglais sur le français et le latin progresse. Dans un premier temps, un conflit de grande ampleur, la guerre de Cent Ans, vient faire naître

---

<sup>51</sup> A.C. Baugh, T. Cable, *A history of the English language*, p. 77-78.

<sup>52</sup> *Ibid*, p. 171

<sup>53</sup> *Ibid*, p. 171

<sup>54</sup> *Ibid*, p. 172

un sentiment de nationalisme au XIV<sup>ème</sup> siècle. La deuxième explication est ce que Albert Croll Baugh and Thomas Cable appellent « *The Rise of the Middle Class* »<sup>55</sup>. La Peste Noire qui entraîne une véritable saignée démographique en Angleterre connaît des conséquences irréversibles, à commencer par le manque de main d'œuvre. La paysannerie est bien plus touchée que la noblesse par l'épidémie et le manque de manouvriers provoque une hausse de la demande qui se résulte par une hausse des salaires. Les « vilains » survivants fuient leur terre et s'installent dans les régions exsangues qui promettent une meilleure rémunération et offrent un meilleur avenir. Dans le même temps, la classe « moyenne » à laquelle appartiennent les artisans et des marchands se développe avec la multiplication et l'agrandissement de villes telles que Londres et York. La nouvelle force de la classe moyenne, qui elle s'exprime en Anglais, et la croissance d'un sentiment anti-français accélère le retour de l'Anglais.

L'Anglais revient dans les cours de justice avec le *Statute of Pleading* d'Octobre 1362 qui institue la tenue obligatoire des procès en langue anglaise. Son utilisation devient plus fréquente dans l'enseignement comme le témoigne l'exemple de l'Université d'Oxford dès le XIV<sup>ème</sup> siècle.<sup>56</sup> Il n'est donc pas étonnant de constater, qu'en littérature, la langue anglaise prend rapidement les devants. Les « auteurs » affirment ne plus seulement écrire pour la classe dominante mais également pour la « classe moyenne », qui, elle, ne connaît que l'Anglais.

L'auteur du *Cursor Mundi* explique ainsi qu'il traduit son œuvre en Anglais « pour l'amour des gens anglais, des gens anglais d'Angleterre, pour que la communauté puisse comprendre » :

« For the love of Englis lede  
Englis lede of Engelande  
The commune for til understande. »  
(Cursor Mundi, v-234-236) <sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> Albert Croll Baugh, Thomas Cable, *A history of the English language*, Londres : 2013, p. 130.

<sup>56</sup> *ibid*, p. 138-139.

<sup>57</sup> *ibid*, p. 126.



Le retour de l'Anglais à l'écrit s'accompagne alors d'un mouvement de revitalisation de la langue, qui se matérialise par un nouvel apport de termes, paradoxalement, « français » et plus largement « romans ». La plus grande partie des emprunts se font à en effet essentiellement à cette époque.

« Although there are considerable problems of finding satisfactory comparisons among texts of like with like, it is apparent that the density of French loans increases with the passage of time, the rate of new adoptions into English reaching a peak in the second half of the fourteenth century as the uses of French were eroded by English »<sup>58</sup>

« For a hundred years after the Conquest there is no increase in the number of French words being adopted. In the last half of the twelfth century the number increases slightly and in the period from 1200 to 1250 somewhat more rapidly. But it does not become really great until after 1250. Then the full tide sets in, rising to a climax at the end of the fourteenth century. By 1400 the movement has spent its force. »<sup>59</sup>

L'accroissement de cette tendance s'explique par le statut des auteurs. Les poètes écrivent certes pour un public désormais majoritairement anglophone mais ils appartiennent à une élite sociale auprès de laquelle la langue française bénéficie toujours d'un immense prestige et est encore largement parlée. Il faut ajouter à cela l'influence de sa littérature qui a largement dominé le monde anglophone durant les trois siècles précédents :

« Although [...] English was now understood by everyone, it does not follow that French was unknown or had entirely gone out of use. It still had some currency at the court although English had largely taken its place.[...] A dozen books owned by Richard II in 1385, most of them romances, seem from their titles to have been all French, though he spoke English fluently and Gower wrote the *Confessio Amantis* for him in English. Robert of Brunne, who wrote his Chronicle in 1338, implies that French is chiefly the language of two groups, the educated classes and the French. »<sup>60</sup>

« In the century and a half following 1250 when all classes were speaking or learning to speak English, they were also such words as people who had been accustomed to speak French would carry over with them into the language of their adoption. »<sup>61</sup>

---

<sup>58</sup> Richard Milne Hogg, *The Cambridge history of the English language*, éd. par Norman Francis Blake, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord :, 1992, p.431.

<sup>59</sup> A.C. Baugh, T. Cable, *A history of the English language*, p.165.

<sup>60</sup> *ibid*, p.134.

<sup>61</sup> *ibid*, p.157.

Un acteur majeur de ce mouvement de revitalisation de la langue anglaise est alors le poète de cour Geoffrey Chaucer.

Grâce à lui, la plupart des linguistes s'accordent à dire que l'Anglais devient une langue littéraire à part entière, non plus une langue de vulgarisation à l'intention du plus grand nombre. Hoccleve, dans son *Regiment of Prince* déclare Chaucer le premier découvreur de la langue anglaise, « *firste fyndere of our language* » (v. 4978).<sup>62</sup> Lydgate, lui, ajoute que l'auteur des *Contes de Cantorbéry* a considérablement embelli la langue anglaise

And eke my maister Chaucer is ygrave  
The noble Rethor, poete of Brytayne  
[...]  
That made firste, to distille and rayne,  
The gold dewe, dropes, of speche and eloquence  
Into our tungue, thurgh his excellence.  
(*Life of Our Lady*, v. 1628-1634)<sup>63</sup>

Or, c'est de par son lexique que Chaucer a incontestablement participé à la revitalisation de la langue anglaise.

Le nombre de nouveaux mots élaborés par Chaucer est si nombreux que les linguistes ne parviennent pas à se mettre d'accord sur un chiffre précis. Il semble que Chaucer ait environ élaboré plus de 2 000 nouveaux noms, adjectifs, verbes et adverbes.

La plupart de ces termes « nouveaux » employés par Chaucer sont en réalité des emprunts à la langue romane qui ont l'objectif d'élever le style de l'auteur et d'enrichir la langue du poète.

Comme le souligne Christopher Cannon lorsqu'il évoque l'« *invented English* » de l'auteur des *Contes de Cantorbéry*, le recours de Chaucer à un vocable nouveau n'est pas

---

<sup>62</sup> Frederick James Furnivall (éd), *Hoccleve's Works*, Londres : 1892. Cité dans Christopher Cannon, *The making of Chaucer's English: a study of words*, Cambridge : 1998, p.10.

<sup>63</sup> Joseph Aloysius Lauritis (éd), Vernon Francis Gallagher (éd), Ralph Albert Klinefelter (éd), *A critical edition of John Lydgate's Life of Our Lady*, Pittsburgh: 1961. Cité dans Christopher Cannon, *The making of Chaucer's English: a study of words*, Cambridge : 1998, p.11.

imposé par la nécessité de désigner une réalité nouvelle mais vient de la volonté du poète d'orner son discours avec l'emploi de « synonymes ». <sup>64</sup> Il emprunte aux français et au latin des termes dont la signification est équivalente à des mots déjà existant dans la langue anglaise. Le poète du XIV<sup>ème</sup> siècle utilise ainsi pour la première fois les nom « disaventure », « dishoneste », « edifice », « significaunce » et les adjectifs « ignoraunt » et « secre » qu'il emploie aux côtés de leur équivalent Anglo-Saxon « unhap », « shendship », « bilding », « mening », « unconning », « derne ».

Joseph Mersand fait quant à lui une étude complète du *Chaucer's Romance Vocabulary*. <sup>65</sup> A partir de la *Concordance to the Complete Works of Geoffrey Chaucer* <sup>66</sup> édité par John Tatlock et de l'*OED*, le linguiste établit que sur un total de 8,000 mots environs, 4, 000 sont d'étymologies romanes parmi lesquels 1, 200 apparaissent pour la première fois dans l'œuvre de l'auteur des *Contes de Canterbury*.

La désignation par le terme de « *contribution* » des « *first uses* » de Chaucer est un moyen pour Joseph Mersand de souligner le rôle considérable du poète du XIV<sup>ème</sup> siècle dans l'élaboration de la langue anglaise de manière plus générale. De nombreux termes attestés pour la première fois dans l'œuvre du poète sont toujours employés en « *Present-Day English* » à l'instar de l'adjectif « *ardaunt* » utilisé par Chaucer dans sa traduction moyen-anglaise de la *Consolation à Philosophie* ou à l'exemple du nom « *difficulte* » employé à de nombreuses reprises dans les *Contes de Canterbury*.

### 3. Le Middle English des contemporains de John Lydgate

La génération de poètes qui succède à Geoffroy Chaucer subit largement l'influence du modernisateur du *Middle English* et contribue indéniablement à l'entrée définitive de son vocabulaire dans la langue anglaise, langue qui, par un même mouvement, se standardise. Le *London English*, parler des élites et de l'auteur des *Contes de Canterbury*, l'emporte sur les autres dialectes. La langue littéraire du début du XV<sup>ème</sup> siècle reste donc proche de celle du poète de cour du siècle précédent, qui, il faut le rappeler, emploie autant

---

<sup>64</sup> C. Cannon, *The making of Chaucer's English*, p. 152.

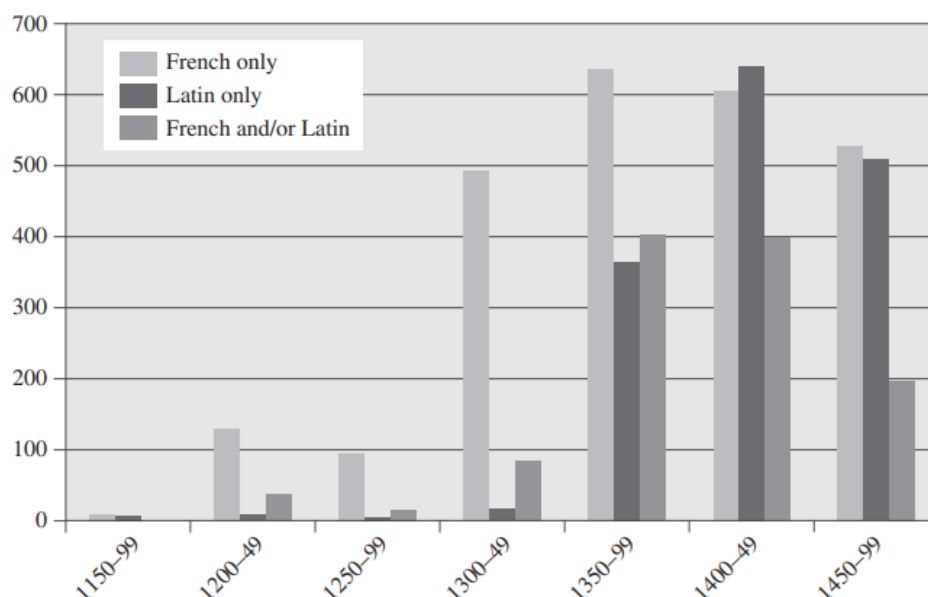
<sup>65</sup> Joseph E. Mersand, *Chaucer's romance vocabulary*, Port Washington: 1968.

<sup>66</sup> John Strong Perry Tatlock, *A Concordance to the Complete works of Geoffrey Chaucer: and to the Romaunt of the Rose*, Gloucester, Massachussets : 1927.

de termes « romans » que de termes « anglo-saxons », précédemment hérités des langues « germaniques ».

Cet équilibre à 50 % est légèrement bousculé par l'emprunt de nouveaux termes au français au cours du XV<sup>ème</sup> siècle. Dans son ouvrage intitulé *Borrowed Words*<sup>67</sup>, Philip Durkin s'interroge sur le pourcentage de termes empruntés au français au cours de la période moyen-anglaise et déclare :

« Words from French and/or Latin show a very distinctive pattern, being much more numerous in the 100-year period 1350–1450 than they are at any other time [...] and making their largest contribution as a proportion of all new words in English in the period 1350–99, closely followed by 1400–49 [...] »<sup>68</sup>

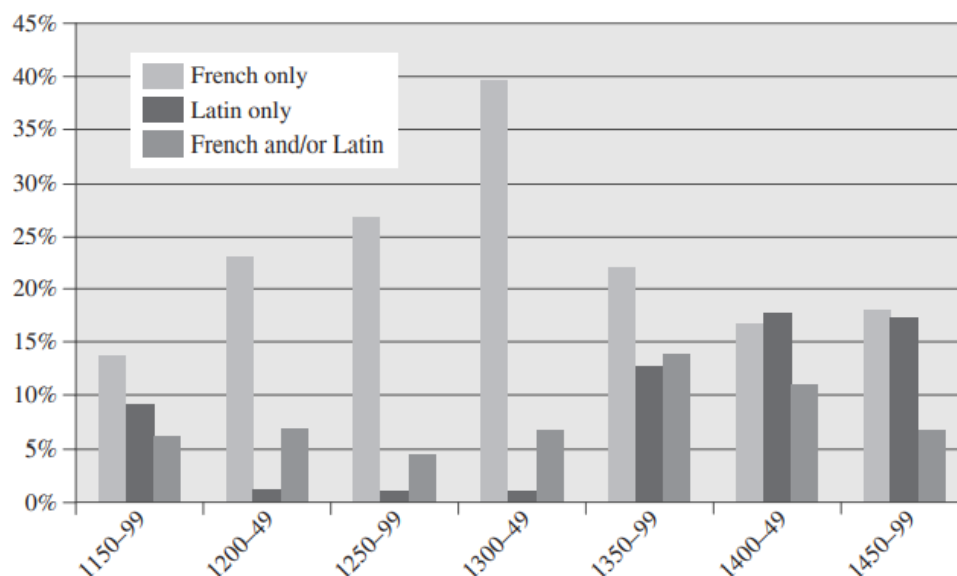


**Fig. 12.4** Absolute numbers of new words from each source per half-century (in *OED3*, A–ALZ, M–R).

(Graphique issu du chapitre « *quantifying French and latin contributions to Middle English* », *Borrowed Words*, p. 258)

<sup>67</sup> Philip Durkin, « Quantifying French and Latin contributions to Middle English » dans *Borrowed words : a history of loanwords in English*, Oxford : Oxford University Press, 2014, p.254-280.

<sup>68</sup> Philip Durkin, *Borrowed words: a history of loanwords in English*, Oxford : 2014, p.262.



**Fig. 12.7** Borrowings from each source as a percentage of all new words per half-century.

(Graphique issu du chapitre « *quantifying French and latin contributions to Middle English* », Borrowed Words, p. 261)

Cette étude permet premièrement d'affirmer avec certitude que la part des termes d'origine romane usités en moyen anglais est toujours croissante au XV<sup>ème</sup> siècle, les emprunts étant presque aussi nombreux que du temps de Chaucer. Par ailleurs, elle comporte une information de premier plan, à savoir la distribution de ces « *loanwords* », entre français ou latins.

La littérature est le premier lieu d'élaboration de ses vocables, « nouveaux » pour le lectorat anglophone, et il s'ensuit que la plupart de ces termes sont avant tout employé par les poètes et auteurs, comme le témoigne les entrées du *MED* et de l'*OED* étudiées par Philip Durkin pour son analyse statistique. En 1426, au moment où John Lydgate entreprend la traduction du *Pèlerinage de la vie humaine*, tel est l'état de langue dont il hérite.

## B. Critique stylistique de John Lydgate

### 1. La syntaxe du moine de Bury St Edmunds

Les raisons pour lesquelles l'étude de John Lydgate a longtemps été négligée au profit de ses prédécesseurs, Gower, Langland ou encore Chaucer, sont explicitées par la critique, moderne et contemporaine, qui écrit à son sujet.

Les principaux reproches adressés au moine de Bury Saint Edmunds concernent son phrasé. Dans son chapitre introductif « *John Lydgate : The Critical Approach* », Derek Pearsall donne l'exemple de John Skelton qui, très tôt, « *in a context of general approbation, has his doubts about Lydgate's style* »<sup>69</sup> :

Chaucer, that famus clerke,  
His termes were not darke  
But pleasaunt, easy and playne ;  
No worde he wrote in vayn.  
Also John Lydgate  
Wrytheth after an hyer rate ;  
It is diffuse to fynde  
The sentence of his mynde  
(*The book of Philip Sparrow* v. 800-807)

La verbosité du poète moyen-anglais empêcherait le lecteur de s'y retrouver dans le propos énoncé et participerait à une difficile compréhension du texte.

« *The difficulty of his language caused him to fall into obscurity* »<sup>70</sup> précise alors l'auteur de la monographie. C'est en effet de nouveau la prolixité du poète moyen-anglais qui est l'objet de la célèbre diatribe de Joseph Ritson. « *This voluminous, prosaick and driveling monk* »<sup>71</sup> ne mérite pas non plus l'attention accordée à ses contemporains.

Ces attaques ont le mérite de poser les bases et de nous informer sur les caractéristiques stylistiques de Lydgate. Derek Pearsall résume ainsi la situation : « *He was much admired in his day, but his verbosity, the inflation of this diction, the uneasiness of his syntax [...] are obstacles to pleasure* ». <sup>72</sup>

---

<sup>69</sup> Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : 1970, p.2.

<sup>70</sup> *Ibid*, p.3

<sup>71</sup> Joseph Ritson, *Bibliographia poetica: a catalogue of Engleish poets, of the twelfth, thirteenth, fourteenth, fifteenth, and sixteenth, centurys, with a short account of their works*, Londres: 1802, p.87.

<sup>72</sup> Derek Albert Pearsall (éd.), *Chaucer to Spenser : an anthology of writings in English, 1375-1575*, Oxford : 1999, p.343.

Je souhaite alors développer et préciser cette affirmation, en me fondant sur les ouvrages consacrés au moine de Bury-St-Edmunds et à ses poèmes. Ceci me permettra, dans un second temps, d'établir avec certitude que le *Pilgrimage* n'est pas une traduction fidèle du style de Deguileville mais révèle plutôt l'empreinte de Lydgate.

« *Prolixity is certainly a characteristic feature of Lydgate's style* ». « *It is not difficult to recognise his natural verbosity* ». Ainsi Derek Pearsall décrit-il le poète moyen-anglais auteur de ces vers <sup>73</sup> :

The rounde dropis of the smothe reyn,  
Which that discende and fall from aloffte,  
On stonys harde, at eye as it is seyn,  
Perceth ther hardnesse with their fallyng offte,  
Al-be in touchyng, water is but soffte ;  
The Percyng causid be force nor puissaunce  
But of fallyng be long coutynuaunce.

(*Fall of Princes*, II, 106-12)

Une seule phrase s'étend sur sept vers. La « goutte creuse la pierre » certes. Cependant Lydgate n'oublie pas de mentionner la forme de la goutte, « *rounde* », son origine « *smothe reyn* ». Il lui faut rappeler son mouvement « *Which that discende and fall from aloffte* », qui ne fait par ailleurs aucun doute. La qualité de la pierre sur laquelle elle s'étale, « *harde* », est précisé. Enfin, il tient à expliciter le proverbe en arguant que c'est la « *puissance* », la « *force* » de la chute ainsi que la persistance de la pluie qui cause le creux dans la roche.

Hans Sauer, qui évoque de nouveau le « *weighty style* », la « *copia verborum* » de Lydgate, étudie une caractéristique fondamentale de la « langue » de Lydgate.<sup>74</sup> Il se penche sur son « *use of binomials* », en particulier dans le *Troy book*.

« Binomials are usually defined as pairs of words that belong to the same word-class, are situated at the same syntactic level, are connected by a coordinating conjunction, and have some semantic relation. A

---

<sup>73</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 7-8.

<sup>74</sup> Hans Sauer, « In defence of Lydgate: Lydgate's use of binomials in his *Troy Book* (Part 2) », dans *Studia Linguistica Universitatis Iagellonicae Cracoviensis*, vol. 2019, no Volume 136, Issue 4 (03/12/2019), p. 310.

few examples from the beginning of the Prologue of the *Troy Book* are (here given in a slightly modernized spelling) : power and might, war and strife, pride and presumption, hot and dry. »<sup>75</sup>

Il est fréquent que le poète moyen-anglais utilise un couple de mots pour exprimer une seule et même idée. Le linguiste va même jusqu'à observer des « *multinomials* », dans l'œuvre de Lydgate, tels que « *withoute fraude, necgligence, or slowthe, (Pr.: 204)* », « *he was croked, lame, & blynde, (I: 121)* »<sup>76</sup>. L'extrait du *Fall of Princes* offre également un exemple de binôme synonymique avec le couple « *force nor puissance* ».

Ce que Derek Pearsall appelle également « *the diffuseness of hys syntax* »<sup>77</sup> se caractérise également par un enchevêtrement de propositions .

«His sentences often ramble on, accomodating any stray thought or allusion that may occur to him ».

« He is striving after the utmost effectiveness and thruth, but seems to identify this with inclusiveness, and instead of selecting and subordinating he accumulates detail laboriously in a profusion of parenthesis ».<sup>78</sup>

La notion de « parenthèse » est essentielle à la compréhension du style de Lydgate. Le moine de Bury-St-Edmunds agrémente sans cesse son langage de petites digressions qui, accumulées, rallongent son discours. Ainsi, lorsqu'il lui faut dire que « la goutte creuse la pierre », il ajoute que la pierre est dure « *at eye as it is seyn* » ou encore que l'eau est douce « *al-be in touchyng* », deux propositions que l'éditeur place entre virgule et que l'on pourrait judicieusement mettre entre parenthèses. Qu'il s'agisse des parenthèses, du placement entre virgules ou de la ponctuation, il ne faut pas négliger l'apport des éditions qui facilite la lecture du moine de Bury-St-Edmunds.

Le second trait distinctif du style de Lydgate, étroitement lié à sa propension à alourdir les phrases est donc naturellement « *the uneasiness of his syntax* », qui donne son titre à un chapitre de Philipa Hardman.<sup>79</sup>

Dans un premier temps, celle-ci concède à Derek Pearsall la complexité de la syntaxe Lydgatienne en prenant pour exemple l'incipit du *Siege of Thebes*.

---

<sup>75</sup> *ibid*, p. 311.

<sup>76</sup> *ibid*, p. 311.

<sup>77</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 8.

<sup>78</sup> *ibid*, p.58

<sup>79</sup> Philipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax » dans Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006, p. 12-35.



Elle reprend la critique du monographe :

« Pearsall notes with exasperation that « there is still no main verb in sight when the desperate editor has to call an halt after forty-five lines » »

Et confirme :

« Not only does [Lydgate] not know when to stop ; he seems unaware how to stop the flow of temporal clauses with a properly main clause » confirme-t-elle.<sup>80</sup>

Cependant, elle nie que la multiplication anarchique des subordinations empêchent la compréhension du texte.

Les éditeurs Erdmann et Ekwall qui ont, quant à eux, décidé de mettre un point à la fin du 64<sup>ème</sup> vers, affirment :

« The logical connection of the sentences being decidedly superior to the syntactical, there is not generally the slightest difficulty in following and appreciating the ideas presented ». <sup>81</sup>

Elle déplore ainsi la réaction critique au phrasé du moine de Bury Saint Edmunds :

« The critical dissatisfaction with Lydgate's syntax derives in large part from the frustations of the nineteenth – and twentieth century editors trying to produce acceptably punctuated for modern readers »<sup>82</sup>.

Par ailleurs, bien que complexe, la linguiste refuse de croire que la syntaxe du poète moyen-anglais soit également désordonnée. Elle cite un nouvel extrait du *Siege of Thebes* dans lequel la subordination est multiple et claire :

Sirs, quod I : sith of 3our curtesye  
I entre dam / in-to 3our companye,  
And admiteed / a tale for to telle  
By hym þat haþ pouer to compelle,  
I mene our hoste, governour and guyde  
Of 3ow ecgon / ridyng her be-side ;  
Thogh that my wit / barayn be and dul,  
I wol reherce / a story wonderful,

---

<sup>80</sup> Philipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax », p.13

<sup>81</sup> Axel Erdmann (éd), Eilert Ekwall (éd) John Lydgate's *Siege of Thebes*, II, Londres : 1930, p.15. Cité dans Philipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax », p.13

<sup>82</sup> Philipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax », p.17

Towchyng the siege / and destruction  
 Of worthy Thebes / the mighty Royal toun,  
 Bylt and begonne / Of olde antiquite,  
 Upon the tyme / of worthy Iosue,  
 By dyligence / Of kyng Amphioun,  
 Chief cause first / Of his fundacioun,  
 For which his fame / which never schal away,  
 In hounoure floureth / 3if unto this day,  
 And in story / remembered is and preised.  
 (Siege of Thebes, I, 177-193)

« Four subordinate clauses cover the narrator's acceptance into the pilgrim company, the authority of the Host, and Lydgate's modest apology, despite which, he declares, in the simple main clause that falls in the middle of the sentence, « I wol reherce a story wonderful, » followed by an elaborate series of explanatory phrases to establish the importance and antiquity of Thebes, and the final subordinate clauses asserting the everlasting memorial of its founder «in story ». <sup>83</sup>

Enfin, celle qui tient à prouver que « *Lydgate's syntax never deserves the criticism it has constantly received over the last hundred years* »<sup>84</sup> met en avant l'attention que le poète moyen-anglais tenait à la coordination de ses phrases. « *Connectedness is a quality Lydgate must have valued highly* » affirme-t-elle alors qu'elle observe « *the frequency with which his sentences start with a conjunction : and, but or for* »<sup>85</sup>

Ainsi, le style du moine de Bury-St-Edmunds n'est pas si désordonné qu'il n'y paraît mais sa syntaxe demeure néanmoins complexe. Pearsall énumère d'autres raisons que l'imbrication des propositions. Il précise tout d'abord :

« the explanation of this looseness of construction is to be found in the use, or misuse, of a fairly limited number of syntantica devices, the most noticeable of which is the use of unrelated participles instead of finite verbs [...] This is almost a Lydgate's signature ». <sup>86</sup>

---

<sup>83</sup> Philipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax », p.14

<sup>84</sup> Philipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax », p.29

<sup>85</sup> *Ibid*, p.23

<sup>86</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 58.

Philippa Hardman confirme cette tendance et, dans une note de bas de page, donne de nouveau l'exemple du *Siege of Thebes* et de son *Prologue* : « *Besechinge you that ye wil me telle/ First your name* » (v. 86-87) ou encore « *Preiying you soupe with us tonight* ». (v. 98).<sup>87</sup>

Les autres caractéristiques de l' « *uneasiness of his syntax* » sont ensuite énumérées en vrac :

« the loose attitude to conjunctions, (especially for), the suddent changes of tense, and from indirect to direct speech, the frequency of inversion [...] and the very distinctive habit of using as + persona pronound instead of the relative pronoun ». <sup>88</sup>

## 2. Le choix de vocabulaire du poète moyen-anglais

« *Lydgate's journey down the stream of reputation* » est également dû à son vocabulaire. « *The difficulty of his language* » vient non seulement de sa syntaxe mais aussi de son lexique.

John Skelton « single out for criticism » « the ostentation of his vocabulary » tout autant que « the diffuseness of his syntax », nous fait remarquer Derek Pearsall. En effet, le poète de la Renaissance conclut sa présentation du moine de Bury-St-Edmunds par ces vers :

« Yet some men fynde a faute,  
And says he wryteth to haute »  
(*The book of Philip Sparrow*, v. 810-812)<sup>89</sup>

Le poète reproche simplement au moine de Bury Saint Edmunds de s'exprimer dans une langue trop soutenue.

Dans un autre de ses compositions, *The Garland of Laurel*, le narrateur-poète rencontre Gower, Chaucer et Lydgate, qui prononcent chacun à leur tour un éloge de sa personne (v. 400-434). Leur éloquence est alors reproduite avec le plus de fidélité possible et les mots « *regraciatory* » et « *prothonatory* » (v. 431-432) se retrouvent dans le discours du dernier.<sup>90</sup> Skelton ironise ici sur la complexité du vocabulaire du poète moyen-anglais avec

---

<sup>87</sup> Philippa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax », p.31

<sup>88</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 58.

<sup>89</sup> Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : 1970, p.3.

<sup>90</sup> *Ibid*, p. 3

l'emploi de termes savants dont le *Middle English Dictionary (MED)* ne fournit respectivement qu'une<sup>91</sup> et six<sup>92</sup> occurrences, termes, par ailleurs, aucunement observés chez Lydgate.

Dans son article, *Lydgate's View on Poetry*<sup>93</sup>, Lois E. Ebin examine le vocabulaire employé par Lydgate pour désigner la poésie, en particulier la sienne. Elle évoque par exemple le terme « *Aureate* », « *which [...] suggests the special nature of the poet's medium* »<sup>94</sup> et précise que Lydgate est le premier à employer ce dérivé du latin « *aureatus* », en moyen anglais. Le *MED* le confirme en donnant 20 occurrences du terme, 20 occurrences trouvées dans l'œuvre du moine de Bury-St-Edmunds.<sup>95</sup> L'emploi de ce terme exemplifie non seulement la tendance du poète moyen anglais à employer un vocabulaire savant, ici issu du latin, son utilisation pour désigner sa poésie témoigne encore davantage de la volonté du moine de Bury Saint Edmunds de s'exprimer dans une langue ornée.

La linguiste se penche cependant plus en avant sur le « *enlumyn* » et écrit : « *Although Chaucer uses this term before Lydgate, he introduces it only six times in all of his writing and only once with reference to poetry, in the Clerck's famous praise of Petrarch [...].* »<sup>96</sup> Le *MED*, quant à lui, cite moins de 10 occurrences du terme avant la rédaction des premiers ouvrages de Lydgate et seulement deux de celles-ci font référence à la poésie, le dictionnaire ajoutant le vers « *O paleis, whilom crowne of houses alle, Enlumyned with sonne of alle blisse!* », du *Troilus and Criseyde*.<sup>97</sup> On ne peut alors qu'imaginer la perplexité du lecteur qui se retrouve face à ces deux termes, l'un, à proprement dit, « nouveau », et l'autre jusqu'à présent peu usité, en particulier dans ce sens précis.

---

<sup>91</sup> « *regraciatore* - Middle English Compendium », (27/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED36517/track?counter=1&search\\_\\_id=18369576](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED36517/track?counter=1&search__id=18369576).

<sup>92</sup> « *prothonotari and prothonotarie* - Middle English Compendium », (27/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED35020/track?counter=1&search\\_\\_id=18369576](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED35020/track?counter=1&search__id=18369576).

<sup>93</sup> Lois Ebin, « *Lydgate's Views on Poetry* », dans *Literature Criticism from 1400 to 1800*, vol. 81 (30/11/2001), <https://go-gale-com.libproxy.york.ac.uk/ps/i.do?p=LitRC&sw=w&issn=07402880&v=2.1&it=r&id=GALE%7CH1420047206&sid=googleScholar&linkaccess=abs>.

<sup>94</sup> *Ibid*, p. 314

<sup>95</sup> « *aureat* - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED3061/track?counter=1&search\\_\\_id=18446702](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED3061/track?counter=1&search__id=18446702).

<sup>96</sup> L. Ebin, « *Lydgate's Views on Poetry* », p.313.

<sup>97</sup> « *enluminen* - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED13903/track?counter=1&search\\_\\_id=18446702](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED13903/track?counter=1&search__id=18446702).

Il en va de même d'autres termes étudiés par Lois E. Ebin, bien que la linguiste n'en fasse pas la remarque. « *Adourne* »<sup>98</sup> et « *embellissche* »<sup>99</sup> ne sont attestés respectivement que 7 et 17 fois dans le *MED*.

Ces exemples démontrent une habitude du poète moyen-anglais à employer des termes rares ou savants, à élaborer des néologismes ou à attribuer de nouvelles significations à certains termes du vocabulaire moyen-anglais. Son style est définitivement « *aureate* ».

### 3. La langue de traduction du traducteur

L'existence d'une « langue de traduction » est débattue par les linguistes. Cette question est notamment au centre de l'ouvrage *Translation médiévale* dirigé par Claude Galderisi<sup>100</sup> et de la collection *The Medieval Translator. Traduire au Moyen Âge*<sup>101</sup>. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure, pour la *translatio* d'un ouvrage, l'auteur adopte un style particulier, s'adaptant à la langue du texte-source.

Le simple fait d'avoir illustré les principales caractéristiques de la langue de Lydgate avec des exemples tirés de deux traductions du poète moyen-anglais, *The Fall of Princes* et *The Siege of Thiebes* témoigne la capacité du moine de Bury Saint Edmunds à agrémente le texte source de son propre style au cours de l'exercice de *translation*.

Il faut maintenant se demander dans quelle mesure reste-t-il fidèle au texte source ou plutôt dans quelle mesure s'en éloigne-t-il. *The Siege of Thiebes* est une traduction de l'*Historia destructionis troiae* de l'italien Guido delle Colonne et *The Fall of Princes* est une *translatio* du *De casibus virorum illustrium* de Boccaccio ainsi que de son adaptation française par Laurent de Premierfait, *Des cas des nobles hommes et femmes*.

Dans sa traduction de l'*Histoire de Troie*, Lydgate s'émancipe définitivement du texte-source, qu'il augmente par ailleurs considérablement.

---

<sup>98</sup> « adournen - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED551/track?counter=1&search\\_id=18446702](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED551/track?counter=1&search_id=18446702).

<sup>99</sup> « embelishen - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED13346/track?counter=1&search\\_id=18446702](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED13346/track?counter=1&search_id=18446702).

<sup>100</sup> C. Galderisi, V. Agrigoroaei, *De la translatio studii à l'étude de la translatio*.

<sup>101</sup> *The Medieval translator: the theory and practice of translation in the Middle ages*, Cambridge : D.S. Brewer, 1987-1995 ; Turnhout : Brepols, 1996 - .

Robert R. Edwards définit par ailleurs le *Troy Book* comme une « *translation and expansion* »<sup>102</sup> du poème de Guido delle Colonne. Les augmentations de Lydgate sont ensuite énumérées par l'éditeur qui évoque ses digressions savantes sur la mythologie, ses longues descriptions ainsi que l'ajout de plusieurs discours.

Lois Ebin insiste également sur ses « *extraneous lines* », qu'ils s'agissent de « *seasonal introductions, elaborate descriptions, set speeches* » ou d'« *eloquent sections of narrative comment and digressions* »<sup>103</sup> et donne plusieurs exemples. Ainsi, *l'Historia destructionis troiae* débute avec l'expédition de Jason, envoyé chercher la Toison d'Or, par son oncle Pélée. Or, l'incipit de Lydgate est ainsi augmenté : après huit vers de narration liminaire, le poète amplifie considérablement la description des Myrmidons de Guido delle Colonne et ne reprend le récit que 84 vers plus tard. De la même manière, lorsque le poète italien évoque Hercule, Lydgate en profite pour insérer une digression sur les douze travaux du demi-dieu. L'arrivée des Troyens en Grèce est décrite en 15 vers par Colonne, en 147 par Lydgate. L'épisode central du premier livre, le récit des amours de Jason et Médée occupe 247 vers de *l'Historia* que Lydgate rend en plus de 2 100 « *lines* » dans lesquelles il décrit la beauté de Médée, compare les pouvoirs de cette dernière à la puissance de Dieu, insiste sur la duplicité de Jason et lamente la détresse de Médée.

Dans son chapitre « *Fall of Princes* », Derek Pearsall, quant à lui, donne un nombre abondant d'exemples d'augmentations effectuées par Lydgate dans sa traduction de Boccace et de Laurent de Premierfait. Il se concentre en particulier sur sa tendance à l'érudition qu'il appelle « *the encyclopaedic tendency.* »<sup>104</sup>. « *One page of Boccaccio, « Concurus Infoelicium », produce three in Laurent, and a thousand dutiful lines in Lydgate* » nous affirme l'auteur de la monographie. Lydgate ajoute également des aspects biographiques sur chacun des personnages évoqués. Gideon, qui n'a le droit qu'à 12 mots dans le *De casibus*, est évoqué en cinq vers dans les *Cas des nobles hommes et femmes* et occupe 102 vers dans le *Fall of Princes*. Enfin, un dernier exemple de son « *encyclopedic tendency* » est le recours à d'autres sources pour traduire le texte source. Ainsi, Lorsqu'il reprend les quelques vers de Laurent de Premierfait narrant l'union incestueuse de Canacé et Macarée, le traducteur

---

<sup>102</sup> Robert E. Edwards (éd.) *Troy Book: sélection*, Kalamazoo : Medieval Institute publications, 1998, p.1.

<sup>103</sup> Lois A. Ebin, *John Lydgate*, Boston : Twayne, 1985.

<sup>104</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p.240.

ne peut s'empêcher d'ajouter une épître de la déesse à son frère basée sur un passage des Héroïdes d'Ovide dont voici un extrait :

« A mouth he hath, but woordis hath he noone,  
Cannat compleyne, alas, for non outrage,  
Nor gruchith nat, but lith heer al aloone,  
Stille as a lamb, most meek of his visage.  
What herte of steel coude doon to hym damage,  
Or suffre hym deie, beholdyng the maner  
And look benygne of this tweyne eyen cleer ? »  
(*Fall of Princes*, I, vers 6931 à 6937)<sup>105</sup>

Quoi qu'il en soit, dans ces deux traductions, la visée poétique de Lydgate est la même que celle qui est annoncée au seuil du *Pilgrimage*. Dans le prologue du *Troy Book*, le poète moyen-anglais loue la façon dont Guido delle Colonne a lui-même traduit les œuvres de Darès le Phrygien et de Dictys de Crète, non pas mot à mot, mais uniquement de manière à conserver le sens des textes originels :

Ther was an auctour of ful highe renoun  
That besied hym the tracys for to swe  
Of Dite and Dares, and cast hym nat transmwe  
In al the story a worde as in sentence  
But folweth hem by swyche convenienc  
That in effecte the substaunce is the same;  
(*Troy Book*, Prologue, v. 354-359)<sup>106</sup>

Il affirme alors vouloir suivre ce modèle. « *I leve the wordis and folwe the sentence.* » déclare-t-il au livre II (v. 180) avant de conclure qu'il a pour principal objectif que le lecteur repère la « *substance* » du poème « *the story pleyne, chefly in substaunce* » (V, v.3543).

---

<sup>105</sup> Henry Bergen (éd.), *Lydgate's Fall of Princes*, Washington: The Carnegie institution of Washington, 1923.

<sup>106</sup> Robert E. Edwards, *Troy Book*.

Pour ce qui est de la traduction de Laurent de Premierfait, le moine de Bury Saint Edmunds assure plus discrètement que son principal intérêt est de conserver l'esprit du texte français : « *Thus I meen to speke in generall, [...] But the sentence off myn auctour save* » (Prologue, v. 445-448).

Il est alors justifié de se demander si John Lydgate traduit le texte de Guillaume de Deguileville avec autant de liberté. Je commencerai par examiner d'un point de vue linguistique et stylistique dans quelle mesure le poète moyen-anglais marque la traduction de son empreinte.



## Chapitre II : La phrase lydgatienne dans le *Pilgrimage*

### Distinguer l' *amplificatio* lydgatienne de l' *amplificatio* médiévale

La verbosité du poète moyen-anglais s'appuie sur le principe d'*amplificatio* qui est recommandée par les rhétoriciens du XII<sup>ème</sup> siècle à l'instar d'Évrard l'Allemand dans son *Laborintus* ou de John of Garland dans son *Poetria*. La formule de Geoffroy de Vinsauf, qui aspire à une *Poetria Nova*, résume parfaitement cette conception médiévale : « *Varius sit et tamen idem* ». <sup>107</sup> Phillipa Hardman affirme que « *Lydgate's prolixity and elaboration may be attributed to a medieval aesthetic now alien to most readers* ». <sup>108</sup>

Cependant, bien qu'il s'agisse du « *governing principle in medieval stylistics* », Derek Pearsall remarque que Lydgate s'illustre particulièrement dans ce domaine alors que « *No poet [...] can so readily make twenty words do the work of one* » <sup>109</sup>. Il rappelle également que le moine de Bury-St-Edmunds souligne lui-même sa volonté d'être prolix :

For a story which is nat pleyntli told,  
But constreynynd undir woordes fewe  
For lak of trouthe, wher thei be newe or old,  
Men bi report kan nat the mater shewe ;  
These ookis grete be nat doun ihewe  
First at a stroke, but bi long processe,  
not longe stories a woord may not expresse.

(Fall of Princes, I, 92-8) <sup>110</sup>

Ainsi, il peut conclure : « *Lydgate's expansiveness clearly forms part of a deliberate poetic style*. <sup>111</sup>

S'il est presque certain que nous observerons dans la traduction du *Pèlerinage*, comme dans le *Pèlerinage* lui-même, une influence de cette figure stylistique médiévale

---

<sup>107</sup> Edmond Faral, *Les arts poétiques du XIIIe et du XIIIe siècle: recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen âge*, Paris : 1924, p.204.

<sup>108</sup> Phillipa Hardman, « Lydgate's Uneasy syntax » dans Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006, p. 12.

<sup>109</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 7.

<sup>110</sup> Cité dans D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 7.

<sup>111</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 8.

essentielle, afin d'affirmer que l'*amplificatio* qui est à l'œuvre dans la *translatio* dépasse les exigences des théoriciens du Moyen Âge et est bel et bien celle moine de Bury Saint Edmunds, il s'agira donc d'identifier les caractéristiques stylistiques, principalement syntaxiques, de John Lydgate, dans le *Pilgrimage*.

## A. Verbose et prolixité dans la traduction du *Pèlerinage*

### 1. Les binômes synonymiques

La tendance de John Lydgate à l'emploi de binômes synonymiques afin d'alourdir son phrasé est la première caractéristique, définie par Hans Sauer, de son *amplificatio*. Elle est très largement visible dans le *Pilgrimage*, tout au long des vers.

Au début du poème, nous pouvons par exemple analyser la description de la Jérusalem Céleste que le pèlerin aperçoit dans son miroir :

Vp-on Tours, dyuers estatys  
Off doctours and off prelatys,  
Showyng, as by contenavnce,  
By speche, and by dallyavnce,  
Techyng pylgrymës to knowe,  
That wer yn the valë lowe,  
How, with travayllë & peyne,  
And how also they sholde atteyne  
To make hem wyngës ffor to fle  
Hih a-loffte to that cyte,  
By wynges of exauple good,  
(v.517-528)

Le poète moyen-anglais multiplie l'emploi de synonymes afin de décrire comment les clercs enseignent aux pèlerins la façon de s'envoler jusqu'à la Jérusalem Céleste. On peut notamment citer les binômes « *doctours* » et « *prelatys* » ou encore « *speche* » et « *dallyaunce* » dont la synonymie est mise en avant par le parallélisme de construction « *Off* » et « *By* ». Enfin, il est possible de remarquer la présence du double « *travaylle & peyne* ». L'emploi de binômes synonymiques ne correspond que très rarement à un choix d'équivalence sémantique absolue. L'objectif de l'*amplificatio* est toujours de dire le même avec une certaine *variatio*. John Lydgate s'illustre parfaitement dans cet exercice. Ainsi, l'emploi du terme de « *doctours* », « *a theologian, a learned clergyman ; [...] An authority*

or expert in any field of knowledge, a learned man »<sup>112</sup>, au côté de celui de « *prelats* », « *An ecclesiastic of high rank [...] also fig [...] a general term for a member of the clergy, not necessarily of high rank* »<sup>113</sup>, ajoute une nuance d'érudition. Le vocable « *dallyaunce* » est doté d'une coloration spirituelle « *Serious, edifying, or spiritual conversation* »<sup>114</sup> par rapport au plus neutre « *speche* », « *The act of speaking ; the production of language* »<sup>115</sup>. En revanche, avec la combinaison des mots « *travaylle* », « *Effort, exertion, striving* »<sup>116</sup> et « *peyne* », « *exertion, effort; an endeavor or undertaking* »<sup>117</sup>, le traducteur se rapproche d'une équivalence sémantique absolue.

On retrouve cette principale caractéristique de la langue de John Lydgate, à plusieurs reprises, dans la fin du poème. Une seule réplique du pèlerin en réponse à l'allégorie « *Apostasie* » contient plusieurs paires synonymiques :

Thy werkēs (yef I shal not tarye)  
 ben **vnhappy and contrárye**;  
 and thyn handēs, bothē two,  
 ben yperced þorugh also.  
**greyn nor frut**, vpon no syde,  
 In no wysē wyl abyde;  
 (v. 24073 – 24078)

Le couple d'adjectif « *unhappy* », « *causing trouble or misfortune* »<sup>118</sup> et « *contrarye* », « *adverse, unfavorable, harmful*; »<sup>119</sup> repose sur une équivalence sémantique presque absolue.

<sup>112</sup> « *doctour* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12285/track?counter=1&search\\_\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12285/track?counter=1&search__id=22992522).

<sup>113</sup> « *prelat and prelate* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34426/track?counter=1&search\\_\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34426/track?counter=1&search__id=22992522).

<sup>114</sup> « *daliaunce* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED10503/track?counter=1&search\\_\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED10503/track?counter=1&search__id=22992522).

<sup>115</sup> « *spech and speche* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED42028/track?counter=1&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED42028/track?counter=1&search__id=22992590).

<sup>116</sup> « *travail* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED46851/track?counter=1&search\\_\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED46851/track?counter=1&search__id=22992522).

<sup>117</sup> « *pein and peine* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED32728/track?counter=1&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED32728/track?counter=1&search__id=22992590).

<sup>118</sup> « *unhappi* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED48797/track?counter=1&search\\_\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED48797/track?counter=1&search__id=22992522).

<sup>119</sup> « *contrarie* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9563/track?counter=1&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9563/track?counter=1&search__id=22992590).

Les termes « *greyn* », « *The fruit or edible part of cereal plants* »<sup>120</sup> et « *frut* »<sup>121</sup>, « *the edible product (usually the seed or enlarged ovary) of certain plants and trees; fruit* » désignent tous deux les produits de la terre.

De même, la description de « Miséricorde » au chevet du narrateur comporte plusieurs binômes :

And **in distresse and gret affray**,  
vpon the bed whil I thus lay,  
I myghte tho no ferther gon,  
to me a lady cam a-noon,  
**with ful many noble signe**,  
**of cher and lok, ful benigne**,  
(I dar ryght wel record,)  
Whos namē was « Myserycord; »  
(V. 24329-24336)

Le binôme « *distresse* », « *a distressing situation or experience; misfortune, distress, hardship*; »<sup>122</sup> et « *affray* », « *Fear, consternation, dismay* »<sup>123</sup> repose sur la notion commune de désorientation. « *Cher* », « *The human face* »<sup>124</sup> et « *lok* », « *appearance of the eyes, facial expression; also, personal appearance, aspect* »<sup>125</sup> sont des équivalents sémantiques absolus. Les termes « *noble* », « *worthy of honor or respect, noble, honorable; admirable, excellent,*

---

<sup>120</sup> « grain - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19203/track?counter=1&search\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19203/track?counter=1&search_id=22992590).

<sup>121</sup> « fruit - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED17845/track?counter=2&search\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED17845/track?counter=2&search_id=22992522).

<sup>122</sup> « distresse - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12170/track?counter=1&search\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12170/track?counter=1&search_id=22992590).

<sup>123</sup> « affrai - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED727/track?counter=1&search\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED727/track?counter=1&search_id=22992590).

<sup>124</sup> « chere - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7444/track?counter=4&search\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7444/track?counter=4&search_id=22992590).

<sup>125</sup> « lok - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED25941/track?counter=2&search\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED25941/track?counter=2&search_id=22992522).

*praiseworthy*; »<sup>126</sup> et « *benigne* », « *gracious, gentle, kind, generous, merciful*; »<sup>127</sup>, rapprochés par le parallélisme de construction « *ful* », sont liés par la notion commune de vertu.

La *self-representation* de l'allégorie « Gloutonnerie » présente elle aussi une plusieurs binômes synonymiques :

« **To sey trouthe, and nat to lye,**  
My name in soth ys « Glotonye. »  
My sak, I ffelle vp to the brynke,  
And neuere I sparē ffor to drynke,  
fful oftē whan I ha no nede;  
[...]  
ffor, **in Ryot and dyspence,**  
**In wast, in reuel and outrages,**  
Spent **in geles and potages,**  
And dyuers drynkēs ffor solas,  
**Romney, clarre, ypocras,**  
**In malvesyn, and in Osey,**  
The longē nyht I **daunce and pley,**  
And cessē nat to drynke alway ;  
(v.12815-12833)

Cet extrait présente des intérêts multiples. Dans un premier temps, il faut ici noter le très grand nombre de « groupes » synonymiques, qui semblent largement dépasser les recommandations des rhétoriciens du Moyen Âge. En seulement dix-huit vers, on en retrouve cinq. La notion de « groupe » me permet d'introduire la seconde spécificité de cet extrait à savoir l'emploi de « *multinomials* », caractéristique de John Lydgate qui se plaît à exagérer le mouvement d'*amplificatio*. Les binômes synonymiques, comme la figure d'*amplificatio*, n'est en effet en rien l'apanage du moine de Bury St Edmunds à l'époque médiévale. Guillaume de Deguileville en utilise lui-même dans son *Pèlerinage*. Au vers 111,

---

<sup>126</sup> « noble - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED29610/track?counter=2&search\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED29610/track?counter=2&search_id=22992522).

<sup>127</sup> « benigne - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED4102/track?counter=1&search\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED4102/track?counter=1&search_id=22992590).

il évoque ainsi « Les chemins et les alees » de la Jérusalem Céleste qui regorge « de clercs et de religieux. » (v. 225). Cependant, John Lydgate se différencie par sa tendance à les multiplier et démultiplier. Son œuvre regorge ainsi de binômes synonymiques dans des passages très resserrés et les « binôme » se divisent régulièrement en « trinôme » ou plus.

Il nous faut alors citer plus précisément le « *multinomial* » « *in Ryot and dyspence, / In wast, in reuel and outrages* » qui est de nouveau facilement repérable par son parallélisme de construction et repose sur la notion commune d'« excès », « *Riotous living, dissipation, debauchery; extravagance* »<sup>128</sup>, « *Spending or expenditure of money or goods; an outlay of money* »<sup>129</sup>, « *Improvudent, excessive, or unnecessary consumption or use, squandering; extravagant expense* »<sup>130</sup>, « *An occasion or period of exuberant merrymaking or noisy festivity, esp. one involving dancing, drinking, and lively entertainment* »<sup>131</sup>, « *Excess of food, drink* ».<sup>132</sup> L'outrance est mimée par la longue énumération.

Par la suite, le moine de Bury Saint Edmunds emploie le binôme synonymique « *geles and potages* » dont l'équivalence sémantique est presque nulle. Il s'agit seulement de donner deux exemples de nourriture. Il en va de même pour le « *multinomial* » suivant qui n'est qu'une énumération de différentes variétés de vins « *Romney, clarre, ypocras, / In malvesyn, and in Osey* » ou la paire « *daunce and pley* » qui ne repose que sur le principe de « divertissement ». Nous pouvons toutefois parler de « groupes synonymiques » car l'emploi de plusieurs termes à la place d'un unique vocable ne répond qu'à l'objectif d'une *amplificatio* et n'apporte rien à la matière. Il s'agit d'une simple *variatio*.

Le dernier intérêt que présente cet extrait est qu'il dévoile la particularité de Lydgate à employer des « propositions » synonymiques. En effet, la tendance du poète moyen-anglais à l'*amplificatio* ne repose pas seulement sur l'alliance de termes mais aussi sur la combinaison d'expressions qui ont la même valeur. Il en va ainsi du premier vers

---

<sup>128</sup> « riot and riote - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED37611/track?counter=2&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED37611/track?counter=2&search__id=22992590).

<sup>129</sup> « dispense - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12017/track?counter=1&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12017/track?counter=1&search__id=22992590).

<sup>130</sup> « wast and waste - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED51853/track?counter=2&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED51853/track?counter=2&search__id=22992590).

<sup>131</sup> « Revel, n.1 », dans *OED Online*, Oxford University Press, (07/04/2023), <https://www.oed.com/view/Entry/164688>.

<sup>132</sup> « outrage - Middle English Compendium », (01/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED31317/track?counter=3&search\\_\\_id=18461474](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED31317/track?counter=3&search__id=18461474).

de l'extrait « *To sey trouthe, and nat to lye* », la litote ne venant ici que renforcer l'affirmation.

## 2. Le style parenthétique

Le caractère parenthétique de la syntaxe lydgateienne est une des principales propriétés de la verbosité du poète moyen-anglais observées par Derek Pearsall dans sa monographie. L'édition de Frédérick Furnivall facilite l'identification des parenthèses dont il rend la profusion manifeste. Je tenterai ici d'en effectuer une typologie.

Pour commencer, la description du guichet de Saint-Pierre, au seuil du poème contient plusieurs digressions parenthétiques :

But ffyrst they most (**thys no ffable,**)  
Dyspoyllen hem, & nakyd be;  
ffor noman entrede that cyte  
That clothyd was, nor myhte passe  
**Wher he mor, or wer he lasse,**  
Or gret compact in any membre.  
And than A-noon I gan Remembre  
How Cryst sayde, **in a certeyn place,**  
That yt was as hard to passe  
In-to the hevene A reche man,—  
**Lych as he rehersē kan**  
**By record off hys gospel,—**  
As yt was to a kamel  
To passe throgh a nedlys Eye;  
Wych ys a thyng (**ho kan espye,**)  
As yt were an Impossible,  
And verrayly Incredible.  
Affterward (**yt ys no ffayll**)  
Me thouhte I sawh a gret mervayle  
(v.498-516)



Les « digressions » que l'éditeur choisit ici de mettre entre parenthèses ne sont en réalité que des propositions incidentes que le poète moyen-anglais utilise pour amplifier son phrasé. « *thys no fable* », « *ho kan espye* », ou encore « *yt is no ffayl* » ne sont donc grammaticalement ni des propositions principales ni des propositions subordonnées. Elles sont à proprement parler une « parenthèse » qui viennent ajouter une information à l'énoncé ou dans ce cas précis réaffirmer la véracité du propos.

À ces parenthèses graphiques, il faut ajouter les autres procédés utilisés par Frederick Furnivall pour mettre les informations mineures au second plan. Le complément prépositionnel circonstanciel « *in certeyn place* » est ainsi mis entre virgule, l'indéfinition même du propos justifiant sa relégation à l'arrière-plan. Il en va de même de la subordonnée « *Wher he mor, or wer he lasse* » dont la valeur exclusive ajoute une précision bien plus qu'elle n'apporte une information essentielle au propos évoqué. Les tirets permettent également à l'éditeur de hiérarchiser les propositions. La comparative « *Lych as he rehersē kan / By record off hys gospel* » est ainsi mis à l'écart des autres subordonnées, dans la mesure où elle n'ajoute rien à la matière des vers.

La hiérarchisation syntaxique matérialisée par la graphie permet indéniablement de faciliter la lecture d'un énoncé diffus, qui se disperse à bien des égards, entre propositions incidentes, compléments circonstanciels, et subordonnées aux valeurs peu informatives.

Elle est plus particulièrement utile pour les phrases d'une longueur interminable qui multiplie les digressions à l'image de cette réplique de Vénus, au cœur du poème :

Thys Romaunce (in cónclusioun),  
 I may calle yt off Resoun  
 Myn ownē book, (whan al ys do,)  
 And I my sylff made yt also;  
 And yiff that thow consydre wel,  
 Gynnynge, ende, and euerydel,  
 He speketh ther (yiff thow kanst se)  
 Off nat ellys but off me,  
 Except only (yt ys no doute)

My clerk, my skryveyn, racede oute  
 Off strangē ffeldys as I be-held,  
 And sewh yt in A-nother ffeld,  
 F !folkys wenyngē (yt ys no dred)  
 That he hadde sowhe the samē sed  
 Vp-on hys ownē lond certeyn.  
 (v.13217-13231)

Une seule phrase s'étend sur près de quinze vers. Le propos principal « *Thys Romaunce [...], / I may calle yt off Resoun/ Myn ownē book, [...] And I my sylff made yt also;* » engendre une série de digressions que l'éditeur a essentiellement choisi ici de mettre entre parenthèses. Deux propositions incidentes, « *(yt ys no doute)* » et « *(yt ys no dred)* » sont encore utilisées par le poète moyen-anglais pour affermer son énoncé. Frederick Furnivall prend de nouveau le parti de reléguer plusieurs subordonnées à l'arrière-plan, à savoir « *(whan al ys do,)* », circonstancielle temporelle donc l'imprécision n'apporte aucune nouvelle information au propos et « *(yiff thow kanst se)* », circonstancielle hypothétique dépendant elle-même d'une autre circonstancielle hypothétique, donc naturellement « secondaire », et qui par ailleurs n'exprime pas véritable condition. Enfin, la locution adverbiale « *in conclusion* » n'a également aucune valeur de premier plan. Elle ne fait que nuancer le propos.

Le phrasé parenthétique de John Lydgate se poursuit dans le reste de la tirade de Vénus :

« But to declare the trouthē pleyn,  
 He dyde nat so, no thyng at al,  
 In straungē feldys, for he yt stal,  
 (Al be yt so by fful gret lak,)  
 He put al in hys ownē sak  
 Be-causē only (who kan ffele)  
 He caste the trouthē to concele;  
 Off surquedye, (yt ys no nay,)  
 Wolde ha born yt with hym away,

Al be, sothly, (who haue a syht)  
He hadde ther-to no maner ryht;  
(v.13232-13242)

La nécessité de ponctuer les vers par plusieurs pauses « ; » témoigne de nouveau du caractère diffus de la syntaxe lydgatienne. Les parenthèses permettent de délimiter graphiquement les propositions incidentes non essentielles, « *(who kan ffele)* », « *(yt ys no nay,)* », « *(who haue a syht)* », servant à affermir le propos du narrateur, mais également les propositions subordonnées secondaires à l’instar de la concessive « *(Al be yt so by fful gret lak,)* ». La causale « *for he yt stal* », quant à elle, est placée entre virgule.

Pour terminer, je souhaite analyser le discours du messager après l’attaque au sein de la Nef de la Religion :

« Madams, » quod this messegere,  
« The kynge, most myghty of power,  
Whiche hathe, **in great charitie,**  
**(In effecte, as ye shall se,)**  
And purposethe in his entent,  
He hathe be longe from yow absent,  
**(As ye know yowr-selffe full well,)**  
But of new, to this castell,  
He is come for his pleasaunce ;  
And he hathe made an ordynaunce  
And statutës full covenáble,  
To yow echon ryght profytable,  
**Commaundyng yow, echon, in dede,**  
That, **hens-forthe,** ye ha no drede  
Of your enemys, nor hevynesse,  
But that yow do yowr besynesse  
**(As it is the kyngës will)**  
Yowr office truly to fulffyll,  
As ye dyd, **when ye began,**

And bettar, **yf ye bettar can** ;  
For the kynge (**as ye hall se**)  
Will on your foon avengid be :  
To yow I ha no more to say. »  
(v. 23319- 23341)

Plusieurs locutions adverbiales sont mis en valeur par l'éditeur à l'instar d' « *in dede* », « *hens-forthe* », ou encore « *in effect* », qui sont mis entre virgule et témoigne de la tendance du poète moyen-anglais à alourdir son phrasé, la dernière locution se trouvant elle-même au sein d'une autre « digression » mise entre parenthèse. Un complément prépositionnel circonstanciel est lui signalé entre virgules « *in grete charite* ». La plupart des « digressions » sont en réalité des propositions subordonnées. On en compte sept. Il s'agit des comparatives « (*in effecte, as ye shall se,*) », « (*as ye know your-selffe full well,*) », « (*as it is the kyngës will*) » et « (*as ye hall se*) », la participiale « *commaundyngge yow* », la temporelle « *when ye began,* » et la conditionnelle « *yf ye bettar can* ».

Elles témoignent de la tendance du moine de Bury Saint Edmunds à déployer des phrases complexes, à la subordination multiple.

### 3. Phrases complexes

En effet, Derek Pearsall et Philipa Hardman remarquent la tendance du moine de Bury Saint Edmunds à accumuler les subordonnées, qui se traduit essentiellement par un enchevêtrement de propositions de diverses natures et qui résulte sans aucun doute du refus de John Lydgate de ponctuer régulièrement ses phrases.

La *self-description* de « Gloutonnerie » au pèlerin est représentative de cette pratique du poète moyen-anglais :

I may resemble wel to Bel,  
Off whom that speketh Danyel,  
The ydole that devourede al:  
My bely round, *and* no thyng smal,  
And with my nosë long and round,  
I trace affter, as doth an hound,

To ffynde the ffwet wher mete ys good;  
 And, by the goolet off myn hood  
 The bestë goth; yiff that I may,  
 Thys lyff I letë nyht and day.  
 (v. 12857-12866)

La phrase qui court sur dix vers se construit autour de quatre propositions principales « *I may resemble wel to Bel* », « *I trace affter* », « *The bestë goth* », « *Thys lyff I letë nyht and day* ». Trois de ces quatre sont complétées par une proposition subordonnée. De la première dépend la relative « *Off whom that speketh Danyel* » qui a pour antécédent « *Bel* ». De la seconde dépend la comparative « *as doth an hound* » et de la quatrième la conditionnelle « *yiff that I may* »

La tendance de John Lydgate à la subordination multiple est encore plus flagrante lors que le poète développe le départ du pèlerin pour la visite de la Nef de la Religion au détour d'une longue phrase complexe :

Than the messengar went his way,  
 And thes ladys, by good advyse,  
 Full truly dyd theyr offyse,  
 Evereche, lyke to ther degre,  
 Voyde of all contrariouste;  
 And (shortly for to devyse)  
 Wher that truthë and iustice  
 Be truly kept in any place,  
 I dare sayne ther abydythe grace;  
 And where the gatë is kept well,  
 Of palays, maner, or castell,  
 That vycis may ha none entrie,  
 That place stant in suërte,  
 And eche thyng tournethe for the best;  
 For, ther is peace, and ther is rest,  
 And evar gladly, to theyr forthyng,

Ther abyte the ryghtffull kynge;  
 And ther is suraunce & eke trust.  
 (v.23342 – 23359)

Les dix-huit vers se construisent autour de trois propositions principales, « *the messengar went his way* », « *thes ladys [...] / [...] dyd theyr offyse* » et « *I dare sayne* ». La première proposition est simple. La seconde est uniquement développée par quatre compléments circonstanciels « *by good advyse* », « *evereche* », « *lyke to ther degre* », « *full truly* » et une apposition « *voyde of all contrariouste* ». La troisième en revanche, elle, est développée par plusieurs subordonnées. Du verbe principal « *sayne* » dépendent les complétives « *ther abydythe grace* » , « *ther abyte the ryghtffull kynge; and ther is suraunce & eke trust* » et la circonstancielle finale « *for to devyse* ». À la première proposition complétive « *ther abydythe grace* » est subordonnée la relative proleptique « *wher that truthē and iustice / be truly kept in any place* », à la seconde, « *ther abyte the ryghtffull kynge; and ther is suraunce & eke trust* » la deuxième relative proleptique « *where the gatē is kept well, / of palays, maner, or castel* ». Il faut alors noter que cette seconde relative introduit elle-même une proposition subordonnée circonstancielle de conséquence, à savoir « *that vycis may ha none entrie, / that place stant in suërte, / and eche thyng tournethe for the best* », qui en introduit elle-même une subordonnée circonstancielle de cause « *for, ther is peace, and ther is rest* ».

Non seulement la structure des propositions se complexifie de plus en plus au fur et à mesure que la phrase se développe, mais il est également particulièrement remarquables que toutes les propositions subordonnées dépendantes des complétives du troisième mouvement soient proleptiques, le verbe « principal » se faisant longtemps attendre. Elles sont par ailleurs imbriquées les unes dans les autres.

C'est cette dernière caractéristique majeure qui ressort principalement de l'apparition de la Jérusalem Céleste dans le miroir :

And werrayly, as thouhtē me  
 yt excellide off bewte  
 Al other in comparyson;  
 ffor God hym selff was the masown,  
 wych mad yt ffayr, at ys devys.

ffor werkman was ther noon so wys,  
 yt to conceyve in hys entent;  
 ffor al the weyës & paament  
 Wer ypavyd all off gold.  
 And in the sawter yt ys told,  
 How the ffyrst ffundacyon  
 On hyllys off devocyon;  
 The masounry wrought ful clene,  
 Off quykē stonys bryht & schene,  
 Wyth a closour rovnd a-bowte  
 Off enmyes, ther was no dowte.  
 (v. 323- 338)

La phrase se divise en deux mouvements, construits autour des propositions « *yt excellyde off bewte* » et « *in the sawter yt ys told* ». Cette deuxième principale n'introduit qu'une simple complétive « *How the ffyrst ffundacyon* » etc. En revanche plusieurs subordonnées dépendent de la première, à commencer par la comparative « *as thouhtē me* » et la causale « *ffor God hym selff was the masown* ». Cette seconde proposition circonstancielle est elle-même complétée par une relative « *wych mad yt ffayr* » dont l'antécédent est « *God* » et par une deuxième causale « *ffor werkman was ther noon so wys* » qui est elle-même développée par une troisième causale « *ffor al the weyës & paament/Wer ypavyd all off gold* ».

L'imbrication des trois subordonnées circonstancielle de cause les unes dans les autres témoigne à elle seule de l'enchevêtrement propositionnel caractéristique de la langue de John Lydgate et atteste de la complexité de la syntaxe du poète moyen-anglais.

## B. La complexité syntaxique de John Lydgate

### 1. Le relâchement de la syntaxe

Derek Pearsall décrit le relâchement syntaxique comme une des principales causes de l'« *uneasiness* » de la phrase lydgatienne. Il met principalement l'accent sur l'emploi relâché des conjonctions, et plus particulièrement sur celui de la conjonction « *for* ».

L'étude de quelques extraits du *Pilgrimage* permet alors d'identifier ces spécificités dans la *translatio* et de confirmer la volonté du poète moyen-anglais de marquer le texte de son empreinte.

Les premiers vers du *Pèlerinage*, qui succèdent au prologue du traducteur et à celui de l'auteur, sont ainsi traduit par le moine de Bury Saint Edmunds :

The seyde yer (ho lyst take kep)  
I was avysed in my slep,  
Excyted eke, **and that** a-noon,  
To Ierusalem **for to** goon.  
Gretly meved in my corage  
**ffor to** do my pylgrymage,  
And ther-to steryd inwardly.  
And to tell the causē why,  
Was, ffor **me** thouht I hadde a syht  
With-Inne a merour large & bryht,  
Off that hevenly ffayr cyte,  
Wych representede vn-to me  
Ther of holy **the** manere,  
With Inne the glas ful bryht & cler.  
(v.309-322)

Plusieurs irrégularités syntaxiques sont repérables dans cet extrait. La première interrogation repose sur l'utilisation des conjonctions « *and* » et « *that* » au vers 311. Lydgate met deux verbes sur le même plan, à savoir « *Advysed* », « *Excyted* », et la parenthèse « *and, that a-noon* » n'a ici qu'une simple fonction circonstancielle. L'utilisation de conjonction de coordination « *and* » pose cependant problème car elle coordonne deux propositions qui n'ont ni la même nature ni la même fonction, le verbe principal indicateur du procès et l'adverbe circonstanciel de manière. La conjonction de subordination « *that* » est ici purement explétive et ne correspond à aucune fonction grammaticale. Il entraîne uniquement une rupture de construction qui entrave quelque peu l'intelligibilité du texte.



Il faut alors en venir à la conjonction « *for* » dont l'emploi est ici typique du relâchement syntaxique du poète moyen-anglais. Dans les expressions « *To Ierusalem for to goon* » et « *ffor to do my pylgrymage*, », la conjonction « *for* » n'a aucune raison d'être. Elle vient seulement renforcer la conjonction suivante « *to* » qui introduit la complétive et n'a pas d'utilité syntaxique.

Au-delà de l'emploi relâché des conjonctions, je souhaite commenter deux autres irrégularités syntaxiques qui sont l'utilisation du pronom « *me* » au lieu de « *I* » au vers 317, et celle de l'article « *the* » au vers 321. Une recherche dans le *MED* permet de confirmer que le pronom « *me* »<sup>133</sup> ne peut pas être utilisé en fonction de sujet, mais seulement « *As direct object* », « *As reflexive* », « *As dative of interest* », et « *In impersonal constructions* », à l'époque moyen-anglaise. Quant à l'article défini, il n'a pas sa place ici car il ne décrit pas une « *manere* » précédemment mentionnée ou connue de tous les lecteurs, qui est donc par nature « indéfinie », et ne doit pas séparer l'adjectif du nom.

La proclamation du roi après l'attaque au sein de la Nef de la Religion rapportée au discours indirect par le narrateur comporte de nouveau plusieurs exemples de mauvais emploi de conjonctions, caractéristique de la langue de John Lydgate :

The kynge a-non let make a crye,  
**That** were-so-evar they myght be  
Found in towne or in citie,  
**That** folkē shuld them sparē nought,  
To his presens till they were brought.  
**For** he cast hym, anone ryght,  
On them to done iustice and ryght,  
That they go no more at large;  
And gave his porter eke in charge  
**Forto** shette the gatēs sore,  
That they entre there no more,  
Nor that they have ther no chere.  
And then I saughe a messagere

---

<sup>133</sup> « *me* - Middle English Compendium », (08/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27132/track?counter=1&search\\_id=23006158](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27132/track?counter=1&search_id=23006158).

Wher the kyng of custome dwells,  
 In the castell ryngē bells,  
**For to** maken ássemblé,  
 Where the kyng set in his se,  
 Of the ladyes that ther dwell,  
 (v.23294-23310)

La conjonction « *that* » au vers 23296 témoigne du relâchement syntaxique de John Lydgate. Elle n'a aucune fonction, ne remplit aucun rôle de subordination, dans la mesure où la première occurrence, deux vers plus haut, suffit à introduire la complétive.

La conjonction « *for* » sur laquelle insiste Derek Pearsall est pour la seconde fois celle qui est la moins bien utilisée. Dans l'expression, « *for he cast hym,* » elle le joue correctement le rôle de subordonnant qui introduit une proposition circonstancielle de cause. Cependant, lorsqu'elle est employée en soutien à la conjonction « *to* » dans les complétives « *forto shette the gatēs sore* », et « *for to maken ássemblé* », son utilisation est injustifiée et ne sert qu'à alourdir le phrasé du poète moyen-anglais.

La réplique de Vénus à l'encontre du *Roman de la Rose* comporte les mêmes irrégularités :

And whan **that** I hyr maner se,  
**That** yt wyl noon other be,  
 Than I am besy, **be** diffame,  
**ffor to** putte on hyre a blame,—  
 By som sclaudre ffalsly ffounde,—  
 Hyr goodē namē to confounde,  
 By swych ffolk (shortly to telle)  
 That ar **wont** with me to dwelle,  
 And tabyden in myn hous,  
 Off condicioun vycyous,  
 That ar glad ay to myssaye,  
 And chastyte **ffor to** werraye,  
 As yt sheweth (with-outē glose)

In my Romaunce off the Rose  
 Make hyr name to ben appallyd,  
 And Faulssemblant to be callyd:  
 In that book by my notárye,  
 Wych to hyr name ys ffullcontrárye.  
 And causē why **that** I do thus  
 Geyn chastyte fful vertuous,  
 Ys ffynally (yiff thow lyst se),  
 She wyl no queyntaunce han with me »  
 (V.13187- 13208)

La conjonction « *that* » est mal employée à deux reprises. Si elle sert plus tard (v. 13188) à introduire la complétive « *yt wyl noon other be* », la conjonction n'a aucune fonction au vers 13187, car le verbe « *se* » est cette fois-ci complété par un groupe nominal « *hyr maner* ». Par ailleurs, l'adverbe interrogatif « *why* » suffit à introduire la subordonnée au vers 13205, et la conjonction est inutile.

La conjonction « *for* » est de nouveau utilisée en soutien au subordonnant « *to* » au vers 13190 et 13198.

Enfin, il est important de souligner que l'intelligibilité du texte est également entravée par le mauvais usage de l'infinitif « *be* », immédiatement après le verbe conjugué « *am* » et du verbe conjugué « *wont* » après l'auxiliaire « *ar* ».

## 2. Du bon et du mauvais usage des temps verbaux

En effet, Derek Pearsall déplore également à plusieurs reprises la tendance de John Lydgate à ne pas employer les différents temps verbaux avec justesse. Il critique le penchant du poète moyen-anglais à changer de temps au sein d'une même phrase et met particulièrement l'accent sur son usage des participes au lieu des verbes conjugués, les deux éléments contribuant, selon lui, à complexifier la syntaxe et donc la lecture.

La définition de la « *castrimagic* » par l'allégorie « *Gloutonnerie* » est, en ce sens, caractéristique de l'« *uneasiness* » syntaxique du moine de Bury Saint Edmunds :

Castrimargia, **ys ploungyn** doun  
 Off mussellys by submercioun;  
 Wyth-outë chawyng, doun **they launche**,  
**Devouryd** hool in-to the pawnche;  
 And ther they **be** so depe **ydreynt**,  
 In the mawe to-gydre **meynt**,  
 That my sak, by submercioun,  
 Ys offtë tournyd vp so doun.

(v.12839-12846)

La complexité syntaxique relève ici tout d'abord des nombreux changements de temps en à peine cinq vers. Le poète passe du présent progressif « *ys ploungyn* », au présent simple « *launch* », au préterit « *devouryd* ». Heureusement, la ponctuation de Frederick Furnivall aide à la compréhension. Le présent simple marque en réalité le début d'une nouvelle phrase dont le sujet est « *they* », ou les « *mussellys* » et le préterit est en réalité un participe passé apposé à ce même sujet. De l'autre côté le présent progressif est utilisé pour la description du procédé, de la « castrimagic ». Il n'en demeure pas moins que cela ne va pas de soi et que l'édition offre une aide précieuse à la lecture.

Un autre problème subsiste à savoir l'emploi de l'auxiliaire « **be** » non conjugué, qui accompagne les participes passés « *ydreynt* » et « *meynt* ». Les règles syntaxiques exigeraient qu'il soit conjugué au présent.

La description des différentes maisons au sein de la Nef de la Religion présente elle-même plusieurs irrégularités :

And ther I fond ful gret foyoun  
 Of many dyuers Religyoun;  
 And I saugh, of many oon,  
 The gretë bondës euerychon  
**Broke**, that shuld hem wel conserve,  
 Yef they wold hem wel observe,  
 Kepe hem from al aduersite,

As here-to-forn ye dede se,  
 Whan the smale wikres brak,  
 The hopës wenten al to wrak,  
 And many shippes for lak, allas,  
 Was yperysshed in the same cas,  
 And brought vnto confusioun,  
 (Toforn as is maad mensioun)  
 For lak in their gouernaunces,  
 Nat kepyng their obseruaunces.  
 (V.23377- 23392)

Lydgate emploie de nouveau plusieurs temps verbaux différents au sein d'une seule et même phrase. Le prétérit actif « *fond* », « *saugh* », et passif « *was yperysshed* » se mêle au présent passé « *is maad mensioun* » et au participe présent « *kepyng* », apprécié du moine de Bury Saint Edmunds. L'édition de Frederick Furnivall facilite encore largement la lecture, la parenthèse précisant que le retour au présent est une digression de l'auteur et la mise entre virgule du dernier vers « *Nat kepyng their observances* » recatégorisant le participe présent en gérondif et spécifiant la fonction circonstancielle de la proposition

Deux autres étrangetés restent à préciser. Pour commencer, il est difficile d'expliquer l'emploi du prétérit « *broke* » au lieu du participe passé « *broken* », l'irrégularité du verbe existant depuis le vieil anglais. De même, l'emploi de la forme infinitive « *wenten* » au lieu du prétérit simple, dans la continuité syntaxique du reste de la phrase est difficilement explicable.

La présentation de Grâce-Dieu au pèlerin permet de confirmer la tendance du poète moyen-anglais tout au long du poème :

I am the douhter off themperovr,  
 Wych ys the lord and governour  
 Off euery lond and regyoun;  
 And he hath sent me hyder doun,  
 Here in-to this lowh contre,  
 Off entent, as thow shalt se,

To gete hym frendys, & conquere  
 Round a-bouten / euery wher:  
 Nat that he hath to hem no nede,  
 But only (who kan taken hede,)  
 That he haveth gret plesaunce,  
 To haue of folkys ácqueyntavnce,  
 ffor ther profyt, more than for hys;  
 And thus yt stant & thus yt ys.

(V. 765-778)

L'allégorie s'exprime tout d'abord au présent « *am* », « *ys* » avant de passer au *present perfect*, « *has sent* », au futur « *shalt se* » et de retourner au présent « *kan taken hede* », « *haveth* », « *stant* » et « *ys* ». Cependant, la logique de sens permet ces changements intempestifs de temps. Grâce-Dieu s'adresse présentement au pèlerin mais lui explique la raison de sa venue au passé, tout en lui expliquant qu'il comprendra tout par la suite de son discours et revient au présent pour lui décrire Dieu dans toute sa magnificence. D'un point de vue syntaxique, le plus complexe est la parenthèse au futur que l'éditeur signale graphiquement pour faciliter l'intelligibilité du texte. En revanche, l'enchaînement des temps, dans son ensemble, n'entrave la compréhension. C'est parce que la logique du sens prévaut sur la logique syntaxique, comme le souligne très bien Philipa Hardman.

### 3. L'ordre dans le désordre : coordination et subordination

Au-delà de la simple logique de sens, la linguiste montre que la syntaxe est certes complexe mais ordonnée. Il suffirait de suivre avec attention la suite des coordinations et subordinations pour comprendre le texte. La multiplicité des propositions n'est pas nécessairement synonyme de désordre syntaxique.

L'exemple de la description de Grâce-Dieu par le pèlerin au début du poème démontre la capacité du poète moyen-anglais à ordonner sa syntaxe.

And thys lady gracyous,  
 Most debonayre, & vertuous,  
 Was yclad, by gret delyt,

In a surcote al off whyt,  
 With a Tyssu gyrt off grene.  
 And Endlong, ful bryht & shene,  
 She hadde a charbouncle ston,  
 That Round abowte hyr body shon;  
 Was noon so reche, as I was war.  
 And on hyr brest A nouche she bar,  
 I trowe that nowher was no bet.

(V. 679-698)

Dans cet extrait, les trois phrases sont coordonnées par la conjonction « *And* ». La syntaxe de chaque phrase est par ailleurs très claire. Pour ce qui est de la première, le sujet est en position initiale « *thys lady gracuous* » et les adjectifs qui servent à la caractériser lui sont immédiatement apposés « *most debonayre, & vertuous* » et eux même coordonnés. Ils laissent alors la place de centre de proposition au verbe « *was yclad* », complété par une série de compléments circonstanciels chacun introduit par une préposition différente, « *by* », « *in* » et « *with* » afin de les distinguer. La seconde précise au contraire les caractéristiques du sujet, « *she* » par une apposition proleptique « *Endlong, ful bryght & shene* », toujours coordonnée. Le verbe occupe toujours la place de centre de proposition « *hadde* » et est complété directement après, « *a charbouncle stone* ». Le COD est lui-même complété par la relative qui suit « *that round about her body shon* » dont il est l'antécédent. La parenthèse est introduite seulement en fin de vers et signalée par la conjonction « *as* ». La syntaxe modèle n'est ici pas bouleversée par les exigences poétiques, phénomène rare dans les œuvres versifiées et qui témoigne de la capacité de John Lydgate à s'exprimer clairement, lorsqu'il le souhaite. Seule la dernière phrase est plus désordonnée, le COD « *a nouche* » précède le couple sujet-verbe « *she bar* »

Le début de la longue réplique de Vénus à l'encontre de « Virginité » témoigne elle-aussi de la clarté syntaxique du poète moyen-anglais :

Ffyrst, vnderstonde *and* herkne me,  
 That neuere yet Vyrghnyte  
 Woldë in no place abyde,

But I wer out, *and* set asyde:  
 To hyre I am abhomynáble,  
 Contraryous *and* dyffamáble;  
 I stynke on hyre, wher euere she be.  
 And ek hyr suster Chastyte,  
 Wher euere that she me espy,  
 She ffleth hyr way, *and* cryeth « ffy! »  
 ffor wher yt thowhe, or elles ffrese,  
 Leuere she hadde hyr mantel lese,  
 Than abyden in the place  
 Wher that she may se my fface.  
 (v.13165-13177)

La volonté de John Lydgate d'organiser son propos est visible par la mention des adverbes « *ffyrst* », au début de l'extrait, et « *then* », à la fin. La première phrase ne connaît de nouveau aucun bouleversement syntaxique et fait preuve d'un grand ordonnancement. Les impératifs sont coordonnées par la conjonction « *and* » et introduisent immédiatement la complétive. La coordination « *But* » permet de saisir le changement d'énoncé au sein même de la complétive. L'ordre sujet-verbe-attribut est ensuite respectée dans la proposition « *To hyr I am abhomynáble, /Contraryous and dyffamáble* » et la conclusion « *I stynke on hyre, wher euere she be* » reprend quant à elle le modèle classique sujet-verbe-complément avant d'introduire la circonstancielle. La seconde phrase fait également précéder la circonstancielle de cause introduite par « *for* » et la circonstancielle de temps introduite par « *where* » de leur proposition principale respective distinguée par l'adverbe « *then* ».

Un extrait du dialogue du pèlerin avec l'allégorie « Provision » permet de confirmer cette tendance à la limpidité syntaxique :

What hand is that (telle on, let Se,)  
 Which hath an Eye (as thynketh me,)  
 Sett in the myddës of the hand?  
 For I saugh neuere (on Se nor land)



Such another her-toforne,  
Sith the tyme that I was born.  
(V.23977- 23982)

Dans la courte réplique du pèlerin, il est aisé de suivre l'imbrication des différentes propositions. La principale, en première position, « *what hand is* » est complétée par la relative en deuxième position « *which that* » qui est elle-même complétée par une comparative en troisième position « *as thinketh me* ». La circonstancielle de temps « *syth* », en dernière position, dépend quant à elle de la circonstancielle de cause « *for* » en avant-dernière position, qui précise elle-même la proposition principale initiale. L'ordre des subordonnées permet de faciliter la lecture.

Bien qu'il lui arrive fréquemment de compliquer son phrasé en mettant le verbe principal après une série de subordonnées, le moine de Bury Saint Edmunds prouve ici qu'il peut également se montrer davantage intelligible, lorsqu'il le souhaite.

L'ensemble des caractéristiques syntaxiques du moine de Bury Saint Edmunds étant présentes dans le *Pilgrimage*, il est possible d'affirmer que le poète moyen-anglais a délibérément laissé son empreinte à la *translatio*. Une étude du vocabulaire permettra de le confirmer.

## Chapitre III : Étude lexicologique du *Pilgrimage*. Sur les traces de John Lydgate

### Les outils d'analyse

Afin de mener un examen pertinent des termes employés par le poète anglais, j'ai choisi d'écartier de ma recherche les mots trop usuels qui, de par leur récurrence dans la langue anglaise et leur importance syntaxique, ne présentent pas d'utilité pour cette étude. La fréquence d'un mot détermine sa longévité dans un idiome. Ainsi, les conjonctions de coordination « *and* » et « *but* », les pronoms personnels, « *you* » et « *I* », les auxiliaires « *be* » et « *have* » ou encore l'adverbe de négation « *not* » sont d'ores et déjà attestés sous une forme ancienne dans le dictionnaire du vieil-anglais<sup>134</sup>. L'intérêt d'étudier leur étymologie, leur moment d'entrée dans la langue anglaise et leur fréquence est donc réduit. Il en va de même des noms propres que j'ai volontairement ignoré dans mon analyse. Pour plus de précision, une liste de l'ensemble des mots exclus de mon étude est présentée en annexe (Cf. Annexe 2)

Seuls les termes que Lydgate ajoute lui-même au texte de Deguileville seront dans un premier temps analysés, dans la mesure où le choix d'un vocabulaire qui lui est propre, repose, pour le poète moyen-anglais, sur l'absence de contrainte imposée par le texte originel. Le moine de Bury Saint Edmunds manque de liberté lorsqu'il traduit un terme déjà choisi avec précaution par le poète moyen-français.

Pour déterminer si un terme employé dans le *Pilgrimage* est particulièrement caractéristique du lexique de John Lydgate, il faut commencer par mesurer sa fréquence en moyen anglais. Le moine de Bury Saint Edmunds, on le sait, privilégie un vocabulaire érudit et soutenu.

Afin d'identifier si un terme utilisé par Lydgate est rare ou fréquent en moyen anglais, j'ai eu de nouveau recours au *Middle English Dictionary* et à l'*Oxford English Dictionary*. L'utilisation du second a cependant été plus casuel que l'usage du premier.

Dans un premier temps, la fréquence d'un terme en moyen anglais peut être déterminée par le nombre d'occurrences mentionnées dans l'entrée du dictionnaire. Pour

---

<sup>134</sup> John Richard Clark Hall, Herbert Dean Auteur de la postface Meritt, *A Concise Anglo-Saxon dictionary*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord : University Press, 1960.

cela, le *MED* a été plus utile que l'*OED* car ce dernier prend en compte une période historique trop étendue pour rendre l'utilisation de ses données pertinentes. Il est par ailleurs important de bien garder à l'esprit que le nombre d'occurrences citées pour un terme dans le *MED* ne donne qu'une indication de la fréquence du mot, en particulier pour le vocable commun, entré tôt en moyen anglais. Autrement dit, le nombre d'occurrences fournies pour un terme n'est pas le nombre exact d'emplois du terme dans la langue anglaise, en particulier si le terme est très fréquent. Le terme « *castell* » utilisé par Lydgate au vers 23285, entré en Middle English dès le XII<sup>ème</sup> siècle, a certes 154 attestations dans le *MED* mais a bien été attesté plus de 154 fois du XII<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle. Il suffit simplement de comparer les occurrences du *MED*<sup>135</sup> et de l'*OED*<sup>136</sup> afin de remarquer que les attestations ne sont pas les mêmes dans les deux thésaurus.

Lors de la prospection des différentes occurrences d'un mot, un œil jeté au nombre d'auteurs cités peut également aider à déterminer la fréquence du terme. Un mot répandu est employé par bien plus d'auteurs qu'un mot peu commun. Le nombre d'auteurs mentionnés est comme le nombre d'attestations fourni par le dictionnaire. Il est indicatif. Il est possible que d'avantage d'auteurs que ceux listés par le thésaurus aient employé le terme. Seul le *MED* est utile pour l'étude de ce critère car les attestations de l'*OED* concernant le Middle English sont trop peu nombreuses pour rendre l'analyse pertinente. Le dictionnaire du moyen anglais nous indique ainsi que l'adjectif « *contraire* »<sup>137</sup> utilisé par John Lydgate au vers 13975 n'est employé que par notre traducteur, Chaucer, Gower, et Palladius et, avec 15 occurrences repérés, est ainsi beaucoup moins répandu que le nom « *conquest* »<sup>138</sup> utilisé par le poète britannique au vers 39 qui est employé par plus de 20 auteurs et dont 30 occurrences sont citées.

Le nombres de sens que possède un terme est également une indication de sa fréquence. Plus un mot sera employé, plus il développera de sens divers. Ainsi « *variant* »,

---

<sup>135</sup> « *castel* - Middle English Compendium », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED6906/track?counter=1&search\\_\\_id=23093596](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED6906/track?counter=1&search__id=23093596).

<sup>136</sup> « *Castle*, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (12/04/2023), <https://www.oed.com/view/Entry/28581>.

<sup>137</sup> « *contrarie* - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9563/track?counter=1&search\\_\\_id=22992590](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9563/track?counter=1&search__id=22992590).

<sup>138</sup> « *conquest and conqueste* - Middle English Compendium », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9344/track?counter=1&search\\_\\_id=23093596](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9344/track?counter=1&search__id=23093596).

utilisé par Lydgate sous la forme « *varyaunt* »<sup>139</sup> au vers 23 comporte 40 occurrences mais ne possède qu'un seul sens d'après le *MED*. Au contraire, le verbe « *arraien* », employé par le poète anglaise sous la forme « *arrayed* » au vers 13096 est attesté à 124 reprises dans le *MED*<sup>140</sup> et possède cinq sens. Il est à noter que, pour cette recherche, l'utilisation du *MED* est de nouveau plus pertinente que celle de l'*OED* qui enregistre plus de significations différentes que le dictionnaire du moyen anglais en raison de la période étendue qu'il prend en compte. Or, les significations sont moins pertinentes pour la période médiévale. Ainsi le nom « *body* » utilisé par Lydgate au vers 90 comporte 14 sens selon le *MED*<sup>141</sup> et 24 selon l'*OED*<sup>142</sup> mais le 22ème sens de ce dernier, « philosophique », ne connaît pas d'attestations avant le XVII<sup>ème</sup> siècle.

Le nombre de formes attestées pour un mot peut également donner une idée de sa fréquence. Plus un mot est employé, plus il a tendance à développer de nouvelles formes et de nouvelles orthographe. Le *MED* est le dictionnaire le plus simple à utiliser pour identifier les différentes formes que peut prendre un terme grâce à sa sous-entrée « *Forms* » qui énumère toutes les orthographe d'un même terme. L'adverbe « *benignely* »<sup>143</sup> employé par John Lydgate au vers 23420 n'a ainsi que cinq formes attestées par le *MED* qui mentionne 36 occurrences du mot tandis que le verbe « *unbind* »<sup>144</sup> utilisé par le traducteur au vers 13969 sous la forme « *unbounde* » a plus de 35 formes repérées par le *MED* qui mentionne 175 occurrences du terme.

Il est difficile de définir ce qu'est un mot « rare » mais le nombre d'occurrence d'un mot peut donner une idée de sa fréquence dans la langue moyenne-anglaise. Les autres

---

<sup>139</sup> « variaunt - Middle English Compendium Search Results », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&\\_\\_method=post&authenticity\\_\\_token=V%2F1mUuXnB0bPFd8HwXujqLunmtI21b1H%2FofhlfrQuCmJaciO3FXXm9Bq2ZQnVv1heEEZ9POeUtoUJ20jRWWhMg%3D%3D&re-direct=%2Fm%2Fmiddle-english-dictionary%2Fdictionary%2FMED9344&counter=1&search\\_\\_id=23093596&search\\_\\_field=hnf&q=variaunt](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&__method=post&authenticity__token=V%2F1mUuXnB0bPFd8HwXujqLunmtI21b1H%2FofhlfrQuCmJaciO3FXXm9Bq2ZQnVv1heEEZ9POeUtoUJ20jRWWhMg%3D%3D&re-direct=%2Fm%2Fmiddle-english-dictionary%2Fdictionary%2FMED9344&counter=1&search__id=23093596&search__field=hnf&q=variaunt).

<sup>140</sup> « arraien - Middle English Compendium », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED2316/track?counter=1&search\\_\\_id=23093596](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED2316/track?counter=1&search__id=23093596).

<sup>141</sup> « bodi - Middle English Compendium », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED5376/track?counter=1&search\\_\\_id=23093596](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED5376/track?counter=1&search__id=23093596).

<sup>142</sup> « Body, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (12/04/2023), <https://www.oed.com/view/Entry/20934>.

<sup>143</sup> « benignli and benigneli - Middle English Compendium », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED4103/track?counter=1&search\\_\\_id=23093596](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED4103/track?counter=1&search__id=23093596).

<sup>144</sup> « unbinden - Middle English Compendium », (12/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED47868/track?counter=1&search\\_\\_id=23093596](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED47868/track?counter=1&search__id=23093596).

critères présentés ci-dessus viennent seulement infirmer ou confirmer la « rareté » du terme. J'ai alors considéré comme le vocable « rare » de John Lydgate les noms, adjectifs, verbes et adverbes qui possèdent moins de 20 occurrences attestées par le MED ou qui ont entre 20 et 30 occurrences mentionnées par le même dictionnaire mais qui sont employés par moins de cinq auteurs, renferme moins de trois sens ou ont moins de cinq formes identifiées par le dictionnaire du moyen anglais.

Il nous faut également tenter de repérer les mots fréquemment employés par le traducteur dans le reste de son œuvre, les termes « lydgatiens » par excellence. Pour cela, le nombre de titres du poète moyen-anglais cités dans les entrées de l'*Oxford English Dictionary* et du *Middle English Dictionary* donne une indication cruciale. Plus un terme est attesté dans un grand nombre de textes composés par le moine de Bury Saint Edmunds, plus il est possible de dire que le vocable lui est tout particulièrement caractéristique. J'ai considéré comme les termes « propres » au vocabulaire de Lydgate les mots qui étaient attestés dans plus de sept œuvres du poète, d'après le *MED*. Par ailleurs, dans une entrée du dictionnaire, la part des œuvres de John Lydgate mentionnées sur l'ensemble des occurrences recensées peut constituer un autre indice. Si les vers du moine de Bury Saint Edmunds sont les plus souvent cités, le terme est particulièrement « lydgatien ».

Les cas plus particuliers seront analysés au cours de l'étude, au fur et à mesure que nous approfondirons l'examen

## A. La richesse lexicale de la traduction du *Pèlerinage* : « *The aureate style* »

### 1. Le lexique érudit

La première caractéristique de l' « *aureate style* » développée par Lois E. Ebin et moquée par John Skelton est la propension du poète moyen-anglais à employer un vocabulaire savant et rare. Une analyse de quelques trois mille vers du *Pilgrimage* permet de repérer cette tendance du poète moyen-anglais dans la *translatio*.

En moyen français, lors de la visite des maisons de la nef de Religion, le narrateur s'adresse ainsi à Grâce-Dieu :

« -Dame, dis jē, il m'est advis  
Que ce maçonement assis  
Ne fu mie deuëment,  
Quant miex ne se tient fermement. »  
(v. 16514-16517)

Ce à quoi Lydgate ajoute un vers :

« Ma dame, quod I, to my semyng,  
this placē first, in his bilyng,  
(Who consydereth euerydel)  
the masounry was nat maad wel,  
Was not duely maad, nor stable,  
**Sith it is not parmanable.** »  
(V.23493 – 23498)

Le *MED* ne donne que six occurrences du terme « *parmanable* », qui n'est attesté que dans trois œuvres avant Lydgate, le poème « *Ars Sciendo Mori* » d'Hoccleve, la traduction moyen-anglaise du *De Consolatione Philosophiae* par John Walton et celle du *Pèlerinage de l'âme* de Guillaume de Deguileville ; Il ne connaît que trois orthographes, très

proches, « *permanable* », « *parmanable* » et « *permanible* ». Enfin, il n'a qu'un seul sens : « *permanent, enduring* »<sup>145</sup>.

Lorsque Lydgate se doit de traduire la tirade de « Gloutonnerie » sur les épicuriens , il ajoute un ingrédient au menu :

Pour un menu haste rostir,  
Pour faire une charbonnee  
Ou aucune cretonnee.

With rost somwhyle, and with stewyd,  
To be seruyd, and metys bake,  
Now to ffrye, now **steykēs** make,

Le nom « *steykēs* », qui ne connaît que trois orthographes, encore très proches, « *steke* », « *steik* », « *stike* », désigne uniquement le « steak », nom aujourd'hui commun en anglais comme en français, et n'est attesté qu'à cinq reprises dans le *MED* dont deux occurrences proviennent de livres de cuisine spécialisés.<sup>146</sup> Lydgate cherche ici à exposer son érudition et emploie pour cela un vocabulaire technique.

Le prologue du traducteur, *inventio* du poète moyen-anglais, contient lui aussi plusieurs termes savants.

Le mot « *profound* » (v. 116) employé dans le prologue du traducteur connaît certes vingt-six occurrences mais il n'est attesté que dans une seule œuvre, le *South English Legendary : St. Edmund Rich of Abingdon* avant d'apparaître dans le vocabulaire de Lydgate.<sup>147</sup> Onze citations proviennent par la suite du moine de Bury-St-Edmunds. Le vocable ne possède par ailleurs que trois variantes graphiques, quasi similaires, « *profound* », « *profond* », « *profund* » et un seul sens qui comportent seulement des nuances en fonction de l'objet qu'il désigne « *of lakes, bogs* », « *of persons* » ou « *of tears* ».

<sup>145</sup> « *permanable* - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33018/track?counter=1&search\\_\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33018/track?counter=1&search__id=18414044).

<sup>146</sup> « *steke* - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED42747/track?counter=1&search\\_\\_id=18448098](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED42747/track?counter=1&search__id=18448098).

<sup>147</sup> « *profound and profunde* - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34825/track?counter=1&search\\_\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34825/track?counter=1&search__id=18414044).

« Chaunteplure »<sup>148</sup> (v.30) n'est attesté qu'à trois reprises dans le MED, une fois dans l'*Anelida and Arcite* de Chaucer, et deux fois dans le *Fall of Princes*. L'occurrence du *Pilgrimage* n'est même pas prise en compte. Cela montre moins la défaillance du dictionnaire que la rareté du terme, qui est essentiellement employé dans l'œuvre de Lydgate. Sa seule orthographe est « chaunte-pleure » et son unique sens « sing- and-weep ».

## 2. Le vocabulaire inédit

Comme Lois E. Ebin l'a précédemment observé au sujet du vocabulaire que Lydgate emploie pour désigner sa propre poésie, il est également très fréquent que le poète élabore de nouveaux termes au détour de ses vers.

L'étude du lexique du *Pilgrimage* révèle alors la présence de plusieurs termes « inédits » dans la *translatio*. Je comprends dans la notion d'« inédit » les néologismes de Lydgate, qu'ils s'agissent de termes employés pour la première fois dans le *Pilgrimage* ou bien conçus par Lydgate dans une œuvre antérieure et de nouveau utilisés dans l'œuvre de 1430, ainsi que les hapax, qui apparaissent uniquement dans la traduction du poème allégorique. Dans ce cas précis, *MED* suffit à identifier la première occurrence du terme.

Dans son « *Prolog of the translator* », au vers 7, Lydgate utilise le verbe « *possede* » qui est en réalité une forme double du verbe « *possessen* », que le poète élabore et emploie pour la première fois dans son poème *Reason and Sensuality*, composé aux alentours de 1408.<sup>149</sup> Il est également possible d'observer l'utilisation du verbe « *excelle* » au vers 93 que l'on retrouve dans la traduction augmentée des vers 107-108 « N'est nulle cité si belle/ Ou qui a li soit pareille » (v. 107-108) que j'ai déjà analysé d'un point de vue syntaxique :

And werrayly, as thouhtē me  
yt **excellyde** off bewte  
Al other in comparyson »  
(v. 323-325).

---

<sup>148</sup> « chaunte-pleure and chauntepleure - Middle English Compendium », (09/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7385/track?counter=1&search\\_\\_id=23032542](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7385/track?counter=1&search__id=23032542).

<sup>149</sup> « posseden - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34129/track?counter=1&search\\_\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34129/track?counter=1&search__id=18414044).



Le terme est également un néologisme du *translateur* employée pour la première fois dans le même poème allégorique de 1408.<sup>150</sup>

Le *Pilgrimage* est lui aussi un lieu d'élaboration de nouveaux termes. Lydgate traduit ainsi :

« Celle avoit elle fondee  
A son dit et massonee »  
(v. 445-446)

Par les deux vers :

« ffor on hyr word yt was fyrst groundyd,  
And by hyr wysdom bylt and fovndyd  
(v. 857-858)

Cependant, s'il traduit le participe passé « fondee » par son équivalent moyen-anglais « founded », il ajoute également le nom « founderesse » en augmentant le texte-source :

« She was hyr sylff (yn sothnesse)  
Off thylk hous cheff founderesse, »  
(v. 855-856).

Le *MED* atteste que le déverbatif apparaît pour la première fois dans ce poème, dans cette phrase-même, avant d'être réutilisé par le *translateur* dans le *Fall of Princes* ou encore dans sa traduction des fables d'Ésope.<sup>151</sup>

Enfin, il est possible de repérer un hapax dès le prologue du traducteur. Il s'agit de l'emploi du participe passé « *unfraunchised* » au vers 4. Le *MED* n'inscrit qu'une seule

---

<sup>150</sup> « excellen - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED14801/track?counter=1&search\\_\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED14801/track?counter=1&search__id=18414044).

<sup>151</sup> « founderesse and founderesse - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED17461/track?counter=1&search\\_\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED17461/track?counter=1&search__id=18414044).

occurrence du terme, celle-ci précisément.<sup>152</sup> Le verbe « *fraunchisen* »<sup>153</sup>, certes, est attesté avant la traduction du *Pèlerinage*, en particulier dans la *Confessio Amantis* de Gower et dans le *Piers Plowman* de William Langland. Cependant, il s'agit déjà d'un terme relativement rare, attesté moins de 30 fois dans le *MED*, la moitié des citations étant extraites des vers de Lydgate et la majeure partie des autres provenant d'œuvres postérieures. Le moine de Bury Saint Edmunds montre donc ici doublement son érudition en formant un hapax, lui-même composé à partir d'un terme savant d'origine romane. L'ajout du préfixe privatif « *un* », pourtant si simple, participe alors à la complexification du lexique du poème et de la lecture elle-même.

### 3. Analyse sémantique : le nouveau sens des mots

Lois E. Ebin met également l'accent sur la tendance du moine de Bury Saint Edmunds à employer des termes davantage usités dans la langue moyen-anglaise tout en leur donnant un sens nouveau. Il s'agit d'une nouvelle forme d'*inventio*, cette fois-ci sémantique.

Un problème se pose cependant à notre étude. Le *MED* et l'*OED* ne permettent que difficilement d'identifier l'emploi d'un terme dans un nouveau « sens » dans la mesure où ces outils donnent souvent plusieurs significations « proches » pour un même terme. Si l'on prend l'exemple des termes employés par Lydgate pour désigner son style, on remarque qu'il est difficile de distinguer les deux définitions du verbe « *embellish* » données par le *MED* « *To decorate or embellish* » et « *To endow with beauty or increase the beauty or attractiveness of* »<sup>154</sup> ou bien celles proposées par l'*OED* « *to render beautiful* » et « *To beautify with adventitious adornments* » pour ce qui est du verbe « *embellish* »<sup>155</sup>.

Dans le *Pilgrimage*, il est même parfois difficile de savoir dans quel sens précis Lydgate a employé un terme, surtout quand le contexte ne permet pas de l'éclaircir. Ainsi,

---

<sup>152</sup> « unfranchised - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED48672/track?counter=1&search\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED48672/track?counter=1&search_id=18414044).

<sup>153</sup> « fraunchisen - Middle English Compendium », (09/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED17598/track?counter=1&search\\_id=23032542](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED17598/track?counter=1&search_id=23032542).

<sup>154</sup> « embelishen - Middle English Compendium ».

<sup>155</sup> « Embellish, v. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (31/07/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/60839>.

le mot « *ugli* » employé sous la forme « *owgly* » au vers 12752 signifie-t-il « *terrifying* » ou « *loathsome* »<sup>156</sup>, « *Having an appearance or aspect which causes dread or horror* » ou « *Offensive or repulsive to the eye; unpleasing in appearance* »<sup>157</sup> ?

Pour ce qui est des termes qui prennent un nouveau sens sous la plume de John Lydgate dans le *Pilgrimage*, je ne peux donc citer que des termes dont le sens est évident et dont le sens « lydgatien » diffère largement des précédents.

Le poète moyen-anglais ajoute par exemple à la liste des mets dont sont férus les Épicuriens le vers conclusif « *And many other soteltes* » (v. 12803). Hormis les ouvrages de cuisines spécialisés, le terme « *sotilte* »<sup>158</sup>, ici orthographié « *soteltes* », est employé dans le sens de « *nourriture* » pour la première fois par Lydgate, dans le *Siege of Thebes* puis dans cette phrase du *Pilgrimage*, d'après le *MED*. Le poète moyen-anglais utilise non seulement un terme technique mais il démontre ici également son érudition en employant le terme dans un sémantisme nouvelle en littérature, s'éloignant des sens traditionnels que prenaient le terme auparavant à savoir « *Sagacity, perspicacity* », « *a stratagem* », « *complexity, intricacy, abstruseness; extreme refinement of argument;* ».

Si l'empreinte du poète moyen- anglais dans la *translatio* est sensible par la richesse lexicale du *Pilgrimage*, il faut maintenant confirmer cette tendance par l'étude des termes à proprement parler « lydgatien ».

## B. Le vocabulaire « lydgatien » de la *translatio*

### 1. Les termes récurrents dans l'œuvre du moine de Bury Saint Edmunds

Plusieurs termes qui témoignent de l' « *aureate style* » du poète moyen-anglais sont également particulièrement « lydgatien ». Il en va ainsi de l'adjectif « *permanable* » dont trois des six attestations du *MED*<sup>159</sup> proviennent de l'œuvre du moine de Bury Saint Edmunds, plus précisément du *Pilgrimage* et du *Fall of Princes*. Les vers de Lydgate sont également les plus cités dans l'entrée du *MED* consacrée au terme « *fraunchisen* ». Treize

---

<sup>156</sup> « *ugli* - Middle English Compendium », (09/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED47559/track?counter=1&search\\_\\_id=23032542](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED47559/track?counter=1&search__id=23032542).

<sup>157</sup> « *Ugly*, Adj., Adv., and n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (09/04/2023), <https://www.oed.com/view/Entry/208564>.

<sup>158</sup> « *sotilte* - Middle English Compendium », (31/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED41742/track?counter=1&search\\_\\_id=18448098](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED41742/track?counter=1&search__id=18448098).

<sup>159</sup> « *permanable* - Middle English Compendium ».

des vingt-six occurrences données par le dictionnaire, soit la moitié, sont issus de textes composés par le traducteur du *Pèlerinage* à savoir *The Lives of Sts. Edmund and Fremund*, *King Henry VI's Triumphal Entry into London*, *The Fall of Princes*, *Dance Macabre*, *Thoroughfare of Woe*, *Verses on Cambridge*, *The Pilgrimage of the Life of Man* ou encore son testament. Le terme est ainsi attesté dans huit de ses œuvres.

On peut ajouter aux termes précédemment étudiés, l'adjectif « *victorious* »<sup>160</sup>, et le verbe « *sugren* ». <sup>161</sup> Le terme « *victorious* », utilisé par Lydgate au vers 130 du *Pilgrimage* n'est attesté que chez Chaucer avant le début XV<sup>ème</sup>, dans les *Contes de Canterbury* et dans sa traduction du *De Consolatione Philosophiae*. Il est réutilisé par Lydgate dans *Saints Alban and Amphibal*, *On Kissing at Verbum Caro*, *Exposition on Pater Noster*, *Life of Our Lady*, *Troy Book*, *Fall of Princes*, et *Serpent of Division*. Lydgate regroupe à lui 11 occurrences des 26 mentionnées dans le *Middle English Dictionary*.<sup>162</sup>

Le verbe « *sugren* »<sup>163</sup> qui signifie « sucrer » mais surtout « adoucir » au sens figuré, employé sous la forme « *sugryd* » au vers 176 de la *translatio*, est peut-être l'exemple le plus flagrant. Lydgate collectionne à lui seul 25 des 35 occurrences mentionnées par le *MED* pour ce terme et la seule occurrence avant le XV<sup>ème</sup> est également chez Chaucer. En sus, il est employé dans plus de dix œuvres de Lydgate à savoir le *Troy Book*, *Ballade to King Henry VI on His Coronation*, *Fall of Princes*, *Ave Jesse virgula*, *Life of Our Lady*, *Siege of Thebes*, *Reason and Sensuality*, *Misericordias domini in eternum cantabo*, *The Churl and the Bird*, *Midsummer Rose*, *Guard your Tongue*, *A Wicked Tongue Will Say Amiss*, *Miracles of St Edmund*, *Say the Best and Never Repent*, *Secreta Secretorum* et le *Pilgrimage*.<sup>164</sup>

Il emploie cependant certains termes davantage usités en moyen anglais que l'on peut également qualifier de « lydgatien », de par leur récurrence dans l'œuvre du poète. On peut citer le verbe « *conveye* » employé au vers 69 qui connaît plus de soixante-quatre

---

<sup>160</sup> « *victorious* - Middle English Compendium », (01/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED51111/track?counter=1&search\\_\\_id=18461706](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED51111/track?counter=1&search__id=18461706).

<sup>161</sup> « *sugren* - Middle English Compendium », (01/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43696/track?counter=1&search\\_\\_id=18461706](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43696/track?counter=1&search__id=18461706).

<sup>162</sup> « *victorious* - Middle English Compendium ».

<sup>163</sup> « *sugren* - Middle English Compendium ».

<sup>164</sup> *ibid.*

occurrences dans le *MED*<sup>165</sup> et est attesté dès le XIII<sup>ème</sup> siècle dans l'œuvre de Geoffroy Chaucer et utilisé à plusieurs reprises dans la *Confessio Amantis* de Gower. Le moine de Bury Saint Edmunds l'emploie également le *Siege of Thebes*, *Temple of Glass*, *Fall of Princes*, *Measure is Treasure*, *Troy Book*, *Dance Macabre*, *Serpent of Division*, *Queen Katherine's Entry into London* et *Secreta Secretorum*.

Quoi qu'il en soit, le vocabulaire « lydgatien » a souvent eu une grande influence sur la langue moyen-anglaise.

## 2. Les termes lydgatiens « influents »

Dans sa monographie du moine de Bury-St-Edmunds, Derek Pearsall rappelle que les termes « *abuse* », « *adjacent* », « *capacity* », « *circumspect* », « *combine* », « *credulity* », « *delude* », « *depend* », « *disappear* », « *equivalent* » mais également « *excel* », que nous avons étudié plus haut, ont été employés pour la première fois par le poète moyen-anglais, puis précise « *some of them so much part of the English language that we can hardly imagine how it managed without them* ». <sup>166</sup>

Il ajoute :

« Counting « firsts » is a crude method of assessing Lydgate's contribution to the language. What is important is not that he used words first, but that he used new and rare words over and over again and in so doing embedded them for ever in the language »<sup>167</sup>

Pour reprendre l'exemple du terme « *excel* », je souhaite d'abord affirmer qu'au-delà d'un néologisme, il s'agit d'un terme particulièrement « lydgatien ». Sur vingt-trois occurrences fournies par le *MED*<sup>168</sup>, vingt-et-une sont tirées de l'œuvre du moine de Bury Saint Edmunds. Le vocable est par ailleurs attesté dans le *Troy Book*, le *Fall of Princes*, les poèmes *Secreta Secretorum*, *Reason and Sensuality*, *A Wicked Tongue Will Say Amiss*, *Miracles of St Edmund*, *Life of Our Lady* et *The Lives of Sts. Edmund and Fremund*. L'OED, quant à

---

<sup>165</sup> « *conveien* - Middle English Compendium », (01/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9612/track?counter=1&search\\_id=18461706](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9612/track?counter=1&search_id=18461706).

<sup>166</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 50-51.

<sup>167</sup> *ibid*, p.51.

<sup>168</sup> « *excellen* - Middle English Compendium ».

lui, atteste de la transmission du terme jusqu'à nos jours.<sup>169</sup> C'est indéniablement Lydgate qui a contribué lui-même à l'entrée définitive du terme dans la langue anglaise.

Un cas un peu moins évident dans la mesure où il ne s'agit pas d'un néologisme est celui de l'adjectif « *profound* ». Nous avons d'ores et déjà observé que le terme n'était que très peu usité avant John Lydgate dans la mesure où il n'était attesté auparavant que dans une seule œuvre,<sup>170</sup> le *South English Legendary : St. Edmund Rich of Abingdon*. Le terme est particulièrement lydgatien puisque onze des vingt-six occurrences du *MED* proviennent de l'œuvre du moine de Bury Saint Edmunds et il est employé par le poète moyen-anglais dans le *Pilgrimage*, le *Troy Book*, le *Fall of Princes*, *Reason and Sensuality*, *Debate of the Horse*, *Goose and Sheep*, ainsi que son testament. L'OED permet à son tour de confirmer que le terme est encore couramment employé aujourd'hui en anglais.<sup>171</sup>

À cela, il faut ajouter l'attribution par Lydgate d'un nouveau sens à certains termes. Celle-ci débouche parfois sur l'acceptation de cette nouvelle signification. C'est notamment le cas des « *soteltes* » que Lydgate utilise pour désigner la nourriture et qui la désignent toujours aujourd'hui, bien que le terme soit quelque peu désuet. Employé de fréquemment jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, sa dernière attestation remonte cependant au XX<sup>ème</sup> siècle.<sup>172</sup>

Une dernière caractéristique du lexique « lydgatien » est remarquable dans le *Pilgrimage* à savoir son emploi d'un vocabulaire particulièrement « chaucérien.

### 3. Le vocabulaire « chaucérien » du disciple

Nous avons d'ores et déjà observé la tendance du moine de Bury Saint Edmunds à employer des termes typiquement « chaucériens » à l'instar des néologismes de l'auteur des *Contes de Canterbury*. Ainsi l'adjectif « *victorious* »<sup>173</sup> et le verbe « *sugren* »<sup>174</sup> n'ont, avant

---

<sup>169</sup> « *Excel*, v. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (09/04/2023), <https://www.oed.com/view/Entry/65700>.

<sup>170</sup> « *profound and profounde* - Middle English Compendium ».

<sup>171</sup> « *Profound*, Adj. and n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (01/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/152131>.

<sup>172</sup> « *Subtilty*, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (01/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/193184>.

<sup>173</sup> « *victorious* - Middle English Compendium ».

<sup>174</sup> « *sugren* - Middle English Compendium ».

leur emploi par le traducteur du *Pilgrimage*, qu'uniquement été attesté dans l'œuvre de Geoffroy Chaucer et sont devenus par la suite véritablement « lydgatiens ».

Le traducteur de *Pèlerinage* considère Chaucer comme un modèle à suivre. Il regarde le poète du XIV<sup>ème</sup> siècle comme son « maître », en témoigne la répétition de l'expression « *My mayster Chaucer* » que l'on retrouve dans le prologue du *Fall of Princes* (v. 275),<sup>175</sup> au III<sup>ème</sup> livre du *Troy Book* (v. 4197)<sup>176</sup> mais également dans le *Pilgrimage* (v. 19755).

Les références au traducteur du *Roman de la Rose* sont nombreuses dans l'œuvre de Lydgate et David Carlson en établit même une chronologie.<sup>177</sup> On peut notamment noter le prologue du *Siege of Thiebes* dans lequel Lydgate s'imagine rencontrer les pèlerins des *Contes* dans une auberge de Cantorbéry ou bien la description des murs du *Temple of Glass* où sont peintes des scènes des *Knight's Tale* et *Squire's Tale*.

La plupart des passages sont laudatifs. Dans le *Troy Book*, Lydgate laisse entrevoir son admiration pour Chaucer en évoquant son rôle primordial dans le processus de revitalisation de la langue anglaise :

For he owre englishe gilte with his sawes,  
Rude and boistous firste be olde dawes,  
That was ful fer from al perfeccioun  
And but of litel reputacioun  
Til that he cam, and thorough his poetrie,  
Gan oure tonge firste to magnifie  
And adourne it with his eloquence  
(*Troy Book* / III. 4237-41)<sup>178</sup>

Derek Pearsall note également l'imitation de certains vers du poète par le moine de Bury-St-Edmunds :

---

<sup>175</sup> Henry Bergen (éd.), *Lydgate's Fall of Princes*, t.I, Washington : 1923, p.8.

<sup>176</sup> « *Troy Book: Book 3 | Robbins Library Digital Projects* », (01/08/2022), <https://d.lib.rochester.edu/teams/text/edwards-lydgate-troy-book-book-3>.

<sup>177</sup> David R. Carlson, « The Chronology of Lydgate's Chaucer References », dans *The Chaucer Review*, vol. 38, n° 3 (2004), p. 246-54.

<sup>178</sup> « *Troy Book: Book 3 | Robbins Library Digital Projects* ».

« He moot go pipen in an yvy leef »(Knight's Tale, CT, I, 1838) nous dit Chaucer.

« Thou maist go pypen in an yvy leef » (Churl and Bird, 276) nous dit alors Lydgate.

« Ther nas no good day, ne no saluying » (Knight's Tale, CT, I, 1649) écrit Chaucer.

« Ther was no gooday nor no saluying » (Troy Book, II, 6381) écrit alors Lydgate<sup>179</sup>

La plus grande marque d'admiration demeure néanmoins le refus de réécriture. Dans le *Troy Book*, Lydgate refuse de rappeler les amours de *Troilus and Criseyde*, mythe déjà conté par Chaucer dont il estime trop l'œuvre pour prétendre l'égaliser :

Sith my maister Chaucer heraforn  
In this mater so wel hath hym born  
In his Boke of Troylus and Cryseyde'  
(*Troy Book*, III. 4197-4199)<sup>180</sup>

Dans le *Pilgrimage*, le moine de Bury-St-Edmunds renvoie directement le lecteur à la traduction de la *Prière à la Vierge* effectuée par Chaucer : ABC, *The Prayer of Our Lady*. Il refuse de lui-même traduire la prière abécédaire.

And touchynge the translacioun  
Off thys noble Orysoun,  
[...]  
The noble poete off Breteyne,  
My mayster Chaucer, in hys tyme,  
Affter the Frenche he dyde yt ryme,  
Word by word, as in substaunce,  
Ryght as yt ys ymad in Fraunce,  
fful devoutly, in sentence,  
[...]

---

<sup>179</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 52.

<sup>180</sup> « Troy Book: Book 3 | Robbins Library Digital Projects ».



And ffor memoyre off that poete,  
 Wyth al hys rethorykēs swete,  
 That was the ffyrste in any age  
 That amendede our langage ;  
 Therefore, as I am bounde off dette,  
 In thys book I wyl hym sette,  
 And ympen thys Oryson  
 Affter hys translaciōn,  
 (v.19751-19780)

Il n'est donc pas surprenant de retrouver des emprunts au lexique de Chaucer dans le vocabulaire de Lydgate. Derek Pearsall insiste par exemple sur les formules et expressions que le traducteur reprend au poète du XIV<sup>ème</sup> siècle.<sup>181</sup> Pour ce qui est des « *asservations* », on retrouve par exemple les formules « *I yow ensure* » (v. 378), « *I dar seyen* » (v. 608) et « *soth to say* » (v. 667) dans le *Pilgrimage*. Les « *intensives* » peuvent être observées sous les formes « *in any wise* » (v. 13209) et « *more and lasse* » (v. 23521). Il est également possible de repérer des marqueurs d'opinion typiquement « *chauceriens* » à l'image du « *as I wende* » employé par Lydgate au vers 239 de la traduction. Enfin, il est possible d'identifier des « *brevity formuale* » dans la traduction du *Pèlerinage* comme l'ajout du vers 23341 « *I ha no more to say.* »

Le vocabulaire « *chaucerien* » de la *translatio* se retrouve ensuite grâce à quelques recherches dans le *MED* et l'*OED*.

La définition des Épicuriens par « *Gloutonnerie* » ... :

« Ce sont, dist-elle, une gent qui  
 De leur sac percié leur dieu font,  
 Qui en toux temps leur pensé ont  
 De li emplir est lui voidier »

Est ainsi augmentée par le poète moyen-anglais :

---

<sup>181</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 51-52.

They be (ffor short conclusioun)  
 A sect off thys condicioun,  
 Wych holde, and lernē thys off me,  
 That perfyt ffelycyte  
 Ys, that a man lyk hys delyt,  
 ffolwe alway hys appetyt;  
 Ther Sak, ther wombe, (I vndertake,)
 Off hem ther goddys they do make;  
 Ther Ioye and al ther bysynesse  
 Ys only set in lykerousnesse;  
 ffor, thys Sect alway most thynkes  
 On dyuers metys *and* on drynkes:

Il ajoute alors notamment les termes de « *felicite* » et de « *likerousness* ». L'*Oxford English Dictionary*<sup>182</sup> tout comme le *Middle English Dictionary*<sup>183</sup> rappellent que Chaucer est le premier à avoir employé ce terme en moyen anglais dans les *Contes de Canterbury*. Il est par ailleurs particulièrement « chaucérien » dans la mesure où le poète du XIV<sup>ème</sup> siècle l'utilise dans plusieurs contes mais également dans les vers de *Troilus and Criseyde*, de la *Legend of Good Women*, et du *Treatise on the Astrolabe*. Le terme est « chaucérien » mais aussi particulièrement « lydgatien » dans la mesure où le traducteur du *Pèlerinage* rassemble à lui-seul la majeure partie des occurrences fournies par le *MED*, et qui se répartit entre le *Troy Book*, le *Pilgrimage*, le *Fall of Princes*, le *Serpent of Division* et même son « *minor poem* », « *Interpretation and Virtues of the Mass* ». Quelques vers plus bas, Lydgate emploie ainsi le nom « *likerousness* » (v. 12796). Le vocable révèle d'autant plus l'influence de Chaucer sur le moine de Bury Saint Edmunds dans la mesure où les *MED* révèle que le terme est seulement employé dans les *Contes de Cantorbéry* avant la traduction du *Pilgrimage*.<sup>184</sup> Il est particulièrement « chaucérien » parce qu'il est attesté dans de nombreux contes à

<sup>182</sup> « *Felicity, n.* », dans *OED Online*, Oxford University Press, (01/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/69058>.

<sup>183</sup> « *felicite - Middle English Compendium* », (01/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED15528/track?counter=1&search\\_\\_id=18461706](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED15528/track?counter=1&search__id=18461706).

<sup>184</sup> « *likerousnes and likerousnesse - Middle English Compendium* », (01/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED25559/track?counter=1&search\\_\\_id=18461706](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED25559/track?counter=1&search__id=18461706).

savoir « *The Wife of Bath's Tale* », « *The Parson's Tale* », « *The Clerk's Tale* » et « *The Physician's Tale* »

Cette traduction de la réplique de « Gloutonnerie » permet non seulement de confirmer l’empreinte du poète moyen-anglais sur le *Pilgrimage* avec la présence d’un vocabulaire emprunté à son « *maistre* » mais nous montre également dans quelle mesure le poète moyen-anglais peut parfois s’écarter du texte source.

## Chapitre IV : Mesurer la fidélité du *translator* au texte de Deguileville

### La comparaison des deux œuvres

Une étude de la traduction du *Pilgrimage* seule a suffi à établir avec certitude que le poète moyen-anglais avait laissé son empreinte à la *translatio*. Lydgate est « aucteur » autant que « *translateur* ». Mais une comparaison entre les deux œuvres est désormais nécessaire pour déterminer dans quelle mesure le moine de Bury Saint Edmunds s'éloigne du texte source. Il s'agit dorénavant d'étudier à proprement parler les « méthodes » et « techniques » employées par le poète moyen-anglais pour traduire le texte de Deguileville.

Certes, le *Pilgrimage* porte la marque de son style et de son vocabulaire mais cette information ne permet pas d'identifier la véritable intention « auctoriale » du poète moyen- anglais. Dans un premier temps, la *translatio* pourrait être un simple reflet de l'écriture de Guillaume de Deguileville, lui aussi influencé, comme nous l'avons précédemment observé, par la rhétorique médiévale de l'*amplificatio*. Les termes « rares » ajoutés par le traducteur, essentiellement d'origine romane, sont peut-être ici employés simplement pour s'adapter à la langue du poète normand. Par ailleurs, les choix du poète moye- anglais, qu'ils s'agissent de l' « amplification » des vers ou de l'ajout d'un terme qui lui est propre, peuvent également se justifier par la métrique.

Seule une étude comparative des deux textes, en moyen français et en moyen anglais, nous permettra véritablement d'identifier les « méthodes » choisis par Lydgate pour traduire et tenter d'en dégager une « *intentio auctoris* ». Cette analyse me donnera par la suite la possibilité d'essayer de justifier l'emploi de ces moyens, à la lumière du contexte historique, religieux et politique dans lequel a été produit le *Pilgrimage*.

Plus tôt, l'analyse restreinte aux « ajouts » de Lydgate a laissé entrevoir les libertés que le poète moyen-anglais prend dans sa traduction, en ajoutant des nouveaux termes. La tirade de « Gloutonnerie » au sujet de la secte des Épicuriens a alors exposé la manière dont le traducteur tend à augmenter considérablement le texte-source et à s'en éloigner.

Je commencerai par m'intéresser plus précisément à cette tendance à l'augmentation avant de nuancer les libertés que Lydgate prend par rapport aux vers de Deguileville en étudiant la traduction des mots « préexistants » dans le texte moyen-français. Enfin, je me demanderai si la langue du *Pilgrimage* est influencé par celle du texte source ou si elle reflète l'état du moyen anglais en 1426.

## A. L'augmentation du texte-source

Il est important de noter que le texte moyen-français s'étend sur 17751 vers tandis que la traduction du poète moyen-anglais court sur 24832 *lines*. Le *translator* a ajouté plus de 7 000 vers. 35 % de la traduction est faite d' « ajouts ». Frédéric Furnivall affirme :

« this excess of between 7000 and 8000 lines is not produced by important additions to the matter, but by amplification in the wording, by the introduction of details and explanations, »<sup>185</sup>.

Il qualifie ces « additions » au texte-source de simple « amplification » stylistique tandis qu'il précise que certaines d'entre elles peuvent ponctuellement introduire quelque détail ou explication. En revanche, Lydgate n'apporterait rien de nouveau à la matière du poème originel. Je tenterai de contredire cette affirmation en étudiant, certes, les « *amplification in the wording* » et « *introduction of details and explanations* » mais également quelque « additions » du poète moyen-anglais au contenu des vers.

### 1. L'« amplification » du *Pèlerinage*

Dans un premier temps, je considèrerai les ajouts de termes ou de vers qui n'apportent aucune précision ou détail, ce que l'éditeur nomme « *amplification in the wording* », puis je m'attacherai aux « *additions* » qui viennent expliciter le propos, ce que le linguiste nomme « *introduction of details and explanations* ».

La *translatio* n'est pas « fidèle ». Le poète moyen-anglais ne traduit pas « mot à mot » et il est parfois difficile de trouver l'équivalent d'un vers de Deguileville chez Lydgate, ce qui complexifie l'identification d' « ajouts » véritables. Au-delà de la volonté du moine de Bury-St-Edmunds d' « amplifier » le texte normand, il faut par ailleurs garder en mémoire la contrainte du maintien de l'octosyllabe et de la rime AA/BB/CC/DD qui complique l'exercice de traduction. Ceci ne facilite pas mon étude des méthodes de traduction car quelques choix du *translateur* ne peuvent pas être catégoriser. Ils s'expliquent simplement par la versification. Ainsi l'ajout du vers conclusif à la fin du discours du messenger après

---

<sup>185</sup> Frederick James Furnivall(éd), Katharine Beatrice Locock(éd.), *The Pilgrimage of the Life of Man*, Londres: 1899, xiii.

l'attaque au sein de la Nef de la Religion « *to yow I ha no more to say* » (v. 23342) s'explique certainement par la nécessité d'une rime avec le vers suivant « *than the messengar went his way* » (v. 23342) qui traduit « Ainsi se departi cellui » (v. 16382)

Il est tout de même possible de distinguer trois types d'« *amplification in the wording* ». On retrouve, sans surprise, l'habitude du poète moyen-anglais d'ajouter un « *binomial* » ou bien une expression similaire.

Les « *binomials* » observés dans le texte moyen-français sont le résultat de trois techniques de traduction. Le poète moyen-anglais peut créer un « binomial » ex-nihilo. Ainsi Lydgate traduit « Que en quel lieu on peust trouver » (v. 13351) par les vers « *that were-so-evar they myght be, /found in towne or in citie* ». (23294-23295). Le moine de Bury-St-Edmunds peut également ajouter un seul terme et former ainsi un couple de mot. Lors de la description du guichet de Saint-Pierre, il traduit alors « Ung qui avoit la mestrie » (v. 190) par « *Wyche power hadde, & maystrye* » (v. 490) . Enfin, bien que cela révèle moins de l'« *amplificatio* », il n'en demeure pas moins un moyen pour le poète moyen-anglais de peindre le poème de son style : Il arrive qu'une phrase devienne un « *binomial* » sous la plume de Lydgate de par la recatégorisation grammaticale d'un terme. Ainsi « Ou par droit on les justissast ; » (v. 16353) est traduit « *for he cast hym, anone ryght, /on them to done iustice and ryght,* » (v. 23299)

L'« *amplification* » par une expression de même signification relève des mêmes techniques. L'auteur peut ajouter une proposition. « Et qu'a tex vielles l'entree /Ne fust plus abandonnee. » (v.16358) est ainsi traduit à deux reprises « *that they entre there no more, /nor that they have ther no chere.* ». (v.23304- 23305). Cependant, d'autres « doubles » viennent directement de Lydgate et insistent sur une expression de Deguileville. Ainsi Lydgate traduit le discours du messager :

« Et vi venir un messagier,  
Qui entra dedens le moustier,  
Et alla les cloches sonner  
Si que toutes fist assembler »  
(v. 13630- 13633)

Par :

« And then I saughe a messagere  
wher the kynge of custome dwells,  
In the castell ryngē bells,  
for to maken ásemblé,  
where the kynge set in his se»  
(v.23306-23310)

Le « moustier », « *castell* » est bien le lieu de résidence du roi. « *wher the kynge of custome dwells* », « *where the kynge set in his se,* » sont donc des précisions qui ne sont pas particulièrement utiles à la narration.

Pour ce qui est des « *introduction[s] of details and explanations,* », je voudrais commencer par évoquer les précisions offertes par le poète moyen-anglais. Il arrive que la *translatio* explicite légèrement le texte normand. Ainsi lorsque le narrateur de Deguileville raconte que Saint-Pierre « ce pover de Dieu avoit. » (v.196) Lydgate précise la nature du « pouvoir » : « *That had off God pleyn power /To lete in ffolk wych he knew hable.* ». (v.497) Pour commencer, le moine de Bury-St-Edmunds explicite ce qui paraît évident, à savoir que Saint-Pierre a le pouvoir d'ouvrir la porte du paradis, ce que l'on sait puisque le narrateur décrit un personnage qui a le pouvoir d'ouvrir et de fermer le portail de la Jérusalem Céleste. Cependant, le poète moyen-anglais précise également que l'ouverture du « gate » dépend de la capacité de ceux qui désirent entrer dans la cité, « *wych he knew hable* ». Enfin, il rappelle que Dieu a donné les pleins (« *pleyn* ») pouvoirs au saint.

Il est fréquent que ces explicitations soit d'ordre religieuse et plus particulièrement biblique. Lydgate peut ainsi donner une autorité à son œuvre lorsqu'il précise sa source. Lorsque Deguileville cite l'*exemplum* du chameau « De quoy Jhesucrist dit avoit, /Que riche n'y pouvoit entrer, / Nient plus que pourroit passer /Un chamel par my le partuis/ D'une aiguille qui est petis. » (v.204-208), Lydgate ajoute « *By record off hys gospel,* ». (v.509) Si cela n'est pas très précis, quelques vers plus hauts, le poète moyen-anglais cite Saint-Matthieu et Jean Chrysostome pour donner du crédit à son propos et traduit « Et quant oy ce apparceu, /Assés appertement cogneu /Que entrer a force y convenoit, /Se autre passage n'y avoit » (v. 175-179) par ce paragraphe :

And whan that I parceyved yt,  
 I conceyvede yn my wyt,  
 That who scholdë ther-with-Inne  
 Entre by fforce, he most yt wynne  
 By manhood only, and by vertu.  
 ffor, by record off Seyn Mathew,  
 The hevne (as by hys sentence,)  
 Wonnen ys by vyolence.  
 Crysostom Recordeth ek also,  
 Who lyst taken hed ther-to,  
 That gret vyolence & myght  
 yt ys, who that loke a-ryht,  
 A man be born in erth her downe,  
 And Ravisshe, lyk a champyon,  
 The noble hihe heavenly place,  
 By vertu only & by grace.  
 ffor vertu doth to a man assure  
 Thyng denyed by nature.  
 (v . 439-456)

Il arrive que le poète moyen-anglais précise le contenu biblique évoqué dans le texte source. Ainsi lorsque Deguileville dit succinctement « Et sui Bel qui devoure tout, » (v. 8517) , Lydgate cite Daniel et rappelle qui est « Bel » : « *I may resemble wel to Bel, / Off whom that speketh Danyel, /The ydole that devourede al* » (v. 12859)

Outre les précisions religieuses, il est important de noter les précisions narratives. Il est fréquent que le poète moyen-anglais raconte ce qui vient de se dérouler. Lorsque Deguileville évoque :

« Les dames qui destournees  
 S'estoient et enfermees,  
 Pour ce quë avoient veü,  
 Dont päour avoient eü. »  
 (v. 16364- 16365)



Lydgate rappelle l'attaque qu'a subi la nef de Religion :

Of the ladyes that ther dwell  
[...]  
That suffred gret oppressyon  
Of Envy and Detraccion,  
Of Scillas houndes, by berkyngge,  
In the absens of the kynge,  
Of their drede and mortall rage,  
Wher-of they suffred gret damage.  
(v. 23310- 2318)

Il n'est donc pas étonnant que certains commentaires digressifs soient des analepses « *(of whome to-forne ye have herd tell,)* » (v.23312).

Les « précisions » et « explications » doctrinales, bibliques et narratives que je viens de commenter ne sont pas de simples détails mais viennent ajouter une nouvelle dimension au texte, une dimension pédagogique. Elles contribuent indubitablement à la matière du texte, quoi qu'en dise Frederick Furnivall.

## 2. Les ajouts de Lydgate à la matière du *Pèlerinage*

Une analyse précise de la traduction de la *self-representation* de « Gloutonnerie » vient confirmer cette « intention » du poète moyen-anglais de contribuer à la matière du *Pèlerinage*. Lydgate traduit les 11 vers de Deguileville :

Gloutonnie, dist elle, qui  
En mon sac percié boute tant  
Qu'il en devient or et puant.  
Tant y ensache aucune fois  
Que povres hommes deux ou trois  
En empliroient bien leur sacs.  
Se tu savoies bien les gas,  
Les outrages et le legan,  
Que de viandes fais par an,

Castrimargie me diroies  
Proprement et appelleroies  
(v.8492- 8502)

Par 22 *lines* :

To sey trouthe, *and* nat to lye,  
My name in soth ys 'Glotonye.'  
My sak, I ffelle vp to the brynke,  
And neuere I sparë ffor to drynke,  
fful offtë whan I ha no nede;  
And I allone (yt ys no drede)  
fful offtë sythe, off lykerousnesse,  
ffylle my paunche, off gredynesse,  
With as mychë (trew(ë)ly)  
As .iij. men myghtë lyuë by,  
Swyche as hauen indygence;  
ffor, in Ryot and dyspence,  
In wast, in reuel *and* outráges,  
Spent in gelees *and* potáges,  
And dyuers drynkës ffor solas,  
Romney, clarre, ypocras,  
In malvesyn, *and* in Osey,  
The longë nyht I daunce *and* pley,  
And cessë nat to drynke alway;  
Go to bedde whan yt ys day;  
And sommë clerkys a-mong alle,  
« Castrimargia » me calle.  
(v. 12817-12836)

Les ajouts de Lydgate relèvent moins ici de l' « amplification » que de l'« augmentation ». Le poète moyen-anglais « amplifie » moins le propos de Deguileville qu'il ne l' « augmente » en y apportant sa propre réflexion.

En moyen français, « Gloutonnerie » n'évoque que ces excès de nourriture en mentionnant « Les outrages et le legan / Que de viandes fais par an ». En moyen anglais, le poète n'oublie pas de parler de « boisson » dès le début de la tirade. Au vers « *My sak, I ffelle vp to the brynke,* » qui vient traduire « En mon sac percié boute tant », il ajoute « *And neuere I sparē ffor to drynke* ». Cependant, plus révélateur encore, est l'*addition* par Lydgate de trois vers consacré à l'ivresse « *And dyuers drynkēs ffor solas, /Romney, clarre, ypocras, /In malvesyn, and in Osey,* » dans laquelle l'accumulation met davantage en avant l'alcool que les « *gelees and potāges,* » termes qui renvoient par ailleurs moins à l'excès que la « viande » du texte normand. Le poète moyen-anglais semble vouloir associer le péché capital tant à la nourriture qu'à la boisson et met plus l'accent sur l'« ivresse » que sur la « gloutonnerie ». Lydgate conclut alors en donnant une attitude décadente à la Personnification du « vice » : « *The longē nyht I daunce and pley, /And cessē nat to drynke alway; /Go to bedde whan yt ys day;* ». Il semble profiter de l'Allégorie créée par Deguileville pour dénoncer d'autres péchés. Bien que Frederick Furnivall affirme le contraire, il semble bien qu'au-delà de l'« amplification », le *Pilgrimage* contiennent quelques « additions to the matter », qui méritent souvent un commentaire.

Des « *amplifications in the wording* », aux « *additions* » « *to the matter* » en passant par les « *introductions of details and explanations* », nous avons progressivement observé l'éloignement du traducteur au texte-source.

Il faut cependant nuancer cet éloignement à travers l'examen de la traduction des termes déjà existants dans le texte de Deguileville.

## **B. Nuance : La *translatio* des termes préexistants dans le *Pèlerinage***

Je n'ai jusqu'à présent analysé que les termes que Lydgate avait lui-même ajouté au texte de Deguileville afin de démontrer que le poète moyen anglais avait laissé son empreinte au *Pèlerinage* par l'emploi d'un vocabulaire qui lui était caractéristique mais également afin de souligner les modifications apportés par Lydgate au texte-source.

Cependant, il me faut concéder que le moine de Bury Saint Edmunds s'efforce de traduire le plus fidèlement possible les mots choisis par le poète moyen-français dans le texte originel.

## 1. Les calques

Afin d'établir la fidélité de Lydgate au texte-source, j'ai donc décidé d'étudier la présence de « calques » dans le *Pilgrimage*. Cette méthode de traduction consiste à choisir un terme moyen-anglais équivalent au terme moyen-français employé par Deguileville, l'équivalence reposant essentiellement sur la similarité lexicale et la proximité sémantique.

Une division du texte-source en micro-sections, d'environ dix vers chacune, m'a permis de quantifier les « calques » dans la *translatio*. De huit à quinze vers, la division n'est pas aléatoire mais dépend de la taille des phrases. Chaque section doit garder une cohérence syntaxique, qui facilite la comparaison avec la traduction moyen-anglaise « amplifiée ». Le prologue du traducteur qui occupe les 184 premiers vers du *Pilgrimage* et qui est une composition originale de l'auteur anglais est évidemment exclus de l'analyse, qui commence à la traduction du Prologue de l'auteur. On constate alors que chaque dizaine comporte au moins un calque.

En voici quelques exemples :

I)

En ce point Venus acouroit  
Sus un pourcel que chevauchoit,  
Et portoit un faux visage  
En sa main dont faisoit targe  
Devant ses yeulx quant li plaisoit.  
Paree cointement estoit,  
Mes son parement tout houni  
Estoit de boe et enlaidi,  
Pour quoy son vis et sa façon  
Embrunchoit sous son chaperon.  
(v. 8661-8670)

And, whyl I stood musynge thus,  
I sawh a-noon wher that Venus  
Kam rydyng on a swyn saváge,  
And in hyr hand, a ffals vyságe  
I sawh hyr bern, fful brood and large,  
To-fforn hyr Eyen, lyk A targe.  
And thys Venus trew(e)ly  
Was Arrayed queyntely;  
ffor hyr clothys and hyr array  
Defoulyd wern with donge and clay,  
ffor wych (in euery maner place)  
She gan shroude and hyde hyr fface  
Vnder hyr hood, so couertly  
That no man ne  
The maner off hyr gouernaunce  
Outward by hyr contenaunce  
ffor hyr ffacē was nat bare;  
(v. 13089-13105)

Un **dart** avoit dont me feri  
Tout avant que parlasse a li ;  
Par l'ueil entra, au cueur me vint,  
Dont grandement me mesavint  
Que mon hyaume ne portoit  
Et quë armé n'en estoie.  
« Vielle, dis je, qui m'as feru  
Despourvement, qui es tu ?  
— Je sui, a elle dit, Venus,  
Qui vien avant que soit venus  
Aucun qui me doie loer.

(v. 8671-8681)

And, to me-ward as she gan ffare,  
With a sharp **dart** wych she bar  
She smette me, or I was war,  
(Longë or I koude aduerte,)  
Thorgh the Eye vn-to the herte.  
Myn Elm was lefft behynde, allas!  
My ffacë bare (thys was the cas);  
Ageyn Venus vyolence,  
I hadde as tho no bet dyffence.  
« O, thow Olde! what hastow do,  
Vnwarly me to smytë so? »  
« Reporte off me, and sey ryht thus,  
That I am callyd Dame venus. »

(v. 13106-13118)

Ja fais mes subgés habiter

Avec les **raines** es palus

Mieux pris quë oiseaux a la glus.

Du monde pieça hors boutai

**Virginité** et en **chaçai**

Li **angre** a qui estoit sueur

Onques puis ne m'eurent a cueur.

Leur nés tiennent quant me voient,

Et pas ne l'estouperoiënt

Pour une charongne puant

Se vice n'y avoit plus grant.

(v. 8682-8692)

My dwellyng and my mancioun

(To me Ordeynèd off Resoun)

Ys in the **Reynys** most certeyn,—

Ther wyl no clerk ageyns thys seyn;—

I **chace** a-way al chastyte,

And, werray **vyrgynyte**:

Vyrgynyte, whylom off ryht,

To the **Aungellys** cler and bryht

Was suster, and ther nexte allye;

But now (yiff I shal nat lye

Touchyng parfyt vyrgynyte,)

Wher that euere she may me se,

She halt hyr nose, and wol be go,

Vp-on hyre I stynkë so;

(v. 13119-13132)

II)

Lors di je : « Dame, vostre nom,  
Vostre païs et **region**  
Et qui vous estes tout de voir  
Vouldroie voluntiers savoir. »  
Adonc elle me respondi :  
« Je le te dirai, enten y.  
Je suis fille de l'**empereur**  
Qui sus toux autres est seigneur.  
Envoyé(e) m'a en cest païs  
Pour li **aquerre** des amis,  
Non pas pour ce que en ait mestier  
Mes pour ce que moult aroit chier  
De toute gent l'acointemant  
Pour leur **prouffit** tant seulement.  
(v. 371-384)

Than quod I, "my lady dere,  
I pray yow that ye wyl me lere  
Your name & your condycioun,  
Your contre, & yovr **Regyoun;**  
ffor yt ful plesaunt wer to me,  
To wytē pleylnly what ye be.  
And she answerde ful mekly,  
« Tak hed to me now feythfully:  
I am the douhter off **themperovr,**  
Wych ys the lord and governour  
Off euery lond and regyoun;  
And he hath sent me hyder doun,  
Here in-to this lowh contre,  
Off entent, as thow shalt se,  
To gete hym frendys, & **conquere**  
Round a-bouten / euery wher:  
Nat that he hath to hem no nede,  
But only (who kan taken hede,)  
That he haveth gret plesaunce,  
To haue of folkys ácqueyntavnce,  
ffor ther **profyt**, more than for hys;  
And thus yt stant & thus yt ys.  
(v. 757-778)



Tu vois commen suis paree  
Et noblement actournee  
D'escharboucles et d'estoilles :  
Onques ne veïs si **belles**.  
C'est par toux ceulx enluminer  
Qui droit chemin veulent aler,  
Que en tout [temps] chascun **pelerin**  
Me puist v[ë]oir en son chemin  
Aussi bien de nuit que de jour,  
Affin qu'i ait a moy retour,  
Et que se gart de forvoier  
Et de son bon chemin laiss[i]er,  
Et que, si point s'est desvoié,  
Par moy tantost soit **redrecié**.

(v. 385-398)

Thow sest my noble ryche array,  
And how that I am fresshe & gay,  
fful ryally and wel beseyn,  
Nothyng in wast, nouthur in veyn;  
Thys charboncle, nor thys sterrys clere,  
ffressher wer neuer seyn yfere;  
Nor, I trowë, noon so fayre,  
Whos **bewte** may nat apayre.  
ffor to **pylgrymes**, day & nyht,  
I enlummyne, & yive lyht 788  
To al pylgrymës in ther way,  
As wel in dyrknesse as be day,  
So they lyst rewardë me,  
And lyst that I her guydë be.  
And yiff they erryn in her weye,  
Ageyn I kan hem wel conveye ;  
I wyl hem helpen & **Redresse**;

(v. 779-795)

Je suis celle que dois querre  
Quant vais en **estrange** terre.  
J'enlumine les non voyans  
Et donne force aus recreans ;  
Je **relieve** les trebuchés  
Et redrece les forvoyés.  
Grace (de) Dieu suis appellee  
Par le coulou blanc signee  
Que je porte, **debonnaire**,  
Benigne et de douls afaire.  
Ainssi tu më appelleras  
Quant de moy besoing [tu] aras.  
(v. 399- 410)

ffor I am she, in sothfastnesse,  
Whom thow owest seke of ryht,  
In **straungë** lond with al thy myght.  
I yive lyht to folk echon  
That out of hyr weyë gon,  
And **releue** hem, on & alle;  
Lefte vp folkys that be falle,  
ffrom al mysheff & from al blame,  
And Grace dieu, that ys my name,  
fful nedful in ech contre.  
And by thys dowe wych thow dost se,  
Wych I bere with wyngës fayre,  
Humble, benygne, & **debonayre**,  
I am tookenyd, who lyst seke,  
With hyr goodly Eyen meke.  
And so thow shalt me call in dede,  
Whan thow hast on-to me nede  
(v. 796-812)

III)

Or vous dirai comment avint.  
une grant piece après me vint  
Grant desir et grant **voulenté**,  
Mes que congié me fust donné,  
D'aler autres **chasteaux** vëoir  
Et autres maisons, pour savoir  
Comment ens on se chevissoit  
Et comment on s'i demenoit.  
Bon fait vëoir le bien d'autrui  
Pour bon **exemple** penrë y.

(16394-16403)

and afftar this, I had a lust,  
cawght in my-selfe a great **corage**,  
for to holden my passage,  
and greatly gan my selffe delyght,  
dyvers **castells** to vusyte,  
for to consythar the maner  
of euery maner offycer,  
How euerych dede in his degre.\*.  
and it is good, a man to se  
many thyngës, and to here,  
for therby a man may lere  
ful moche thyngge outward by syght,  
and take **example** to done right.

(23360-23372)

Congié prins, il me fu donné.  
En mains liex fu ou grant bonté  
Trouvai et grant religion  
Et de biens abundant foison.  
Mes ainsi com pou il avient  
Qu'en une cité ou convient  
Demourer mains habitateurs  
Egaus puissent estre les liex,  
Tout aussi toutes les maisons,  
Les liex et habitacions  
De la nef en rien n'estoient  
Pareus ne s'entressembloient,  
Mesmement en governemens  
Et pour divers empeschemens.

(v.16404-16417)

And whan I hadde ther-to lycence.  
I wente and dede my diligence.  
to visiten, and to se  
ful many wonderful countre.  
and ther I fond ful gret foyssoun  
Of many dyuers Religyou;,  
and I saugh, of many oon,  
The gretë bondës euerychon  
broke, that shuld hem wel conserve,  
yef they wold hem wel observe,  
Kepe hem from al aduersite,  
as here-to-forn ye dedë se,  
Whan the smale wikres brak,  
The hopës wenten al to wrak,  
And many shippes for lak, allas,  
Was yperysshed in the same cas,  
and brought vnto confusioun,  
(tofor as is maad mensioun)  
for lak in their gouernaunces,  
Nat keypyng their obseruaunces.

(v.23373-23392)

Dont avint que, quant voul aler

En .i. noble lieu et entrer,

A la porte trouvai somiers,

Qui hors issoient tous chargiés.

Et estoient angelos mis

Sus les somiers hault et assis

Qui les somiers conduisoient,

Mes ne sçai ou les menoient.

La porte toute ouverte estoit,

Et point de portier n'y avoit

(v.16418-16427)

And her-vpon I ferther wente

to senë more (in myn entente).

And withyne a litel space

I cam into a noble place;

and at the gate I saugh somers;

and on hem sittë, fressh of chers,

Aungels, of gret vertu;

and hafter hem, kam Gracë Dieu,

fresshly Ridyng in a char.

and the gate (I was wel war)

Of the castel stood vnshet.

(v.23393- 23403)

Je souhaite alors établir une nomenclature des différents types de calques observés dans le *Pilgrimage*.

Le plus souvent, Lydgate emploie précisément le même terme que Deguileville. « *Loanwords [...] result from the borrowing of a word form with its meaning [...] from one language to another* » explique Philip Durkin au sujet des emprunts de la langue moyenne-anglais au français et au latin.<sup>186</sup> C'est ce phénomène qui permet au *translateur* de « copier-coller » le vocabulaire du poète normand. Qu'il soit directement emprunté au français, directement emprunté au latin ou emprunté au français par le biais du latin, un mot entre toujours dans la langue anglaise avec quelques modifications morphologiques qui s'expliquent essentiellement par la phonétique. Il est cependant facile de reconnaître le terme moyen-français sous son « apparence » anglaise. On peut ainsi citer les exemples « *Vysage* », « *targe* », « *dart* », « *chace* », « *vyrgynite* », « *regioun* », « *emperour* », « *straunge* », « *profyte* », « *pylgrymes* », « *debonayre* », « *foysoun* », « *redresse* », « *castell* », « *example* », « *somers* », « *angels* », « *noble* » qui sont des « copiés-collés » des termes « *visage* », « *targe* », « *dart* », « *chaçai* », « *virginite* », « *region* », « *empereur* », « *estrange* », « *prouffit* », « *pelerin* », « *debonnaire* », « *foison* », « *redrecié* », « *chasteaux* », « *exemple* », « *somiers* », « *angres* », « *angelos* », « *noble* ».

Ces calques ne permettent pas de démontrer entièrement la fidélité de Lydgate au texte-source car les « copiés-collés » sont parfois dus à l'absence d'alternatives. C'est notamment le cas des termes « *pilgrimes* », « *emperour* », « *example* », « *angels* ». L'outil de recherche « *Modern English word equivalent* » du *MED* permet de prouver qu'il n'y a pas d'autres termes moyen-anglais pour évoquer des pèlerins<sup>187</sup>, un empereur<sup>188</sup>, un exemple<sup>189</sup> ou des anges<sup>190</sup>.

---

<sup>186</sup> P. Durkin, *Borrowed words*, p.8.

<sup>187</sup> « Modern English word equivalent: pilgrim - Middle English Compendium Search Results », (29/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search\\_\\_field=oed&q=pilgrim](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search__field=oed&q=pilgrim).

<sup>188</sup> « Modern English word equivalent: emperor - Middle English Compendium Search Results », (29/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search\\_\\_field=oed&q=emperor](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search__field=oed&q=emperor).

<sup>189</sup> « Modern English word equivalent: example - Middle English Compendium Search Results », (29/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search\\_\\_field=oed&q=example](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search__field=oed&q=example).

<sup>190</sup> « Modern English word equivalent: angel - Middle English Compendium Search Results », (29/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search\\_\\_field=oed&q=angel+](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary?utf8=%E2%9C%93&search__field=oed&q=angel+).

## 2. Au-delà du calque : les efforts de traduction de John Lydgate

Il faut alors mettre en avant les efforts du traducteur pour conserver le vocabulaire de Deguileville dans sa traduction, à commencer par sa tendance à la recatégorisation grammaticale. Lorsque, pour des questions de versification ou parce qu'il n'existe pas d'équivalent moyen-anglais, le *translator* ne parvient pas à « copier-coller » un terme du poète normand, il utilise alors un mot de la même famille appartenant à une autre catégorie grammaticale. Lydgate traduit ainsi l'adjectif féminin « belle », absent du vocabulaire moyen-anglais, par le nom « *bewte* ». Dans la tirade de Gloutonnie, il remplace le verbe « rostir » (v. 8484) par le nom « *rost* » (v. 12800) pour des questions de versifications.

Le *translateur* peut également choisir de traduire un terme employé par Deguileville par un autre de la même racine. Ainsi, Lydgate traduit « aquerre »<sup>191</sup>, mot dont l'équivalent moyen-anglais est très peu usité, par un verbe de la même famille, plus courant : « conquare »<sup>192</sup>. Il remplace également « governemens » par « *gouvernaunce* », le moyen-anglais « gouvernement » renvoyant essentiellement à l'action de gouverner<sup>193</sup> et non à la règle en elle-même, la manière de gouverner.<sup>194</sup> Enfin, il est également possible d'observer cette méthode de traduction au tout début du *Pèlerinage* lorsque le passé « apparceu » au vers 175 est traduit par le prétérit « *parceyved* » pour des questions de métrique.

Par ailleurs, je ne considère pas les termes « *Reynys* » et « *Releve* » comme des calques dans la mesure où ils sont employés dans un sens différent en moyen français et en moyen anglais. Lydgate cherche certainement à signifier la « pluie »<sup>195</sup> par le premier et traduit ainsi l'idée de marécage du « palus ». En revanche, Philippe Maupeau traduit les « raines » par « rainettes », ce que confirme le Dictionnaire du moyen français (DMF).<sup>196</sup> « Releven »

---

<sup>191</sup> « acqueren - Middle English Compendium », (30/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED402/track?counter=1&search\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED402/track?counter=1&search_id=18414044).

<sup>192</sup> « conqueren - Middle English Compendium », (30/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9340/track?counter=1&search\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9340/track?counter=1&search_id=18414044).

<sup>193</sup> « gouvernement - Middle English Compendium », (30/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19168/track?counter=1&search\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19168/track?counter=1&search_id=18414044).

<sup>194</sup> « governaunce - Middle English Compendium », (30/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19166/track?counter=1&search\\_id=18414044](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19166/track?counter=1&search_id=18414044).

<sup>195</sup> « rein - Middle English Compendium », (29/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED36559/track?counter=10&search\\_id=18412054](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED36559/track?counter=10&search_id=18412054).

<sup>196</sup> « Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) - <http://www.atilf.fr/dmf> », (29/07/2022), [http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=raine;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu\\_dmf;;ISIS=isis\\_dmf2020.txt;MENU=menu\\_recherche\\_dictionnaire;OUVRIR\\_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;s=s102126c8;LANGUE=FR;](http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=raine;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmf;;ISIS=isis_dmf2020.txt;MENU=menu_recherche_dictionnaire;OUVRIR_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;s=s102126c8;LANGUE=FR;)

prend rarement le sens de « remettre quelqu'un debout » en moyen anglais et a plutôt le sens moderne de « soulager »<sup>197</sup>. Dans la mesure où le vers suivant exprime l'idée de « relever », « *Leffte vp folkys that be falle,* », il semble plutôt que « *And releue hem, on & alle;* » vienne plutôt traduire « Et donne force aus recreans ; ». Il n'en demeure pas moins que ces deux exemples témoignent de l'effort de Lydgate de conserver le vocabulaire de Deguileville dans sa traduction surtout que les termes du *translateur* ne changent en rien la « substance » du texte-source.

Un effort, moindre, du moine de Bury Saint Edmunds est également celui de traduire un terme employé par Deguileville par un terme moyen-anglais d'origine romane. Nous pouvons ainsi remarquer la traduction du vocable « lieu », également orthographié « liex » au pluriel, par les noms « *countré* »<sup>198</sup> et « *place* »<sup>199</sup>, que le *MED* affirme provenir, pour le premier, du français « contrée » et pour le second, plus incertain, du français « espace » ou du latin « *spatium* ». « *volounté* » est également traduit par le moyen-anglais « corage » qui est un emprunt au français « courage »<sup>200</sup>, dont il prend plus tard l'orthographe, lui-même issu du latin « *cor* »<sup>201</sup>.

Reste à déterminer si ces emplois de termes d'origine française et latine résulte de la volonté du poète moyen-anglais de rester proche du texte-source ou de l'état de la langue moyen-anglaise au moment où le traducteur compose ses vers, langue que l'on sait fortement romanisé.

### C. La question de la langue : Entre influence du texte-source et état du moyen anglais

#### 1. La part du lexique roman dans le *Pilgrimage*

<sup>197</sup> « releven - Middle English Compendium », (29/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED36644/track?counter=1&search\\_\\_id=18412054](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED36644/track?counter=1&search__id=18412054).

<sup>198</sup> « contre and contree - Middle English Compendium », (10/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9577/track?counter=6&search\\_\\_id=23055036](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9577/track?counter=6&search__id=23055036).

<sup>199</sup> « place - Middle English Compendium », (10/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33544/track?counter=2&search\\_\\_id=23055036](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33544/track?counter=2&search__id=23055036).

<sup>200</sup> « corage - Middle English Compendium », (10/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9682/track?counter=1&search\\_\\_id=23055036](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9682/track?counter=1&search__id=23055036).

<sup>201</sup> « Courage, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (10/04/2023), <https://www.oed.com/view/Entry/43146>.



J'ai précédemment évoqué la difficulté de déterminer si le choix du *translateur* pour un terme d'origine romane procédait d'une volonté de rester proche du vocabulaire de Deguileville ou bien résultait simplement de l'état du moyen-anglais au XV<sup>ème</sup> siècle. La langue du *Pilgrimage* est-elle celle de John Lydgate ? Ou bien la langue de la *translatio* s'explique-t-elle par celle du texte source ? Une seule donnée analysée : la part des termes provenant du « français » et du « latin » dans la traduction du *Pèlerinage*. Deux éléments de réponse contradictoires :

- I) « What the language would have been like if William the Conqueror had not succeeded in making good his claim to the English throne can only be a matter of conjecture [...] it would have lacked the greater part of that enormous number of French words that today make English seem, on the side of vocabulary, almost as much a Romance as a Germanic language. »<sup>202</sup>
  
- II) « we are not surprised that the *Pilgrimage* should contain a very large proportion of French words, especially when we consider two other points, - firstly, that it was a translation from the French, and therefore its author would naturally tend to use words of French rather than of Teutonic origin ; and secondly, that it was largely concerned with questions of ecclesiastical interest, which, owing to the general use of Latin in matters of Church and Religion, would tend to increase the number of words of classical origin used by the author »<sup>203</sup>

Afin de déterminer si la langue « romanisée » du *Pilgrimage* correspond simplement à la situation du moyen-anglais au XV<sup>ème</sup> siècle ou bien résulte du sujet et de la langue du texte-source, il m'a fallu évaluer l'importance des termes d'origine romane dans la *translatio*.

Pour identifier l'origine étymologique des termes employés par le traducteur, j'ai principalement eu recours à l'utilisation du *Middle English Dictionary (MED)* et de l'*Oxford English Dictionary (OED)* dans leurs versions numériques. L'important est dans un premier temps de distinguer les mots d'origine germanique des mots d'origine romane.

---

<sup>202</sup> Albert Croll Baugh, *A history of the English language*, Londres : Routledge & Kegan Paul, 1959, p.123.

<sup>203</sup> Frederick James Furnivall (éd.), Katharine Beatrice Locock (éd.), *The Pilgrimage of the Life of Man*, Londres : 1899, xli.

Le *MED* suffit à l'identification du vocable d'origine germanique. Dans la plupart des cas, la simple abréviation « OE » (*Old English*) noté dans la rubrique « *Etymology* » de l'entrée du dictionnaire permet à elle seule d'indiquer l'origine germanique d'un terme. Des langues germaniques, le mot est passé en *Old English* et sa forme attestée dans le *MED* n'est qu'une évolution du terme Anglo-Saxon (ou Vieil Anglais). Cependant, plus rare, il arrive qu'un terme anglo-saxon soit entré en *Old English* par le biais du latin. Lorsque doute il y a, le recours à l'*OED*, plus exhaustif, est alors nécessaire pour être certain de la provenance d'un terme. Pour chacune de ses entrées, le dictionnaire expose avec précision la genèse du terme et la rubrique « *Etymology* » s'étend alors sur plusieurs lignes. Dans certains cas de figure, il est inutile d'ouvrir l'*OED*. Il s'agit des termes dont le *MED* donne une étymologie plus précise à l'aide des abréviations « ON » (*Old Norse*) et « OI » (*Old Icelandic*) « OFris. », (*Old Frisian*) qui indiquent que les termes sont entrés dans le vocabulaire anglais par le biais des langues scandinaves parlés par les envahisseurs Vikings. Les abréviations « OHG » (*Old High German*) ou encore « Gmc. » (*Germanic*), sont quant à elle limpides.

En ce qui concerne les mots d'origine romane, la rubrique « *Etymology* » du *MED* suffit à l'identification des mots d'origine française ou latine, sans distinction. La seule exception reste les mots entrés dans le vocabulaire dès la période Anglo-Saxonne par le biais du latin, dont la provenance latine n'est mentionnée que dans l'*OED*. Les autres termes seront alors accompagnés des abréviations « L », (*Latin*), « ML » (*Medieval Latin*), « OF » (*Old French*), « AF » (*Anglo-French*) ou « CF » (*Continental French*).

En revanche, pour distinguer les mots d'origine latine et ceux d'origine française, le *Middle English Compendium* n'est pas satisfaisant car il reste imprécis. Or, différencier les termes empruntés au français et ceux empruntés à la langue latine est pertinent pour notre étude. Cela permet de comparer la langue de John Lydgate avec celle de ses confrères de la fin du Moyen Âge ou encore de mesurer l'influence de la langue de Guillaume de Deguileville sur celle de traducteur. Bien plus que l'*OED*, il s'agit de l'ouvrage de Philip Durkin sur l'histoire des emprunts en Anglais qui m'a permis d'effectuer cette distinction lorsqu'elle était possible. En effet, le linguiste aborde sa cinquième partie « *Borrowing from French and Latin in Middle English* » avec cette considération « *In very many cases, we cannot*

*say with complete confidence that a word is from French rather than Latin* »<sup>204</sup>. Un cas particulier est des plus complexes. Lorsqu'un mot français n'est pas issu d'une évolution naturelle du mot latin mais est lui-même un emprunt au latin, il est ainsi difficile de déterminer si un terme anglais est d'origine française ou latine car il est impossible de savoir s'il a été emprunté directement au latin, ou plutôt à la langue latine à travers le français. Ainsi le nom « *compassion* » employé au vers 410 peut être issu du français « *compassion* » comme du latin « *compassio* » dont le terme français est lui-même un emprunt. C'est pour cette raison que le *MED* mentionne une étymologie « L » et « OF »<sup>205</sup>. Il est cependant possible de savoir qu'un terme moyen-anglais est issu du français dans deux cas de figure. Premièrement, lorsque le mot a été formé directement en français ou lorsque le mot français provient d'une autre langue que le latin, le plus généralement d'un idiome germanique. Autrement dit, l'étymologie est incontestablement française car aucun terme latin équivalent n'existe. C'est le cas du terme « *surcote* » employé en vers 682 qui provient du français « *sorcote* ». Deuxièmement, si un terme français a naturellement évolué depuis le latin et la forme anglaise rappelle est bien plus proche de la forme française, dont elle est aussi une évolution naturelle, que de la forme latine. C'est le cas de « *streih* » utilisé au vers 366 qui est emprunté au terme ancien-français « *estroit* », évolution du latin « *strictus* », dont la forme anglo-normande est « *estreit* ». Au contraire, il est possible d'affirmer avec certitude qu'un terme provient du latin et non du français car la forme empruntée au latin, elle, n'est pas attestée en français. Ainsi le verbe « *add* » employé au vers 261, vient du verbe latin « *addere* » et non du terme français « ajouter ». Lorsque la distinction est plus difficile, j'ai eu recours à l'*Anglo-Norman Dictionary* (AND). Dans la mesure où la plupart des mots issus du français ont été adoptés dans la langue anglaise par le biais du dialecte « *Anglo-Normand* » qui se développe sur l'île après la victoire du Conquérant en 1066, la présence d'un terme dans l'AND fait pencher la balance du côté de la provenance française du terme. Par exemple, le terme « *prisoner* », employé au vers 14022 est accompagné des abréviations « ML » et « OF » dans le *Middle English Dictionary*<sup>206</sup>. Si

---

<sup>204</sup> P. Durkin, *Borrowed words*, p.236.

<sup>205</sup> « *compassioun* - Middle English Compendium », (03/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED8687/track?counter=1&search\\_\\_id=18514682](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED8687/track?counter=1&search__id=18514682).

<sup>206</sup> « *prisoner* - Middle English Compendium », (03/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34696/track?counter=1&search\\_\\_id=18514682](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34696/track?counter=1&search__id=18514682).

l'*Oxford English Dictionary*<sup>207</sup> indique qu'il s'agit d'un emprunt au français « *prisoner* » qui vient lui-même du latin post-classique « *prisonarius* », c'est réellement la présence du terme sous la forme « *prisoner* » dans l'*Anglo-Norman Dictionary*<sup>208</sup> qui permet de confirmer que le terme est un emprunt au français. Ainsi, dans de nombreux cas, l'AND et *Borrowed Words* permettent de résoudre les étymologies doubles fournies par le MED. L'*Oxford English Dictionary* suffit pourtant à résoudre un cas complexe : celui du vocable entré en *Old English* par le biais du latin mais renforcé en *Middle English* par un terme français. C'est le cas du terme « *fals* » employé sous la forme « *falce* » au vers 23280. Tandis que le *MED*<sup>209</sup> indique une origine « L », « *fals-um* » et « OF » « *fals, faus* », l'*OED* lui explicite que le terme anglais est entré en Anglo-Saxon via le latin mais n'a pas rencontré un grand succès avant son renforcement par l'anglo-normand « *fals* » au XII<sup>e</sup> siècle.<sup>210</sup> Qu'ils s'agissent des termes dont l'origine précise est impossible à élucider ou ceux qui sont entrés par le biais, et du latin, et du français, je les ai simplement considéré comme des termes d'origine « romane ».

Pour mon étude, j'ai alors calculé le nombre de mots d'origine romane sur l'ensemble des termes analysés et en ait établi un pourcentage. Il va de soi que j'ai examiné plus de vocables dans certains vers que dans d'autres, composés essentiellement de noms propres, de pronoms et de déterminants. J'obtiens alors un résultat d'environ 2800 sur 6000 termes qui sont d'origine française ou latine, soit approximativement 48 %.

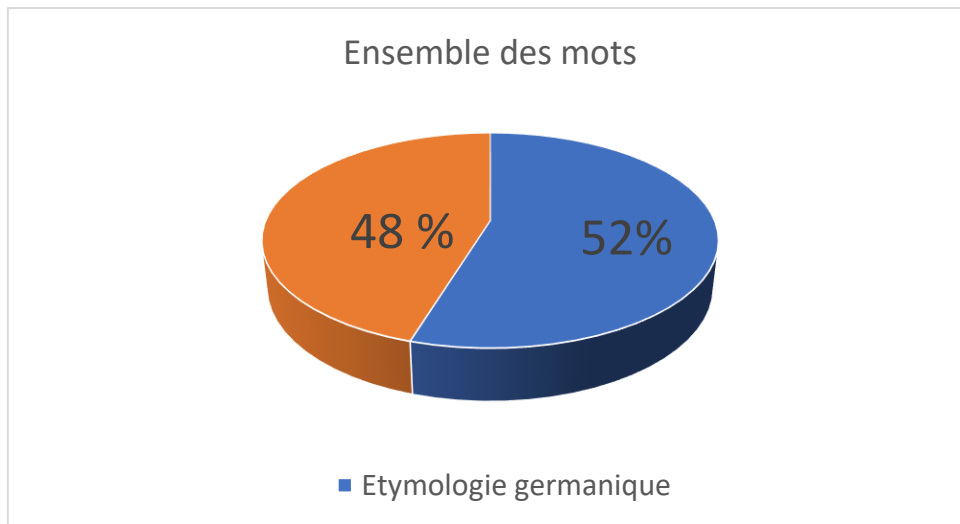
---

<sup>207</sup> « Prisoner, n.2 », dans *OED Online*, Oxford University Press, (03/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/151566>.

<sup>208</sup> « prisoner - Middle English Compendium », (03/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34696/track?counter=1&search\\_id=18514682](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34696/track?counter=1&search_id=18514682).

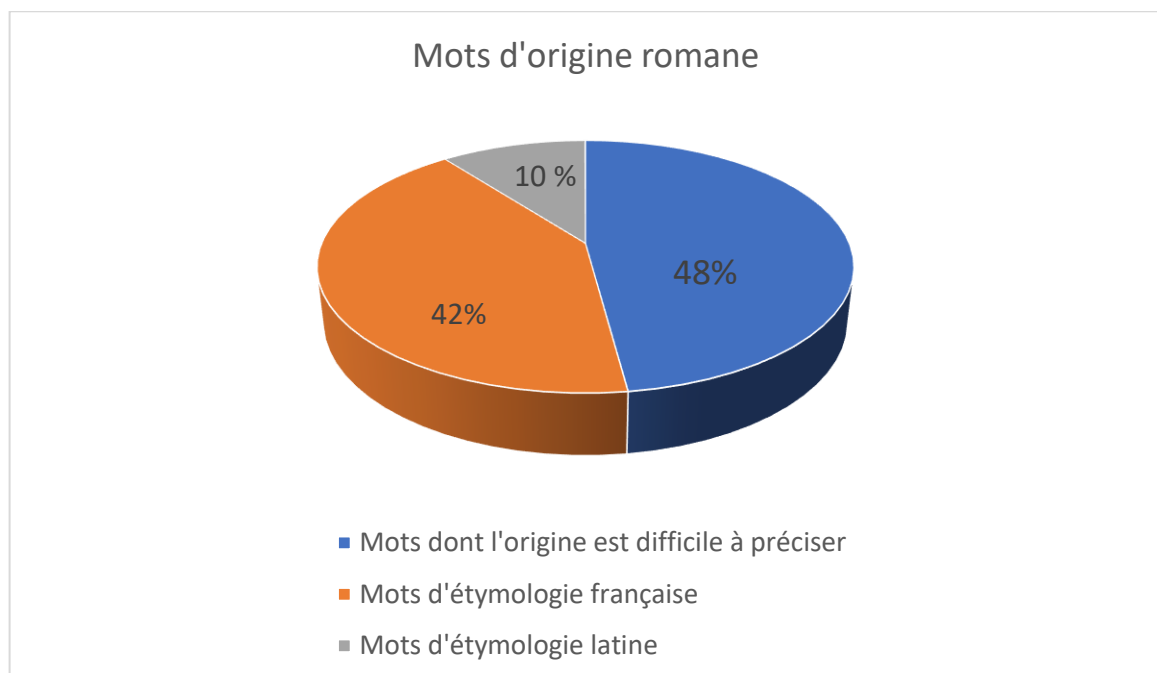
<sup>209</sup> « fals - Middle English Compendium », (03/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED15201/track?counter=1&search\\_id=18515060](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED15201/track?counter=1&search_id=18515060).

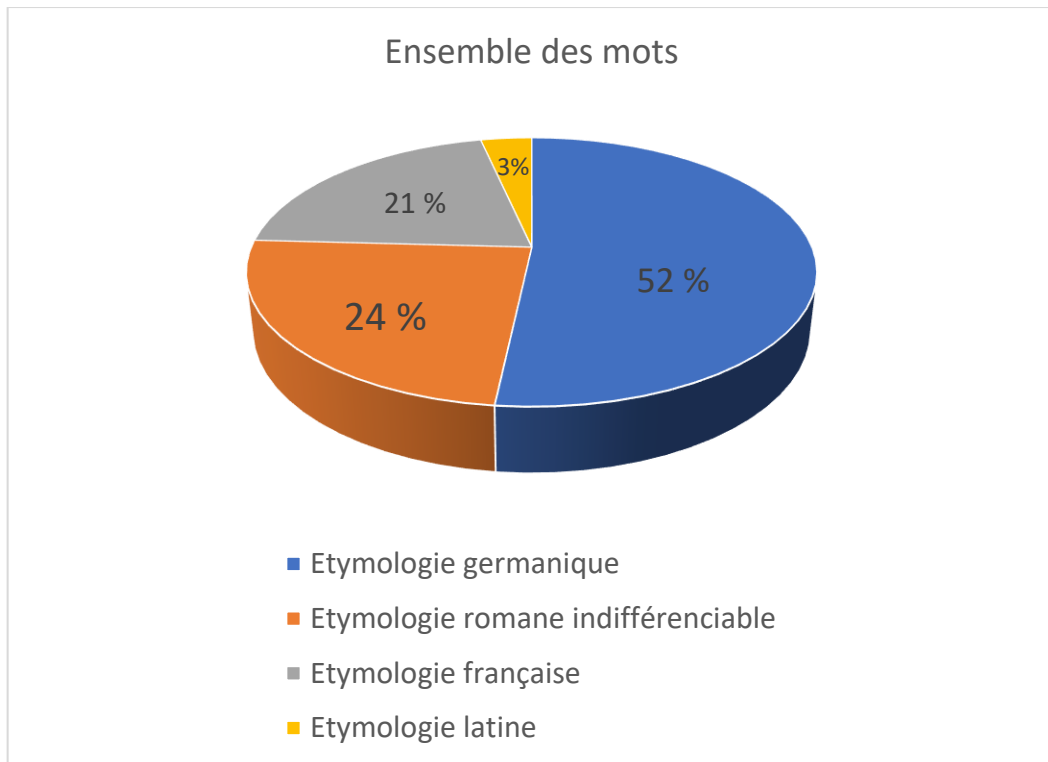
<sup>210</sup> « False, Adj., Adv., and n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (03/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/67884>.



Lors du calcul de l'ensemble des termes d'origine romane, j'ai alors souhaité différencier la part des termes d'étymologie latine et ceux d'origine française. Il faut cependant noter qu'il est impossible d'établir précisément l'origine d'environ 1380 des 2800 termes « romans » à savoir près de la moitié.

En revanche, à peu près 1200 termes ont une étymologie française identifiable grâce aux dictionnaires, à savoir 42 % et un peu moins de 300 termes ont une origine latine certaine, soit un peu plus de 10 %





Bien que cela soit anecdotique, je tiens à préciser que tous les mots d'origines romanes ne sont pas soit d'origine latine, soit d'origine française. En effet, bien qu'ils soient rares, il existe également des termes d'origine italienne comme l'adjectif « *calm* »<sup>211</sup> employé au vers 23 ou encore le nom « *wekke* »<sup>212</sup> employé au vers 12752 et 12775 pour désigner « *Gloutonny* ».

Les statistiques semblent indiquer que la traduction de Lydgate correspond précisément à l'état du moyen anglais au tournant du XIV<sup>ème</sup>. Il faudrait cependant également identifier dans quelle mesure les termes employés par le poète moyen anglais sont récents et donc dans quelle mesure la langue du *Pilgrimage* concorde avec le mouvement de revitalisation post-Chaucer.

Il s'agit désormais de déterminer la première occurrence d'un terme en moyen anglais. Les attestations écrites sont les seules sources dont nous disposons aujourd'hui,

<sup>211</sup> « *calm* and *calme* - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED6567/track?counter=1&search\\_\\_id=18547984](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED6567/track?counter=1&search__id=18547984).

<sup>212</sup> « *wekke* - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED50820/track?counter=1&search\\_\\_id=18547984](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED50820/track?counter=1&search__id=18547984).

mais il ne faut pas négliger qu'un mot peut avoir été parlé avant d'avoir été mis par écrit et il est impossible d'évaluer la première occurrence « parlée » d'un terme, quel que soit la langue. Par ailleurs, il faut prendre en compte les problèmes évidents de datation qui sont mis en avant par Philip Durkin. La première difficulté est qu'il est difficile de dater un texte au Moyen Âge. La plupart du temps, la primauté est donnée à la date du premier témoin du texte, ou à la date supposée à laquelle l'ouvrage a été écrit :

« There are [...] problems with the dating of our evidence. Because of the uncertainties of manuscript transmission, we may choose [...] to give primacy to the date of the earliest manuscript witness in which the word is recorded, or alternatively [...] to the known or presumed date of original composition of texts. »<sup>213</sup>

Or, il est possible que des témoins antérieurs aient disparu ou que la date soit erronée. La seconde difficulté est qu'il est parvenu jusqu'à nos jours d'avantage de manuscrits des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècle que des siècles précédents :

« many more English texts survive from roughly the fourth quarter of the fourteenth century onwards than from earlier Middle English »<sup>214</sup>

Or, il y a peut-être des ouvrages des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècle, aujourd'hui disparus, qui attestent de termes actuellement datés du XIV<sup>ème</sup> ou XV<sup>ème</sup> siècle. Afin d'estimer la première occurrence d'un terme, j'ai de nouveau utilisé le *Middle English Dictionary* et l'*Oxford English Dictionary*. L'avantage de l'*Oxford English Dictionary* est qu'il a pour objectif de retracer l'histoire d'un terme de sa genèse jusqu'à aujourd'hui et comprend donc une période historique bien plus large que le *Middle English Dictionary* qui se concentre sur les XII<sup>ème</sup>, XIII<sup>ème</sup>, XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècle. L'OED ne peut donc pas recenser toutes les occurrences d'un terme du Moyen Âge jusqu'au XXI<sup>ème</sup> siècle et est par nature concis. Il fournit au chercheur la première attestation d'un terme ainsi que ses emplois ultérieurs les plus pertinents à savoir une occurrence du terme sous une forme nouvelle, un emploi dans un sens nouveau, mais surtout sa présence dans un ouvrage fondamental de la langue anglaise. Pour le moyen anglais, ce sont les ouvrages de Chaucer, la *Confessio Amantis* de Gower, le *Piers Plowman* de William Langland, la Bible de John Wyclif, les œuvres d'Hoccleve et de Lydgate ainsi que les éditions de William Caxton qui sont le plus

---

<sup>213</sup> P. Durkin, *Borrowed words*, p. 128

<sup>214</sup> *ibid*, p.128

souvent citées alors que l'on retrouve sans surprise Shakespeare pour le début de l'époque moderne. Concis, l'OED cite cependant les occurrences chronologiquement, ce qui facilite la recherche. Le *Middle English Dictionary*, lui, est plus exhaustif car il comprend une période plus restreinte mais les occurrences sont rarement listées par ordre chronologique ce qui rend la prospection beaucoup plus complexe. Prenons l'exemple du terme « Pilgrim », un des plus employés dans la traduction du Pèlerinage. *L'Oxford English Dictionary*<sup>215</sup> mentionne dix-huit occurrences du terme en moyen anglais alors que *le Middle English Dictionary*<sup>216</sup> en signale quatrevingt-quatorze et cite *Piers Plowman*, achevé en 1387, après les Contes de Cantorbéry, achevé en 1400. Ceci s'explique par le fait que les occurrences ont parfois deux dates dans le MED. Ainsi le prologue des Contes de Cantorbéry est ainsi daté : « (c1387-95) Chaucer CT.Prol.(Manly-Rickert) » alors que *Piers Plowman* est daté de la manière suivante : « c1400(a1376) PPL.A(1) (Trin-C R.3.14) ». La première date est celle attribuée au manuscrit, la seconde à celle de la composition du texte. Pour mon étude, j'ai décidé de suivre la logique choisie par l'OED et de dater les occurrences en fonction de la date supposée de leur composition. Par ailleurs, il m'est parfois arrivé d'ignorer la première occurrence d'un terme et de choisir la seconde, quand le mot était attesté pour la première fois dans une œuvre non littéraire comme les testaments, les sermons et les *Rolls of Parliament*, écrits non pertinents pour mon étude. Le mot « look »<sup>217</sup> employé au vers 13984 est certes employé au XIII<sup>ème</sup> siècle dans des homélies mais il n'apparaît réellement dans des sources littéraires qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle.

La revitalisation du moyen anglais ayant eu lieu dans le courant du XIV<sup>ème</sup> siècle, j'ai alors décidé de faire une coupure en l'an 1300 et de noter la part des noms apparus au XII<sup>ème</sup>- XIII<sup>ème</sup> siècle et celle des termes apparus au XIV<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> siècle. Le pourcentage de noms apparus après 1300 est légèrement plus important que celui des termes « anciens ». Un peu plus de 3500 des 6000 mots analysés pour mon étude sont entrés en moyen anglais au XIV<sup>ème</sup> et au XV<sup>ème</sup> siècle, soit environ 60 % contre environ 2500 entrés au XII<sup>ème</sup> et au XIII<sup>ème</sup> siècle soit environ 40 %.

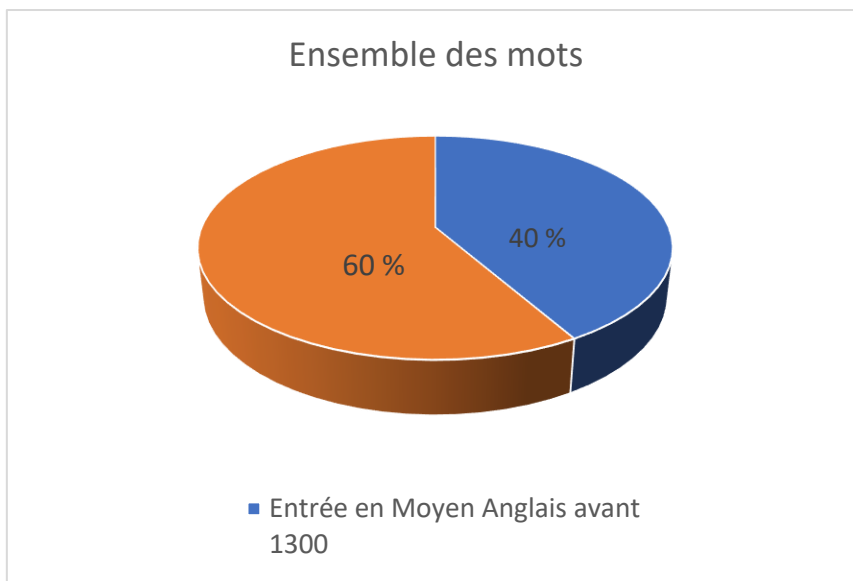
---

<sup>215</sup> « Pilgrim, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/143866>.

<sup>216</sup> « pilgrim - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33369/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33369/track?counter=1&search__id=18554074).

<sup>217</sup> « lok - Middle English Compendium », (07/04/2023), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED25941/track?counter=2&search\\_\\_id=22992522](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED25941/track?counter=2&search__id=22992522).





Il est à noter que la plupart des mots entrés au XV<sup>ème</sup> siècle sont en réalité des néologismes de Lydgate et que la majeure partie des noms, adjectifs, verbes et adverbes utilisés dans le *Pilgrimage* et entrés en moyen anglais après 1300 sont en réalité entrés au XIV<sup>ème</sup> siècle.

Cependant, il est surtout important de noter que la plupart des mots entrés en anglais après 1300 sont essentiellement d'origine « romane » et plus particulièrement « française » alors que ceux entrés auparavant sont davantage d'origine germanique.

Prenons l'exemple de la description de la Jérusalem Céleste :

And ther were meny mansyovns,  
     Placys, and habytacyovns;  
 And ther was also al gladnesse,  
     Ioye with-ovten hewynesse.  
 And pleynly, who that haddē grace  
     ffor to entren in that place,  
     ffond, onto hys plesavnce,  
 Off Ioye al maner suffysavnce,  
     That eny hertē kan devyse.  
 (v. 345-353)

Le terme « mansioun » est employé pour la première fois au XIV<sup>ème</sup> siècle d'après le *MED*<sup>218</sup> et l'*OED*<sup>219</sup>. L'Anglo-Norman Dictionary permet d'être certain que le terme est d'origine française.<sup>220</sup>

Le nom « place » est emprunté au latin pendant la période anglo-saxonne mais est renforcé par le mot français « place » en anglo-normand<sup>221</sup>. Il est donc attesté avant 1300.

Le mot « habitacioun » est attesté pour la première fois par Chaucer dans le *MED*<sup>222</sup> et l'*OED*<sup>223</sup> et semble être un emprunt au français d'après l'orthographe qui correspond à celle du terme « anglo-normand »<sup>224</sup>

Le *MED* suffit à déterminer que « gladness » est d'origine germanique et attesté avant 1300.<sup>225</sup>

L'étymologie française de « joie » ne fait aucun doute, le terme étant largement éloigné du latin « gaudium ». L'*OED*<sup>226</sup> et le *MED*<sup>227</sup> donne une première occurrence avant 1300.

Le *MED* suffit de nouveau pour affirmer que le nom « hewyness » est d'origine germanique et attesté avant 1300.<sup>228</sup>

L'*OED*<sup>229</sup> et le *MED*<sup>230</sup> permettent de prouver que le terme « grace » est d'origine française et est attestée dans des textes religieux, bien avant 1300.

---

<sup>218</sup> « mansioun - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED26826/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED26826/track?counter=1&search__id=18554074).

<sup>219</sup> « Mansion, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/113651>.

<sup>220</sup> « mansioun :: Anglo-Norman Dictionary », (04/08/2022), <https://anglo-norman.net/entry/mansioun>.

<sup>221</sup> « Place, n.1 », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/144864>.

<sup>222</sup> « habitacioun - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19740/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19740/track?counter=1&search__id=18554074).

<sup>223</sup> « Habitation, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/82990>.

<sup>224</sup> « habitacioun :: Anglo-Norman Dictionary », (04/08/2022), <https://anglo-norman.net/entry/habitacioun>.

<sup>225</sup> « gladnes and gladnesse - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED18692/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED18692/track?counter=1&search__id=18554074).

<sup>226</sup> « Joy, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/101795>.

<sup>227</sup> « joi and joie - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED23878/track?counter=2&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED23878/track?counter=2&search__id=18554074).

<sup>228</sup> « gladnes and gladnesse - Middle English Compendium ».

<sup>229</sup> « Grace, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/80373>.

<sup>230</sup> « grace - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19175/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED19175/track?counter=1&search__id=18554074).

Le terme « enter » est quant à lui un emprunt au français « entrer », sa forme étant trop éloigné du latin « intrare » et sa première occurrence dans un texte littéraire vient après 1300, d'après le *MED*<sup>231</sup> et l'*OED*<sup>232</sup> qui ne cite que les *Kentish Sermons* avant cette date.

Une recherche dans le *MED* suffit à expliquer que « fond »<sup>233</sup> est attesté bien avant 1300, et est d'origine germanique.

Ce même dictionnaire permet de prouver que « pleasaunce »<sup>234</sup> provient du terme français « plaisance » et n'apparaît au moyen anglais qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle. L'*OED* possède plusieurs entrées pour ce même terme.

L'*OED*<sup>235</sup> vient confirmer l'étymologie française du terme « suffisance » ainsi que sa première occurrence chez Chaucer, ce que le *MED*<sup>236</sup> attestait déjà.

Avec plus de 600 occurrences, le *MED* démontre que le mot « heart »<sup>237</sup> est déjà attesté en anglo-saxon et possède une origine germanique.

Enfin, le terme « devisen » est d'origine française d'après l'*OED*<sup>238</sup> et le *MED*<sup>239</sup> et n'est attesté qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle.

Sur les 13 termes étudiés, aucun terme d'origine germanique entre en anglais après 1300. Sur les 9 termes d'origines romanes, 6 apparaissent au XIV<sup>ème</sup> siècle et ils sont tous d'origine « française ». On retrouve alors les statistiques présentées par Philip Durkin.

La langue du *Pilgrimage* est donc indubitablement celle de John Lydgate.

---

<sup>231</sup> « entren - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED14144/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED14144/track?counter=1&search__id=18554074).

<sup>232</sup> « Enter, v. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/62807>.

<sup>233</sup> « finden - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED16004/track?counter=4&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED16004/track?counter=4&search__id=18554074).

<sup>234</sup> « plesaunce - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33709/track?counter=3&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED33709/track?counter=3&search__id=18554074).

<sup>235</sup> « Suffisance, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/193551>.

<sup>236</sup> « suffisaunce - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43664/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43664/track?counter=1&search__id=18554074).

<sup>237</sup> « herte - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED20604/track?counter=5&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED20604/track?counter=5&search__id=18554074).

<sup>238</sup> « Devisen, v. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (04/08/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/51522>.

<sup>239</sup> « devisen - Middle English Compendium », (04/08/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED11481/track?counter=1&search\\_\\_id=18554074](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED11481/track?counter=1&search__id=18554074).

Il faut néanmoins donner du crédit à la thèse avancée par Frederick Furnivall.

Quelques lignes après avoir affirmé que la plupart des langues d'origine « française » entraînent en moyen anglais au XIV<sup>ème</sup>, David Burnley nuance :

« But density of French loans in a text is also connected with the subject matter of the work - courtly literature tends to contain a higher incidence than popular poetry — and, at least in earlier texts, those from the southern counties may contain more French loans than texts from further north. Also, whether the text is an original work or a translation will affect the concentration of loan words throughout the period. »<sup>240</sup>

L'éditeur du *Pilgrimage* base par ailleurs son argumentation sur une étude minutieuse que je recopie simplement ici

« The deduction from the accompanying table, in which is shown the proportion of foreign words in passages chosen from the *Pilgrimage* and from various portions of Chaucer's writings, seems to be that in Lydgate the number of Romance or classical words is nearly 1 in 5, while in Chaucer it is about 1 in 8. The passages chosen from Chaucer are various in character and drawn from his original works ; those from the *Pilgrimage* have been selected so as to cover a considerable variety of subjects in order that the influence of subject on vocabulary might be minimized »

---

<sup>240</sup> R.M. Hogg, *The Cambridge history of the English language*, p. 431.

<i>Pilgrimage.</i>			
Lines		Words.	Fr. or class. words.
1-50	Decasyll.	354	67
309-359	Octosyll.	279	52
3436-3485	"	294	50
7301-7350	"	259	56
7351-7400	"	256	59
18799-18849	"	291	49
20031-20080	"	267	48
		2000	381
CHAUCER.			
	<i>Cant. Tales. Prolog.</i>		
1-50	Decasyll.	361	43
	<i>Knight's Tale.</i>		
1881-1930	Decasyll.	349	66
	<i>Nonne Prioste's Tale.</i>		
4405-4454	Decasyll.	370	38
	<i>House of Fame.</i>		
1-49	Octosyll.	280	37
1091-1140	"	324	39
	<i>Book of the Duchess.</i>		
1-50	Octosyll.	316	20
		2000	243

(Tableau issu de la section introductive « Lydgate's language and style » dans l'édition du *Pilgrimage* préfacé par Katharine Locock, xlii)

But if we take a poem translated by Chaucer from the French, the result is different. Thus in the first five verses of the ABC Prayer to the Virgin there are 306 words, 62 of which are of Romance origin,- a proportion of about 1 in 5, as in the *Pilgrimage*, while in the first 300 words of the translation from *Boethius* the proportion is 1 in 6.

On the other hand, in Lydgate's *Temple of Glas*, which is not a translation from the French, the proportion of French words in the first 50 lines is only about 1 in 8, and in the first 6 verses of the *Complaint to Venus* in the same poem the proportion is about 1 in 7.

From these examples we may draw the conclusion that the great preponderance of words of Romance origin in the *Pilgrimage* is largely due to the fact that it is a translation from the French. »<sup>241</sup>

Il ne me semble peu pertinent ici de comparer Chaucer et Lydgate mais davantage intéressant de mettre en parallèle le texte du *Pèlerinage* avec d'autres textes du moine de

<sup>241</sup> F. Furnivall et al., *The Pilgrimage of the Life of Man*, xlii-xliii.

Bury-St-Edmunds qui ne sont pas des traductions. Cependant, les chiffres 1/5, 1/7 et 1/8 semblent signifier que Furnivall a pris en compte tous les mots y compris les conjonctions de coordination, les pronoms, auxiliaires et autres noms usuel et l'analyse me semble alors faussé. L'éditeur oublie également de rappeler que les deux textes avec lequel il compare le *Pèlerinage*, *The Temple of Glass* et *The Complaint to Venus* ont un sujet bien moins religieux que le poème de Deguileville.

Il me semble alors que le taux supérieur de termes « romans » dans la traduction du poème normand soit davantage dû au sujet des vers qu'à la langue du texte-source, en particulier dans la mesure où une grande partie de la *translatio* est constitué d' « ajouts » et ne correspond pas à une traduction du vocabulaire du moine de Chaalis. La langue du *Pilgrimage* est donc davantage celle du *translateur* que celle de l'*auteur*.

## 2. La place particulière du latin dans la traduction du *Pèlerinage*

Je souhaite maintenant m'attarder un peu plus longtemps sur le cas du latin dans la traduction du *Pèlerinage*.

J'ai déjà évoqué que la seconde recension de Deguileville se caractérisait en grande partie par l'apparition de plusieurs pièces en latin dans le poème. Sur les 4200 vers ajoutés par le poète normand dans sa « réécriture », 1224 sont en latin. Les premiers 1128 sont composés par trois prières en latin : le *Credo* (v. 3927-4442), le *Pater* (v. 4529-4972) et l'*Ave* (v. 4973-5140). Le poème acrostiche « Guillermus de Deguilevilla » est alors rédigé en français mais farci de quelques 92 vers latins. (v.16142-16333). À cela, il faut ajouter une prière en prose latine que le narrateur déclame alors qu'il tente d'échapper à « Tribulation ». Enfin, Deguileville répète quelques vers du *Contre Ibis* d'Ovide, qu'il adapte par ailleurs pour qu'ils servent mieux son récit. (v.16101-16116).

Il est alors important d'observer comment ces différents passages sont traités par le traducteur, John Lydgate. Le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave* ne sont pas traduits et le moine de Bury-St-Edmunds les recopient directement en latin. Le cas de l'acrostiche est plus complexe. Alors avoir recopié les deux premiers vers, « Grato messium tempore, / Quant nature sez beaux fruiz dore », Frederick Furnivall ajoute une note et précise « Stowe ends

here ».<sup>242</sup> Les deux autres manuscrits sur lequel sont fondés l'édition, à savoir le MS Cotton Vitellius C.13 et le MS Cotton Tiberius A.7 sont également incomplets. Le premier a été endommagé par un incendie. Quant au second, plusieurs pages sont manquantes :

« After fol. 62 some leaves are missing after the catch- words, « Or what answere » (1.19712), until « Thys tooknys nor thys bowys grene » (1. 20416), and also after fol. 64, from « And in this world (bothe fer & ner) » (1. 20557), to « That god wolde helpe me on my weye » (1. 20812). The fragment ends with 1. 23676, "And the fatte away thei pulle." »<sup>243</sup>

L'acrostiche débutant au vers 20374 est donc absents des trois manuscrits et Stephanie Kamath précise par ailleurs que « the surviving manuscripts of the English translation are all missing the lament found in Deguileville's text ». <sup>244</sup>

Cela explique pourquoi l'éditeur du *Pèlerinage* s'est basé sur le *Romant des trois pelerinaiges* pour retranscrire l'acrostiche dans son ensemble.

La première partie du MS Stowe 952 semble avoir été copiée peu de temps après la mort de Lydgate mais les vers suivants (v. 17198-24832) sont de la main de John Stowe lui-même. Collectionneur et bibliophile de l'ère élisabéthaine, il est très probable que ce dernier ait recouru au texte de Deguileville pour recopier les deux premiers vers. Il me semble alors difficile de savoir si Lydgate a, oui ou non, traduit ce passage.

La prière en prose latine a quant à elle été entièrement traduit en moyen anglais par le moine de Bury-St-Edmunds.

Enfin, seul le premier vers d'Ovide est recopié, en latin, par le poète moyen-anglais, qui abrège rapidement la citation : « Terra sibi fruges & cetera ». (v.23249)

En conclusion, Lydgate conserve uniquement le latin du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave*. Prières au cœur de la liturgie chrétienne, essentielles à la pratique religieuse, le poète tient à les recopier dans leur langue originale. Au contraire, il préfère traduire en moyen anglais la prière en prose latine, invention narrative de Deguileville. Enfin, les vers d'Ovide sont rapidement rejetés. Le moine de Bury-St-Edmunds semble vouloir seulement

---

<sup>242</sup> *ibid*, p.121.

<sup>243</sup> *ibid*, lxxviii.

<sup>244</sup> Stephanie V. Gibbs Kamath, « Rewriting Ancient Auctores in the *Pèlerinage* de la vie humaine » , in Kablitz, Andreas, Ursula Peters, and Sebastian Riedel. *Mittelalterliche Literatur als Retextualisierung: das ,Pèlerinage '-Corpus des Guillaume de Deguileville im europäischen Mittelalter*. Vol. 52., 2014, p.337

maintenir le latin lorsque l'extrait fait directement référence au dogme chrétien et renferme un quelconque enseignement doctrinal.

À cela, il faut ajouter que Lydgate traduit parfois le français de Deguileville par du latin. Nous verrons par exemple qu'il traduit le terme « force » (v. 5351) par son équivalent latin « Fortitudo » (v. 7556) lorsqu'il évoque la vertu essentielle au pèlerin. Par ailleurs, lors du débat qui oppose Aristote à « Sapience », le philosophe grec se met soudainement à parler latin et emploie les termes « Vertualiter, » (v. 6050), « Corporaliter, » (v. 6053), « Realiter, » (v. 6054), « Presencialiter, » (v. 6055) and « Veraciter » (v. 6056) pour évoquer la présence réelle du Christ dans l'hostie consacrée.

Il me faut alors évoquer la pensée de Shannon Gayk :

« In translating Latinate, pre-Bernardine devotional practices and hermeneutics into vernacular poetry, Lydgate both authorizes the vernacular as a mode of theological instruction and reasserts the importance of clerical mediation of lay spirituality. Precisely because he inscribes vernacular religious verse within the figural webs of clerical reading, Lydgate's authorization of vernacular theology is fundamentally different from both heterodox assertions of lay spiritual autonomy and orthodox assumptions that the vernacular is unsuited for more complex or abstract theology »<sup>245</sup>

L'utilisation ponctuelle du latin me semble ainsi entièrement traduire cette volonté du poète moyen-anglais d'autoriser la littérature théologique et spéculative en langue vernaculaire tout en rappelant l'autorité du pouvoir ecclésiastique qui est l'unique détenteur de la vérité. Employer la langue de l'Église pour expliquer un concept chrétien permet au *translateur* de renvoyer les débats soulevés par Deguileville aux théologiens et aux universitaires.

Rappeler une nécessaire médiation cléricale à toute entreprise de traduction vers l'anglais ou tout autre langue vernaculaire et renvoyer les débats soulevés dans le *Pèlerinage* à cette sphère intellectuelle et cléricale prend une importance considérable dans le contexte où la traduction voit le jour, celle de l'hérésie Wycliffite.

C'est à la relation entre les méthodes de traduction et le contexte de production de l'œuvre de John Lydgate à laquelle je vais alors particulièrement m'intéresser dans la seconde partie de ma thèse.

---

<sup>245</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : 2010, p. 86.



## Les modifications du traducteur : adapter le texte au contexte

Le style, le lexique, la langue du *Pilgrimage*, tous portent l’empreinte de John Lydgate. La propension à l’« amplificatio », l’emploi d’un vocabulaire savant et érudit, l’expression dans une langue « modernisée » qui rappelle celle de son « maistre » Chaucer révèlent la plume du traducteur et trahissent la volonté du moine de Bury-St-Edmunds de marquer la *translatio* de son sceau. Il semble donc que la langue du « translateur » vienne se substituer à la langue de l’« aucteur ».

La traduction est en grande partie une « expansion » du texte-source. Parfois, Lydgate fait des petits commentaires digressifs, *additions* de quelques vers qui peuvent apporter des précisions à la narration ou ajouter une nouvelle dimension au récit. À d’autres moments, il préfère augmenter considérablement le discours pour y ajouter sa touche personnelle. Quoi qu’il en soit, la *translatio* relève tout autant de la « traduction » que de l’« invention ».

Lorsque la langue du « translateur » peut clairement être distinguée, lorsque l’« invention » du poète moyen-anglais est manifeste, il faut alors se demander quel est l’intérêt de cet « ajout » pour Lydgate. Bien que l’*addition* de quelques termes ou vers procèdent des problèmes posés par la versification, la métrique ne permet pas d’expliquer toutes les « amplifications ». Déterminer les raisons qui ont poussé le moine de Bury-St-Edmunds à ajouté tel vocable, telle expression ou tel passage peut être facilité par l’étude du contexte qui a entouré la production de l’œuvre.

Lydgate écrit environ un siècle après la première recension du *Pèlerinage*. Le public visé n’est plus le même alors que le traducteur s’adresse à un lectorat anglophone. Le poète moyen-anglais est mandaté par un prince. Tous ces changements doivent être pris en compte dans l’étude du *Pilgrimage* et peuvent en grande partie expliquer les modifications apportées par le moine de Bury-St-Edmunds au texte moyen-français rédigé par Guillaume de Deguileville.

## SECONDE PARTIE : L'ACTUALISATION DU *PÈLERINAGE* PAR SON TRADUCTEUR, JOHN LYDGATE

### Le contexte du *Pilgrimage*

Le traducteur de Guillaume de Deguileville précise lui-même le contexte de production de son œuvre dans son « *Prolog of the translator* » :

And of the tyme playnly, & of the date  
Whan I be-gan thys book to translate,  
yt was a thovsand (by computacion)  
Affter crystys incarnation,  
ffour hundryd ouer, nouthur fer ne nere,  
The surples ouer, syxe & twenty yere,  
My lord that tymē beyng at Parys  
(v. 151-157)

Son maître, c'est Thomas Montagu., comte de Salisbury, dont il précise la commande quelques vers plus haut :

Thys consydred full wysly of my lord  
Of Salysbury, the noble manly knyht,  
Wych in Fravncē, for the kyngys Ryht,  
In the werre hath meny day contunyde;  
[...]  
Wych gaff me ffyrst in comavndement  
Thys seyde book in Englysshe for to make,  
(v. 122-133)

La volonté du prince de faire traduire le *Pèlerinage* s'explique par l'importance du contenu renfermé dans le poème que le lecteur contemporain anglophone doit connaître :

Be-cause he woldē that men schold[e] se,  
In ovre tonge, the grete moralyte  
Wych in thys book ys seyde & comprehendyd,  
(v. 135-137)

Le contexte historique qui entoure la production de l'œuvre, le patronage du poème et la volonté du commanditaire de faire savoir la « *moralite* » du songe allégorique à ceux qui parlent anglais sont donc les trois axes autour desquels s'articule mon étude.

## Chapitre premier : Le refus de l' « hérésie » lollarde

### Pre-reformation : John Wyclif et ses disciples

En Angleterre, la culture religieuse et ecclésiastique de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle est marquée par l'émergence d'une personnalité contestataire, John Wyclif. Ancien élève et enseignant de l'Université d'Oxford, ce théologien initialement formé aux mathématiques et aux sciences ébranle les fondements de l'Église chrétienne d'Occident avec la publication, à partir de 1374, de fascicules anticonformistes. Dans les *De Dominio Divino* (1375) *De Civili Dominio* (1376) et *De Potestate Papae* (1379), certains aspects de la doctrine chrétienne occidentale sont directement critiqués, à commencer par la hiérarchie ecclésiastique qui est remise en question jusqu'au rejet même de l'autorité du Pape. En 1378, il s'emploie, dans son *De Veritate Sanctae Scripturae*, à démontrer que la Bible est l'autorité suprême sur laquelle doit se fonder la foi, Bible dont il entreprend par la suite la traduction en vernaculaire afin qu'elle soit entendue par tous, suscitant ainsi l'indignation de l'élite cléricale. La doctrine religieuse est elle-même critiquée. Le *De Mandatis Divinis* expose les dérives de la vénération des images qui conduit certains pécheurs à adorer l'icône plutôt que le saint représenté. Cependant, le plus grand bouleversement est provoqué par la publication du *De Eucharistia* et son refus de la présence réelle du Christ dans le pain et le vin consacrés.

L'Église cherche alors à se défendre. En 1377, une bulle du pape Grégoire XI dénonce dix-huit thèses de Wyclif comme mensongères. En 1382, *The Blackfriars Council*, organisé à Londres sous l'égide de l'archevêque de Canterbury, condamne vingt-quatre positions du théologien.

Mais il est trop tard. Les idées «hétérodoxes» de celui que l'on considère aujourd'hui comme *The Morning Star of the Reformation*<sup>246</sup> se sont répandues grâce aux prêches de ses disciples et sympathisants, les dénommés « Lollards ». L'«hérésie » se propage hors du milieu universitaire et passe des élites aux classes sociales les plus basses.

---

<sup>246</sup> Herbert Brook Workman, *John Wyclif: a study of the English medieval Church*, Oxford : Clarendon press, 1926 ; Kenneth Bruce McFarlane, *John Wycliffe and the beginnings of english nonconformity*, Londres : English Universities Press, 1966 ; Anthony Kenny, *Wyclif*, Oxford : Oxford University Press, 1985 ; Emily Michael, « John Wyclif on Body and Mind », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 64, n° 3 (2003), p. 343-60 ; Kantik Gosh, « Wyclif, Arundel, and the Long Fifteenth Century », dans V. Gillespie, K. Ghosh, *After Arundel*, p.562.

Ainsi, la proto-réformation est en partie tenue responsable de la « Révolte des Paysans » de 1381. Ce qui ne semble en apparence qu'un mouvement populaire en réaction à l'impôt paraît avoir été en réalité une révolte soutenue par des prêtres influencés par l'œuvre de Wyclif et qui atteint son paroxysme à Londres, en pleine célébration de la « Fête-Dieu », fête mettant à l'honneur la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.<sup>247</sup> En 1395, les Lollards présentent leur manifeste au Parlement et les *Twelve Conclusions* sont placardées sur les portes de la cathédrale St-Paul, de l'abbaye de Westminster et du Parlement.

L'arrivée de la dynastie des Lancaster au pouvoir, en 1399, change la donne. Avec l'aide de Thomas Arundel, archevêque de Canterbury, la royauté durcit la répression à l'égard des Lollards. Instiguée par l'ecclésiastique, la loi *De haeretico comburendo*, instituée en 1401, conduit de nombreux Lollards au bûcher. La tenue d'un concile à Oxford en 1407 donne lieu à la condamnation des principes lollards et la prise de nouvelles mesures visant à réaffirmer l'orthodoxie mise à mal au sein de l'Église. Les *Provincial Constitutions* décrétées par Thomas Arundel en 1409 reprennent ces mesures. Il est interdit de prêcher quelque idée contraire à la position officielle de l'Église, le droit de prêcher doit être sollicité et approuvé, les ecclésiastiques sont davantage surveillés et l'enseignement des maîtres est scruté avec attention au sein des universités.

D'après Derek Pearsall, Lydgate représente « *the pattern of the new orthodoxy* »<sup>248</sup> et son éloge du Duc de Gloucester dans le prologue du *Fall of Princes* tend à le confirmer :

And with his prudence and with his manheed,  
 Trouthe to sustene he favour set a-side,  
 And hooli chirch[e] meyntening in deed,  
 That in this land no Lollard dar abide –  
 (v. 400- 406)<sup>249</sup>

Il me faut alors étudier la position du poète moyen-anglais face à l'« hérésie » dans le *Pilgrimage*.

---

<sup>247</sup> Anne Hudson, *The premature Reformation: Wycliffite texts and Lollard history*, Oxford : Clarendon press, 1988.

<sup>248</sup> Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : 1970, p.68.

<sup>249</sup> Henry Bergen (éd.), *Lydgate's Fall of Princes*, Washington : The Carnegie institution of Washington, 1923, p.2 .

## A. La figure d' « Idolâtrie » : l'orthodoxie de la vénération des images

### 1. Le refus de la vénération des images par les hérétiques.

En replaçant la traduction du *Pèlerinage* dans son contexte, en gardant à l'esprit la répression lancastrienne de l'hérésie lollarde et en considérant le retour à l'orthodoxie commandé par Thomas Arundel, l'allégorie « Idolâtrie » élaborée par Deguileville et affinée par John Lydgate, mérite une attention toute particulière.

« Idolâtrie », est rencontrée par le pèlerin lors de son périple sur la « Mer du Monde » (v.14025 à 14187). La « vielle » conduit le narrateur à un charpentier qui est en train d'adorer sa propre création, la statue d'un roi. Cette référence à la Bible (Sa. 13, 11-19) est suivie d'une dispute entre le « vilain » et le pèlerin. Tandis que le narrateur reproche à l'artisan de consacrer un culte à sa statue, le vilain lui rétorque que les chrétiens sont nombreux à adorer les images. Le voyageur se voit alors obligé de justifier la vénération des images soutenue par l'Église et de différencier un bon et un mauvais usage de l'iconographie sainte.

Lorsqu'il ajoute ce nouveau personnage à la seconde recension du *Pèlerinage*, le cistercien, conscient des préceptes rigoureux de son ordre à l'égard des images saintes, est certainement motivé par l'« *image explosion* » qui caractérise la fin du Moyen Âge et qui rend difficile, pour le clergé, le contrôle de l'iconographie religieuse débordante<sup>250</sup>. Cependant, au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, en Angleterre, cet extrait prend une tout autre dimension.

En effet, les Lollards font de la lutte contre la vénération des images, qu'ils considèrent comme « idolâtrie », un point constitutif de leur doctrine. Dans leurs *Twelve Conclusions* présentées au Parlement, placardées sur les portes de l'abbaye de Westminster et de la cathédrale Saint-Paul, les disciples de Wyclif dénoncent les prières et les offrandes faites aux images saintes et la huitième conclusion affirme : « *preyeris, and offringis made to [...] ymages of tre and of ston, ben ner of kin to ydolatrie* ». <sup>251</sup> Les jusqu'au-boutistes vont jusqu'à

---

<sup>250</sup> Michael Camille, « The Iconoclast's desire » dans Jeremy Dimmick, William James Simpson, Nicolette Zeeman (éd.), *Images, Idolatry, and Iconoclasm in Late Medieval England: textuality and the visual image*, Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Etats-Unis d'Amérique :, 2002.

<sup>251</sup> Anne Éditeur scientifique Préfacier Hudson, *Selections from English wycliffite writings*, Cambridge etc., Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Pays multiples : Cambridge university press, 1978., p.27

la destruction des images saintes. Le lollard John Montagu, père de Thomas Montagu, commanditaire de la traduction du *Pèlerinage*, est ainsi célèbre pour son iconoclasme. Les *Chronica Maiora* de Thomas de Walsingham rapportent :

« Now there were some knights who were principal followers and supporters of these Lollards, namely Sir William Neville, Sir Lewis Clifford, [...] and a greater fool than any of the rest, Sir John Montagu. And this Montagu fell into such a fit of madness that he gave orders for all the statues, which had formerly been set up [...] in the chapel of the manor of Shenley to be taken down and stowed away in hiding places ».<sup>252</sup>

Les réactionnaires qui s'opposent aux « hérétiques » reconnaissent à leur tour très rapidement le refus des images comme une caractéristique majeure du mouvement Lollard. Henry Knighton, chroniqueur et ancien camarade de Wyclif à Oxford affirme « *It was a characteristic of that sect of Lollards that they hated and inveighed against images* »<sup>253</sup>. Il n'est alors pas surprenant qu'à l'article 9 de ses *Provincial Constitutions*, l'archevêque de Canterbury soit obligé de rappeler que personne ne doit enseigner d'idée contraire à la doctrine établie par l'Église dans ses décrets « *especially concerning the adoration of the glorious cross, the veneration of the images of saints, or pilgrimages to their places and relics* ».<sup>254</sup>

Le texte de Deguileville a alors une résonance particulière dans l'Angleterre du XV<sup>ème</sup> siècle. Avant de commenter les modifications opérées par Lydgate dans sa traduction, je souhaite démontrer comment le texte source prend un nouveau sens, une nouvelle dimension dans ce contexte de répression de l'hérésie lollarde. Le texte normand est actualisé sans besoin de l'intervention de Lydgate.

## 2. Actualité du débat théologique soulevée par « Idôlatrie ».

Dans son article « *Lollards and Images: The Defense of Religious Art in Later Medieval England* »<sup>255</sup>, W.R. Jones rend compte des positions tenues par les Lollards et les

---

<sup>252</sup> Thomas Walsingham, David Preest, *The Chronica maiora of Thomas Walsingham, 1376-1422*, éd. par James Gordon Clark, Woodbridge, Suffolk, England, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord :, 2005.

<sup>253</sup> Henry Knighton, *Knighton's chronicle, 1337-1396*, éd. par Geoffrey Howard Martin, Oxford etc., Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord : Clarendon press, 1995.

<sup>254</sup> David Wilkins (éd.), *Concilia magnae Britanniae et Hiberniae a Davide Wilkins collecta*, Londini, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord : R. Goslign, 1837.

<sup>255</sup> W. R. Jones, « Lollards and Images: The Defense of Religious Art in Later Medieval England », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 34, n° 1 (1973), p. 27-50, doi:10.2307/2708942.

orthodoxes au sujet des images lors de l'éruption de la querelle. Or, ce sont les mêmes prises de positions que l'on retrouve de la part d'« Idolâtrie » et du charpentier d'un côté, et de la part du « vilain » de l'autre. Pour commencer, les Lollards tiennent un propos ambigu sur la nature des images. Ils les décrivent parfois comme inanimées, mortes pour rappeler qu'elles ne sont d'aucune aide aux Chrétiens mais ils se contredisent quelquefois en expliquant qu'elles sont habitées par le Diable et donc bien vivantes, pour mettre l'accent sur leur caractère maléfique, diabolique. W.R Jones écrit ainsi :

« The kindest thing that Lollards could say about images was that they were mere "blynde stockys" and "dede stonys," possessed of no marvelous power and, therefore, incapable of the wonders attributed to them by popular credulity »

Mais en revanche :

« The opponents of images sometimes claimed that whatever supernatural effect they seemed to possess was the result of diabolical connivance ». <sup>256</sup>

James Simpson commente avec précision cette ambiguïté en se basant sur plusieurs exemples. Il explique que les « hérétiques » se fondent sur le Ps. 115, 4-8 pour arguer l'impuissance des images :

<sup>4</sup> idola gentium argentum et aurum opus manuum hominum

<sup>5</sup> os habent et non loquentur, oculos habent et non videbunt

<sup>6</sup> aures habent et non audient, nasum habent et non odorabunt

<sup>7</sup> anus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt nec sonabunt in gutture suo

<sup>8</sup> similes illis fiant qui faciunt ea omnis qui confidit in eis

(Vulgate)

Ainsi, un Lollard du début du XV<sup>ème</sup> siècle « *emphasizes the deadness of images* »<sup>257</sup> en expliquant « *they may not feel, nor see, nor hear, nor speak, nor look, nor help any man of any disease* »<sup>258</sup>. Or, c'est cette même rhétorique que l'on retrouve chez « Idolâtrie » lorsqu'elle met en avant la folie du charpentier :

---

<sup>256</sup> *ibid*, p.33.

<sup>257</sup> James Simpson, « Orthodoxy's Image Trouble » dans V. Gillespie, K. Ghosh, *After Arundel*.

<sup>258</sup> Margaret Aston, *England's iconoclasts*, Oxford : Clarendon press, 1988, p.119.



Il voit qu'il ne s'aide mie,  
 Qu'il est sali et empoudré,  
 Plain de mouches et enfumé,  
 Dè yrainnes tout ourdi,  
 De fiente d'oisiaus enordi,  
 Que s'espee ne puet sacher  
 Ne de sa targe soi targier,  
 Que ses piés ne puet remuer  
 Ne de sa chaïre lever,  
 Qu'il n'ot ne voit, sent nē entent,  
 Et qu'en li n'est [nul] mouvement,  
 Et cil son aïde requiert  
 Et sa benivolence quiert !  
 (v. 14097-14110)

D'autre part, James Simpson rappelle que William Thorpe évoque la présence du diable dans les images au cours de son interrogatoire par Thomas Arundel<sup>259</sup> et cite le procès de l' « hérétique » Margery Baxter qui affirme :

« devils, when falling to earth, entered images standing in churches, and lived in these continuously and still reside there lurking, so that the people adoring the same [images] thus commit idolatry ». <sup>260</sup>

C'est également ce dont s'accuse l'Idolâtrie dans le poème de Deguileville à savoir d'être l'amie de Satan et d'enfermer Satan dans les images.

Dite suis Ydolatrie,  
 De Sathan la grant amie,  
 Qui es ydoles äouer  
 Le fas com Dieu et honnourer.  
 Exemple en as ci devant toi,

<sup>259</sup> James Simpson, « Orthodoxy's Image Trouble » dans V. Gillespie, K. Ghosh, *After Arundel*.

<sup>260</sup> Norman P. Tanner, *Heresy trials in the Diocese of Norwich: 1428-31*, London : Offices of the Royal historical society, University college, 1977, p.49.

Car cil la, qui deüst au roi  
Porter reverence et hounour,  
Li tost, et a son grant labeur  
La porte a cel ydole la,  
Ou le Sathan quant li plait va,  
Pour li dire aulcun mot trouble  
(v. 14075-14085)

W.R. Jones rappelle la rhétorique de la répression orthodoxe et mentionne en particulier trois arguments des partisans de Thomas Arundel.

L'historien cite Roger Dymmock qui affirma que « *The educational value of images, which could be understood by clergy and laity alike, far exceeds, he said, that of writing and speaking* »<sup>261</sup> mais également l'évêque Reginald Pecock qui démontre « *the efficacy of images as instructional devices* »<sup>262</sup> dans son *Repressor of Over Much Blaming of the Clergy*. Ces derniers répondent aux Lollards qui « *maintained the pedagogical superiority of preaching and reading to the purely visual form of instructions represented by images* »<sup>263</sup>.

Roger Dymmock ne défend pas seulement les « *instructional* » mais aussi les « *devotional uses of images* »<sup>264</sup> tandis que Reginald Pecock évoque aussi « *the efficacy of images as devotional aids* ». <sup>265</sup> Enfin, « *Bishop Pecock advocated a commonsense [...] notion of images, which he characterized as « rememoratijf or mynding signs » and compared with a string on the finger as a sort of aide memoire.* »<sup>266</sup>

Cette rhétorique est tirée de la lettre de Grégoire le Grand adressée à l'iconoclaste de Marseille, Sérénus, en l'an 600. Selon Grégoire, l'image sert « la mémoire (*memoria*) de l'histoire sainte, elle crée un sentiment de « componction » au service de la dévotion, et elle vaut pour sa fonction pédagogique, comme *literatura laïcorum* (l'image est la « Bible des illettrés ») » nous rappelle Philippe Maupeu dans son édition du poème normand. <sup>267</sup>

---

<sup>261</sup> Jones, « Lollards and Images », p.36.

<sup>262</sup> *ibid*, p. 38

<sup>263</sup> *ibid*, p. 42

<sup>264</sup> *ibid*, p. 37

<sup>265</sup> *ibid*, p. 42

<sup>266</sup> *ibid*, p. 45

<sup>267</sup> Graham Robert Edwards, Philippe Maupeu (éd), *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, Paris : Librairie générale française, 2015, p. 1023.

Cependant, ce que l'éditeur ne précise pas est que Guillaume de Deguileville reprend cette rhétorique en omettant l'argument « dévotionnel ». Ceci rend la réplique du pèlerin qui défend la vénération des images moins ambiguë dans le contexte contemporain de sa traduction.

En effet, Shanon Gayk rappelle dans son commentaire du texte de Lydgate :

« John Wyclif valued images for their ability to stir feelings of devotion » donc « Given this cultural context, it is telling that Lydgate omits the apologetic for images based on their affective power at this crucial moment ».<sup>268</sup>

Là où Shanon Gayk se trompe, c'est qu'il ne s'agit pas d'une omission de Lydgate mais bien de Deguileville et le contexte contemporain rend seul la défense de la vénération des images moins équivoque.

### 3. L'adaptation de John Lydgate

John Lydgate, conscient de la résonance particulière du texte dans l'Angleterre du XV<sup>ème</sup> siècle, prend des libertés avec le poème de Deguileville et ses choix semblent révéler une défense de l'orthodoxie telle qu'elle est conçue par Thomas Arundel.

#### a. *Le lexique de la querelle des images*

Pour commencer, le moine de Bury-St-Edmunds actualise lui-même son poème et lui donne une place dans le débat théologique contemporain et ceci, par l'utilisation d'un vocabulaire précis renvoyant directement à la querelle des images. En effet, Lydgate prend le parti d'utiliser un vocable caractéristique du mouvement lollard.

Prenons l'exemple du terme « *mawmet* » signifiant « idole ». Le mot, dérivé du français « Mahomet », n'est jamais utilisé par Deguileville qui lui préfère les termes « ymage » (v. 14040, 14145, 14151, 14180), « ydole » (14075, 14083, 14166) et « marmouset » (v. 14133). Son utilisation par le poète moyen-anglais est donc révélatrice. Lydgate introduit le terme dans son poème lorsqu'il lui faut traduire « idole » comme au vers 21016 (Dg, 14166) mais

---

<sup>268</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge (GB) : Cambridge University Press, 2010, p.93.

il lui arrive aussi parfois de mentionner le « *mawmet* » là où le texte français ne faisait que le sous-entendre.

« Devant li a genoux estoit  
Un grand vilain qui l'encensoit »  
(14049-14050)

**Et**

« Saches (il) ne cessera mie  
De li encenser et flater  
Et hounorer et li prier  
Quē il le veulle conseiller »  
(14092-14095)

**Sont ainsi traduits :**

To-for thys mawmet (in certeyn)  
I sawh knelyn a vyleyn  
(20851-20852)

Effit he doth hys dyllygence,  
With smoke and ffyr hym to encense,  
Prayeth hys Mawmet nat to faylle,  
To yive Answere, and hym consaylle,  
(20909-20913)

La nature du « li » est précisée. Enfin, il arrive que Lydgate ajoute le « *mawmet* » là où il était absent chez Deguileville, au détriment du sens qui se perd dans la traduction. De cette manière, alors qu'en français « Idolâtrie » ressent de la joie à asservir le vilain, « Joie ai quant ce vilain tenir/ Je puis ainsi et asservir » (14059-14060), en anglais, elle se fait un plaisir de voir le vilain adorer son idole « *How I ha Ioye and gret gladnesse /To sen thys*

*cherl, by gret humblesse, / Toward thys mawmet hym-sylff tavaunce, /Don worshepe, and obseruaunce* ». (20863-20866).

Quelques qu'ils soient, ces stratagèmes sont là pour forcer l'emploi d'un terme que le lecteur du XV<sup>ème</sup> siècle peut immédiatement associer à l'hérésie lollarde. Dans son ouvrage *Lollards and their Books*, Anne Hudson consacre un chapitre à l'existence supposée d'un « *lollard sect vocabulary* »<sup>269</sup> et s'intéresse aux termes « *mawmetre* » et « *mawmetrie* ». En s'appuyant sur un paragraphe d'Henry Knighton qui affirme que les Lollards, « *novo conversi, vel subito et recenter hanc sectam imitantes* », ont une manière de s'exprimer qui leur est propre, « *unum modum statim loquelae et formam* »<sup>270</sup>, l'historienne tente de déterminer s'il existe un vocable « lollard », un vocabulaire fréquemment utilisé par les « hérétiques » qui serait devenu caractéristique de la secte. La première condition pour qu'un terme soit considéré comme « lollard », nous rappelle Anne Hudson, est qu'il doit être présent dans un large corpus de texte provenant d'auteurs différents. Si un même auteur utilise un terme de manière récurrente, cela ne veut pas dire que l'expression est adoptée par la communauté lollarde. En revanche, si plusieurs textes provenant d'auteurs différents font un usage fréquent de ce terme, alors l'expression a davantage de chance d'être « lollarde ». Ainsi, elle constate que les occurrences de « *mawmeter* » et « *mawmetrie* » sont nombreuses dans les tracts « *Omnis plantacio* » et « *Tractatus de oblacione iugis sacrificii* », œuvres d'un même auteur<sup>271</sup>, mais remarque également que le terme est souvent employé dans les sermons de William Taylor ou encore dans les œuvres anonymes *The Grete sentence of Curs* et *The lanterne of lizt*. L'anonymité de nombreux pamphlets et libelles « hérétiques » rend difficile la tâche d'établir un corpus élargi d'auteurs divers attestant de l'utilisation d'un terme. Cependant, la tendance des dernières décennies qui remet en question l'autorité de Wyclif et de John Purvey sur de nombreuses œuvres qui leur avait été précédemment attribué, certainement par facilité, me renforce dans l'idée qu'un large corpus d'auteurs anonymes contribuent tout de même à affirmer l'usage commun d'un terme. Il serait très peu probable que tous ces « anonymes » soient un seul et même auteur. Ainsi, bien qu'ils soient anonymes, la mention des textes wycliffites « *Against Miracle Plays* », « *Of Poor*

---

<sup>269</sup> Anne Hudson, *Lollards and their books*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord :, 1985.

<sup>270</sup> Joseph Rawson Lumby (éd), *Chronicon Henrici Knighton, vel Cnithon, monachi Leycestrensis*, t.I, p. 186, Londres : Eyre and Spottiswoode, 1889.

<sup>271</sup> Anne Hudson (éd.), *The works of a Lollard preacher: the sermon « Omnis plantacio », the tract « Fundamentum aliud nemo potest ponere » and the tract « De oblacione iugis sacrificii »*, Oxford : Oxford University Press, 2001.

*Preaching Priests* », « *Of Clerks Possessioners* » dans l'entrée du *Middle English Compendium* « *maumetrie* » vient agrandir le corpus d'Anne Hudson. Une dernière source du *MED* vient ajouter du crédit à la thèse de l'emploi caractéristiquement lollard des termes « *mawmetrie* », « *mawmetre* » et sans aucun doute « *mawmet* ». Il s'agit du poème pro-orthodoxe « *Against Lollards* » qui place le mot « *mawmetrie* » directement dans la bouche des Lollards avec la phrase « *Thes lollardes þat lothen ymages most with mannes handes made [...] þei seien hit is but mawmentrie* ». <sup>272</sup> Il semble donc ici certain que Lydgate reprend un terme lollard pour invoquer le débat théologique contemporain à l'esprit du lecteur.

L'emploi à plusieurs reprises de l'expression « *stoke and stone* », tiré du Deutéronome « *stoccum et stannum* » (28 : 26), confirme la volonté de Lydgate de faire directement référence à la querelle des images qui entoure la production de son œuvre. N'étant rien de plus que l'association du « bois » et de la « pierre », l'expression se décline sous plusieurs formes. « *Idolatrie* » précise que la statue adorée est « *as dowmb as stok or ston* » (v.20921), « *ded, as ston or tre* » (v. 20927) et ne peut pas venir en aide au « vilain » Lorsque le charpentier idolâtre rappelle au pèlerin que les chrétiens vénèrent des « *ymages off tymber and off ston* » (v.20968), le pèlerin lui réplique que ce sont les saints qu'ils honorent et non « *the ymages [...] Stook nor ston* » (v. 20978-20979). En français, la tirade d'« *Idolâtrie* » ne précise pas la matière dans laquelle est sculptée la statue tandis que Deguileville évoque seulement le « fust » (v. 14147 ; v. 14177) lors de la dispute finale entre le charpentier et le pèlerin, sans mentionner la « pierre ». Les ajouts de Lydgate sont donc une nouvelle fois révélateur. En effet, la référence conjointe à la pierre et au bois pour évoquer les images saintes est typique des Lollards. L'expression est utilisée à deux reprises dans un texte constitutif de leur doctrine, les *Twelve Conclusions*. En effet, la huitième conclusion qui s'attaque à la vénération des images mentionne des « *images of tree and stone* » et « *the stock of the stone* » <sup>273</sup>. Par ailleurs, il est encore une fois possible de démontrer l'usage communautaire de la locution. Dans un article récent, Josh Arnold s'intéresse aux procès des dits « hérétiques » et affirme que « *The phrase « stokkes and stones »*

<sup>272</sup> « *maumetri and maumetrie - Middle English Compendium* », (19/05/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27109/track?counter=1&search\\_id=16376850](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27109/track?counter=1&search_id=16376850).

<sup>273</sup> Anne Hudson (éd), *Selections from English wycliffite writings*, Cambridge : Cambridge university press, 1978., p.27

*is found repeatedly* »<sup>274</sup>. Il mentionne plus de vingt occurrences repérées dans les registres des évêques de Salisbusry Edmund Audelay (f.148v, 158v, 161v, 162r), Thomas Langton <sup>275</sup> et John Blythe (f. 70r, 71r, 72r, 72v, 75v, 76r, 76v, 78r, 79v), dans les registres de l'évêque de Lincoln, John Chedworth (f. 57r-v), dans ceux de l'évêque de Londres, Richard Fitzjames (f. 7r, 27r) et dans des recueils rassemblant les différents procès tenus dans le Kent<sup>276</sup> et dans le diocèse de Norwich<sup>277</sup>. Il conclut alors :

« One might be tempted to think of « stokkes and stones » as another piece of « sect vocabulary », and in one sense I think it is precisely that. »<sup>278</sup>.

Les occurrences du *Middle English Dictionary* viennent confirmer l'usage commun du terme par les Lollards. Les entrées « *stok* » et « *ston* » du dictionnaire comporte respectivement les définitions « *a wooden statue or idol* » et « *a stone used as an idol ; a stone idol* ». Pour la première définition, le *MED* cite une occurrence du pamphlet « *Of Poor Preaching Priests* », « *hanged on stockis & stones* »<sup>279</sup>. Pour la seconde, il mentionne le tract Wycliffite « *An Apology for Lollard Doctrines* », « *to ren a bout bi tre and stone* »<sup>280</sup>.

L'expression est donc utilisée par les Lollards à différentes occasions : lorsqu'il leur faut définir leur doctrine, lorsqu'ils doivent répondre de leurs leurs idées « hérétiques » devant un tribunal et lorsqu'ils entreprennent de prêcher contre l'« idolâtrie ». Une preuve supplémentaire de l'usage typiquement lollard de cette expression et de ses variantes est le réflexe des auteurs « orthodoxes » à placer la périphrase dans la bouche des « hérétiques ». Selon l'évêque de Chichester Reginald Pecock, fervent défenseur de la religion orthodoxe, les Lollards déclarent « *that ech Cristen*

---

<sup>274</sup> John H Arnold, « Voicing Dissent: Heresy Trials in Later Medieval England' », dans *Past & Present*, vol. 245, n° 1 (01/11/2019), p. 3-37, doi:10.1093/pastj/gtz025.

<sup>275</sup> D. P. Wright (éd.), *The register of Thomas Langton, bishop of Salisbury, 1485-93*, Woodbridge : Canterbury and York Society, 1985, p.81-82.

<sup>276</sup> Norman P. Tanner (éd.), *Kent heresy proceedings, 1511-12*, Maidstone : Kent Archaeological Society, 1997, p.85, 108.

<sup>277</sup> Norman P. Tanner (éd.), *Heresy trials in the Diocese of Norwich: 1428-31*, London,; Offices of the Royal historical society, University college, 1977, p.42,44,95.

<sup>278</sup> *ibid*, p.18.

<sup>279</sup> « *stok* - Middle English Compendium », (30/05/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43034/track?counter=1&search\\_id=16620292](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43034/track?counter=1&search_id=16620292).

<sup>280</sup> « *ston* - Middle English Compendium », (30/05/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43058/track?counter=1&search\\_id=16620292](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED43058/track?counter=1&search_id=16620292).

*man is a perfiter and a fuller and a spedier ymage of Crist than is eny stok or stoon graved* »<sup>281</sup> et considèrent comme hérésie « *for to holde that a stok or a stoon graved is a fuller and a perfiter ymage of Crist than is a Cristen man* »<sup>282</sup>.

Si cette expression est particulièrement « lollarde », c'est parce que les « hérétiques » renvoient les images à leur aspect matériel pour mettre l'accent sur leur impuissance. Des objets de pierre et de bois ne peuvent assurément pas entendre les prières des pèlerins ni y répondre. Très souvent, les Lollards accompagnent alors la locution « *stok and ston* », et ses variantes, d'adjectifs insistant sur le caractère inanimé des icônes. Dans son article qui rend compte des positions tenues par les Lollards sur les images, W.R Jones affirme :

« The kindest thing that Lollards could say about images was that they were mere « *blynde stockis* » and « *dede stonys* » »<sup>283</sup>.

En ne précisant pas la source de ces citations, il confirme l'idiomatisme de l'expression. On peut retrouver l'expression « *blynde stockis* » dans le tract « *On the Leaven of Pharisees* »<sup>284</sup> et la phrase « *dede stonys* » dans le libelle « *Of the Prelates* »<sup>285</sup> mais W.R. Jones cite également le pamphlet « *How Satan and his Children etc.* » et sa référence aux « *dede stockis & stonys* »<sup>286</sup>. Pour être plus précis, la huitième conclusion des Lollards évoque les « *blind roods and deaf images of tree and stone* »<sup>287</sup>. Enfin, lorsqu'il discute l'appartenance de l'expression « *stok and stone* » à un « *lollard sect vocabulary* », Josh Arnold évoque « *one early fifteenth-century polemic against images* » et cite les « *dede stones and roton stokkis* ». <sup>288</sup> Non seulement Lydgate reprend le vocabulaire des Lollards, mais il fait également directement référence à leur argumentation aux vers 20921 (« *as dowmb as stok or ston* ») et 20927 (« *ded,*

---

<sup>281</sup> Reginald Pecock, *The repressor of over much blaming of the clergy*, éd. par Churchill Babington, t.I London : Longman, Green, Longman, and Roberts, 1860, p.219.

<sup>282</sup> Churchill Babington (éd.) *The repressor of over much blaming of the clergy*, t.I London : Longman, 1860, p.221-222.

<sup>283</sup> *ibid*, p.33.

<sup>284</sup> Frederic David Matthew, (éd), *The English works of Wyclif hitherto unprinted*, Millwood : Kraus reprint, 1990, p.7.

<sup>285</sup> *ibid*, p.69.

<sup>286</sup> *ibid*, p.210.

<sup>287</sup> Anne Hudson (éd), *Selections from English wycliffite writings*, Cambridge : Cambridge university press, 1978., p.27

<sup>288</sup> J.H. Arnold, « Voicing Dissent ».



*as ston or tre* »). Son intention de rappeler la querelle des images à l'esprit du lecteur est alors indubitable.

b. *La prise de position du pèlerin-narrateur*

Lydgate ne se contente pas de simplement rappeler le débat théologique à l'esprit du lecteur. Il y fait référence pour donner son avis sur la querelle et défendre la position orthodoxe promue par l'archevêque de Canterbury.

Commentons par exemple la dispute qui éclate entre le pèlerin et le « vilain ». Les quelques 43 vers du poète normand sont transcrits en 67 vers par le moine de Bury Saint Edmunds (cf. annexe 3) et méritent quelque attention. Michael Camille<sup>289</sup> et Shanon Gayk<sup>290</sup> ont tous les deux étudié l'« augmentation » effectuée par le poète britannique mais je souhaite ici l'analyser d'un point de vue philologique.

Pour commencer, lorsque le vilain s'indigne de l'intervention du pèlerin et lui rétorque que les Chrétiens ne sont pas étrangers à l'adoration des images, le charpentier semble prendre les traits d'un « hérétique ». L'assimilation du « vilain » avec le lollard est remarqué par Michael Camille qui observe que « *The words of the image-maker become indistinguishable from the words of the contemporary Lollard* »<sup>291</sup> mais l'explication s'arrête là. Pour expliquer cette comparaison, on peut remarquer l'utilisation, par le charpentier, de l'expression « *Ymages off tymber and off ston* » (v. 20968) qui semble directement sortie de la bouche d'un lollard. Cependant, plus révélatrice encore, est l'addition par Lydgate des vers « *To sen me don swych obseruaunce / With al myn hoolē affyaunce, / To thys ydólēs set on stages* » (20963 à 20965). Deguileville fait s'indigner le charpentier « Comment / M'oses tu de ce reprendre » (14140-14141) traduit par Lydgate « *How darstow me her repreue, / Or thyn hertē so to greue* » (20961-20962), mais le « ce », à savoir le reproche du pèlerin au charpentier n'est pas précisé. L'ajout des vers 20963 à 20965 sert donc pour Lydgate à rappeler la nature de la critique du narrateur i.e « *don swych obseruaunce [...] to thys ydoles set on stages* ».

Le vilain rétorque ensuite que les Chrétiens font de même :

---

<sup>289</sup> Michael Camille, « The Iconoclast's desire » dans J. Dimmick, W.J. Simpson, N. Zeeman, *Images, Idolatry, and Iconoclasm in Late Medieval England*.

<sup>290</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : Cambridge University Press, 2010, p. 85-95.

<sup>291</sup> Michael Camille, « The Iconoclast's desire » dans J. Dimmick, W.J. Simpson, N. Zeeman, *Images, Idolatry, and Iconoclasm in Late Medieval England*, p.166.

Ou je vous voi tous entendre  
Qui pellerins vous appellés  
Et *bons* chrétiens vous nommés !  
Aus ymages faictes houneurs  
Et services assés graigneurs »  
(v. 14142-14146)

Et Lydgate traduit :

Syth pylgrymes, in ther passâges  
Honowre and worshepe, euerychon  
Ymages off tymber and off ston;  
And crystene peple, ful nyh alle,  
On ther knes to-forn hem falle.  
(20966-20970)

Le traducteur crée alors un parallèle très clair entre « *obseruance [...] to thys ydoles* » et « *honowre and worshepe [...] ymages off tymber and off stone* ». La dénonciation de la vénération des images comme « idolâtrie », point constitutif de la doctrine des Lollards, est exprimée grâce à l'utilisation du terme « *idole* » par le « vilain » de Lydgate. L'ajout du poète lancastrien permet donc l'assimilation du charpentier avec le Lollard qui affirme que la vénération des images est « *ner of kin to ydolatrie* ». <sup>292</sup>

Cette assimilation permet alors d'argumenter que la réponse du pèlerin au charpentier est une réponse à l'idéologie lollarde. La prise de position de Lydgate pour la doctrine orthodoxe est rendue évidente par les choix de traduction de cet extrait.

Il faut commencer par noter que la réponse du narrateur au « vilain » repose sur une argumentation plus réfléchie chez Lydgate. En moyen français, le charpentier reproche au pèlerin de vénérer des images en « fust » (v. 14147), et ce dernier répond « Les ymages pas n'âourons / Et houneur point ne leur faisons/ Mes aus sains pour qui sont faites » (v. 14151-14153) et rétorque que le « vilain », lui « vas honorant ainsi, / Si fault il que ce soit le fust » (14176-14177). Cependant, en moyen anglais, lorsque le charpentier

---

<sup>292</sup> A.É. scientifique P. Hudson, *Selections from English wycliffite writings.*, p.27

rappelle que les Chrétiens vénèrent des « *ymages off tymber and off ston* » (v. 20968), le pèlerin lui réplique :

« ffor, sothly, we nothyng laboure  
The ymages to honoure,  
Stook nor ston, nor that men peyntes  
But we honoure the holy seyntes  
Off whom they beryn the lyknesse, »  
(v.20977-20981).

Les deux réponses se ressemblent de prime abord mais sont en réalité bien différentes. Le narrateur de Deguileville oppose la vénération des saints faites par les Chrétiens et la vénération du bois faite par l'idolâtre. En revanche, le narrateur de Lydgate répond seulement de son propre comportement. Il n'oppose pas son attitude à celle de l'idolâtre. Il évoque seulement sa propre position à l'égard des images. Le narrateur de Lydgate défend ainsi plus directement son attitude. Il n'a pas besoin de faire référence à l'attitude de l'idolâtre pour se défendre. Par ailleurs, en reprenant l'argument du charpentier « *off tymber and off stone* » dès le début de sa tirade, le pèlerin discrédite immédiatement le raisonnement des Lollards. Les Chrétiens n'adorent tout simplement pas des images de bois et de pierre puisqu'ils adorent seulement les saints représentés sur ces icônes de bois et de pierre. Il ne lui reste plus qu'à justifier que la vénération des saints par les images est orthodoxe.

Lydgate amplifie largement l'argumentation en faveur de la vénération des images développée par Deguileville et reprend avec plus de précision la position orthodoxe soutenue par le texte source. Alors que Grégoire le Grand rappelle que l'image sert la mémoire de l'histoire sainte, forme une Bible pour les illettrés et inspire la dévotion, le texte moyen-français justifie la vénération des images par les deux premiers arguments. Les sept vers (v.14154-14160) de Deguileville qui évoquent l'intérêt pour les Chrétiens de se remémorer la vie des saints grâce aux images sont traduits par vingt-cinq vers (v.20982-21006) chez Lydgate. Dans un premier temps, Lydgate s'étend sur ce qu'il est à retenir des images. Tandis que Deguileville affirme succinctement que les images permettent de se remettre en mémoire les « *martires* » (v.14156) des saints et « *la fourme de leur vie* » (v. 14157), Lydgate ajoute aux « *martyrdam* » (v.20984) et « *ther holy lyff* » (v. 20984), « *ther passiouns [...], ther myracles* » (v. 20984-20985), « *Ther gretë labour and vyctorye* » (v.20989) mais

augmente surtout conséquemment l'extrait en rappelant les valeurs chrétiennes qu'il est important de se remémorer grâce aux images :

By hem, a kalender to make,  
What they suffrede for crystes sake,  
    Patriarchës and prophëtys,  
Wych in hevene haue now her setys;  
The passioun off cryst hym-sylue,  
    And off hys apostelys twelue,  
And off martyrs that wer vyctours;  
    The pacyënce off cónfessours,  
And off maydenes, in ther degre,  
    That deydë in vyrgynyte,  
    (v.20995-21004)

Les images rappellent non seulement la vie des saints mais aussi les valeurs chrétiennes transmises par leur récit, « *pacyence* », « *maydenes* », « *vyrgynyte* » et la souffrance pour le Christ qui mène au paradis.

Dans un second temps, Lydgate précise la capacité commémorative des images. Tandis que Deguileville affirme que, sans les images des saints, « Mémoire d'eulx n'eussions mie, / Si grant assés com nous avons, / Et avoir ne la peüssons » (v. 14158-14160), Lydgate abandonne la forme négative pour accentuer le pouvoir des images. Le poète moyen-anglais utilise également les verbes « *enpresse* » et « *expresse* » pour évoquer la faculté d'aide-mémoire des images, verbes dont l'étymologie rappelle la force et la violence. Les images laissent une marque, une empreinte dans notre esprit. Elles font ressortir ce qui est caché pour nous le rendre manifeste. De façon plus évidente, Lydgate reprend une analogie typiquement médiévale et compare les images à des miroirs, « *spectacles* » et « *merours* » (v. 20986-20987). La nature commémorative des images est alors explicitée par le moine de Bury-St-Edmunds. Les images sont des miroirs de la vie des saints qui sont là pour rendre manifeste leurs récits et les imprimer dans notre esprit.

Cependant, le plus remarquable est que Lydgate affirme la capacité des laïcs, ignorants, sans éducation, à comprendre la relation entre signifié et signifiant. Selon le poète moyen-anglais, le laïc ignare sait qu'il vénère la vie des saints et non les images qui les représentent. Shanon Gayk commente le vers 20988 « *Ther trewe menyng and ther entente,* » et explique ainsi que le Chrétien « *has been trained to read images as useful signs* »<sup>293</sup>. Je souhaiterais également souligner les expressions « *By clerē demonstraciouns* » (20983) et « *And to vs, clerly expresse* » (v.21003) qui souligne la clarté de la signification. Le laïc ne peut pas se tromper dans sa lecture de l'image.

Or, Shanon Gayk affirme :

« Understanding the relation between the image and what it signifies is essential for both the efficacy and orthodoxy of the veneration. [...] Both Lollard and orthodox writers warned of possible semiotic confusion around images. »<sup>294</sup>.

James Simpson le confirme :

« Learned orthodoxy in fifteenth-century England certainly had a problem with the reception of images by the unlearned but orthodox »<sup>295</sup>.

En montrant que les Chrétiens, *learned* » ou *unlearned* saisissent la différence entre signifié et signifiant et savent lire une image, Lydgate affirme donc l'orthodoxie de la vénération des images.

Le caractère orthodoxe de la vénération des images est confirmé par la référence au clergé « *As clerkys in ther lyvës ffynde* » (v. 21001) qui est ajouté par Lydgate et vient donner une autorité à ses propos.

Enfin, Lydgate termine son argumentation en faisant directement référence à la querelle des images qui se déroule dans l'Angleterre contemporaine. L'univers du poème n'est plus onirique lorsque Lydgate indique que les images « *in cherches ben up set* » (v.21006) pour servir d'aide-mémoire. Ce dernier ajout est la preuve ultime que le moine de Bury Saint Edmunds construit ici une défense théologique argumentée pour répondre à l'« hérésie » lollarde.

---

<sup>293</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : Cambridge University Press, 2010, p. 93.

<sup>294</sup> *Ibid*, p. 93-94.

<sup>295</sup> James Simpson, « Orthodoxy's Image Trouble » dans V. Gillespie, K. Ghosh, *After Arundel*.

Par la suite, les quatre vers de Deguileville (v. 14161-14164) décrivant les images saintes comme une *litteratura laïcorum* sont traduits par neuf vers chez Lydgate (v. 21007-21015). Le concept de « Bible des illettrés » vient directement contrer le raisonnement des Lollards qui affirment dans leurs *Twelves conclusions* que les images sont « *a book of errors to the lewd people* »<sup>296</sup>. Ainsi, bien que l'« augmentation » du poète moyen-anglais soit moins conséquente que pour la première partie de l'argumentation, elle mérite une attention toute particulière.

Pour commencer, Lydgate met l'accent sur l'apprentissage contenu dans les images et son importance. Deguileville affirme que les images « nous est grand proffit » (14161) ce que le moine de Bury-St-Edmunds traduit par « *And vn-to folkys many On, /fful gret profyt also they done* » (21007-21008). Cependant, le poète normand ne précise pas pourquoi la lecture des images est importante pour les illettrés. La traduction précise donc l'instruction que peuvent tirer les laïcs des i.e « *What they ouhte off ryht to sue, /And also what they shal eschewe* » (v.21013-21014) . La voie à suivre, la conduite à adopter pour être bon chrétien est enseignée par les images.

La comparaison entre l'image et le livre est aussi explicitée, rendue plus claire chez Lydgate.

Le poète moyen anglais traduit :

« Mesmement A ceulx qui l'escript  
Ne scevent pas : c'est leur livre  
Tel com il leur faut pour lire »  
(v.14162-14164)

Par :

« To swych (I yow ensure)  
That ne kan, no lettrure;  
Ffor, on ymages whan they lookys,  
Ther they rede, as in ther bookys »  
(v. 21009-21012).

---

<sup>296</sup> A.É. scientifique P. Hudson, *Selections from English wycliffite writings.*, p.27

Le chiasme de Lydgate lui permet de créer un parallèle entre les verbes « *lookys* » et « *rede* » et « *ymages* » et « *books* », comparaison précisée par l'adverbe « *as* ». Les deux éléments comparés sont ici évoqués, l'image n'est pas sous-entendue comme chez Deguileville. La traduction didactique choisie par Lydgate donne de la clarté au propos. Le chrétien qui regarde l'image doit la lire. L'image est comme un livre.

Enfin, le plus important, de nouveau, est que le laïc, même « *unlearned* », est capable de lire l'image, de l'interpréter. « That ne kan, no lettrure / [...] Ther they may yt clerly lere. » (v. 21010 ; 21015).

L'adverbe « *clerly* » est ici commenté par Shanon Gayk.

« The unlearned need to be taught how to read images – a point emphasized in *Dives and Pauper* when Dives requests that Pauper teach him « a lytyl betere to knowe þis tokene and to redyn þis book. »<sup>297</sup> [...] Yet the importance of additional instruction in visual literacy seems lost on Lydgate's pilgrim, who repeatedly stresses the simple clarity of images »<sup>298</sup>.

Les images ne peuvent donc pas être « *a book of errors for lewed people* » puisqu'elles sont suffisamment claires pour que les laïcs, « *learned* » ou « *unlearned* », puissent les comprendre. La réception des images par les illettrés n'est plus à redouter. L'orthodoxie de la vénération des images est réaffirmée.

### c. *Hiérarchiser le rapport aux images*

La justification de la vénération des images passe également chez Lydgate par le choix d'un vocabulaire précis. Reprenons les *Twelve Conclusions* des Lollards. Dans la huitième conclusion traitant de l'iconographie, sont différenciés deux termes relevant de la vénération, à savoir « *latria* » et « *dulia* » :

« For the high worship that clerks call *latria* longeth to the godhead alone and the lower worship that is called *dulia* longeth to man and to angel and to lower creatures. ».<sup>299</sup>

Le *Middle English Compedium* utilise cependant deux termes distincts pour qualifier la *latria* qui est voué à Dieu seul et la *dulia* qui est voué aux anges et aux saints. La *latria*

---

<sup>297</sup> Priscilla Heath Barnum (éd.), *Dives and pauper*, t.I, London: Oxford University Press, 1980, p.91.

<sup>298</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : Cambridge University Press, 2010, p. 94.

<sup>299</sup> A.É. scientifique P. Hudson, *Selections from English wycliffite writings.*, p.27

est bien « *The highest form of worship, to be given to God only* »<sup>300</sup> mais la *dulia* est « *the reverence which may be paid to angels and saints* »<sup>301</sup>. En français, on pourrait traduire la première définition par « adoration » et la seconde par « révérence ». Il y a donc bien une échelle de la vénération. Cependant, le texte français utilise indistinctement « honneur » (v.14074), honnourer (v. 14078), « reverence et honneur » (v. 14081), « hounourer » (v.14094), « hounouré » (v. 14130), « hounours » (v. 14145), « honorer » (v.14170), « hounourant » (v. 14176), « hounoures » et « äourer » (v.14077), « äourons » (v.14152), « äourer » (v. 14170). La révérence et l'honneur sont mis sur le même plan que l'adoration. Or, Lydgate traduit parfois « honneur » par « *worship* » et « adorer » par « *honor* ». En faisant un choix de traduction, il rétablit la différenciation entre les deux types de vénération.

Prenons par exemple de la déclaration d'« Idôlatrie » qui affirme détourner pour elle l'« adoration » vouée uniquement à Dieu. En français, « Idolâtrie » dit « Au roi son droit roial ostant / E s'ouneur a moi appliquant » (v. 14073-14074) tandis qu'en anglais, elle explique « *To dyfface, ys my labour./ The kynge's **worshepe and honour,*** » (v. 20883-20884). L'ajout du terme « *worshepe* » au côté du terme « *honour* » peut certes s'expliquer par des questions de métrique mais il est tout de même probable que Lydgate est voulu ici rappeler que c'est l'« adoration », « *worshepe* » qui est dû à un Dieu et pas un simple « honneur ». Par ailleurs, lorsque l'allégorie « Latria » fait son apparition plus tard dans le texte, Lydgate traduit « Guete les heures et par jour/ Pour faire faire au roy honneur » (v. 15849-15850) par « *I kepe the howrës off rysynge./ To do **worschipe** vnto the kynge* » (v. 22965-22966). Lydgate tient à la distinction des deux concepts.

Il va de soi que l'image doit être « vénéré », « révééré », « honorer » et non « adorer ». Elle est simplement la représentation d'une divinité et non la divinité elle-même. L'adoration d'une image est bien « idolâtrie ». L'*Oxford English Dictionary* définit ainsi l'« idolatry » comme « *the paying or offering of divine honours to any created object.* »<sup>302</sup>. Si l'on reprend alors la dispute du charpentier et du pèlerin, on observe que Lydgate a de nombreuses fois traduit les termes « honneur » et « adoration » par leur contraire « *worship* » et « *honor* ». Lorsque le pèlerin accuse le charpentier d'« hounouré » un

<sup>300</sup> « Latria - Middle English Compendium ».

<sup>301</sup> « *dulia* - Middle English Compendium », (08/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12803/track?counter=1&search\\_id=16845864](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED12803/track?counter=1&search_id=16845864).

<sup>302</sup> « Idolatry, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (08/06/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/91099>.



« marmouset » (v.14131-14133) en moyen français, le narrateur accuse le « vilain » « *To worshepe A Marmoset* » (v. 20842) en moyen anglais. Le choix de vocabulaire permet ainsi de réaffirmer que le vilain est idolâtre. Au contraire, lorsque le pèlerin français se défend chez Deguileville, il affirme « Les ymages pas n'äourons/ et **houneur** point ne leur faisons/ Mes aus sains pour qui sont faites » (v. 14151-14153) tandis que Lydgate abandonne le terme d' « adoration » et fait ainsi s'exprimer son narrateur « *ffor, sothly, we nothyng laboure/ The ymages to **honoure**,/ Stook nor ston, nor that men peyntes; /But we **honoure** the holy seyntes* » (v. 20977-20980). Les Chrétiens ne sont pas idolâtres car ils n'adorent pas les images, ils les honorent simplement. Le charpentier, en revanche, semble ignorer la distinction entre « honneur » et « adoration » dans la traduction de Lydgate. Cela explique son idolâtrie. Il reproche aux pèlerins « *in ther passáges / **Honowre** and **worshepe**, euerychon* » (v. 20966-2097), traduction du plus léger « aus ymages faictes **houneurs**/ Et services assés greigneurs » (v.14145-14146).

Tous les choix de traductions de Lydgate ne peuvent pas être expliqués. Pourquoi ainsi Lydgate traduit-il cette phrase issue de la tirade d' « Idolâtrie » « Saches (il) ne cessera mie / De li encenser et flater/ Et **hounourer** et li prier » (v. 14092-14093) par « Her thow mayst exauple se, / How he, wyth al hys dyllygence, / Doth hym **honour and reuerence** » (20892-20893) ? Le charpentier n' « adore »-t-il pas l'image ? N'est-il pas coupable d'idolâtrie ? Il ne faut pas néanmoins ici sous-estimer l'importance des changements effectués par Lydgate dans la dispute du pèlerin et du charpentier. Grâce à l'argumentation de Lydgate, les Lollards ne peuvent plus reprocher aux Chrétiens d' « adorer » les images comme les saints ou Dieu lui-même car ils ne font que les « honorer », les « vénérer ».

Lydgate affirme aussi ici sa définition de l' « idolâtrie ». Ce n'est pas la vénération des images telles que le prétendent les Lollards mais son « adoration », l'oubli que l'on s'adresse à une pierre ou un morceau de bois et non pas à la divinité elle-même. Dans son article consacré aux « *Lollard and Images* », W.R. Jones l'affirme :

« The debate turned on conflicting definitions of *idolatria* [...] The defenders of images insisted that God himself was the actual object of worship, a consideration which validated the Christian use of images. »<sup>303</sup>

---

<sup>303</sup> W.R. Jones, « Lollards and Images », p.47.

Il ajoute alors au sujet d' « *idolatria* » :

« a term which the Lollards applied to every form of image-worship, [...] but a word which the orthodox reserved for the description of those heathen superstitions that had virtually disappeared ». <sup>304</sup>

Or, Lydgate rappelle également cette conception orthodoxe qui renvoie l'idolâtrie au paganisme, et non au christianisme. Cela est évident lorsqu'il décrit le charpentier pour la première fois. Deguileville décrit ainsi le « vilain » :

Devant li [l'idole] a genoux estoit  
Un grand vilain qui l'encensoit,  
Et li faisoit la fume  
(v. 14049-14051).

Seulement, Lydgate amplifie quelque peu le passage et écrit :

To-for thys mawmet (in certeyn)  
I sawh knelyn a vyleyn,  
With powdrys and with fumys blake,  
Sacryfysë for to make  
To thys ydole, with hys sheld  
(v.20851-20855).

L'ajout du terme « *sacryfyse* » employé dans le sens d' « immolation » et non de « don de soi » rappelle directement le paganisme et renvoie l'idolâtrie à une pratique païenne. Le choix précis et réfléchi des termes fait par Lydgate vient contredire la définition de la vénération des images comme « idolâtrie » mise en avant par les Lollards.

#### 4. Une position proche de « The Morning Star of the Reformation »

La prise de position de Lydgate dans le débat théologique contemporain est finalement proche de celle de Wyclif lui-même . En effet, W.R Jones le rappelle dans son article consacré à la querelle des images que « *The archheretic Wyclif was moderate in his*

---

<sup>304</sup> *ibid*, p. 47.

*criticism of images.* » C'est après Wyclif que « *the Lollard attitude toward images was less tolerant* ». <sup>305</sup>

Dans son ouvrage consacré aux Dix Commandements, *De Mandatis Divinis*, l'« hérétique » se penche sur la question de la vénération des images, traitée dans le deuxième point du Décalogue Ex. 20, 4-5:

<sup>4</sup> Non facies tibi sculptile, neque omnem similitudinem quae est in cael desuper, et quae in terra deorsum, nec eorum quae sunt in aquis sub terra.

<sup>5</sup> Non adorabis ea, neque coles : ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes  
(Vulgate)

Wyclif comprend que cette injonction est adressée, dans son contexte, aux Juifs, dans la mesure où ces derniers étaient enclins à l'idolâtrie et ainsi « *understood the commandment to apply to the heathen, the sorcerer, the Jew, the Saracen, and the heretic- all of whom worshipped false gods* » <sup>306</sup>. L'idolâtrie est renvoyée au paganisme. Par ailleurs, Wyclif reconnaît qu'il existe un bon et un mauvais usage de l'image :

« When properly used to excite the religious affections and raise the mind of the worshiper to God, they were acceptable and good. When the dead image was itself the object of veneration, however, the Christian was guilty of the pagan sin of idolatria. » <sup>307</sup>

On retrouve ici exactement les deux définitions de l'idolâtrie mise en avant par Lydgate, explicitées plus haut.

Enfin, Wyclif critique « *the tendency to endow images with magical virtues; and [...] the crass materialism that sometimes surrounded pilgrimage sites* ». <sup>308</sup> En effet, la fin du Moyen Âge est marquée par l'exploitation mercantile des lieux de pèlerinages où les ventes d'icônes « miraculeuses » se multiplient.

Je souhaite alors ici commenter un ajout de Lydgate remarquée par James Simpson dans son analyse du *Pilgrimage* <sup>309</sup>. Lorsque l'allégorie « Avarice » présente sa main « Barat,

---

<sup>305</sup> *ibid*, p.30.

<sup>306</sup> *ibid*, p.30.

<sup>307</sup> *ibid*, p.30.

<sup>308</sup> *ibid*, p.30

<sup>309</sup> James Simpson, « Orthodoxy's Image Trouble » dans V. Gillespie, K. Ghosh, *After Arundel*.

Tricherie, Tricot, Hazart » au pèlerin, elle avoue qu'elle requiert souvent au mensonge afin de vendre et Lydgate ajoute ici quelques vers sur les images absents du texte source :

som tyme by borows and by towns  
I walke about[en] with pardons,  
with relikis, and dedē bones,  
closyd vndar glase and stons:  
I shew them vndar sell and bull,  
and thus the pore people I pull,  
of ther sylvar I make them quite,  
in falsnes I ha so gret delyght.  
(v. 18103-18110)

Il critique ainsi les mécanismes auxquels recourent les marchands de reliques et d'icônes saintes, qui inventent des pouvoirs miraculeux à leurs objets afin de mieux les vendre et de s'enrichir.

Il est alors manifeste que la position de Lydgate est proche de celle de Wyclif, et ce parce qu'il développe une argumentation nuancée en faveur de la vénération des images et n'hésite pas à porter un regard critique. Il n'est pas le seul. D'autres écrivains orthodoxes de la fin du Moyen Âge développent eux aussi un raisonnement critique à l'égard des images. Richard Fitzralph, archevêque d'Armagh dénonce ainsi, dans un sermon de 1356,<sup>310</sup> la tendance qu'ont les Chrétiens à oublier que les images ne sont pas la divinité elle-même, se rendant alors coupable d'idolâtrie. Il se montre également intransigeant à l'égard des gardiens de lieux de pèlerinages qui se laissent aller à l'avarice.

## **B. Le dîner de « Moïse » : l'orthodoxie de l'Eucharistie**

### **1. La place de l'Eucharistie dans l'« hérésie »**

Avant de prendre la route pour la Jérusalem Céleste, le pèlerin est initié aux différents sacrements et l'un d'entre eux occupe une place considérable dans le récit :

---

<sup>310</sup> Gerald Robert Owst, *Preaching in medieval England: an introduction to sermon manuscripts of the period c. 1350-1450*, New York : Russell & Russell, 1965, p.140-143.

l'Eucharistie. Plus de 1 500 vers du poème de Deguileville (v. 1839-3510) et plus de 3 000 vers du poème de Lydgate (v. 3231—6234) sont consacrés au dîner organisé par « Moïse » au cours duquel l'évêque transforme le pain et le vin en chair et en sang.

Certes, le dogme de l'Eucharistie n'est pas la seul à être évoqué pendant le repas. Les allégories « Pénitence » et « Charité » font également leur apparition pendant le festin. Cependant, la transsubstantiation opérée par le vicaire occupe la plus grande part du récit et le miracle est explicité à divers moments de la narration. La description de la « mutation » s'ensuit d'un débat entre « Nature » et « Grâce-Dieu » au sujet de leurs pouvoirs respectifs. Plus tard, la communion soulève des questions chez le narrateur, questions auxquelles « Grâce-Dieu » s'attache à répondre le plus précisément possible. Enfin, le récit d'une dispute entre Aristote et « Sapience » au sujet de la présence réelle du Christ dans l'hostie consacrée vient clore l'examen du sacrement.

Institutionnalisées par les différents conciles de l'Église, la transsubstantiation du pain et du vin en chair et en sang et la présence réelle du Christ dans l'hostie après sa consécration sont des conceptions théologiques complexes, qui font du dogme eucharistique un sujet de débat fréquent au Moyen Âge. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, malgré la *Somme théologique* explicative de Saint Thomas d'Aquin, la discussion est toujours bien vivante, comme en témoignent les figures de Guillaume d'Ockham et Nicolas d'Autrécourt, condamnés respectivement quelque peu avant la première et la seconde rédaction du *Pèlerinage*. Cela explique certainement la volonté de Deguileville de donner une grande place au sacrement de l'Eucharistie dans son ouvrage et le désir du poète normand d'éclaircir les complexités du dogme avec minutie.

Cependant, au XV<sup>ème</sup> siècle, dans l'Angleterre lancastrienne, le texte moyen-français traduit par Lydgate résonne différemment. Sous la plume du moine de Bury-St-Edmunds, dans un contexte de répression de l'hérésie « lollarde », le dîner de Moïse prend une tout autre dimension.

En effet, Wyclif passe les dernières années de sa vie à réfuter le principe de « transsubstantiation ». Il refuse de croire à un changement de substance effectif au moment de la consécration du pain et du vin et préfère donc admettre une présence « symbolique » et non réelle du Christ dans l'hostie consacrée : « *Caro Christi et sanguis*

*solum spiritualiter sunt comedendi* ». <sup>311</sup> Après avoir longtemps soutenu une position similaire à celle de l'Église orthodoxe, « *The Morning Star of the Reformation* » fait volte-face à la fin de sa carrière mais ce revirement tardif n'empêche pas à la conception « hérétique » d'avoir un impact considérable sur le mouvement lollard.

Cela s'explique par la place conséquente que le théologien donne à la question eucharistique dans son œuvre après la publication de *De Eucharistia* en 1381. Johann Loserth affirme ainsi :

« Of the more important of those writings of Wyclif that were produced during the three last years of his life, there is scarcely a single one in which mention of the Eucharist is not made. [...] He usually deals with it at considerable length, and very often to a greater extent than is necessary for the purpose of his treatise ». <sup>312</sup>

Les idées développées par Wyclif dans le *De Eucharistia*, le *Triologus*, le *De Confessione* ou encore le *De Aspostasia* et le *De Blasphemia* sont alors reprises par les Lollards qui font du reniement de la transsubstantiation un point constitutif de leur doctrine et le sujet de la quatrième de leurs *Conclusions* :

« The Fourth Conclusion that most harms the innocent people is this : That the sacrament of bread induces all men but a few to idolatry, for they ween that Christ's body, that never shall out of heaven, by virtue of the priest's word should be essentially enclosed in a little bread, that they show to the people. » <sup>313</sup>

Le refus du dogme eucharistique devient alors une composante essentielle de l'« hérésie » lollarde comme en témoigne les tentatives de répressions « orthodoxes ». Miri Rubin rappelle ainsi :

« In his *Chronicon*, Henry Knighton reported that the Blackfriars council of 1382 placed the acceptance of eucharistic orthodoxy at the centre of the requirements made of suspected Wycliffites » <sup>314</sup>

---

<sup>311</sup> Johann Loserth et Frederic David Matthew (éd.), *Johannis Wyclif de Eucharistia tractatus major: accedit tractatus de Eucharistia et poenitentia sive de confessione*, Londres : 1892, xiii.

<sup>312</sup> Johann Loserth et Frederic David Matthew (éd.), *Johannis Wyclif de Eucharistia tractatus major: accedit tractatus de Eucharistia et poenitentia sive de confessione*, Londres : 1892, iii.

<sup>313</sup> Anne Hudson (éd.), *Selections from English wycliffite writings*, Cambridge : 1978, p.26.

<sup>314</sup> Miri Rubin, *Corpus Christi: the Eucharist in late medieval culture*, Cambridge : 1991, p.327.

C'est par ailleurs, le point le plus attaqué par les « orthodoxes ». L'historienne souligne ainsi que les « *Anti-Lollards tracts such as the Dominican John's Ferretra sacramenti [...] were often devoted solely to combating Lollard eucharistic error* »<sup>315</sup>.

Le lecteur contemporain de Lydgate a donc très peu de chance d'ignorer la remise en question du dogme eucharistique par Wyclif et ses disciples ainsi que la place du sacrement dans le débat théologique du siècle.

En commentant plusieurs extraits du dîner de Moïse, je souhaite démontrer comment la traduction de Lydgate vient remettre en cause plusieurs conceptions « hétérodoxes » des Lollards et réaffirmer l'« orthodoxie » telle qu'elle est conçue par l'Église de Thomas Arundel.

Avant de discuter des modifications apportées par Lydgate au texte-source, je souhaite premièrement commenter la difficile traduction du phénomène de « transsubstantiation », traduction que le poète moyen-anglais semble pourtant réaliser avec succès.

## 2. Traduire la « transsubstantion »

Le terme de « mutation » (v. 1863, 1871, 1960 etc.), employé par le narrateur pour décrire le miracle opéré par Moïse et réutilisé par « Nature » et « Grâce-Dieu » dans leur débat, est facilement traduit par un calque en moyen-anglais. Une exception mérite cependant d'être notée. Lorsque « Nature » évoque son pouvoir de « mutation » au vers 1960, le terme « *transmutatyoun* » est employé par Lydgate (v. 3440). Le préfixe « trans » vient alors mettre l'accent sur la « trans-formation » d'une substance en une autre, sur le passage d'un état à un autre.

Plus difficile est la traduction du verbe « muer », (v.1855, 1857 etc.) utilisé dans le même contexte, qui, lui, n'a pas d'équivalent moyen-anglais. Alors que, le *Dictionnaire du moyen français* le rappelle, « muer » peut sous-entendre « une idée de transformation » mais surtout « une idée de substitution »<sup>316</sup>, il fallait trouver à Lydgate un terme qui puisse

---

<sup>315</sup> *ibid*, p.327.

<sup>316</sup> « Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) - ATILF - CNRS & Université de Lorraine -, (22/06/2022), [http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=muere;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu\\_dmf;;ISIS=isis\\_dmf2020.txt;MENU=menu\\_recherche\\_dictionnaire;OUVRIR\\_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;s=s140518c8;LANGUE=FR;](http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=muere;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmf;;ISIS=isis_dmf2020.txt;MENU=menu_recherche_dictionnaire;OUVRIR_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;s=s140518c8;LANGUE=FR;)

traduire les deux sens et suggérer le remplacement d'une substance par une autre. Le poète moyen-anglais fit alors l'excellent choix de traduire le terme par l'expression « *turn to* » ou « *turn into* », (v.3262, 3265 etc.) en fonction des besoins de versification. L'entrée du *MED*<sup>317</sup> « *turnen* » rappelle alors que le « *phrasal verb* » peut signifier « *change (into a different state)* » ou encore « *To take on a new aspect; also, change in appearance, form, or aspect* » mais surtout « *to change in substance; undergo transmutation from one substance (into another) either through natural processes or supernatural intervention* ».

Enfin, je souhaite commenter les modifications stylistiques effectuées par Lydgate dans la tirade de « Nature ». Alors qu'elle vient de faire un parallèle entre le pouvoir de « Grâce-Dieu », « *transforme hem neue* » (v. 3426) et le sien, « *makē transmutacyouns* » (v.3440), « Nature » commence à décrire son pouvoir de « transmutation » au cours des saisons. Or, tandis qu'en moyen français, elle explique « rien en estat ne laisse ester » (v. 1962) et « nouvelles choses fais venir / Et les viez choses departir » (1965-1966), en moyen anglais l'Allégorie décrit ainsi ses facultés : « *leue no thyng in on estat* » (v. 3446) et « *make alday thyngēs neue /The olde, refresshyng off her hewe.* » (v.3449-3450). Si le sens est conservé, la traduction insiste davantage sur le passage d'une substance en une autre. Si la différence entre « laisser en état » et « laisser en un état » peut s'expliquer par des questions de métriques, il faut tout de même commenter qu'en moyen anglais « Nature » rend le « vieux » en « neuf », autrement dit transforme le « vieux » en « neuf » alors qu'en moyen français, « Nature » « crée » seulement du « neuf » ou « met fin » au « vieux ». De même, alors que chez Deguileville « La terre de [s]es robes est » (v. 1967), chez Lydgate « *The erthe [she] clothē, yer by yer, /And refreshe hym off hys cher* » (v. 3451-3452), le « vieux » redevient « frais ». La métaphore s'étend alors sur plusieurs lignes.

Mais ce n'est pas ainsi que Lydgate peut réaffirmer la présence réelle dans l'hostie consacrée ou critiquer la doctrine des Lollards, mais plutôt par des modifications de « sens ».

### 3. L'actualité du débat théologique

Pour commencer, il faut noter que le texte de Deguileville a une forme d'actualité, simplement de par le contexte de foisonnement de l'« hérésie » lollarde et de

---

<sup>317</sup> « *turnen* - Middle English Compendium », (22/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED47404/track?counter=9&search\\_id=17580896](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED47404/track?counter=9&search_id=17580896).



l'intransigeance de sa répression. Lydgate n'a donc pas besoin de grandement modifier le texte-source. Il lui suffit parfois d'insister simplement sur un concept pour que l'« orthodoxie » soit rappelée et l'« hétérodoxie » rejetée.

Par exemple, la présence et l'intervention des allégories « Nature », « Raison » et « Aristote » dans le texte normand suffisent seules à rejeter l'« hérésie » lollarde. Wyclif maintient que croire en la présence réelle du Christ « *overturns grammar, logic and natural science* »<sup>318</sup>. Dans son ouvrage sur les Lollards, Richard Rex rappelle également que, pour les « hérétiques », il était impossible que les « accidents » du pain et du vin, i.e leurs formes, couleurs et aspects soient maintenus si la substance était modifiée, tout ceci en raison de la pensée aristotélicienne : « this was impossible according to the Aristotelian physics which provided the terms of the discussion ». <sup>319</sup> Lorsque « Raison » déclare au sujet de l'Eucharistie.... :

Ci me fault mon entendement  
Et mon sens tout entierement.  
Avugle suis, goute n'y voi,  
Nulle rien n'y sçay plus que toy.  
Onques mais si esbaÿe  
Ne fu en toute ma vie ! \*  
(v.1879-1884)

... Deguileville affirme ainsi que ce n'est pas de la raison qu'il faut user pour percer le mystère dogme eucharistique.

Quelques vers plus tard, « Nature » se plaint que « Grâce-Dieu » ose « remuer [s]es ordenances » (v. 1919-1920) et daigne « [s]es usages transmuer » (v. 2061). Elle se fait alors réprimander par l'amie du pèlerin qui lui rappelle qu'elle a « seigneurie / De tout muer » (v. 2182-2183). Il est alors justifié ici que l'Eucharistie « *overturns [...] natural science* ».

L'apparition de la figure médiévale de la logique, Aristote, qui ne comprend pas comment le pain et le vin, si petit en apparence, puissent contenir un si grand bien et qui se fait raisonner par « Sapience », vient clore l'examen du dogme eucharistique. Une fois

---

<sup>318</sup> Robert Vaughan, John Blackburn, Robert Ashton, (éd) *Tracts and treatises of John de Wycliffe, D.D.: With selections and translations from his manuscripts, and latin works.*, Londres : 1845, p. 143

<sup>319</sup> Richard Rex, *The Lollards*, Houndmills : 2002, p.44.

Aristote convaincu de la présence réelle du Christ dans l'hostie consacrée, les Lollards n'ont plus aucun argument contre l'« orthodoxie » du dogme eucharistique.

L'argument de « Nature » qui vient rappeler que « Grâce-Dieu » est « *Ageynst Nature* » (v. 3587) et « *Ageyn Reason* » (v. 3569) est le seul ajout de Lydgate dans le débat de « Nature » et « Grâce-Dieu » qui vient discréditer plus en avant la doctrine « hérétique » de par la réprimande que subit l'allégorie. Une éventuelle assimilation de « Nature » aux Lollards sera commentée plus loin.

Dans un chapitre consacré aux figures de l'artisanat dans le *Pilgrimage*<sup>320</sup> Lisa H. Cooper montre également comment il suffit à Lydgate de souligner ce qui est déjà sous-entendu dans le texte moyen-français pour commenter le débat théologique contemporain.

« Deguileville following what was by the fourteenth century a well-established philosophical and literary tradition, makes his Nature [...] unquestionably an artisan »

Cependant :

« it is now widely accepted that the rank and file of those for whom the “heresy” held appeal were of the artisan class »<sup>321</sup>

Les artisans avaient tendance à se frayer une place dans un débat théologique qu'ils ne maîtrisaient pas. Le texte anti-Lollard, *Friar Daw's Reply* sonne en effet comme un avertissement :

And so carpenters ne sowters, card-makers ne powchers,  
Drapers ne cutellers, gi`r`delers, coferers, ne coruysers,  
Ne no manere of artificeris, Qis sacrament mowe treten,  
But the privitye of presthode wer prickid in her soulis.

(v. 864- 867)<sup>322</sup>

Après avoir commenté les « *transformative skills* »<sup>323</sup> de « Nature » dans le texte moyen-français, l'historienne des arts s'intéresse alors à l'usage inhabituel des termes

---

<sup>320</sup> Lisa H. Cooper, Andrea Denny-Brown (éd.), *Lydgate matters: poetry and material culture in the fifteenth century* : 2008, p.89-111.

<sup>321</sup> *ibid*, p. 93-94

<sup>322</sup> Peter Lorrinan Heyworth (éd.), *Jack Upland: friar Daw's reply and Upland's rejoinder*, Londres : 1968, p.99.

<sup>323</sup> Lisa H. Cooper, Andrea Denny-Brown (éd.), *Lydgate matters: poetry and material culture in the fifteenth century* : 2008, p. 94

« coustume » (v.1900), « usages » (v. 1900) et « ordenances » (v. 1920) pour évoquer la juridiction outrepassée par « Grâce-Dieu », vocabulaire technique qui apparaît cependant fréquemment dans les statuts des guildes.<sup>324</sup> « *Lydgate, faced with introducing this debate to an English audience, capitalized upon on what must have seemed like a ready-made ideological opportunity* »<sup>325</sup> argumente-t-elle en évoquant les termes « *fraunchyse* » (v.3372), « *fredam* » (v. 3399) et la traduction du « mien » (v. 1918) par « *lyberte* » (v.3374), trois noms qu'elles caractérisent ainsi :

« especially when they occur in a debate that concerns, however allegorically, the manufacture of and trade in a comestible like bread—come freighted with an undeniable artisanal and mercantile weight. »<sup>326</sup>

Elle conclut alors :

« Lydgate's changes to Deguileville's poem serve to make even clearer than does the French version of the episode that Nature, an artisan who dares to challenge the material miracle at the center of the Christian faith, is in the wrong. Subject to theological defeat, Nature is forced to recant what is, if not explicitly heretical, then certainly a rebellious attitude toward doctrinal orthodoxy and spiritual authority. »<sup>327</sup>

#### 4. Explication de la « transsubstantiation » : la prise de position de Lydgate

Une « augmentation » de Lydgate illustre plus clairement la volonté du poète de corriger l'« hérésie » lollarde et de redéfinir une « orthodoxie » du dogme eucharistique. Lorsque le narrateur observe la communion des pèlerins avant leur départ pour la Jérusalem Céleste, il ne comprend pas pourquoi les voyageurs se sentent si rassasiés par un si petit repas. Il interpelle alors « Grâce-Dieu » qui lui explique le dogme de transsubstantiation. (Cf. annexe 4). Les 85 vers de Deguileville (v. 2907-2992) sont traduits par 174 vers chez Lydgate (v. 5209-5382).

##### a. Assimilation de « Nature » avec les Lollards

Dans un premier temps, je souhaite argumenter que la réponse de « Grâce-Dieu » comporte une critique sans détour du mouvement lollard. Pour commencer, un ajout du

---

<sup>324</sup> *ibid*, p.94

<sup>325</sup> *ibid*, p.92

<sup>326</sup> *ibid*, p. 95-96

<sup>327</sup> *ibid*, p.97

poète moyen-anglais vient sous-entendre que le dogme de transsubstantiation n'est pas accepté par tous. En moyen français « Grâce-Dieu » explique au narrateur :

Ce relief cy qui est donnés  
Une heure est « char » et « sanc » nommés,  
Une autre est dit et « pain » et « vin » »  
(v. 2911-2913),

...Ce que Lydgate traduit et amplifie largement :

Thys ylkē vertuous releff,  
Som whyle (who yt vnderstood)  
Ys ynamyd flesshe & blood,  
And som tymē (tak good heed,)  
Yt ys ycallyd wyn & bred  
(v. 5216-5220).

La parenthèse « *who yt understood* » dénonce les incrédules qui refusent de croire en la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie.

Bien que cet ajout puisse s'expliquer pour des raisons de versification, ce n'est pas le cas de l'attaque plus directe que l'on retrouve quelques vers plus bas.

Tandis qu'en moyen français « Grâce-Dieu » rappelle brièvement les reproches que Nature lui a fait plus haut :

Pour quoy Nature a moy tença  
Durement et se courrouça  
(v. 2921 – 2922)

En moyen anglais, l'amie du pèlerin s'épanche beaucoup plus :

Wher-off nature was ryht wroth;  
Anger made hyr hertē ryve,

And ther-vp-on gan with me stryve:  
 She knewe no ferther (thys, the ffyn)  
 But that yt was ay bred & wyn.  
 'Thow shalt wel knowë how that she  
 Sawh nat the gretë pryvyte,  
 ffor lakkyng off dyscrecyoun,  
 Off thys ylke mutacyoun,  
 (v. 5232-5240)

Il faut noter que Lydgate attribue des opinions à Nature que cette dernière n'a jamais exprimées. « Grâce-Dieu » affirme en effet que Nature « *knewe no ferther/ But that yt was ay bred & wyn* ». Or Nature n'a jamais expliqué qu'elle croyait que la chair et le sang était « toujours » pain et vin, même en moyen anglais. Elle a simplement reproché à « Grâce-Dieu » d'empiéter sur son domaine, « *medle of my fraunchyse* » (v. 3372) et de modifier ses ordonnances « *chaungen my vságes* » (v. 3629). Ce sont Wyclif et ses disciples qui affirment que le pain et le vin reste pain et vin après la consécration. « *The Morning Star of the Reformation* » intitule respectivement un des arguments de son *De Blasphemia*<sup>328</sup> et un des chapitres de son *Dialogus*<sup>329</sup> « *The substance of the bread remains after consecration, contrary to what they maintain* » et « *Showing that the bread remains bread after consecration* ». « Nature » est assimilé aux « Lollards » que Lydgate attaque directement. Il s'en prend cruellement à leur manque de discernement et d'intellect lorsqu'il affirme que Nature « *saw nat the gretë pryvyte, / ffor lakkyng off dyscrecyoun/ Off thys ylke mutacyoun* » et « *knewe no ferther* ». (v.5235)

b. Réaffirmation de l'« orthodoxie » de la transsubstantiation

Par ailleurs, Lydgate défend l'« orthodoxie » de la transsubstantiation dans cet extrait. Il rappelle la vertu de la transsubstantiation lorsqu'il ajoute « *Touchyng thys merveillous vertu* » (v. 5210) pour introduire la réponse de Grâce-Dieu et qualifie le « relief » de « *vertuous* » (v. 5216) quelques vers plus bas. Par ailleurs, le poète moyen-anglais insiste

<sup>328</sup> Thomas Arnold (éd), *Select English works of John Wyclif*, Oxford : 1869, p.404.

<sup>329</sup> Robert Vaughan, John Blackburn, Robert Ashton, (éd) *Tracts and treatises of John de Wycliffe, D.D.: With selections and translations from his manuscripts, and latin works.*, Londres : 1845, p. 138

sur l'authenticité de la transmutation du pain et du vin en chair et en sang. Nous pouvons par exemple remarquer la traduction de « Char et sanc est en vérité » (v. 2915) par « *fflessch & blood yt ys no doute* » (v. 5245) . La forme négative a ici plus de force de conviction puisqu'elle rejette en amont tout doute que pourrait former le pèlerin-narrateur à l'égard du dogme eucharistique. Plus révélateur est l'ajout du vers « *Thys ys trewe, & verray soth ;* » (v. 5231) pour conclure l'explication de la transsubstantiation.

*c. L'argumentation de Lydgate*

Pour convaincre le pèlerin-narrateur du changement effectif de substance, Lydgate s'appuie sur une argumentation plus construite que celle de Deguileville. Tout d'abord, en moyen anglais, « Grâce-Dieu » affirme que son exposition du principe de transsubstantiation repose sur des preuves, « *evydence & preff* » (v. 5215), une addition du poète moyen-anglais par rapport au texte-source. Pour faire entendre le principe de transmutation au pèlerin, « Grâce-Dieu », argumente que ce dernier doit se méfier de sa vue, son odorat, son goût et son toucher. Il ne peut faire confiance qu'à son ouïe. Ce raisonnement de 65 vers chez Deguileville (v. 2927-2992) est traduit par 141 vers chez Lydgate (v. 5241- 5382) et je souhaite ici commenter les modifications effectuées par le poète moyen-anglais.

Pour commencer, le poète moyen-anglais insiste davantage sur la nécessité de ne pas se fier aux apparences, aux « accidents ». En effet, « *Sē au taster ou au v[ë]oir, / A l'oudourer ou au gouster/ Et pain et vin te puet sembler* » (v. 2928-2930), est traduit par Lydgate :

**« And lat nat meve the outwardly  
Thogh that yt shewē outward so  
In touch & syhtē bothē two,  
Also in tast & in smellynge  
Lych bred & wyn Resemb[e]lynge  
Outward, as by apparence;»  
(v.5244-5249).**

Par ailleurs, l'argumentation de Lydgate repose sur une opposition plus claire entre les « iii sens deceüs » (v. 2931) et « le sens d'ouïr » (v. 2935). Le poète moyen-anglais utilise des mots de même racine pour mieux opposer la perception des différents sens.

Tandis que le dernier est résumé en ce vers unique « **Aparceved** hath so wel, » (v. 5269), les quatre premiers sont ainsi décrits :

Thy fowrē wyttys (lerne of me)  
 ffynally **deceyved be,**  
 Off verray foly they be blent,  
 That they ha noon Entendement,  
 The trouthē trewly to **conceyve;**  
 Swych dyrknesse hem doth **deceyve**  
 (5251-5256)

Les uns de ne font que décevoir et peinent à concevoir tandis que l'autre aperçoit très bien. Par ailleurs il répète le terme « *knowelychyng* » dans les expressions « *ffor lak, pleyly, of knowelychyng* » (v. 5269), pour évoquer le manque de discernement de l'odorat, du toucher, de la vue et du goût, et « *When they ha lost ther knowelychyng* » (v. 5267) pour rappeler que l'ouïe vient combler les manques des quatre autres sens. La répétition est, il est vrai, le moyen que privilégie Lydgate pour faire entendre son raisonnement. En effet, quelques vers plus bas, Deguileville rappelle que Isaac fut berné par tous ses sens hormis l'ouïe quand il lui fallut reconnaître son fils Jacob qui avait pris la place d'Esau. Or, Lydgate amplifie grandement le passage et insiste avec force sur les « quatre sens déceü » (v. 20946) par une répétition des dits sens, « *ffor Touch & smellyng wer agon* » (v. 5291), « *In touch, in tast, & in smellyng, / In syghte also* » (v. 5301-5302), « *Off Touch, & tast, smellyng, & syht* » (v. 5311) et sur l'ouïe par une répétition du nom « *heryng* » (v. 5302 ; v. 5313). La majeure partie de l'« augmentation » repose ici sur la répétition. Pour donner « *evydence & preff* » à son argumentation, Lydgate ajoute également une citation de la Bible (Gn 27 : 22) :

« Dixit Isaac: Vox quidem, vox Jacob est: sed manus, manus sunt Esau » (Vulgate)

Cependant, il se répète à nouveau et modifie quelque peu le verset pour insister sur le sens déçu et le sens perceptif.

The voys of Iacob semeth me;  
 Off Esau, the handys be;  
 I here Iacob speken wel;  
 But the handys that I fel,  
 The handys ben off Esau.  
 (v. 5305-5309)

Je voudrais terminer ce commentaire par l'analyse de modifications effectuées par Lydgate lorsque « Grâce-Dieu » introduit son exposition. Alors qu'en français, l'amie du pèlerin lui demande « Or **entent** et je te **diray** » (v. 2909), en moyen anglais l'insistance est mise sur l'ouïe « *herkene now and ley to here* » (v. 5212). De même, lorsque Deguileville fait appel à l'intelligence du pèlerin, « Et bien est **voir** qu'il fu jadis / Et pain et vain », (v. 2917-2918), Lydgate préfère ignorer la vue qu'il traduit autrement, « **knows** well certayn » (v.5227). Quand le texte normand évoque également que le pèlerin **voit** (v. 2918) la mutation, le texte du moine de Bury-St-Edmunds passe sous silence cette évocation du sens et affirme simplement « *Moyeses [...] Up-on hys table [...] hath touryd yt to flesh & blood* ». (v.5228-5230).

L'argumentation du poète est donc sans faille et c'est parce qu'il lui est possible ici de reprendre un argument des Lollards à l'encontre de la présence réelle du Christ. En effet, dans son *Trialogus*, Wyclif affirme :

« But this heresy would overturn the evidence of those senses without cause; [...] With regard to the evidence of touch in the sacrament, the certainty of experiment, which the heretic will not deny, shows us that this consecrated bread, when but newly baked, differs in its manner of breaking, in the degree of brittleness, and the sort of sound produced in breaking it, from bread that is stale, and which is of greatest toughness in damp weather. Now accidents of this sort, hardness, softness, brittleness, toughness, cannot exist per se; nor can they be the subjects of other accidents [...].

In the same way in the sacrament of the cup, the same applies to the sense of taste, since it may happen that the wine, though retaining at first its taste and sweetness, might, by remaining in the vessel a day, lose its taste and become sour. Now according to the judgment of our taste, and our reason, we must supply a subject of some sort, whose qualities are thus changed. »<sup>330</sup>

---

<sup>330</sup> Robert Vaughan, John Blackburn, Robert Ashton, (éd) *Tracts and treatises of John de Wycliffe, D.D.: With selections and translations from his manuscripts, and latin works.*, Londres : 1845, p.141-142



Le proto-réformateur refuse la possibilité d'« accidents » sans sujet. Autrement dit, si les caractéristiques du pain et du vin sont maintenues, c'est que la substance est toujours la même. Or, le pain et le vin sont toujours perçus par les sens comme pain et vin après la consécration. L'intention de Lydgate de saisir l'opportunité offerte par le texte de Deguileville pour discréditer le raisonnement du « *Morning Star of the Reformation* » et de ses disciples ne fait pour moi aucun doute.

Par sa traduction de la tirade de « Grâce-Dieu », Lydgate réaffirme alors la présence réelle du Christ dans le pain et le vin après la consécration. Mais le poète ne s'arrête pas là car il a besoin d'une validation extérieure qui puisse donner du crédit à son propos. C'est pour cette raison que Lydgate recourt au latin, langue de l'Église, dans sa traduction du débat d'Aristote et « Sapience ».

#### 5. La logique de la « transsubstantiation » : la traduction du débat d'Aristote et Sapience

Après avoir expliqué comment « Sapience » moulut le pain de telle sorte qu'il puisse contenir de quoi rassasier un homme, « Grâce-Dieu » nous raconte comment Aristote se fâcha que sa « maxime » soit « reprouvée » (v. 3135-3136). Autrement dit, Aristote reproche ici à « Sapience » de défier la logique. Une fois convaincu qu'un objet de petite taille peut contenir plus grand que lui, comme le cœur comprend le bien souverain et la tête renferme la mémoire des voyages passés, Aristote demande alors à « Sapience » :

Or me dictes, Dame, dist il,  
Qui l'engin avés si subtil,  
Entendés vous que **locaument**,  
**Vertuement** ou autrement,  
Soient [bien] mises (toutes) ces choses \*  
Es lieux qu'avés dit et (en)closes ?  
(v. 3377-3382)

Ce à quoi elle lui répond :

— Certes, dist elle, locaument  
N'entens je pas, mes autrement.  
Vertuement entent li un,  
Et ymaginaument aucun,  
Et representativement  
Aucunes des choses entent.

[...]

Diversement en lieux petis,  
Aussi ce pain dedens est mis  
C'est a dire, soubz son semblant  
Le bien souverain, qui est tresgrant,  
Non pas voir ymaginaument,  
Non representativement,  
Non vertuablement sens plus,  
Ains y est mis et contenus  
**Corporelment et royaulment**  
**Presentement et vraiment,**  
(v. 3385-3406)

Si la mémoire ne se trouve pas « localement » dans la tête, mais s'y trouve seulement d'un point de vue symbolique, ce n'est pas le cas du pain qui contient « le bien souverain » « corporelment », « presentement » et « vraiment ».

Or, Lydgate traduit l'ensemble de cette manière :

Now, myne ownē lady dere,  
I pray yow,(towchyng thys matere,)

[...]

Telleth me, touchyng thys thyng,  
Vnderstonde ye « **localiter,** »  
Or ellys « **virtualiter?** »

\*\*\*

« I vnderstondē nat, » quod she,

« **Localiter**, »as thow shalt se;  
Thys to seynē, with thy grace.  
He occupieth ther no place.  
Somme vnderstonde certeynly  
That he ys ther **vertuously**;  
Somme seyn « ymaginatiue ; »  
And somme « representatiue, »

[...]

« And evene so, yiff thow take hed,  
Vnder lyknesse off thys breed  
The grettest good most sovereyn  
Ys ther closyd in certeyn;  
Nat only « ymaginatiue, »  
Nouther « Representatiue, »

[...]

Nor « **Virtualiter** » with-outē more;  
But ther yt ys put sothfastly,

[...]

Bothen « **Corporaliter** »  
And also ek « **Realiter**; »  
Bothe « **Presencialiter** »  
And also ek « **Veraciter**; »

(v.6013-6056)

N.B : « Vertuously » vers 6030 est le terme choisi par l'éditeur (F. Furnivall) mais « Virtualiter » apparaît dans le manuscrit Stowe 952

En évoquant « The Eucharistic Poetic Tradition » de John Lydgate, Jennifer Garisson affirme alors :

« Sapience carefully uses Latin adverbs to describe the orthodox doctrine of transubstantiation and primarily uses vernacular literary words, such as “Representatiue” and “Ficcioun” to describe what she

considers to be false and heretical views. It is heretical to view the Eucharist as an allegorical “Ficcious” equivalent to the other fictions that the reader encounters. »<sup>331</sup>

Cependant, ce commentaire n’explique pas l’utilisation du latin « *virtualiter* » à trois reprises. Il est possible que « vertuellement » ait été traduit en latin dans la réplique d’Aristote afin de marquer une plus claire opposition entre « *localiter* » et « *virtualiter* » et que la traduction ait donc été conservée pour la suite du texte.

Quoi qu’il en soit, je souhaite surtout argumenter ici que l’utilisation du latin pour rappeler la présence réelle du Christ dans le pain et le vin ramène le débat dans la sphère théologique, aux mains du clergé et des universitaires. Stéphanie Kammath précise par ailleurs : « *the translation increases the resemblance of the debate to medieval scholastic exchanges.* »<sup>332</sup>. Cependant, la langue de l’Église, garante de l’« orthodoxie » vient également donner une autorité aux propos de « Sapience ».

#### 6. Le pouvoir de « transsubstantiation » de « Moïse » : la légitimation des prêtres

Une dernière « amplification » de Lydgate manifeste clairement l’opposition du poète à l’« hérésie » lollarde et vient rappeler l’« orthodoxie » du dogme eucharistique. Une fois le miracle opéré par « Moïse », le narrateur nous raconte comment l’évêque donne son « pouvoir » de « mutation » à ses « officiaus », (i.e les prêtres) et les invitent à manger avec lui. Les dix vers de Deguileville sont traduits en vingt-deux vers par le moine de Bury-St-Edmunds (Cf. annexe 4).

Pour commencer, en moyen français, Moïse appelle les « officiaus » à dîner « en leur apprenant son savoir / Et en eulx donnant son pouvoir » (v. 1860 -1863), deux éléments que le poète moyen-anglais développe en deux phrases distinctes.

**« En leur apprenant son savoir »** est ainsi traduit par :

« Hys offycerys he gan calle,  
And bad they sholdé komen alle

---

<sup>331</sup> Jennifer Garrison, "John Lydgate and the Eucharistic Poetic Tradition: The Making of Community" dans *Challenging communion: the Eucharist and Middle English literature*, Columbus : 2017, p.169.

<sup>332</sup> Stephanie V. Gibbs Kamath, « Rewriting Ancient Auctores in the Pèlerinage de la vie humaine », in Kablitz, Andreas, Ursula Peters, and Sebastian Riedel. *Mittelalterliche Literatur als Retextualisierung: das Pèlerinage ‘-Corpus des Guillaume de Deguileville im europäischen Mittelalter*. Vol. 52., 2014, p.334

Vn-to dyner; & ek hem tolde  
The maner hooly how they sholde  
Han myght & power enterly  
ffor to maken al redy  
The dyner al so wel as he,  
At duë tyme, in ther degre.  
(v. 3269-3276)

« **Et en eulx donnant son pouvoir** » est alors traduit de cette manière :

« And as they weryn at dyner,  
To hem he gaff pleyedly power  
To maken (in conclusion)  
That merveyllous mutacion, »  
(v. 3277-3280)

L'« augmentation » de Lydgate met clairement l'accent sur le « pouvoir » reçu par les prêtres des mains de « Moïse ». Pour commencer, le poète insiste sur le terme « *power* » qu'il répète et couple avec le nom « *might* » dans sa première phrase. Cependant, il est bien plus révélateur encore que le simple « pouvoir » de Deguileville devienne un plein-pouvoir sous la plume du moine de Bury-St-Edmunds grâce à l'emploi des adverbes « *enterly* » et « *pleynly* ».

Lydgate semble ici s'en prendre directement à la conception « hétérodoxe » des Lollards qui consiste à dévaloriser le pouvoir des prêtres, du fait de la remise en question de leur pouvoir de « transsubstantiation ». « If sacramental bread were like any other bread, then the priestly function [...] was put into question. » nous rappelle Miri Rubin<sup>333</sup>. Autrement dit, puisque les « hérétiques » ne croient pas au changement effectif de substance, ils ne pensent pas que les prêtres puissent réellement transformer du pain en chair ou du vin en sang, et nombreux sont ceux qui minorent alors la puissance et la valeur des ecclésiastiques. « *He seyde, a prestes power was smal /As a Rakers, or swiche an oper wi3te*

---

<sup>333</sup> Miri Rubin, *Corpus Christi: the Eucharist in late medieval culture*, Cambridge : 1991, p.328.

*/And to mak it, hadde no gretter myȝt.* »<sup>334</sup> nous rapporte Thomas Hoccleve à propos de l'hérétique John Badby.

Plus modéré, Wyclif, dans son *De Eucharistia*, affirme que la remise en cause de la « transsubstantiation » ne signifie pas une remise en cause du pouvoir sacerdotal. Cependant, il ne nie pas que l'ecclésiastique n'a qu'un pouvoir « limité » :

« Obiciunt per hoc quod sic vilesceret sacerdotalis potestas cum non habet potestatem [...] faciendi corpus Christi vel sanguinem [...]. Hic dicitur quod primum non sequitur, sed [...] comprehenderetur sacerdotalis potestas in suis limitibus »<sup>335</sup>

Par son « augmentation », Lydgate défend le contraire et si les ajouts des adverbes « *pleynly* » et « *enterly* » peuvent être justifiés par des questions de métriques, ce n'est pas le cas des modifications de sens opérées par le moine de Bury-St-Edmunds qui viennent confirmer l'intention de l'auteur derrière les choix de traduction.

Si la traduction du « **Et en eulx donnant son pouvoir** » garde le sens du texte de Deguileville, ce n'est pas le cas de la première phrase. En effet, le « Moïse » moyen-anglais n'appelle pas ses officiers pour leur apprendre une « science », pour leur apprendre comment faire une mutation. L'évêque moyen-anglais « *Hys offycerys [...] gan calle, / [...] & ek Hem tolde / The maner hooly how they / Han myght & power enterly* ». Il leur apprend seulement qu'ils « doivent » avoir ce pouvoir « pleinement ». Non seulement le sens est transformé mais l'utilisation du modal « *sholde* », défini par le *Middle English Compendium* comme « *expressing what is appropriate, reasonable, right* »<sup>336</sup> montre bien la volonté de Lydgate de définir ce qui est approprié, bon, bref, ce qui est « orthodoxe » au premier sens du terme.

Lydgate ne s'arrête pas là dans son rappel à l'ordre des Lollards et dans sa redéfinition de l'orthodoxie. Lorsque l'évêque donne à manger aux prêtres et les invite à se joindre à lui, le poète moyen-anglais traduit « Puis donna a toux a manger / De ce nouvel mes sens danger » (v.1865-1866) par « *He Gaff to etyn to hem alle / [...] Thys newē metē most vnkouth, / Mynystrng yt in-to ther mouth.* » (v.3283-3286). L'ajout du dernier vers n'est pas anodin car il lui permet d'utiliser le gérondif « *mynystryng* » et de faire ainsi un jeu de mot.

---

<sup>334</sup> *ibid.*

<sup>335</sup> J. Wycliffe, *Johannis Wyclif de Eucharistia tractatus major*, p.15.

<sup>336</sup> « shulen - Middle English Compendium », (20/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED40162/track?counter=1&search\\_\\_id=17530724](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED40162/track?counter=1&search__id=17530724).

Le *Middle English Compendium* rappelle en effet que « *ministren* » signifie premièrement « *To be of service* » ou « *To serve at the table* » mais prend également souvent le sens de « *perform religious rites, provide religious services [...] to administer (a sacrament)* »<sup>337</sup> qui explique la définition de « prêtre » souvent donné au terme « ministre ».<sup>338</sup> Lydgate semble ici vouloir rappeler le rôle du prêtre qui est d'accomplir les rites religieux et d'administrer les sacrements.

Cet ajout de Lydgate vient toujours s'opposer à la conception « hérétique » qui consiste à dévaloriser le « pouvoir » des prêtres. En effet, nous avons vu plus haut que si Wyclif est modéré, John Badby va plus loin dans ses propos et Miri Rubin nous rappelle que « *Following the rejection of sacerdotal-sacramental efficacy to its logical end could produce further critical views on the laity's need for the clergy* ». <sup>339</sup> Autrement dit, certains « hérétiques » ne comprenaient pas l'utilité d'un prêtre et ne pensait pas avoir le besoin d'un ecclésiastique pour accomplir « *the sacrament of the altar* ». Ainsi, au cours d'un procès tenu dans le comté de Norwich, John Godesell, un parchementier, s'exclame « *every faithful man and woman is a priest and has full power to confect Christ's body as much as any priest* ». <sup>340</sup> Le gérondif « *mynstryng* » vient ici rappeler la médiation nécessaire d'un prêtre pour administrer les sacrements ».

Je voudrais terminer l'examen de cet extrait par quelques remarques isolées. L'adjectif « *hooly* » au vers 3272 vient également mettre l'accent sur la sainteté d'un sacrement alors remis en question par les jusqu'au-boutistes « hérétiques ». Par ailleurs, l'ajout de l'expression « *in ther degree* » au vers 3276, lorsque « Moïse » délègue son pouvoir aux prêtres, insiste sur la hiérarchie qui existe au sein de l'Église, hiérarchie remise en cause par Wyclif et son *De Dominio Divino*. Enfin, le dernier vers de Deguileville « Et du sanc but, voiant mes yeulx. » (v. 1868) est traduit « *And of the blood he drank ther-to. /I sawh yt with myn Eyen cler.* » par Lydgate qui ajoute l'adjectif « *cler* » pour convaincre les

---

<sup>337</sup> « *ministren* - Middle English Compendium », (20/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27842/track?counter=3&search\\_\\_id=17530724](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27842/track?counter=3&search__id=17530724).

<sup>338</sup> « *ministre* - Middle English Compendium », (20/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27841/track?counter=1&search\\_\\_id=17530724](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27841/track?counter=1&search__id=17530724).

<sup>339</sup> M. Rubin, *Corpus Christi*, p.328.

<sup>340</sup> Norman P. Tanner (éd.), *Heresy trials in the Diocese of Norwich: 1428-31*, éd. par Norman P. Tanner, Londres: 1977, p.61.

incrédules de la réalité de la transsubstantiation. Le narrateur promet avoir vu Moïse boire du sang.

#### 7. Le diner de « Moïse » : l'eucharistie défendue par Thomas Arundel

Je souhaite alors conclure mon examen par une référence au *Mirror of the Blessed Life of Jesus Christ*, traduction moyen-anglaise des *Meditationes Vitae Christi* de Pseudo-Bonaventure, approuvée par Thomas Arundel dont l'appréciation est rappelée dans dix-neuf manuscrits. Cette « Belle Infidèle » attaque directement les Lollards et les reprend sur certains points de doctrine dont l'Eucharistie :

« þe disciples of Anticrist þat bene clepede Lollardes, hauen made mich dissension & diuision in holy chirch, & putte many men in to errour of þis blessed sacrament, by þe fals doctrine of hir maistere þe which þorh his grete clergy & kunnyng of philosophye was deceyuede, in þat he ʒaf more credence to þe doctrine of Arestotele þat stant onely in naturele reson of man, þan he dide to þe doctrine of holy chirche & þe trewe doctours þerof touching þis precieuse sacrament. ». <sup>341</sup>

For Aristotle techeþ as kyndely reson acordeþ þaþ þe accidentes of brede or wyne [...] mowe not be bot in [þe] substance of brede or wyne after hir kynde. [...].

And for als miche as þis doctrine of holy chirch is aʒeynus þe principales of philosophic þat is naturele science þerfore þe forseide maister of Lollardes reproved it & scomede it. »

Ici l'auteur dénonce les Lollards qui, en suivant Wyclif, ont préféré se fier à la science naturelle, ont préféré écouter Aristote et son refus « logique » des « accidents » sans sujet plutôt que de croire en la doctrine « orthodoxe » établie par l'Église. Le refus de la présence réelle du Christ dans le pain et le vin après la consécration en font, affirme-t-il, des disciples de l'Antéchrist. Il s'agit d'une critique bien plus directe que celle de Lydgate, qui, nous avons pu remarquer dans cette étude, en saisissant l'opportunité du texte-source qui comportaient déjà les allégories « Nature », « Aristote » et « Sapience », est capable lui aussi, par ses modifications, ses additions et ses silences de rejeter la doctrine « hétérodoxe » des Lollards et de réaffirmer l'orthodoxie du dogme eucharistique. Subtile, la dénonciation de Lydgate inclus également des commentaires sur la nécessaire médiation d'un prêtre pour l'administration du sacrement, sur le lien entre « hérétiques »

---

<sup>341</sup> Michael G. Sargent (éd), *The mirror of the blessed life of Jesus Christ: a reading text*, Exeter : 2004, p.236.



et « artisans » ou encore sur l'impossibilité de se fier à ses sens, tout cela en donnant autorité à son propos. Bien que confrontés à deux styles d'écriture différents, force est de constater qu'entre 1401, date de rédaction estimée du *Mirroir* par Nicholas Love, et 1422, les préoccupations des écrivains de la « *Vernacular Theology* » n'ont pas changé.

## Chapitre II : L'influence du commanditaire sur les vers du *Pilgrimage*

### La défense de l' « orthodoxie » : le rôle du « poet laureate »

En attaquant l'hérésie lollarde et en réaffirmant l'orthodoxie chrétienne, John Lydgate soutient l'idéologie de la dynastie lancastrienne et de son bras droit, l'archevêque de Canterbury. La publication, en 1401, du *De Haeretico Comburendo*, travail collaboratif du roi Henri IV et de Thomas Arundel, est rapidement suivi des procès de William Sawtry et John Badby, condamnés au bûcher. Richard Rex rappelle :

« The proceedings against both Sawtry and Badby were highly public affairs, conducted before Convocation in London in a fashion which was obviously designed to maximise their impact and to put the royal rejection of Lollardy beyond any possible doubt. »<sup>342</sup>

Le règne d'Henri V est, quant à lui, essentiellement marqué par la rébellion de son ancien frère d'armes, John Oldcastle. Alors que l'archevêque de Canterbury obtient les preuves de son hérésie en 1413, le coupable parvient à s'échapper de la Tour de Londres et devient la figure de proue d'une révolte lollarde. La répression se veut intransigeante et les sympathisants du séditieux sont jugés et condamnés en nombre avant l'arrestation et la mise à mort d'Oldcastle lui-même en 1417.

Mais le poète moyen-anglais semble également défendre l'orthodoxie du comte de Salisbury qui a intérêt à se distancier de son père, John Montagu, dont la vie est ici résumée par le chroniqueur Walsingham :

« The earl of Salisbury, who all his life had been a supporter of the Lollards, and had belittled, despised and laughed at images, canon law and the sacraments, died, so it was said, without the sacrament of confession. »<sup>343</sup>

Afin de ne pas être associée aux opinions « hérétiques » de son père, il est très probable que le commanditaire du *Pilgrimage* ait imposé à Lydgate que la traduction atteste de son « orthodoxie ».

---

<sup>342</sup> Richard Rex, *The Lollards*, Houndmills : 2002, p.84.

<sup>343</sup> James Gordon Clark (éd.), *The Chronica maiora of Thomas Walsingham, 1376-1422*, Woodbridge : 2005, p. 316.

Dans son commentaire sur l'allégorie « Idolâtrie », Michael Camille nuance et explique :

« We cannot know if the lengthy additions made by Lydgate to Deguileville's description of Idolatry [...] were responses to specific cues given by a patron or the special environment for image discourse in England in the 1430's »<sup>344</sup>.

Cependant, je me place ici du côté de Shanon Gayk, qui affirme dans son commentaire sur la même allégorie :

« It seems safe to say that Montagu the younger did not hold his father's views on images. [...] the commissioning of this translation may have served as a testament to Montagu's orthodox piety. »<sup>345</sup>

Une étude de la traduction moyen-anglaise du *Pèlerinage de Vie humaine* se doit certes de prendre en compte le contexte culturel et religieux dans lequel l'œuvre a été composée mais nécessite également quelques considérations sur le cadre de production du poème. Le *Pilgrimage* résulte avant tout de la commission d'un patron aristocratique et de l'engagement d'un poète « laureate ».

Derek Pearsall utilise le premier cette expression pour désigner le moine de Bury-St-Edmunds. <sup>346</sup> « *In the later Middle Ages [...] writers became attributed with distinction and eminence, reviving the ancient Greek custom of crowning poets and heroes with the laurel of Apollo (hence « laureate »)* »<sup>347</sup> explique Anthony Bale avant de citer Lydgate parmi les premiers représentants de cette génération. Robert J. Meyer Lee va jusqu'à intituler un de ses chapitres « *John Lydgate : the invention of the English Laureate* »<sup>348</sup> et réfute l'attribution du titre de « *England's first poet laureate* » à Edmunds Spenser :

« The first « salaried moralist among the poets -if one counts a royal annuity as a salary- did not postdate Spenser but predated him by nearly 200 years, arriving in the form of John Lydgate »<sup>349</sup>.

---

<sup>344</sup> Michael Camille, « The Iconoclast's desire » dans Jeremy Dimmick, William James Simpson, Nicolette Zeeman (éd.), *Images, Idolatry, and Iconoclasm in Late Medieval England: textuality and the visual image*, Oxford : 2002, p. 170.

<sup>345</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : 2010, p.88.

<sup>346</sup> « Laureate Lydgate » dans Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : 1970, p. 160-191.

<sup>347</sup> Anthony Bale, « From Translator to Laureate: Imagining the Medieval Author », dans *Literature Compass*, vol. 5, n° 5 (2008), p. 927, doi:10.1111/j.1741-4113.2008.00569.x.

<sup>348</sup> Robert John Meyer-Lee, *Poets and power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge : 2007, p. 49-87.

<sup>349</sup> Ibid, p. 49

En 1412, le poète moyen-anglais entreprend la traduction de l'*Historia Destructionis Troiae* à la demande du prince de Galles, futur Henri V. Le frère de ce dernier, le prince Humphrey, *Duke of Gloucester*, lui commande alors *The Fall of Princes*. Son statut d'« *official poet* »<sup>350</sup> qui commence à se dessiner lui permet alors d'obtenir de nouvelles commandes et le lie à de nombreux patrons que Derek Pearsall liste de manière exhaustive. Au-delà du comte de Salisbury, il est possible de citer Thomas Chaucer, beau-père de Thomas Montagu mais aussi le comte de Warwick ou la veuve d'Henri V, la reine Catherine.

La distinction, le statut de poète officiel, la rémunération, le patronage ne suffisent pas seuls à expliquer la notion de « poet laureate ». La conception sous-entend également l'engagement de l'artiste qui doit défendre les idéaux de la monarchie ainsi que l'idéologie de son commissionnaire, qui vont souvent de pair. Lee-Mayer développe l'origine des « Laureate poetries » en écrivant :

« In particular, after 1400, the Lancastrians, in need of legitimation from sources with any claim to an authority *independent* of theirs, demanded a poetry that both in itself possessed cultural capital and could also serve as political weapon. This need for legitimation and the inclination to satisfy it through cultural intervention is what most distinguishes the Lancastrian court's literary habits from those of its predecessors »<sup>351</sup>

Lydgate se conforme alors parfaitement au rôle créé par la nouvelle dynastie.

« Ask any Middle English scholar about John Lydgate, and the answer will probably include some of the following critical commonplaces : Lydgate was tedious, prolix, and devoted to Chaucer, although nowhere near as good. He produced an enormous array for diverse occasions and patrons. He also « performed a semi-official role as apologist for the Lancastrian government »<sup>352</sup> ; he was a producer and disseminator of pro Lancastrian ideology, asserting the legitimacy of the dynasty to rule England and France in ways that conform to other royally sponsored discourse ».<sup>353</sup>

Le *Troy Book* assimile les prouesses militaires et la vertu des anciens à celle du prince de Galles qui représente « the living ideal knight ». Par ailleurs, « *as the one* « *To*

---

<sup>350</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 160.

<sup>351</sup> R.J. Meyer-Lee, *Poets and power from Chaucer to Wyatt*, p.25-26.

<sup>352</sup> Richard Firth Green, *Poets and princepleasers: literature and the english court in the late middle ages*, Toronto : 1980, p. 189. Cité dans Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006, p. 98.

<sup>353</sup> Scott-Morgan Straker, « Propaganda, Intentionality, and the Lancastrian Lydgate » dans Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006, p. 98.

*whom schal longe by succession / For to governe Brutys Albyoun » (Pro. 103-4), [the prince] is an embodiment of the nation that lays claim to an equal share of the « trouthe » (Pro. 116) of the Troy story »<sup>354</sup>. *King Henry's Triumphal Entry into London*, célèbre non seulement le retour du roi en Angleterre mais, certainement commissionné par le maire de Londres, le poème célèbre aussi « *the mayor, and more importantly [...] the city of London, asserting its close relationship with the king and its blessed status as the site of Henry's return to France* »<sup>355</sup>.*

Fidèle à sa fonction de « poet laureate », Lydgate, ne manque pas, dans le *Pilgrimage* également, de véhiculer l'idéologie du commanditaire de son œuvre tout en répétant son engagement loyal en faveur de la monarchie Lancastrienne.

Pour mon étude, je commencerai par analyser un extrait du *Pilgrimage* dans lequel le poète moyen-anglais semble mettre par écrit les idéaux politiques du comte de Salisbury puis j'étudierai le « *Prolog of the Translator* » dans lequel Lydgate réaffirme son statut de poète « laureate » avant de mettre en avant une certaine liberté du moine de Bury Saint Edmunds à l'égard de son patron.

---

<sup>354</sup> R.J. Meyer-Lee, *Poets and power from Chaucer to Wyatt*, p.67.

<sup>355</sup> Scott-Morgan Straker, « Propaganda, Intentionality, and the Lancastrian Lydgate » dans Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006, p. 119.

## A. Le discours de « Labeur » et la division du monde en trois « ordres » : La traduction des idéaux politiques du comte de Salisbury.

### 1. Les trois « ordres »

« You should know, however, that there are three orders in this world, set in unity. These are *laboratores*, *oratores*, and *bellatores*. *Laboratores* are those who toil for our food, *oratores* are those who intercede with God for us, *bellatores* are those who guard our towns, and defend our land against an attacking army. »<sup>356</sup>

« Every lawful throne which stands perfectly upright, stands on three pillars: one is *oratores*, and the second is *laboratores* and the third is *bellatores*. *Oratores* are prayer-men, who must serve God and earnestly intercede both day and night for the entire nation. *Laboratores* are workmen, who must supply that by which the entire nation shall live. *Bellatores* are soldiers, who must defend the land by fighting with weapons. »<sup>357</sup>

Aux alentours de l'an mil, Ælfric d'Eynsham<sup>358</sup> et l'archevêque Wulfstan<sup>359</sup> mettent ainsi par écrit un principe directeur de la société médiévale occidentale : la division du monde en trois « ordres », « *the Estates of the realm* ». La division *oratores*, *pugnatores* et *laboratores* prend le relais de la classification *gebodmen*, *fyrddmen* et *weorcmen* développée par le traducteur anglo-saxon du *De Consolatione Philosophiae*<sup>360</sup>.

Au XIV<sup>ème</sup> siècle émerge un « *Estate satire genre* » dont Chaucer<sup>361</sup>, Gower<sup>362</sup> et Langland<sup>363</sup> sont les représentants. Ces derniers évoquent les travers de chaque ordre et

---

<sup>356</sup> Traduction effectuée par Inka Moilanen, « The Concept of the Three Orders of Society and Social Mobility in Eleventh-Century England », dans *The English Historical Review*, vol. 131, n° 553 (2016), p. 1338

<sup>357</sup> Traduction effectuée par Inka Moilanen, « The Concept of the Three Orders of Society and Social Mobility in Eleventh-Century England », dans *The English Historical Review*, vol. 131, n° 553 (2016), p. 1345

<sup>358</sup> Walter William Skeat (éd.), *Ælfric, Aelfric's lives of saints being a set of sermons on saints' days formerly observed by the English Church*, t. ii, Londres : 1966, p. 120-123.

<sup>359</sup> Karl Jost (éd.), *Die "Institutes of polity, civil and ecclesiastical: Ein Werk Erzbischof Wulfstans von York*, Berne : 1959, p. 55-56.

<sup>360</sup> Walter John Sedgefield (éd.), *King Alfred's old English version of Boethius de Consolatione philosophiae*, Oxford : 1899, p.40.

<sup>361</sup> Jill Mann, *Chaucer and medieval estates satire: the literature of social classes and the « General prologue » to the « Canterbury tales »*, Londres : 1973 ; Sadenur Doğan, « The Three Estates Model: Represented and Satirised in Chaucer's General Prologue to the Canterbury Tales », dans *Journal of History Culture and Art Research*, vol. 2, n° 2 (30/06/2013), p. 49-56.

<sup>362</sup> Jonathan Hsy, *Review of The Poetic Voices of John Gower: Politics and Personae in the Confessio Amantis*, dans *The Journal of English and Germanic Philology*, par Matthew W. Irvin vol. 116, n° 1 (2017), p. 118-20, doi:10.5406/jenglgermphil.116.1.0118.

<sup>363</sup> Alan J. Fletcher, « The Social Trinity of Piers Plowman », dans *The Review of English Studies*, vol. 44, n° 175 (1993), p. 343-61.

pointent du doigt la détérioration de l'organisation tripartite. Dans le poème *Piers Plowman*, « *all classes are introduced and their duties and defections described* »<sup>364</sup>. Dans sa *Confessio Amantis*, Gower ajoute « *an enumeration of the estates of the world and their faults in exactly the same fashion as that of his French [Mirrouir de l'Omme] and Latin [Vox Clamantis] poems.* »<sup>365</sup>. Cependant, « *The End of the Estates* »<sup>366</sup> n'est pas encore là.

Le traducteur de Guillaume de Deguileville ne s'avoue pas vaincu. Le *Pilgrimage* vient renforcer l'idéologie politique formulée quelques siècles auparavant. La tirade moyen-anglaise de l'allégorie « Labeur » vient rappeler l'importance de la pyramide organisationnelle.

## 2. La « glose » de l'allégorie « Labeur » en moyen anglais

Alors que le pèlerin se retrouve face à ce « refaiseur / De nates et repareilleur » (v. 7496-7497), il lui demande :

— Pour quel cause, dis [je], deffa[i]s  
ce qu'as bien fait et le reffais ?  
Tel chose m'aprent et me dit  
Qu'en toi il a du sens petit,  
Et pour quoy croire ne te doi  
S'autre chose ne sçay de toi,  
Mesmement qui t'es fait natier,  
Qui est vil et povre mestier.

(v. 7537-7544)

La réponse du « *Natte-makere* » diffère alors nettement chez Lydgate de chez Deguileville. Les 32 vers moyen-français sont traduits par 83 vers moyen-anglais et l'« augmentation » du moine de Bury Saint Edmunds mérite un commentaire.

---

<sup>364</sup> Ruth Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*: 1962, p. 103.

<sup>365</sup> *ibid*, p. 106-107.

<sup>366</sup> Roger A. Ladd, « Selling Satire: Gower, Chaucer, and the End of the Estates », dans James M. Dean, *Critical insights : Geoffrey Chaucer* Ipswich : 2017, p. 81-96.

Les deux « Labeur » développe les mêmes arguments. Il n'est pas possible à tous d'exercer un métier prestigieux et si l'on ne peut qu'exercer un métier « pauvre » et « vil », cela nous garde tout de même de l'oisiveté. Cependant, Lydgate perçoit le premier argument comme une opportunité de gloser sur les trois ordres qui divisent la société médiévale.

Dans son ouvrage consacré à la représentation des *three estates* dans la littérature médiévale, Ruth Mohl examine ce passage à la lumière du patronage de Montagu, mais néglige de prendre en compte le texte-source.<sup>367</sup> Alors qu'elle étudie les figures de l'artisanat dans le *Pilgrimage*, Lisa H. Cooper se lance alors dans une analyse plus complète de l'extrait, et, par la comparaison du texte normand et du texte anglais, révèle l'intention de Lydgate : « *Putting English Artisans in Place* ». <sup>368</sup> Je souhaite ici reprendre les exposés précédents tout en les approfondissant et en y ajoutant des commentaires philologiques.

a. « *An extended lesson about the three orders* »

Le plus évident est l'ajout par Lydgate d'une « *extended lesson about the three orders that does not appear in his source* ». <sup>369</sup> (V. 11363-11401). Le poète moyen-anglais rappelle que chacun a sa place dans la société et doit y rester.

Lerne ek off me, thys sentence,  
Ther muste be a dyfference  
(Pleynly yiff thow lyst to knowe,)  
Off Estatys hih & lowe,  
And off crafftys ek also.

\*\*\*

[...] in Townys & cytes,  
Lat men lyuen lyk her degres:  
Wysē ffolk that kan dyscerne,  
Lat hem by wysdam so governe  
That no man ne haue no wrong;

---

<sup>367</sup> Ruth Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, New York : 1962, p. 115-116.

<sup>368</sup> Lisa H. Cooper, Andrea Denny-Brown (éd.), *Lydgate matters: poetry and material culture in the fifteenth century*, New York : 2008, p. 97-100

<sup>369</sup> *ibid*, p.98.



And swych as myghty ben, & strong,  
Wyth myghte lat hem the lond dyffende;  
And clerkys to ther studye entende;  
And laboureris, lat hem werche;  
And spyrytual ffolk off the cherche,  
Lat ther occupacioun  
Ben in contemplacioun,  
In deuocioun & prayere;

[...]

And swyche ffolk as tyle the lond,  
Lat hem do trewly ther labour,  
Bothe in drouht & ek in shour;  
ffor trewly (yiff I rekne shal)  
Carte & plowh, they ber vp al  
The clergye & the cheualrye.

(v. 11364- 11367 / v.11381-11401)

Les hommes forts doivent défendre la terre, les clercs doivent prier et les paysans travailler. Le tout est dit mais le tout est dit avec un vocabulaire qui renvoie immédiatement à la philosophie des trois « ordres ». Une recherche dans le *Middle English Dictionary* suffit à confirmer que le roman « *chevalrye* » est le terme technique pour désigner « *The nobility (i.e. knights and their superiors) as a social class or as one of the estates of the realm.* »<sup>370</sup> et le « *clergye* », « *the clergy of a country (as a political class); also, the prelates of the realm* »<sup>371</sup>. Aucune définition de « *laboureris* » ne précise qu'il s'agit du troisième « *estate of the realm* » mais l'étymologie seule rappelle que c'est le terme originel pour décrire la classe paysanne dont la tâche est de cultiver la terre. Le terme « *estate* » qui introduit la digression est, quant à lui, transparent. Ces observations lexicales semblent peut-être évidentes, ce qui explique que Lisa H. Cooper n'ait pas fait de remarques à ce sujet. Néanmoins, l'utilisation par Lydgate d'un vocable spécifique, emprunté directement à la

---

<sup>370</sup> « chevalrie - Middle English Compendium », (28/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7519/track?counter=1&search\\_id=17742072](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7519/track?counter=1&search_id=17742072).

<sup>371</sup> « clergie - Middle English Compendium », (28/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7987/track?counter=1&search\\_id=17742072](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED7987/track?counter=1&search_id=17742072).

théorisation des trois « ordres », permet de traiter l'*addendum* comme un véritable commentaire de philosophie politique.

L'« *extended lesson* » du moine de Bury-St-Edmunds rappelle les ouvrages de théorie politique médiévaux. Dans son chapitre consacré à « *The Philosophy of the estates* », Ruth Mohl cite plusieurs traités moyen-français qui, par l'emploi d'expressions similaires, rappellent la place dédiée à chacun et les « *duties of each estate* ». <sup>372</sup> Ainsi, dans *Le livre des manières*, peinture de la société des trois « ordres », Étienne de Fougères écrit :

Li cleric deivent por toz orer,  
Li chevalier sanz demorer  
Deivent défendre et ennorer  
Et li paisant laborer<sup>373</sup>

Dans son commentaire, Lydgate met essentiellement l'accent sur la hiérarchie qui structure l'organisation tripartite. Les trois ordres ne sont pas égaux et le poète moyen-anglais tient à le rappeler. Dès l'introduction de son explication, le moine de Bury-St-Edmunds se veut clair. Il y a des « *estates* » « *high* » et d'autres « *low* ». Outre la distinction entre le « haut » et le « bas », le terme « *estate* » a lui aussi une connotation. Le *MED* rappelle qu'un « *state* » est « *A person's position in society, one's station; rank or degree in the social, political, or ecclesiastical hierarchy* ». <sup>374</sup> Le nom même qui sert à désigner la division de la société en trois groupes distincts implique la notion de hiérarchie. Dans son chapitre intitulé « *The Meaning of the Term « Estates of the World »* », Ruth Mohl examine ainsi :

« The name *estates* for feudal classes is also, of course, of medieval French origin. [...] The meaning of the Latin *status* and Old French *estat* [...] and Middle English *estat* is at first identical, that of state or condition of being. But state or condition in Medieval Europe must necessarily suggest feudal state of being. And so the term was applied to the classes of feudal society ». <sup>375</sup>

Les « Etats du monde » font écho à la féodalité, système entièrement régi par le principe de hiérarchie.

---

<sup>372</sup>Ruth Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, New York : 1962, p. 316-217

<sup>373</sup> Étienne de Fougères, R. Anthony Lodge (éd.) *Le Livre des manières*, Genève : 1979, p.84.

<sup>374</sup> « stat - Middle English Compendium », (29/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED42672/track?counter=1&search\\_id=17770512](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED42672/track?counter=1&search_id=17770512).

<sup>375</sup> R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p.15.

En France, les trois « ordres » sont définis au XI<sup>ème</sup> siècle par Gérard de Cambrai et Adalbéron de Laon qui se réfèrent à Grégoire, Augustin et Denys l'Aréopagite, trois figures ayant formulé la division du monde en classes hiérarchisées, nous rappelle Georges Duby.<sup>376</sup> Le terme « ordre » signifie par ailleurs « Classe de personnes, catégorie sociale gouvernée par telle ou telle régularité, hiérarchie ou règle » d'après le *Dictionnaire du moyen français*.<sup>377</sup>

Lydgate énonce donc une conception largement adoptée en Occident médiéval. Il souligne que les hommes doivent vivre « *lyk her degrees* » (v. 11382), indiquant ainsi que tous les individus ne sont pas tous du même « degré », ne se situent pas tous sur la même marche. Chacun appartient à une classe différente et les différentes classes sont immédiatement spécifiées par le « *Nette-Maker* ». Pour traduire la hiérarchie syntaxiquement, le nattier de Lydgate énumère les « états », du plus haut au plus bas rang, et présente, dans l'ordre, « *Wysē ffolk that kan dyscerne*, (v.11383) », « *And swych as myghty ben, & strong* » (v. 11386), « *clerkys* » (v. 11388) et « *labourerys* » (v. 11389). On observe alors qu'une catégorie s'ajoute aux trois « *estates of the realm* ». Au-dessus de ceux qui doivent combattre « *Wyth myghte [...] lond dyffende* » (v. 11387), il y a ceux qui doivent gouverner, « *by wysdam governe* » (v. 11384), autrement dit les monarques et les princes. Le poète moyen-anglais élargit ici son propos en remplaçant les trois ordres dans la société féodale hiérarchisée et semble flatter le commanditaire de son œuvre, « *the Earl of Salisury* », en le ramenant au sommet de la pyramide.

Lydgate ne se contente pas pourtant de formuler la hiérarchie structurante de la société médiévale. Il exprime également la nécessité de respecter cet ordonnancement. La répétition du verbe « *Let* » à la forme impérative dans les expressions « *Lat men lyuen lyk her degrees* » (v. 11382), « *Lat hem by wysdam so governe* » (v. 11384), « *lat hem the lond dyffende* » (v. 11387) « *lat hem werche* », (v. 11389) « *Lat ther occupacioun/ Ben in contemplacioun* » (v. 11391-11392) et « *Lat hem do trewly ther labour* » (v. 11397) insiste sur l'injonction du poète. Si le moine de Bury Saint Edmunds ordonne à chacun de rester à sa place, dans son « *degree* », c'est parce que le respect de la hiérarchie assure le bon fonctionnement de la société.

---

<sup>376</sup> Georges Duby, *Les trois ordres imaginaires du féodalisme*, Paris : 1978, p.88-91.

<sup>377</sup> « Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) - <http://www.atilf.fr/dmf> », (29/06/2022), [http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=ordre;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu\\_dmff;;ISIS=isis\\_dmff2020.txt;MENU=menu\\_recherche\\_dictionnaire;OUVRIR\\_MENU=1;ONGLET=dmff2020;OO1=2;OO2=1;s=s152b26c8;LANGUE=FR;](http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=ordre;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmff;;ISIS=isis_dmff2020.txt;MENU=menu_recherche_dictionnaire;OUVRIR_MENU=1;ONGLET=dmff2020;OO1=2;OO2=1;s=s152b26c8;LANGUE=FR;)

Une fois la parenthèse sur les trois ordres refermée, Lisa H. Cooper commente, au sujet de la hiérarchie sociale réaffirmée par Lydgate, la traduction, quelques vers plus bas, du moyen-français « Et bien te di que le mestier/ Qui povres est a mieulx mestier / Et plus souvent necessaire est/ Que cil qui riches et grans est » (v. 7555-7558) par les vers :

Ffor crafftys vsyd in pouerte  
May nat alle refusyd be:  
Crafftys poore be necessarye;  
(v.11407-11409)

« In its elevation of simple crafts over luxury arts [...] and in its implied elevation of poor artisans over noble [...], the net-maker's remark seems to have come, for Lydgate—who, we must recall, was writing for an aristocratic patron—a little too close to turning the hierarchical image of medieval society on its head.[...] , Lydgate instead replaces the earlier lines comparing rich and poor crafts with the somewhat less inflammatory « crafts used in poverty / May not all refused be: / Crafts poor be necessary » (ll. 11407–9).<sup>378</sup>

Il est en effet spécifiquement recommandé à la classe paysanne de rester dans son rang. Après avoir minimisé la portée des vers 7555 à 7558, Lisa H. Cooper<sup>379</sup> observe que le poète moyen-anglais traduit fidèlement « *Li un par l'autre est maintenu / Et gouverné et soustenu* » (v. 7559-7560) « *Euery crafft (& thus I mene)/ Mut gouverne other, & sustene,* » (v. 11411-11412). Elle ne note pourtant pas la conclusion de l'« *extended lesson* » par les vers « *Carte & plowh, they ber vp al/The clergye & the cheualrye* » (v. 11400). L'ajout du second vient cependant éclaircir la première affirmation. Les pauvres artisans sont nécessaires parce que le clergé et la chevalerie sont « soutenus » et « portés » par le tiers-ordre, et les « laboureurs » dont le rôle est de cultiver la terre, « *tyle the lond, [...] Bothe in drouht & ek in shour;* » (v. 11390-11392) assurent l'alimentation des deux autres ordres par l'agriculture, « *Carte & plowh* ».

Si l'on suit cette argumentation, le paysan qui cherche à sortir du rang et s'élever dans la pyramide sociale met alors en danger la survie des autres « *estates of the realm* ». Si ce raisonnement ne suffit pas, Lydgate ouvre son « *extended lesson* » par une mise en garde :

---

<sup>378</sup> Lisa H. Cooper, Andrea Denny-Brown (éd.), *Lydgate matters: poetry and material culture in the fifteenth century*, New York : 2008, p. 98

<sup>379</sup> *ibid*, p.98.

Yiff all ffolk in a Regioun  
 Hadden On occupacioun  
 In the Rychest crafft of alle,  
 Demē thanne what sholdē falle:  
 Thanne al ylyche (yiff thow tok hed)  
 The ffoot as good as ys the hed;  
 A knaue also, by hys werkyng,  
 Sholde ben Egal wyth the kyng;  
 The wych (who wysly kan espye,)  
 Ne wer no maner polycye,  
 But rather a confusioun  
 In euery maner Regioun  
 (v. 11369-11381)

« *Drawing upon the well-entrenched metaphor of the body politic* »<sup>380</sup>, le nattier moyen-anglais rappelle que si tous exerçaient le métier le plus prestigieux, le vilain serait l'égal du roi et le pied serait donc à la même hauteur que la tête. La confusion est assurée.

« *The analogy of the body politic and the human body* » que Ruth Mohl remarque chez « *DeGuileville and Lydgate in The Pèlerinage de Vie humaine* »<sup>381</sup>, n'est en réalité qu'une augmentation du poète moyen-anglais tout comme l'ensemble de l'« *extended lesson* ». En affirmant que « *Lydgate was translating for Lord Salisbury, who had fought in France and the doctrine of the Pilgrimage no doubt his own politics as well* »<sup>382</sup>, l'auteur du *Three Estates in Medieval and Renaissance literature* sous-entend que la traduction est intentionnelle.

« She was more right than she apparently knew, since the fact that the passage seems to be Lydgate's addition (something Mohl does not observe) points to its having had a specifically political import for poet, patron, or both. » nous confirme alors Lisa H. Cooper.<sup>383</sup>

Au-delà d'une réaffirmation de l'organisation tripartite, l'ambition du « *poet, patron, or both* » semble avoir été la suivante : « *Putting English Artisans in Place* ».

---

<sup>380</sup> *ibid*, p.98.

<sup>381</sup> R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p. 262-264.

<sup>382</sup> *ibid*, p.115.

<sup>383</sup> L.H. Cooper, A. Denny-Brown, *Lydgate matters*, p.99.

b. « *Putting English Artisans into Place* »

Avant de débiter son commentaire de philosophie politique, le poète amplifie nettement les premiers vers de la tirade de « Labeur » et rappelle que s'il y a des « *Estates* » « *high* » et d'autres « *low* », c'est également le cas pour les différents types d'artisanats « *off crafftys ek also* ».

« Chascun ne puet mie forgier  
Couronnes d'or ou or changier  
L'un a de l'un, (et) l'autre d'autre  
Li un fait un, (et) l'un l'autre »  
(v. 7549-7552)

Est ainsi traduit :

Yiff ye aduerten prudently,  
Every man hath nat a fforge,  
Crownys off gold, in for to forge;  
Nor ffolkys allë, yong nor old,  
Kan nat the crafft to chaungë gold;  
Nor alle may nat be Iowelerys:  
Ech crafft hath hys offycerys:  
Nor alle ffolk may nat noblys telle;  
Nor alle ffolk may nat Rubyes selle;  
(v. 11352-11360)

Lisa H. Cooper ne commente pas cette « amplification ». Cependant, les ajouts et les modifications de Lydgate viennent changer le sens du texte source. Ici, le traducteur prépare le terrain pour son « *extended lesson* » sur les trois « ordres ». Il reprend le raisonnement de « Labeur » qui affirme que tous les hommes ne peuvent pas exercer un métier prestigieux mais insiste sur l'importance pour chaque artisan de rester à sa place. « Puet » est traduit littéralement par « *kan* » au vers 11356 et l'affirmation « *Every man hath nat a fforge* » (v. 11352) sous-entend l'impossibilité matérielle pour l'artisan de pratiquer tel art. Si l'on ajoute à ceci l'addition par Lydgate du vers « *Swych as I kan, swych I acheue* » (v. 11349), le poète moyen-anglais semble être fidèle au texte de Deguileville. Mais en réalité le moine de Bury-St-Edmunds introduit une nouvelle connotation en passant du

modal « *kan* » au modal « *may* ». Ce n'est pas que l'artisan ne « peut » pas exercer un métier prestigieux, c'est qu'il ne lui est pas « permis » d'exercer un art noble. Les deux termes sont proches et l'*Oxford English Dictionary* ne fait pas une grande distinction entre les deux modaux. « *Can* »<sup>384</sup> comme « *May* »<sup>385</sup> peut signifier « *be able* » et exprimer l'« *objective possibility, opportunity, or absence of prohibitive conditions : be permitted or enabled by the conditions of the case* ». Cependant, la définition de « *Can* » insiste davantage sur les notions de « *possession of understanding or skill* », « *physical or mental ability* », « *capacity* » avant d'évoquer la connotation de « permission » et « *May* » dans le sens de « *Expressing ability or power ; be able* » est renvoyé à « *Can* ». D'après le *Middle English Dictionary*, « *can* » signifie seulement « *To have ability, capability, or skill: be able (to do sth.), be capable (of doing sth.), know how (to do sth.)* »<sup>386</sup>. « *May* », lui, a le sens supplémentaire de « *(a) to be permitted (to do sth.), be allowed, may; (b) to be permitted (to have sth., be sth., be somewhere)* »<sup>387</sup>. Je ne souhaite pas démontrer que « *Can* » ne peut pas exprimer une permission mais simplement rappeler que son sens premier renvoie à la possibilité physique ou mentale d'accomplir une action. Par l'ajout de « *May* », le traducteur nous indique simplement ce qu'il veut que l'on comprenne par « *Can* ».

Tous les hommes ne sont pas autorisés à exercer un artisanat précieux, « *Crownys off gold [...] to forge* », (v. 11354) « *the craftt to chaungē gold* », (v. 11356) « *Iowelerys* » (v. 11357) et « *Rubyes selle* » (v. 11359). L'expression « *Nor alle ffolk may nat noblys telle* » (v. 11359) fait certes toujours référence aux métiers de la monnaie. Cependant, par l'utilisation d'un substantif qui rappelle le système de classe, et par l'opposition entre « *ffolk* » et « *noblys* », le traducteur crée ici un parallèle entre l'artisanat et « *the estates of the realm* ». Si au sens littéral, l'expression signifie qu'un homme qui exerce un métier « *povre* » et « *vil* » ne peut pas exercer un métier « *noble* », le sous-entendu est que le « *labourerys* » ne peut se vouloir « *noblys* ». Enfin, la traduction des vers « *L'un a de l'un, (et) l'autre d'autre/ Li un fait un, (et) l'un l'autre* » (v. 7551-7552) par le plus expressif « *Ech craftt hath hys offycerys* » (v. 11358)

<sup>384</sup> « *Can*, v.1 », dans *OED Online*, Oxford University Press, (30/06/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/26857>.

<sup>385</sup> « *May*, v.1 », dans *OED Online*, Oxford University Press, (30/06/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/115287>.

<sup>386</sup> « *connen* - Middle English Compendium », (30/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9326/track?counter=6&search\\_id=17790136](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9326/track?counter=6&search_id=17790136).

<sup>387</sup> « *mouen* - Middle English Compendium », (30/06/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED28782/track?counter=2&search\\_id=17791142](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED28782/track?counter=2&search_id=17791142).

confirme l'intention de Lydgate de rappeler que chaque artisan a un art dédié auquel il doit seul se consacrer.

Le texte de Lydgate fait une véritable comparaison entre « *Estatys hih & lowe, / And off craftys ek also* ». (v. 11366-11367). Le modèle de l'artisanat est une métaphore qui introduit la conception des « *Estates of the realm* ». Lydgate utilise son « augmentation » pour jeter les bases de son commentaire politique ultérieur. La métaphore de l'« artisanat » est même rappelée dans l' « *extended lesson* ». « *Yiff all ffolk in a Regioun / Hadden On occupacioun/ In the Rychest craftt of alle / Demē thanne what sholdē falle:* » (v. 11369-11370) nous met en garde le poète moyen-anglais au début de son commentaire, en reprenant et amplifiant ce que Deguileville entendait par « Se toux d'un mestier estoient / Povrement se cheviroient » et ce que le moine de Bury-St-Edmunds avait auparavant traduit dans son « amplification » par « *for konnyng thanne wer off no prys, / Yiff ech man were alychē wys* » (v. 11361-11362). De même, il y a un véritable parallèle entre l'ajout « *Carte & plowh, they ber vp al / The clergye & the cheualrye* » (v. 11361-11362) et la traduction « infidèle » « *Craftys poore be necessarye ; [...]/Euery craftt (& thus I mene) / Mut gouverne other, & sustene* » repris à la fin de l' « *extended lesson* ». Si l'on ajoute à cela le double sens du vers « *Nor alle ffolk may nat noblytelle* », il est évident qu'il faut comprendre que les « laboratoires » doivent rester à leur place, comme les artisans « povre » et « vil ».

Cependant, le modèle de l'artisanat semble bien plus qu'une métaphore. Lydgate semble également directement s'adresser aux « artisans ». Si Lisa H. Cooper l'affirme, elle ne commente pourtant pas les choix de traduction du poète moyen-anglais qui permettent d'en être certain. Le moine de Bury-St-Edmunds recourt à un lexique plus précis que le poète normand, un lexique plus spécifique renvoyant directement à l' « artisanat », ce qui laisse à penser qu'il s'agit ici bien plus que d'une métaphore.

Il est évident qu'un « refaiseur/ De nates et repareilleur » (v. 7496-7497) appartienne à la classe artisanale. Lorsque « Labeur » fait référence à la forge et à la joaillerie, il n'y a aucun doute qu'elle s'adresse aux « artisans ». Cependant, seule la désignation des métiers permet au lecteur du texte moyen-français de saisir la condition sociale de l'Allégorie et le statut de ceux qu'elle vise par sa tirade. Par son choix de vocabulaire, Lydgate, lui, met davantage l'accent sur l' « artisanat ». Le terme « mestier » est toujours traduit par « *craftt* » ou « *konnyng* » dans le texte moyen-anglais.



Lorsque le pèlerin interroge « Labeur » sur sa pratique de défaire et refaire son ouvrage constamment, il insiste :

Mesmement qui t'es fait natier  
Qui est vil et povre **metier**  
(v. 7543- 7544)

Le nattier, lui répond alors :

Se de povre **mestier** je sui  
N'est pas cause de moi blasmer  
(v.7546-7547)

Par ailleurs :

Se toux d'un **mestier** estoient  
Povrement se chevroient  
Et bien te di que le mestier  
Qui povres est a mieulx **mestier**  
Et plus souvent necessaire est  
Que cil qui riches et grans est.  
(v.7553- 7558)

Ce que Lydgate traduit respectivement par :

So symple a **craftt** on the to take,  
To makē nattys, & vnmake;  
The wychē **craftt** (whan al ys souht)  
Ys so pore, yt wynneth nouht.  
(v.11341-11344)

\*\*\*\*\*

Touchyng my **craftt**, wych I vse,  
To the I may me thus excuse:  
Thogh yt be symple, & pore off name,  
Therfor thow sholdest me nat blame:

(v.11345-11348)

\*\*\*\*\*

ffor **konnyng** thanne wer off no prys,

Yiff ech man were alychē wys.

(11361 -11362)

[EXTENDED LESSON]

ffor **craftys** vsyd in pouerte

May nat alle refusyd be:

**Craftys** poore be necessarye;

(v.11407-11409)

Le *Middle English Dictionary* rappelle qu'un « *craft* » est « an art ; *an handicraft* » et un « *man of craft* », « *a craftsman, an artisan* »<sup>388</sup> tandis que le terme « *konnyng* » est renvoyé à la définition de « *craft* »<sup>389</sup>. Le choix de lexique de Lydgate révèle son intention de mettre l'accent sur la classe sociale du nattier et de ceux à qui ils s'adressent. Le moine de Bury-St-Edmunds aurait pu prendre d'autres termes pour traduire « mestier ». Il utilise par exemple le terme « *Occupation* » lorsqu'il réaffirme

Yiff all ffolk in a Regioun

Hadden On occupacioun

In the Rychest craftt of alle,

Demē thanne what sholdē falle:

L'emploi du nom « *craft* » plutôt que du mot « *occupation* » peut s'expliquer pour des questions de métrique et il faut rappeler que dans l'ensemble du *Pilgrimage*, « *craftt* », « *konning* » et « *occupation* » sont utilisés de façon interchangeable pour traduire « mestier ».

---

<sup>388</sup> « *craft* - Middle English Compendium », (01/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED10147/track?counter=1&search\\_id=17822822](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED10147/track?counter=1&search_id=17822822).

<sup>389</sup> « *conninge* - Middle English Compendium », (01/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9330/track?counter=1&search\\_id=17822844](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED9330/track?counter=1&search_id=17822844).

Ainsi, la tirade de Tribulation :

Mes tanailles et mon martel  
Moustrent assés bien mon **mestier**,  
Car instrumens sont pour forgier.

[...]

Si saras que mon **mestier** vaut :

Je sui la grant orfauvresse

Du ciel et la forgerresse

(v. 10686-10688 – v. 10698-10700)

Est traduit :

'Myn instrumentys (in wordys ffewe)

Declare openly, and shewe

(Shortly in conclusioun)

What ys myn **occupacioun**.

[...]

Than thou shalt, with-Inne A trowe,

My **konnyng** and my **craftt** wel knowe.

'I am gold-smyth (in sothnesse)

Off hevене, and the forgeresse

Cependant, le terme « *craft* » n'est pas seulement utilisé pour traduire « mestier » mais est répété de manière emphatique, ce que la versification et la métrique ne suffit pas à expliquer. « *Nor ffolkys allē, yong nor old,/ Kan nat the craftt to chaungē gold* », « *Ech craftt has its offycerys* », « *Euery craftt (& thus I mene) /Mut gouerne other, & sustene* » sont des traductions « infidèles » dont Lydgate profite pour employer un nom spécifique faisant référence à l'« artisanat ». Le mot est par ailleurs répété à dix reprises dans le seul passage qui fait l'objet de mon étude. Une recherche plein texte dans les éditions digitales d'*Internet Archive* et de la *University of Michigan Digital Library texte Collections* montre que l'extrait étudié contient le plus d'occurrences du terme « *craftt* » dans l'ensemble du *Pilgrimage* alors que nombreuses sont les Allégories artisanes qui évoquent leur « mestier<sup>3</sup>.

Si l'on ajoute à cela, l' « amplificatio » sur la joaillerie avec les vers « *Nor alle may nat be Iowelerys: »*, « *Nor alle ffolk may nat Rubyes selle;* », il est certain que l'insistance de Lydgate est intentionnelle. Il souhaite que les « artisans » restent à leur place.

« Lydgate's *Pilgrimage*, [...] postdates not just one but rather two moments of social unrest in which artisans are known to have participated—the Rising of 1381 and the quickly quelled Oldcastle rebellion of 1414 ; [...] Some artisans were executed after the 1414 event [...], and the fact that artisans continued to be associated with it is evidenced by the number of those receiving the king's pardon in the months following, including « bakers, brasiers, carpenters, cordeners, curriers, drapers, dyers, fullers, glovers, hosiers, ironmongers, labourers, mercers, parchmeners, tailors, saddlers, spurriers, smiths, webs, ploughmen and others. » In this context, Lydgate's use of an artisan as a mouthpiece for conservative social theory can be read as a somewhat overdetermined intervention. »<sup>390</sup>

Ainsi Lisa H. Cooper explique-t-elle l' « amplification » de Lydgate. En saisissant l'opportunité offerte par le texte source, le poète moyen-anglais condamne les révoltes paysannes auxquelles les artisans ont participé en nombre à la fin XIV<sup>ème</sup> siècle et au début du XV<sup>ème</sup> et il rappelle les rebelles à leur place.

Par ailleurs, lorsque le moine de Bury Saint Edmunds affirme qu'il n'y aurait « *no maner polycye,/ But rather a confusioun/In euery maner Regioun* » (v. 11379- 11381) si tous exerçaient l'artisanat le plus prestigieux et si le vilain était l'égal du roi, la professeure remarque un écho à la description de la Révolte des Paysans de 1381 par Thomas Walshingham:

« Intrabant et exhibant ut domini, qui quondam fuerant uilissime condicionis serui; et preferebant se militibus non tam militum, set rusticorum, subulci »<sup>391</sup> .

Si l'on ajoute à cela que les deux rébellions susdites furent étroitement liées au mouvement Lollard, auquel la classe artisanne semble avoir adhérer massivement, l'« augmentation » de Lydgate s'inscrit parfaitement dans la lignée des autres « commentaires » du traducteur. L'extrait vient renforcer les idéaux politiques du comte de Salisbury tout en remettant à sa place l'hérésie lollarde dont il cherche à se distancier.

---

<sup>390</sup> L.H. Cooper, A. Denny-Brown, *Lydgate matters*, p.99.

<sup>391</sup> *ibid*, p.99.

### 3. John Lydgate et « *the Philosophy of the Estates* »

Quoi qu'il en soit, il n'est pas étonnant de trouver une réaffirmation de la division tripartite de la société dans le *Pilgrimage*. Dans son chapitre consacré au moine de Bury-St-Edmunds, Ruth Mohl montre l'importance que Lydgate porte aux « *Three estates of the realm* »<sup>392</sup>. Elle explique la « *Philosophy of the estates* » telle qu'elle est conçue par John Lydgate en faisant un inventaire des mentions qu'il porte aux trois « ordres ». Si elle évoque ses traductions du *Secreta Secretorum* et de la *Fabula duorum mercatorum*, le poème *Horse, Sheep and Goose* ou encore *The Daunce of the Machabree*. je souhaite surtout revenir sur *The Troy Book* et *The Fall of Princes*.

Commençons par la traduction du poète-moyen anglais de l'*Historia Destructionis Troiae* de Guido delle Colonne. « *He talks of King Peleus' assembling his « estates of degre, » and of the Greeks' finding Colchos a place where « all estates, bothe hie and lowe, hadden her lyf in sovereyn suffisaunce »* »<sup>393</sup> nous rappelle la professeure. Dans le récit de la destruction d'Ilium, Lydgate emploie de nouveau le terme « *estates* » relevant de la féodalité médiévale mais nous pouvons également noter la mention du terme « *degre* » et la répétition de l'expression « *estates, [...] hie and lowe* ».

On retrouve aussi la « *Philosophy of the Estates* » développée dans le *Pilgrimage* dans le *Fall of Princes*. Traduction du *Des cas des nobles hommes et femmes* de Laurent de Premierfait, elle-même traduction du *De Casibus virorum* de Boccace, l'œuvre de Lydgate se veut davantage fidèle au texte moyen-français. Tandis que Premierfait dédie son œuvre au duc de Berry, Lydgate la dédie au duc de Gloucester. Alors que Boccace écrit pour dénoncer la conduite des princes et des souverains, les traducteurs changent de ton et de discours pour ne pas offenser les destinataires de leur ouvrage ne soit pas. L'incompétence des princes est adoucie mais il est surtout réaffirmé que les sujets doivent se soumettre aux souverains.<sup>394</sup> Dans sa dédicace le poète moyen-français « *introduces the philosophy of the estates* »<sup>395</sup> et évoque les « *troys estatz du monde* » « *cest assavoir, des prestres, des nobles*

---

<sup>392</sup> R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p.110-123.

<sup>393</sup> *ibid*, p.111.

<sup>394</sup> *ibid*, p. 116-117.

<sup>395</sup> *ibid*, p. 117.

hommes, aussi des laboureurs et cestui temps ». <sup>396</sup> Lydgate explique à son tour que « *Laurence was required « off estatis » to write and also that « Bochas » wrote of « Grete emperours, estatis and degrees »* ». <sup>397</sup> Le récit de la vie de Rehoboam reprend alors « *the familiar analogy between the estates of the commonwealth and the members of human body* »<sup>398</sup>

La chevalerie représente les bras et les mains :

Ther mut been handis & armys off diffence,  
Which shal this ymage manli keepe and guie  
From all assautis off foreyn violence,  
Which shal be named noblesse off chevalrie

Le clergé représente l'âme :

This bodi must have a soule off liff  
To quyke the membris with gostli mocious,  
Which shal be maad off folk contemplatiff,  
The cherche comitted to their pocessiouns,  
Which bi their holli conversaciouns  
And good exaample[s] sholde as sterris shyne,  
Be grace and vertu the peeple [t] enlumyne.

Et les paysans représentent les pieds et les jambes :

Folowyng upon, off entent ful cleene,  
Laboreris, as ye han herd devised,  
Shal this body bern up and susteene  
As feet and leffis, which may nat be despised ;  
For trewe labour is iustli auctorised,

---

<sup>396</sup> Henry Bergen (éd.), *Lydgate's Fall of princes*, Londres : 1924, liv. Cité dans R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p.118.

<sup>397</sup> R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p. 118.

<sup>398</sup> *ibid*, p. 119- 120.

And ner the plouh upholden be travaile,  
Of kynges, prynces farweel al governaile.

Avec le même vocabulaire que celui du *Pilgrimage* il est rappelé que les laboureurs, « *laboreris* », par leur travail, « *labour* », « *plouh* » se doivent de soutenir « *bern up* », « *susteene* » l'ensemble du corps que les souverains et princes dirigent « *governaile* ».

Si Lydgate a besoin de rappeler la division tripartite de la société, c'est parce qu'elle n'est plus respectée et que les ordres sont, en général, tous défectueux. Le poète moyen-anglais rappelle que les temps anciens étaient ainsi<sup>399</sup> :

Hoolichurch lyved in parfitness ;  
Knighthod tho daies for trouthe whet his launce,  
And fals extorsioun hadde non interesse ;  
Marchantis wynnyng cam al off rihtwisnesse,  
Artificers the werk dai wer nat idill,  
And bisyness off labour heeld the bridill

En employant le passé, c'est ici à tous les « *estates* » que s'en prend le moine de Bury St-Edmunds, ce qui fait dire à William Bullein que « *Lamenting Lidgate* » avait une tendance à critiquer tous les états « *bewayling euery estate* »<sup>400</sup>

Certes, il se lamente. Cependant, celui qui compose pour des patrons aristocratiques ne s'admet pas perdant et tient à réaffirmer l'importance des « *three estates of the realm* ». C'est la différence majeure avec l'« *Estate Satire* genre » qui préfère se moquer. Contrairement à Gower, le moine de Bury Saint Edmunds ne peut pas suggérer que « *Now, in the sixteenth year of the reign of King Richard II, there are only war and plunder on the part of the rulers* ». <sup>401</sup>

---

<sup>399</sup> *ibid*, p. 121.

<sup>400</sup> Guillaume Bulleyn, Arthur Henry Bullen (éd), Mark W. Bullen (éd), *A Dialogue against the fever pestilence: the Text*, Londres : 1888, LII, p.17. Cité dans R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p.110.

<sup>401</sup> R. Mohl, *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, p.107.

## B. « *The prolog of the translator* » : la *self-representation* de Lydgate en « *poet laureate* »

### 1. La figure du « *poet laureate* » dans le *Pilgrimage* : les lacunes de la recherche

Le *Pèlerinage de vie humaine* se veut essentiellement un enseignement théologique. Le poème est avant tout une allégorie de la doctrine chrétienne médiévale. La religion est l'objet premier du texte source et donc de sa traduction. À ce titre, à côté des textes lydgatiens, à proprement parler, « politiques », il est plus difficile de trouver de vrais éléments de « propagande » dans le *Pilgrimage*. L'« *extended lesson about the three orders* » est la seule trace des idéaux politiques du comte de Salisbury dans les 25 000 vers du poète moyen-anglais et il est probable que l'idéologie du patron soit aussi celle du moine de Bury Saint Edmunds.

Le *Troy Book* est un récit de guerres et de prouesses chevaleresques antiques. Le *Siege of Thebes* narre le destin tragique d'un trône. Le *Fall of Princes* traite *Des cas des nobles hommes et femmes*. Enfin, *The Title and Pedigree of Henry VI* et *King's Henry Triumphal Entry into London* ont pour cadre l'Angleterre contemporaine et pour sujet le monarque en fonction. Ces poèmes sont donc les plus étudiés par les historiens et linguistes qui s'intéressent au « *laureate Lydgate* », au détriment du *Pilgrimage*, souvent laissé de côté. Dans son ouvrage intitulé *Power and Poets from Chaucer to Wyatt*, Robert J. Lee Mayer ne mentionne qu'une seule fois la traduction du *Pèlerinage*, et ce simplement pour évoquer la relation que le moine de Bury-St-Edmunds entretenait avec la petite-fille de son « *maistre* », femme de Thomas Montagu, Alice Chaucer.<sup>402</sup> Aucune référence au poème de Deguileville ou à sa *translatio* dans l'œuvre collective *John Lydgate : Poetry, Culture, and Lancastrian England*<sup>403</sup>, tout comme dans l'étude de Maura Nolan, *John Lydgate and the Making of the Public Culture*.<sup>404</sup> Derek Pearsall, quant à lui, consacre plusieurs pages au *Pilgrimage* dans son chapitre dédié aux années laurées du poète mais ne fait que résumer le contenu de

---

<sup>402</sup> Robert John Meyer-Lee, *Poets and power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge : 2007, p. 136.

<sup>403</sup> Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006.

<sup>404</sup> Maura Nolan, *John Lydgate and the making of public culture*, Cambridge : 2005.



l'œuvre et critiquer le travail de Lydgate. Il lui reproche de ne rien ajouter à la matière, « *he adds very little of his own* »<sup>405</sup>.

Cependant, la traduction du texte normand comporte un passage digne de commentaire dans lequel transparait le statut de « *poet laureate* » du moine de Bury-St-Edmunds. Il s'agit du liminaire « Prolog of the translator », (Cf. Annexe 6) qui a été l'objet de peu d'études jusqu'à présent.

Pour conclure son prologue, Lydgate évoque les circonstances dans lesquelles son œuvre a été composée. Il commence alors par mentionner la commission du comte de Salisbury.

Thys consydred full wysly of my lord  
Of Salysbury, the noble manly knyht,  
Wych in Fravncē, for the kyngys Ryht,  
In the werre hath meny day contunyd;  
Whom God & gracē han ful wel ffortunyd  
In thenpryses wych he hath vndertake;  
Lyff and godes, for the kyngys sake,  
Knyhtly Inpartyd thys prince vertuous;  
Ay in the ende beyng victoryous,  
Swych grace & Eur, God to hym hath sent,  
Wych gaff me ffyrst in comavndement  
Thys seyde book in Englysshe for to make,  
As I koude, [al] only for hys sake.  
Be-cause he woldē that men schold[e] se,  
In ovre tonge, the grete moralyte  
Wych in thys book ys seyde & comprehendyd,  
That yt ne myhte (me semyth) be Amendyd;  
The auctour, wych that dyde hyt ffyrst compyle,  
So vertuously spent ther-on hys whyle.  
(v. 123-140)

---

<sup>405</sup> Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : 1970, 172-177.

Pour indiquer qu'il se soumet à une autorité, il suffirait au poète moyen-anglais de rappeler que le *Pilgrimage* a un commanditaire mais l'affirmation du statut de « *poet laureate* » vient plus particulièrement de la façon dont est présentée l'ordre du patron.

Pour indiquer qu'il se soumet à une autorité, il suffirait au poète moyen-anglais de rappeler que le *Pilgrimage* a un commanditaire mais l'affirmation du statut de « *poet laureate* » vient plus particulièrement de la façon dont est présentée l'ordre du patron.

## 2. La flatterie

### a. *La flatterie du commanditaire*

Un premier coup d'œil permet de remarquer l'éloge de Thomas Montagu. Les qualificatifs mélioratifs sont nombreux. Aux termes « *wysly* », « *noble* », « *manly* », « *knyghtly* », « *vertuous* », on peut ajouter le « *dyscrete avys* » du vers 158. Pour commencer, le poète loue la noblesse du comte, dans les deux sens du terme. Le nom « *prince* » est associé à l'adjectif « *vertuous* » dans une expression qui lie la qualité de l'homme à son statut social. Je souhaite alors commenter l'utilisation du nom « *noble* » dans un emploi adjectival qui joue sur les deux significations du mot, à savoir « *Of high rank or birth* » et « *honorable ; admirable, excellent, praiseworthy* ». <sup>406</sup> « *Prince* » peut également avoir le sens de « *one who fights in the forefront of an army;* » « *a knight* » <sup>407</sup> et « *noble* » celui de « *brave, bold, valiant; heroic,* » <sup>408</sup> et bien que je ne pense pas que Lydgate les ait employés pour qu'ils prennent ce sens, ces termes s'inscrivent tout de même parfaitement dans l'éloge chevaleresque que le poète moyen-anglais fait du comte. En effet, les qualités guerrières de Thomas Montagu sont le principal objet de ce discours encomiastique. A l'adjectif « *manly* » qui insiste sur la virilité de l'homme s'ajoute la répétition de son statut de chevalier avec les termes « *knight* » et « *knightly* » et le poète moyen-anglais n'oublie pas de mettre l'accent sur la participation du comte à la guerre de Cent Ans , « *Wych in Fravncē, for the kyngys Ryht, /In the werre hath meny day contunyd;* ». Mais s'il ne suffit pas de simplement le décrire en

---

<sup>406</sup> « noble - Middle English Compendium », (15/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED29610/track?counter=2&search\\_id=18115708](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED29610/track?counter=2&search_id=18115708).

<sup>407</sup> « prince - Middle English Compendium », (15/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34652/track?counter=1&search\\_id=18116692](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED34652/track?counter=1&search_id=18116692).

<sup>408</sup> « noble - Middle English Compendium ».

guerrier, il faut alors rappeler que c'est un bon guerrier. L'adjectif « *victorious* » vient souligner son statut de champion. L'éloge du « prince » victorieux atteint son paroxysme lorsque le poète moyen-anglais explique que la fortune est de son côté. Le participe passé « *ffortunyd* » est accompagné de la phrase « *grace & Eur, God to hym hath sent* ». Or, la fortune est décrite comme changeante et capricieuse dans la première partie du prologue. « *ffortune ys lady with hyr double face* » (v. 19) et « *In on estate she neuere doth contyune/ Thys stormy quen, wych callyd ys Fortune* » (v. 33-34) nous dit Lydgate. Il s'agit alors d'un véritable triomphe sur la fortune comme l'explique Stephanie Kamath et « *Lydgate also establishes that Salisbury's triumph is in martial triumph* ». <sup>409</sup>

b. *La flatterie du poème*

L'éloge du comte prouve définitivement que le poète moyen-anglais reprend sa fonction de « *poet laureate* » dans le *Pilgrimage* mais je souhaite ici commenter plus en avant le discours épideictique du moine de Bury-St-Edmunds. Dans l'œuvre collective *John Lydgate : Poetry, Culture and Lancastrian England*, Lee-Mayer résume le contenu de son chapitre dédié au traducteur du *Pèlerinage* dans *Poets and Power from Chaucer to Wyatt* et intitule sa réflexion « *Lydgate Laureate Pose* ». <sup>410</sup> C'est ici précisément le style du poète moyen-anglais en tant que « *poet laureate* » qui intéresse l'auteur. Le linguiste affirme :

« The epideictic mode (i.e, verse that possesses the aim of praise or blame) was a natural avenue of expression for Lydgate. [...] In its encomiastic register, an epideictic poem expresses the ideality of its praised object through some effect of heightening.[...] In short, the great claim of an epideictic poet is that he or she brings into being verbal double of the ideal nature of that which he or she praises. And in the extreme, this claim goes beyond analogy and insists that the poem has made manifest ideality per se. The most authentic poem of praise, in this sens, becomes an instance of the same ideal nature that makes the object praiseworthy in the first place. This understanding of poetic praise would have been quite familiar to Lydgate » <sup>411</sup>

Autrement dit, pour mieux célébrer son *addressee*, Lydgate a tendance à glorifier son poème en lui attribuant les qualités de l'homme qu'il cherche à magnifier. Dans le « *Prolog*

<sup>409</sup> Stephanie Kamath, *Authorship and first-person allegory in late medieval France and England*, Cambridge : 2012, p. 191.

<sup>410</sup> R. Lee-Mayer, « Lydgate's laureate pose » dans L. Scanlon, W.J. Simpson, *John Lydgate*, p. 36-60.

<sup>411</sup> Ibid, p.42

*of the Translator* », il profite en effet de l'éloge de Thomas Montagu pour louer également le sujet du poème qui contient une morale, « *grete moralyte* » qu'il ne faut pas modifier, et à l'adjectif « *vertuous* », utilisé pour qualifier le prince, fait écho l'adverbe « *vertuously* » qui décrit le travail de Deguileville.

c. *La flatterie de la monarchie*

Par ailleurs, le discours encomiastique du « *poet laureate* » n'a pas pour seul objet le comte de Salisbury. Lydgate en fait profiter le roi d'Angleterre et rappelle ainsi son engagement auprès de la couronne.

À deux reprises, la relation que Thomas Montagu entretient avec le monarque est la raison de l'éloge du patron du *Pilgrimage*. Il est rappelé que le prince-chevalier, « *the noble manly knyht* », a participé à la guerre, « *in the werre hath meny day contunyd* », pour soutenir les intérêts du roi, « *for the kyngys Ryht* ». De même, c'est pour assurer le salut du roi que le comte vertueux a été doté de qualités chevaleresques, « *Lyff and godes, for the kyngys sake, /Knyhtly Inpartyd thys prince vertuous* ». Le moine de Bury Saint Edmunds loue son commanditaire parce qu'il a combattu pour le roi. La participation du « prince » à la Guerre de Cent ans est la première cause du panégyrique. L'insistance du poète sur les qualités guerrières du comte est ainsi justifiée. Au moment de dater la composition de ces vers, Lydgate précise « *My lord that tymē beyng at Parys* » (v. 157), soulignant de nouveau l'engagement du comte de Salisbury pour le monarque et ses prétentions territoriales.

Lydgate fait la « propagande » de la politique extérieure du monarque et de ce fait, l'utilisation de l'expression « *for the kings Ryght* » mérite d'être commentée. L'emploi du terme « *right* » vient « justifier » la poursuite de la guerre outre-Manche et réaffirmer la légitimité d'Henri VI sur le trône de France.

Il est très probable, qu'en elle-même, la traduction du texte moyen-français en moyen anglais souhaitée par le comte de Salisbury, résulte d'une volonté de se distancier de la langue « ennemie ». Lorsqu'il demande à Lydgate « *Thys seyde book in Englysshe for to make/ [...] Be-cause he woldē that men schold[e] se,/ In ovre tonge, the grete moralyte /Wych in thys book ys seyde & comprehendyd* », l'accent est d'ailleurs mis sur le pronom personnel qui souligne la réappropriation de « leur » langue par les Anglais. La traduction en moyen anglais semble ici bien plus qu'un outil de démocratisation. Dans son chapitre de l'*Oxford*

*History of Literary Translation in English* intitulé « *Nation, Region, Class, and Gender* », Helen Philipps étudie la période qui s'étend de 1350 à 1550 et affirme :

« This period sees increasingly assured translation into English, with the **perceived audience expanding from the lower-class, lay, and uneducated groups to include priests and religious, the gentil, royalty, and the highly educated.** Many social and technological developments stimulated English translation and book production for wider readerships: **French wars** and declining use of AN; [...]; later, the effects of printing and cheaper paper. »<sup>412</sup>

Cette supposition s'appuie également sur l'interprétation que Lee-Mayer fait de la traduction du *Troy Book*.

Alors que dans son prologue, Lydgate affirme :

The eldest sone of the noble Kyng  
Henri the Firthe, of knyghthood welle and spryng,  
[...],  
To whom schal longe by successioun  
For to governe Brutys Albyoun,  
Whyche me comaunded the drery pitus fate  
Of hem of Troye in **Englysche** to translate,  
The sege also, and the destruccioun,  
Lyche as the **Latyn** maketh mencion,  
For to compyle and after Guydo make,  
So as I coude, and write it for his sake,  
By cause he wolde that to hyghe and lowe  
The noble story openly wer knowe  
In **oure tonge**, aboute in every age,  
And ywriten as wel in **oure langage**  
As in **Latyn** and in **Frensche** it is,  
That of the story the trouthe we nat mys  
No more than doth eche other nacioun: »<sup>413</sup>

(v. 95-117)

---

<sup>412</sup> Roger Ellis (éd.), *The Oxford history of literary translation in English*, Oxford : 2008, p.58.

<sup>413</sup> « Troy Book: Prologue | Robbins Library Digital Projects », (16/07/2022), <https://d.lib.rochester.edu/teams/text/edwards-lydgate-troy-book-prologue>.

Lee-Mayer confirme :

« England ought to have this « noble story » available in its own « tonge, » ; If England is to realize its imperial ambitions, then it may no longer be culturally and linguisticly dependent on « latyn », and especially « frenssche » »<sup>414</sup>

En obéissant à la volonté de son commanditaire qui sert la politique royale anglaise, le poète moyen-anglais réaffirme alors doublement son statut de « *poet laureate* ».

### 3. La soumission de Lydgate à son patron

Après la présentation élogieuse de la commission du comte de Salisbury, c'est bien la soumission de Lydgate à son patron qui est soulignée.

And of entent to do my lord plesaunce,  
In hys worschepē, for a remembravnce,  
As I am bovnde for to be hys man,  
I wyl translate hyt sothly as I kan,

[...]

I schal not faillē teuchyng the substaunce,  
Thogh on makyng I ha no suffysaunce;  
ffor my wrytyng, in conclusion,  
ys al yseyd vnder correcion.

(v. 141-150)

L'affirmation « *I am bovnde to be hys man* » est la plus explicite. Tandis que le terme « *bound* » suggère la corde, le lien physique qui unit servilement le poète et le commanditaire de son œuvre, le génitif « *hys man* » sous-entend la « propriété » et affirme l'appartenance de Lydgate au comte de Salisbury. De même, l'expression « *my lord* », qui est répétée, (v. 121-122, 141, 157) est moins neutre que le terme « *lord* » employé seul, sans pronom personnel. Bien plus que la noblesse du comte, son titre, c'est son statut de « maître » par rapport au traducteur du *Pèlerinage* qui est mis en avant ici. L'esclavage n'est

---

<sup>414</sup> R. Lee-Mayer, « Lydgate's laureate pose » dans L. Scanlon, W.J. Simpson, *John Lydgate*, p. 46.

bien sûr ici qu'une image. Lydgate tient essentiellement à rappeler qu'il n'est que l'exécuteur du désir d'un autre. Il a reçu une commande, « *commaundement* » (v. 132), le comte lui a donné une mission, « *gaff me charge* » (v. 158). L'expression « *gaff me charge* » place le poète en simple complément d'objet rappelant qu'il n'est pas le sujet de l'action. Dans un article abordant les références que le poète moyen-anglais fait régulièrement à ses inspirations, son « *maystre Chaucer* » et ses commanditaires, R.D Perry évoque les « *virtual coteries* » de Lydgate, souvent présentés sous forme de listes.

« In addition to proper names, [...] these virtual coteries are constructed out of another profusion, this one of verbs. Just as important as the people in these coteries is what those people do ; the activities that produce a poem are as crucial to the construction of virtual coteries as the coterie's membership. »

« [lists] are also catalogs of activities, assigning different tasks to different individuals - patrons commission texts, sources write them—and thereby creating a history of the poem's production »<sup>415</sup>

Autrement dit, Lydgate évoque chaque membre de sa « *virtual coterie* » en rappelant, par un verbe, son activité et son rôle dans le travail d'élaboration du poème. Dans le « *Prolog of the Translator* », le moine de Bury-St-Edmunds utilise la rhétorique de datation de son poème pour opposer le comte qui a livré la commande « *gaff[...] charge* » et le poète qui entreprend la composition du poème, « *began thys book to translate* ». Le rôle du comte de Salisbury est de commander la traduction et celui du poète, seulement d'exécuter ses ordres. Ainsi sont explicitées les circonstances de production du poème.

Je souhaite simplement conclure cette réflexion en rappelant que le poète obéit par amitié pour son commanditaire, pour qui il a une affection certaine. S'il s'attèle à la tâche, c'est pour le plaisir de son commanditaire « *to do my lord plesaunce, /In hys worschepē* »

#### 4. La figure du poète dans « l'epideictic circuit »

L'affirmation d'un statut de « *poet laureate* » ne passe pas seulement par une déclaration d'allégeance à un commanditaire dont l'éloge est primordial. Il est également nécessaire que le poète se représente lui-même comme « *poet laureate* ». Robert J. Lee-

---

<sup>415</sup> R. D. Perry, « Lydgate's Virtual Coteries: Chaucer's Family and Gower's Pacifism in the Fifteenth Century », dans *Speculum*, vol. 93, n° 3 (2018), p. 681.

Mayer affirme que la « *laureate pose* » de Lydgate comporte un schéma récurrent de « *laureate self representation* ». Autrement dit, le poème moyen-anglais se représente lui-même comme digne de recevoir les lauriers.

Toujours en évoquant un « *epideictic circuit* », le linguiste explique qu'au-delà du poème qui doit refléter les qualités de l'*addressee*, le poète lui-même devient souvent un sujet digne d'éloge.

« Not only does an equivalence obtain between the praised object and the praising medium, but the praising subject must likewise be elevated ; to be adequate to the poetry that is in turn adequate to the ideal nature of that which it describes, this subject becomes symmetrically idealized »<sup>416</sup>

Toujours en prenant l'exemple du prologue du *Troy Book*, il affirme alors :

« Lydgate supplies an exceedingly ornate, twenty-six-line astronomical dating of the moment at which he is beginning his translation. Although jarring in its sudden appearance, this passage or something akin to it, in the context of the dialectic governing the epideictic aims of this prologue, is precisely, what to expect. Through his elevated diction and lavish rethoric, Lydgate idealizes the moment at which he sets out on his great work. Along with being a « memorial » to Henry, the poem will be a memorial to itself, the passage operating to this end as an inaugurating autopanegyric, raising the poem and poet to the same status of its patron »<sup>417</sup>

Bien que l'« exercice » de datation du *Pilgrimage* soit plus court, nous pouvons y déceler la même idéalisation du « moment » où le poète s'embarque dans son travail de traduction, et la volonté de Lydgate de glorifier sa tâche.

And of the tyme playnly, & of the date  
Whan I be-gan thys book to translate,  
yt was a thovsant (by computacion)  
Affter crystys incarnation,  
ffour hundryd ouer, nouthur fer ne nere,  
The surples ouer, syxe & twenty yere,  
My lord that tymē beyng at Parys,

---

<sup>416</sup> R. Lee-Mayer, « Lydgate's laureate pose » dans L. Scanlon, W.J. Simpson, *John Lydgate*, p. 44.

<sup>417</sup> *ibid*, p. 46-47.



Wych gaff me charge, by hys discrete avys,  
 As I seyde erst, to settē myn entent  
 Vp-on thys book to be ful]dyllygent,  
 And to be-gynne vp-on thys labour  
 (v. 151-161)

Le poète se veut précis, « *playnly* », et mentionne les outils de son calcul « *computacioun* ». Lydgate remplace le repère des dieux et figures antiques du *Troy Book* « *Apollo* » (v. 145), « *Phebus* » (v. 141), « *Proserpina the Quene* » (v. 142), « *Pluto* » (v. 143), « *Furies* » (v. 144) par un autre, celui du Christ, « *Affter crystys incarnation* ». Le changement est dû à la matière du Pilgrimage. Deguileville dit ainsi simplement qu'il commence la rédaction de son poème en « l'an mil troys cens.x. par troys foys » (v. 20) La mention du « fils » ajoute alors une nouvelle dimension à l'entreprise de traduction, une dimension « pieuse ». Enfin, le poète insiste sur le sérieux avec lequel il s'est lancé dans ce projet « *to sette myn entent/ Up-on thys book to be ful dyllygent* » (v.160-161). Bien qu'il soit impossible de dire ici que le poète se hisse à la hauteur de son patron, il n'en demeure pas moins que Lydgate magnifie son entreprise.

Pourquoi le poète moyen-anglais termine-t-il donc son prologue par une formule d'humilité ?

Allē folkys be-sechyng of ffavour,  
 That on thys book after-ward schal rede;  
 And that hym lyst nat to taken hede  
 To the makyng, but to the sentence ;  
 ffor I am bareyn of all eloquence.  
 Ther-for I pray, what so that be seyde,  
 gentyllesse not to be evel apayde,  
 And my rudnessē helpyn to excuse,  
 ffor in metre I ha ne with me no muse:  
 Noon of the nyne that on Parnase duelle,  
 Nor she that ys [the] lady of the welle,  
 Calliopē, be sydē cytheron,  
 Gaff to my pennē, plente nor fuson

Of hyr licovr, whan thys work was [be]gonne.  
 Nor I drank no-wer of the sugryd tonne  
 Off Iubiter, couchyd in hys celer,  
 So strange I fonde to me hys boteler,  
 Off poetys [i]callyd Ganymede.  
 But to my labour now I woll me spede,  
 Prayng ech reder me to reconforte,  
 Benignely my rudenesse to supporte.  
 ffor wherso be my thonk, I lese or wyne,  
 Wyth yowrë gracë thus I wyll be-gynne  
 (v.162-184)

Il n'est pas rare que Lydgate demande à ses lecteurs d'ignorer son phrasée en les incitant plutôt à se concentrer sur la pensée exprimée « *lyst nat to taken hede/ To the makynge, but to the sentence* » (v. 164-165). Il n'est pas étonnant que le poète évoque la rugosité de son style, « *rudenesse* » et se déclare « *bareyn of all eloquence* ». Lee-Mayer va jusqu'à inclure « *the humility topos* » dans la « *Laureate pose* » du moine de Bury-St-Edmunds. Il développe alors trois fonctions de cette fausse modestie, trois fonctions qu'il est utile de mentionner pour notre étude.

Pour commencer :

« Gestures of humility [...] « by conveying precisely the opposite of what they literally communicate, they are a means of tactful self-agrandizement ».<sup>418</sup>

Par ailleurs :

« the humility topos operates as an acknowledgement of the profound assymetry between patron and poet – the vast gulf in social status, wealth, and power that separates them. It is, simply put, the appropriate manner in which to address one's superiors, and, as such, it is a bald admission of inferiority ». <sup>419</sup>

Autrement dit, la modestie « apparente » représente à elle-seule deux aspects de la « *laureate pose* ». Elle vient affirmer la soumission du poète à son patron tout en mettant

---

<sup>418</sup> *ibid*, p. 52

<sup>419</sup>*ibid*, p. 53.

l'accent sur la grandeur du poète. Cependant, la troisième « fonction » vient quelque peu bouleverser l'équilibre établi :

« The humility topos allows fifteenth century poets to utter sometimes-unwelcome truths to those in power. »<sup>420</sup>

C'est la nuance que je souhaite ici apporter à la *self-representation* de Lydgate comme un « *poet laureate* » dans le prologue du *Pilgrimage*. Le poète n'est pas qu'un « propagandiste ». Il lui arrive parfois de mettre l'accent sur des vérités qui déplaisent fort au commanditaire ou à la royauté, de manière plus générale.

##### 5. Nuance : la critique du militarisme

Une hypothèse de R.D. Perry me semble intéressante. Malgré l'apparente flatterie adressée au comte de Salisbury et l'éloge de sa contribution à la politique extérieure du roi Henri VI, il semblerait que le poème cache une critique concernant la guerre sans fin qui éloigne les espoirs de paix. Le médiéviste étudie la figure de fortune dans « *The Prolog of the Translator* ». Si de prime abord, le comte, « *ffortunyd* », semble avoir triomphé de celle qui a un double visage, « *double face* » (v. 19), et est inconstante, « *In on estate she neuere doth contyune* » (v. 33), le début du discours du poète moyen-anglais semble contenir un avertissement au sujet de cette personnalité lunatique, avertissement qui concerne directement Thomas Montagu.

Alors qu'il cite les vers 37 à 44...

ffor worthynesse in Armes nor vycτόrye  
Arn in effect but thingēs transytórye  
Nor hih conquest, nor domynacion,  
Peplys to puttē in subieccyon.  
It al schal passe as doth a somer flouvr;  
In thys world herē, holdyng no soiovr  
No thyng abytt, shortly for to wryte,  
Good lyff exepte, and only ovr meryte

---

<sup>420</sup> *ibid*, p. 53.

R. D. Perry affirme qu'à côté du simple « *thing myn today a-nother hath to-morwe* » (v. 13), qui certes pourrait inquiéter le comte de Salisbury, « *current custodian of Normandy* », la description du traitement des victoires militaires par « Fortune » est bien plus menaçante.

« Even if much of the tone of the *Pilgrimage's* opening discussion of Fortune can be dismissed as Boethian commonplaces [...], this passage would still be an extraordinary thing to say to one of the English rulers of France. Military victories and political rule are only transitory and will “*passee as doth a somer flovr.*” One must instead lead a good life and cultivate merit, not “*worthynesse in Armes.*” Lydgate critiques the very activity in which his patron is currently engaged. »<sup>421</sup>

L'extrait est à l'origine examiné car il permettrait d'inclure Gower dans les « *virtual coteries* » de Lydgate, bien que le moine de Bury-St-Edmunds ne mentionne jamais l'auteur de la *Confessio Amantis*. Comme Gower dans son poème *Praise for Peace*, le traducteur du *Pèlerinage* emploie la double énonciation pour interpeller le comte de Salisbury et le roi dont il représente la politique extérieure, alors que le poème s'adresse au lecteur « *Wyth in thys lyff [ne] ben but as pylgrimes/Lyk straungerys fferē fro youre Cuntre* » (v. 2-3).<sup>422</sup>

J'évoque ici le roi, ce que R. D. Perry ne fait pas, car il me semble que si Lydgate profite de l'éloge de son patron pour célébrer le monarque et de sa politique, il est logique que la critique de la guerre concerne également les deux hommes

Quel que soit l'objectif initial de l'étude de ce passage, le commentaire nous révèle que Lydgate, « *poet laureate* », ne se cache pas d'affirmer des vérités déplaisantes, « *sometimes-unwelcome truths* » bien que cela soit désagréable à son commanditaire ou à la monarchie.

Cette critique du militarisme du roi est fréquente chez le poète moyen-anglais et il n'est pas surprenant de la retrouver dans le *Pilgrimage*. Juste après avoir évoqué la troisième fonction de la fausse modestie, Lee-Mayer précise :

---

<sup>421</sup> R.D. Perry, « Lydgate's Virtual Coteries », p. 695-696.

<sup>422</sup> *Ibid*, p.688-694

« In respect to Lydgate specifically, scholars have argued that the monk voices a veiled but consistent critique of militaristic policy, even, within such monuments to royal power as the *The Troy Book* »<sup>423</sup>

Alors qu'il démystifie l'idée d'un Lydgate entièrement *propagandist*, Scott Morgan-Straker affirme enfin :

« The standard view **Lydgate's subservient Lancastrianism is simply false** with regard to *On Gloucester's Approaching Marriage* and conceals important truths about the other poems under discussion. Like the parts of the *Troy Book* that are addressed to Henry V, *On Gloucester's Approaching Marriage* offers a veiled criticism of its patron militarism and performs the illocutionary act of warning »<sup>424</sup>

C'est sur la remise en cause du *subservient* Lydgate que je souhaite alors conclure ma réflexion. Si Lydgate affirme des vérités qui déplaisent au comte de Salisbury et au roi c'est parce que, malgré son apparente soumission, le poète affirme l'importance de son rôle dans la composition du poème. Sa licence poétique ne peut pas lui être enlevée.

La formule d'humilité qui conclut le poème mentionne quelques figures qui n'ont aucun lien avec le sujet du *Pilgrimage*. Elles viennent évoquer la poésie et la création artistique mais également faire état de la culture du poète. Cette liste de « *virtual coterie* » correspond selon R. D. Perry à une volonté particulière de Lydgate, « demonstrate both his learning and his role as the purveyor of culture. »<sup>425</sup>.

« In short, Lydgate asserts his poetic prowess here, reminding the patron that the style of the translation lies completely in Lydgate's hands »<sup>426</sup>.

Il faut ajouter à cela la mention de Ganymède, fidèle serviteur de Jupiter, qui est dit étrange, « strange ». Pour l'auteur des « *Virtual Coterie* », l'étrangeté vient moins de son homosexualité que de son caractère *subservient* que Lydgate rejette alors.

Enfin, Lee-Mayer remarque :

---

<sup>423</sup> R. Lee-Mayer, « Lydgate's laureate pose » dans L. Scanlon, W.J. Simpson, *John Lydgate*, p. 53.

<sup>424</sup> Scott-Morgan Straker, « Propaganda, Intentionality, and the Lancastrian Lydgate » dans Larry Scanlon, William James Simpson (éd.), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, Indiana : 2006, p. 121.

<sup>425</sup> R.D. Perry, « Lydgate's Virtual Coteries », p. 683.

<sup>426</sup> *Ibid* p. 683.

« the overabundance of attention he gives to the poem's commissioning and composition is Lydgate's « formal expression of his doubts about what he was required to defend. ».<sup>427</sup>

Je voudrais alors revenir sur les vers 149-150, « *ffor my wrytyng, in conclusion, /ys al yseyd vnder correcion.* » qui concluent la présentation de la commission du comte de Salisbury. La description du *subservient* Lydgate s'achève et en affirmant qu'il est surveillé et que son texte sera, en quelque sorte, soumis à révision, le poète semble faire un pied de nez au commissionnaire à qui il vient de « prêter allégeance ». Ce commentaire conclusif semble une désapprobation du rôle inéluctable de « contrôleur » qui revient au patron d'une œuvre.

Quoi qu'il en soit, parce qu'il est « surveillé », Lydgate reprend majoritairement les idées politiques et religieuses du comte de Salisbury dans sa traduction du *Pilgrimage*. Bien qu'il faille la nuancer, la position du moine de Bury-St-Edmunds comme « *poet laureate* » dans la traduction du poème de Deguileville est manifeste.

#### 6. La position du « moine »

Avant d'être un « *poet laureate* », Lydgate est d'abord un moine. Ses successeurs le caractérisent premièrement par sa fonction ecclésiastique à l'image de William Dunbar et de ses vers « *The noble Chaucer, of makaris flour, /The Monk of Bery, and Gower, all three* » (*Lament for the Makaris*, v-49-50)<sup>428</sup>. Lorsque John Stowe se retrouve en possession d'un manuscrit du *Pilgrimage* (ms. Stowe 952), il identifie l'auteur en ces termes : « *compilyd by John Lydgate monke of Burie* ». Cette désignation s'explique par la *self-representation* du poète moyen-anglais qui affirme dans son prologue du *Siege of Thebes* « *I answerede my name was Lydgate, / Monk of Bery, ny3 fyfty 3ere of age* » (v. 92-93).<sup>429</sup>

L'allégeance du poète est donc double. À un engagement envers la couronne et son commanditaire s'ajoute la fidélité naturelle qu'il doit à l'Église et à son ordre. La matière

---

<sup>427</sup> *Ibid*, p. 679-680. Reformulation de Robert John Meyer-Lee, *Poets and power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge : 2007, p. 76.

<sup>428</sup> Arthur Quiller-Couch (éd.), *The Oxford Book of English Verse 1250-1900*, Oxford : 1905, p.31.

<sup>429</sup> « The Siege of Thebes: Prologus | Robbins Library Digital Projects », (17/07/2022), <https://d.lib.rochester.edu/teams/text/edwards-lydgate-siege-of-thebes-prologue>.

religieuse du poème et le patronage de sa traduction impose à Lydgate d'être le loyal porte-parole des deux instances de pouvoirs. Cela semble complexe, notamment, lorsque le texte-source évoque les conflits opposant les autorités laïques et ecclésiastiques. « L'Église est en effet impliquée dans des luttes de nature généralement juridique pour protéger ses biens concrets (*temporalia*) et ses privilèges de juridiction contre notamment les revendications des laïcs »<sup>430</sup> nous rappelle Philippe Maupeau qui cherche à contextualiser le discours de « Raison » à « Moïse ». (v.1025 à 1092)

Le poète normand évoque les extorsions dont est victime la maison du Christ et demande à l'évêque de les combattre avec vigueur :

« Veult Grace Dieu que des armes  
Ou vicleur fus souvent t'armes  
[...]  
Affin aussi que soyes pres  
De bataillier nouveau et fres  
En tous temps, en toute saison,  
Contre toux ceulx qui la maison  
Grace Dieu veulent essillier,  
Desheriter, et despoullier  
Par diverses extorsions,  
Disiesmes et subvencions  
Et exactions trouvees  
Contre droit, et pourpensees.  
Mes de ce, si com sçay de voir,  
Ne fais tu pas bien ton devoir.  
(v. 1025- 1044)

Il reproche alors au vicaire de Moïse d'avoir participé à la spoliation :

Tu meïsmes les octroies  
Et d'avoir monstres les voyes ;

---

<sup>430</sup> Guillaume de Digulleville, Graham Robert Edwards (éd.), Philippe Maupeau (éd), *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, Paris : 2015, p.161.

Laquelle chose Grace Dieu  
Ne tient a soulas nē a geu.  
Si te dis sens flaterie  
Que n'est mes que moquerie  
De tes cornes et (de) ton baston.  
Tes cornes sunt de limaçon,  
Qui se mucent pour un festu  
Tout aussi tost com l'ont sentu.

(v. 1045- 1054)

Et mentionne des exemples à suivre :

Tieulx cornes n'ot pas saint Thomas,  
Qui au roy l'entrer et le pas  
De sa maison deffendit fort,  
Pour ce que sens cause et a tort  
Par force asservir la vouloit,  
Qui tousjours franche estre devoit.  
Mieux amast li sains homs morir  
Que la laissast point asservir.  
De saint Ambroise aussi te di,  
Qui sa maison si deffendi  
Contre emperis et empereur  
Que tout seul il en fu seigneur.  
"Vous palais, disoit il, avés,  
Vous tours, vous chasteaux, vous cités,  
Les revenu(e)s de l'empire ; \*  
Bien vous doit cecy souffire. [C9r]  
De ma maison ne vous meslés ;  
Laiisés la moy ; rien n'y avés.  
Mieulx vouldroie perdre (la) vie  
Qu'a mon temps fust asservie. "

(v. 1055- 1074)



Avant de rappeler à l'ecclésiastique la nécessité de défendre son « épouse » pour mieux servir Grâce-Dieu :

Ceux cy cornes pas n'avoient  
Sens raison, ne ne portoient.  
Se fusses aussi bien cornus,  
En bien deffendant les frans us  
De ta maison, que espousee as  
Et dont l'anel en ton doy as,  
Ou si de ta verge usasses,  
Et Pharaon argüasses,  
En li disant que Dieu servir  
Laissast ta gent sens asservir,  
Que de rien ne les empeschast,  
Nē oppreinsist, ne ne grevast,  
Lors fusses tu bon Moïses,  
Et Grace Dieu de plaisans mes  
Servisses, et moult (bien) li pleüst  
Toutes fois que armé te sceüst  
Or fai ce des ore en avant,  
Si en aras houneur plus grant.

(v.1075-1092)

Il faut noter que « Raison » critique tout autant l'intrusion de l'État dans les affaires ecclésiastiques que la participation du vicaire de Moïse au vol de la maison de « Grâce-Dieu ». Ce texte pourrait donc mettre en danger les deux allégeances de Lydgate simultanément. Pourtant, le moine de Bury Saint Edmunds et « *poet laureate* » se montre assez fidèle dans sa traduction de l'extrait. La difficile *augmentation* d'un passage dont la seule *translatio* pourrait déjà lui nuire se comprend. Mais le poète moyen-anglais ne passe également aucun élément sous silence.

Quelques ajouts qui semblent, au premier abord, minimes, sont dignes de commentaire. Ils soulignent la fidélité au texte source. Pour commencer, il est important

de remarquer que le poète moyen-anglais ne prend pas de parti dans ce conflit d'intérêt. Il ne choisit pas d'en vexer un pour épargner l'autre. Au contraire, il utilise ses habituelles amplifications pour mettre tout autant l'accent sur le reproche adressé au pouvoir étatique que sur le blâme de l'évêque. Avant l'énumération « *By dyuers extorsyons / Of dymes or Subvencions, /or taylladges [i]fffoundē newe, By Exaccions full vntrewe* (v. 1816-1820), Lydgate ajoute simplement le vers « *By sleythe, falshed, or any whyle,* » (v. 1815) qui insiste sur la ruse perfide des agresseurs de la maison de « Grâce-Dieu ». De la même manière, a contrario du texte normand, la traduction met l'accent sur l'acte de spoliation du vicaire de Moïse.

Thow dost not trewly thy deuer,  
Whan thow fyndest or dost espye  
Sotyl weyēs ffor flatrye  
To spoylle of Gracē Dieu the hous  
By any tytles ravynous »  
(v. 1822-1826)

Le verbe « *spoylle* » et l'expression « *tytles ravynous* », absents du texte source viennent souligner le reproche fait à l'ecclésiastique.

Par ailleurs, Lydgate ne modifie pas l'injonction adressée à Moïse de protéger son bien contre le pouvoir laïc. Il met plutôt l'emphase sur le « devoir » de l'ecclésiastique. « *Her-yp-on thow sholdest thynke* » (v. 1836) ajoute le poète à la fin du blâme de Moïse. Le verbe « *should* » est également répété et accompagné du modal « *mayst* » dans la traduction des derniers vers rappelant la fidélité que l'évêque « doit » à son épouse, l'Église, et la protection qu'il « doit » lui accorder.

Thys folk, to myn oppynyoun,  
Vsede ther hornys by Resoun,  
As I to the ha told ryht now.  
And, by exauple, so **sholdyst** thow  
Bar thyn hornys for dyffence,  
And suffre that no vyolence  
Were ydon vn-to thy spouse  
Wych ys so ffayr & vertuouse,  
Weddyd to the by iuste weddyng:

I take record of the ryng,  
 On thy fynger that thow dost vse;  
 Therfor thow **mayst** the nat excuse  
 Off the yerde nor the wond  
 Wych thow beryst in thyn hond,  
 To seyn manly to Pharao,  
 (As of ryht thow sholdest do,)  
 To suffre thy folkys to go fre,  
 As they ouht of lyberte;  
 Nat to greue hem, nor oppresse,  
 Nor constreyne hem by duresse.  
 Than **sholdestow** (yt ys no les,)  
 Be trewely callyd Moyses,  
 Ryht agreable by vertu  
 Vn-to that lady, Grace Dieu,  
 And of servyse acceptable  
 To that lady worshepable  
 (v.1871-1896)

Saint-Thomas et Saint-Ambroise sont des exemples, « *exaumples* » pour le moine de Bury Saint Edmunds et en effet, le poète moyen-anglais souligne leur valeur face à la malveillance du roi Henri II et de l'impératrice Justine. L'archevêque de Cantorbéry a empêché l'intrusion du roi dans sa maison avec une grande force, « *ful myghtyly* » (v. 1841). C'est un saint, « *holy bysshop* » (v. 1851). Ambroise lui aussi a défendu avec force la maison de Dieu, « *Deffendyd myghtyly also /Hys hous, lyk as he sholdē do* » (v. 1853-1854), l'accent étant encore mis sur le « devoir » alors que l'empereur, lui est « *sturdy* » (v. 1855)

Les petites « *amplificatio* » viennent ici montrer que le traducteur est de l'avis du texte normand. Plutôt que d'y nuire, ce texte vient ménager les deux allégeances du moine et « *poet laureate* » qui insiste sur les erreurs du pouvoir laïque comme celles de l'Église. Si Lydgate appelle l'ecclésiastique à défendre ses biens contre les intrusions du pouvoir royal, comme le fait le moine de Chaalis, c'est dans la simple volonté de différencier le pouvoir temporel du pouvoir spirituel. Par l'*exemplum* de Saint-Ambroise, le poète moyen-anglais insiste sur la distinction.

Seynt Ambrose in the samē caas  
 Deffendyd myghtyly also  
 Hys hous, lyk as he sholdē do,  
 Ageyn the sturdy Emperour,  
 By dyllygence and grete labour ;  
 Tolde hym that he shuldē kepe  
 Oonly hys Temperall Lordshepe,  
 Hys paleys & hys mansyouns,  
 Hys cytes, castelles & hys touns;  
 The Revennues ther-off ytake,  
 And ther-with-al, murye hym make;  
 Wych ouhte ynowh to hym suffyse,  
 And entermet hym in no wyse  
 Touchyng Cristys herytage;  
 (v. 1853-1865)

L'adjectif « *temporal* » associé au nom « *lordshepe* » rappelle directement la division entre pouvoir « temporel » et « spirituel ». Lydgate renvoie l'empereur au premier. S'il peut toucher les revenus associés à son pouvoir temporel, l'empereur doit abandonner le pouvoir spirituel, « *Cristys heritage* » qui appartient à l'Église. Les deux cercles sont distincts et ne se touchent pas. En réaffirmant cette distinction fondamentale, le bénédictin « serviteur » du comte de Salisbury parvient ainsi à justifier qu'il souhaite une défense des privilèges ecclésiastiques.

Alors qu'au cours de sa présentation du clergé dans le *Fall of Princes*, Lydgate déclare que l'église, « *the cherche* », doit s'attacher à ses possessions, « *comitted to their pecessiouns* », il reprend plus précisément la distinction du « temporel » et du « spirituel » dans son « *extended lesson about the three orders* » du *Pilgrimage* :

And spyrytual ffolk off the cherche,  
 Lat ther occupacioun  
 Ben in contemplacioun,

In deuocioun & prayere;  
Voyde hem ffrom offyce secler;  
Lat hem go lyuë lyk ther bond  
(v. 11390-11395)

Les ecclésiastiques ne doivent pas avoir un emploi « *secular* », le terme séculaire renvoyant ici à la définition du *Middle English Compendium* « *of or belonging to the state as opposed to the church, civil* »<sup>431</sup>. Ils ne doivent pas avoir un emploi civil. En n'identifiant pas le destinataire de cet impératif, le poète moyen-anglais laisse à penser que l'état doit cesser d'employer des clercs et des moines, de même que ces derniers doivent se recentrer sur leur vie spirituelle et arrêter de se mêler du monde. Le reproche est certainement double. Quoi qu'il en soit Lydgate ne précise pas. Ainsi, de nouveau, il ne choisit de pas de camp.

En ne prenant pas parti, Lydgate se montre un très bon « *poet Laureate* » et « *monk of Bery* ». La relation entre le pouvoir religieux et politique est précisé et le poète moyen-anglais confirme son allégeance tant au pouvoir royal qu'au pouvoir ecclésiastique et monastique.

---

<sup>431</sup> « *seculer and seclere - Middle English Compendium* », (17/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED39160/track?counter=1&search\\_\\_id=18154406](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED39160/track?counter=1&search__id=18154406).

## Chapitre III : Le didactisme de Lydgate au service des idéaux politiques et religieux du comte de Salisbury

### Le *Pèlerinage* et sa traduction : deux poèmes pour deux publics

En 1355, en décidant de « mettre a point et adrecier » (v. 72) son poème rédigé quelques vingt-cinq ans auparavant, le poète normand Guillaume de Deguileville fait prendre une nouvelle direction à ses vers. « Le public visé »<sup>432</sup> n'est plus le même. J'ai déjà souligné que le retrait de la phrase « En françois toute mise l'ai / A ce que l'entendent li lai » (St, v. 23-24), ainsi que l'ajout de nombreuses pièces en latin, démontraient une inclusion des « ecclésiastiques » dans les destinataires de la « seconde recension ».

« On oppose souvent la première rédaction du *Pèlerinage* à la seconde, orientée plus directement vers un public clérical ou monastique. »<sup>433</sup> rappelle alors Frédéric Duval qui préfère nuancer :

« Le *PVH* [i.e première recension] vise un large public, mais le choix du français ne signifie pas qu'il est destiné spécifiquement aux laïcs. Le français est au XIV<sup>e</sup> siècle une langue véhiculaire bien plus répandue dans la population que le latin. [...] La culture littéraire vernaculaire de Guillaume montre d'ailleurs que les livres en français n'étaient pas interdits de séjour dans les monastères. En outre, les inventaires et les manuscrits conservés du *PVH* en font l'un des rares textes français attestés à la fois dans les bibliothèques laïques et ecclésiastiques. »<sup>434</sup>

Autrement dit, dès la première rédaction, le *Pèlerinage* vise tout autant un public ecclésiastique que laïque. Or, « Si l'on admet que Guillaume écrivait aussi pour un public instruit en théologie et non seulement pour des *simples gens*, son *intentio* est à chercher dans une certaine subtilité doctrinale. »<sup>435</sup>

Le « public visé » du *Pilgrimage* est, quant à lui, bien différent. Dans l'introduction de son ouvrage *John Lydgate and the Making of Public Culture*, Maura Nolan distingue

---

<sup>432</sup> « Interpréter le *Pèlerinage de la vie humaine* de Guillaume de Digulleville », dans *La Moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*. Actes du colloque international Charles Bally (4, 5, 6 février 2009), édités par Hélène Bellon-Méguelle, Olivier Collet, Yasmina Foehr-Janssens, en collaboration avec Ludivine Jaquier, Turnhout, Brepols, 2011, p. 237-238.

<sup>433</sup> *ibid*, p. 237

<sup>434</sup> *ibid*, p. 237-238

<sup>435</sup> *ibid*, p. 238

« *historical audiences (readers and viewers)* » et « *imaginary audiences, those to whom texts are fictionally addressed* » et précise :

« For the most part, Lydgate's fictional audiences are limited to aristocrats and the London elite [...] In this sense, his poetry is narrower and more limited than Chaucer's. At the same time, however, Chaucer wrote for the court or a small circle of readers, while Lydgate was actively fulfilling commissions from both inside and outside the court, using Chaucerian tropes, characters, and rhyme schemes to provide poetry for Mercers, Goldsmiths, mayor, and citizens ». <sup>436</sup>

En Angleterre, le XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècle voient l'élargissement du « public » de manière générale. Les classes sociales les plus basses demandent à avoir voix au chapitre, ce que manifestent les rébellions, et la répression du régime lancastrien ne parvient pas à contenir ce phénomène, bien au contraire.

« More people are inexorably drawn into the public, even as those in power seek to restrict and limit the membership of that group, paradoxically by producing a discourse of openness, « common profit » and representativeness ». <sup>437</sup>

Cela explique que Lydgate soit obligé d'inclure les « simple gens » dans les destinataires potentiels de son œuvre. Ses textes « *combine didacticism – moral exhortation and pedagogical instruction – with a clear sense that their audience represents the only public that matters: the ruling elite.* » <sup>438</sup>. Bien qu'il écrive essentiellement pour les élites instruites, il faut à Lydgate ajouter quelques digressions didactiques pour assurer que son œuvre soit bien reçue par les « *lewed peple* ». Le didactisme est par ailleurs essentiel pour une œuvre doctrinale dont une mauvaise réception pourrait avoir de lourdes conséquences dans un contexte de retour à l'« orthodoxie » post-Wycliffisme.

Alors que l'*intentio* de Deguileville est à chercher dans des « subtilités doctrinales », et que son œuvre se veut de plus en plus dirigée vers un clergé instruit, Lydgate se doit d'éclaircir les « subtilités » par un certain didactisme, alors que l'audience de son œuvre s'élargit des élites instruites aux « simples gens. »

---

<sup>436</sup> Maura Nolan, *John Lydgate and the making of public culture*, Cambridge : 2005, p.5.

<sup>437</sup> *ibid*, p.6.

<sup>438</sup> *ibid*, p.4.

Il va de soi que Deguileville est déjà didactique. Philippe Maupeau et Graham Robert Edwards expliquent ainsi que « Les notions abstraites qui sont au cœur des débats et des sermons pourraient rebuter le lecteur laïc » mais que « Deguileville veille [...] à utiliser un langage « visuel » qui soit le support pédagogique efficace de son discours »<sup>439</sup> Par ailleurs, le poète normand suit les instructions de la *Rhétorique à Hérennius*, et emploie la « *conduplicatio* » afin de « frapp[er] vivement l'auditoire ».<sup>440</sup> En effet, « Deguileville use d'un large éventail rhétorique de répétitions de lettres (allitérations) ou de mots. »<sup>441</sup>

Lydgate se montre-t-il donc d'avantage didactique ? Quels sont les caractéristiques de son didactisme ? Voici les questions auxquelles ce chapitre tente de répondre.

---

<sup>439</sup> Graham Robert Edwards (éd) Philippe Maupeau, *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, Paris : 2015, p. 25.

<sup>440</sup> *ibid*, p. 34.

<sup>441</sup> *ibid*, p. 33



## A. La traduction de John Lydgate : la simplification de l'allégorie

### 1. Définition de l'allégorie médiévale

Inspiré du *Roman* allégorique médiéval à succès, imaginé à partir d'une analogie biblique, la nature du poème est explicite. L'œuvre de Guillaume de Deguileville est avant tout une allégorie. Le *Pèlerinage* rapporté est en premier lieu celui de la *Vie humaine*.

« Le voyage est métaphore du salut ». Ainsi Fabienne Pomel qualifie-t-elle « l'unité narrative et problématique » du corpus de son ouvrage *Les voies de l'au-delà et l'essor de l'allégorie au Moyen Âge*, corpus dans lequel le *Pèlerinage* occupe une place de choix.<sup>442</sup>

Cette « métaphore du salut » du poète normand correspond par ailleurs tout à fait au modèle des écrits allégoriques de la fin du Moyen Âge :

« La plupart des textes allégoriques des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècle se présentent comme des rêves : P-Y Badel propose pour les songes du Moyen Âge quelques critères communs (p.340 sqq) : leur caractère autobiographique, l'itinéraire suivi par le protagoniste, la plupart du temps accompagné d'une ou plusieurs personnifications parèdres [etc.] ». <sup>443</sup>

On retrouve ici les notions de métaphores et de personnification qui structurent l'allégorie médiévale dans son ensemble.

Dans son ouvrage consacré à l'allégorie dans la littérature du Moyen Âge, Armand Strubel rappelle en effet que « le principe directeur de l'écriture allégorique médiévale est la combinaison de la métaphore et de la personnification, avec une importance variable des deux figures selon les textes ». <sup>444</sup>

Si le grec « All-égoria » signifie littéralement le « dire-autre », « le sens-autre » est conçu comme le résultat d'une continuation de la métaphore » pour Cicéron qui affirme dans son *Orator* « *jam cum fluxerunt continuae plures translationes, alia fit plane oratio ; itaque hoc genus Graeci appellant allegoriam* »<sup>445</sup>.

Quintilien confirme alors par son *Institutio oratoria* que l'allégorie procède d'une métaphore filée, « *allegoriam facit continua metaphora* » mais reconnaît que le trope consiste essentiellement en un dédoublement de sens, « *allegoria, quam inversionem*

---

<sup>442</sup> Fabienne Pomel, *Les voies de l'au-delà et l'essor de l'allégorie au Moyen âge*, Paris : 2001, p.44.

<sup>443</sup> Armand Strubel, *Allégorie et littérature au Moyen âge: « grant senefiance a »*, Paris, : 2002, p;208.

<sup>444</sup> *ibid*, p.42-43.

<sup>445</sup> *ibid*, p.21.

interpretantur, aliud verbis aliud sensu ostendit »<sup>446</sup>. Les traités médiévaux reprennent la notion de « métaphore continuée » liée au « double-sens ». Dans son *Ars Poetica*, Gervais de Melkley définit ainsi la *transsumptio orationis* comme « *translatio vocis complexa a propria significatione ad alienam* » et précise que c'est ce que Donat nomme l'« allégorie », « *supradicta orationis transsumptio a Donato appellatur allegoria* ». <sup>447</sup>

Par ailleurs, il est vrai que « le dédoublement de sens par « métaphore continuée » ne suffit pas à caractériser un texte comme le *Roman de la Rose* » et « Par habitude de langage source de confusion, on parle régulièrement d'« allégories » à propos de ces acteurs si étranges que sont, dans les textes allégoriques, les abstractions personnifiées »<sup>448</sup>.

Je souhaite ici démontrer que Lydgate apporte des modifications à l'Allégorie de Deguileville afin de faciliter la lecture du *Pilgrimage*. La métaphore continuée du « pèlerinage » est explicitée par le traducteur moyen-anglais et les personnifications allégoriques du moine de Bury-St-Edmunds se présentent plus clairement.

---

<sup>446</sup> *ibid*, p.21.

<sup>447</sup> *ibid*, p.24.

<sup>448</sup> *ibid*, p.27.

## 2. Le prologue de traducteur : l'explication de la métaphore continuée directrice

La seconde recension du *Pèlerinage* s'ouvre sur un prologue dans lequel l'auteur se plaint que son premier manuscrit lui « fu osté » et « par tout divulgué » (v. 31-32) alors qu'« a corrigier et ordonner, / Y avoit moult » encore (v. 36-37). Justifiant ainsi la « réécriture » de son œuvre, le poète nous plonge immédiatement dans son songe :

En l'an que j'ay dit par devant,  
Avis me fu en mon dormant  
Que d'aler estoye excité  
En Jherusalem la cité,  
Et y estoit mon courage  
Pour faire pelerinage  
Fichié du tout entierement.

(v.95-101)

Le lecteur a conscience qu'il ne doit pas prendre le récit au pied de la lettre car l'auteur-narrateur précise qu'il s'agit d'un « songe » (v. 5, 11, 21, 55, 69). Le songe est le meilleur moyen de signaler l'« aliud dicere », le dédoublement de sens :

« Le songe, par son ubiquité, est le marqueur le plus évident de cet éclatement du sens [...] et lorsqu'il est écrit à la première personne, il engage une modalité originale de la subjectivité, vide et universelle : le « moi » est dédoublé en narrateur et acteur, et les deux instances se projettent dans une temporalité différente ; le sujet, confronté aux autres acteurs, personnifiés, acquiert un degré de généralité comparable à celui de ces figures » écrit Armand Strubel.<sup>449</sup>

L'universalité de l'allégorie est affirmée par Deguileville lorsqu'il déclare vouloir se rendre « En Jherusalem la cité/ Ou d'aller estoie excité » (v.83-84) et précise que « cē est la fin/ ou doit tendre tout pèlerin ». (v.85-86). Le *Pèlerinage de Vie humaine* contient une leçon de vérité générale et celui qui entame la lecture du poème est prévenu dès le prologue.

---

<sup>449</sup> *ibid*, p.45.

Par ailleurs, dans son *Commentaire au songe de Scipion*, Macrobe définit le songe, « *somnium* » comme un voile, « *tegit figuris et velat ambagibus non nisi interpretatione intelligendam significationem rei quae demonstratur* »<sup>450</sup> ce qui fait dire à Michel Zink que le songe est « en lui-même la représentation imagée ou indirecte d'un sens que seul le decryptage de l'interprétation peut faire apparaître. »<sup>451</sup>. Le lecteur averti du *Pèlerinage* sait donc que le « songe » est une « métaphore de l'écriture allégorique », car « si le *somnium* est un rêve énigmatique, symbolique, s'offrant à interprétation », « l'allégorie est aussi une écriture indirecte et voilée, nécessitant une interprétation au de-là du sens littéral » nous rappelle Fabienne Pomel.<sup>452</sup>

Il faut ajouter à cela, le « grant mirouer » (v. 104) dans lequel le narrateur aperçoit la Jérusalem Céleste, qui peut également être perçue comme une métaphore de l'allégorie.

« Le miroir du début du *Pèlerinage de Vie humaine* signale peut-être cet aspect énigmatique : la vision indirecte par l'intermédiaire d'un dispositif spéculaire fait écho à la première épître de Paul aux Corinthiens (13, 12) : Car nous voyons à présent dans un miroir, en énigme<sup>453</sup> »

« Le miroir, en tant qu'intermédiaire privilégié, est en tout cas l'emblème de la vision indirecte, indispensable pour accéder à la vision de la vraie Jérusalem. »<sup>454</sup>

Le « songe » et le « mirouer » sont cependant les deux seuls éléments à signaler la présence d'un « double-sens », « signes », qu'il faut admettre, sont difficile à percevoir pour le lecteur inexpérimenté.

Au début de son poème, Lydgate, lui, ajoute un « *Prolog of the Translator* » dans lequel il indique clairement l'existence d'un « double-sens ». Armand Strubel énonce deux façons d'aider le lecteur à percevoir un dédoublement de sens éventuel : « l'affirmation, parfois lourdement didactique, de l'existence d'une *senefiance* » ou « l'impression d'étrangeté, [...] qui est très fréquemment traduit par la fiction du songe »<sup>455</sup>. Les deux ne

---

<sup>450</sup> Michel Zink, *La subjectivité littéraire: autour du siècle de saint Louis*, Paris : 1985, p.144.

<sup>451</sup> Michel Zink, *La subjectivité littéraire: autour du siècle de saint Louis*, Paris : 1985, p.144.

<sup>452</sup> F. Pomel, « Les voies de l'au-delà et l'essor de l'allégorie au Moyen âge », p.251.

<sup>453</sup> *ibid*, p.251.

<sup>454</sup> Anne-Marie Legaré et Fabienne Pomel, « Les miroirs du *Pèlerinage de Vie humaine* : Le texte et l'image », dans Fabienne Pomel (éd) *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, éd. par Fabienne Pomel, Rennes : 2016, p. 125-55, <http://books.openedition.org/pur/31886>.

<sup>455</sup> A. Strubel, *Allégorie et littérature au Moyen âge*, p.44.

sont pas incompatibles. Ainsi, le moine de Bury-St-Edmunds conserve-t-il, dans l'ensemble, l'étrangeté du rêve, mais ajoute une « préface » dans laquelle il précise aux lecteurs qu'il y a une *senefiance* à retrouver dans le récit.

In thys book, yf [that] they redē yerne,  
Pylgrymēs schal the verray trouthē lerne,  
yiff they sette ther trewē dyllygence  
To vnderstondē clerly the sentence,  
What hyt menyth, & the moralyte;  
Ther they may, as in a merovr, se  
holsom thynges, & thynges full notable;

(v. 81-87)

Si le lecteur fait preuve de concentration, « *sette ther trewe dyllygence* », Lydgate assure qu'il pourra comprendre la matière du poème, « *the sentence, what hyt menyth, & the moralyte* », les trois expressions renvoyant au sens « caché ». Dans une même rubrique « † », l'*Oxford English Dictionary* donne au terme « sentence » les définitions médiévales « *the tought or meaning expressed, as distinguished from the wording ;* » et « *signifiance* ». <sup>456</sup> C'est « l'esprit » qui se distingue de la « lettre ». Le *Middle English Dictionary*, évoque quant à lui « *the signifcance, sense, meaning; the moral* » <sup>457</sup>, ce qui nous amène à discuter du terme « *moralyte* » que le même dictionnaire qualifie de « *spiritual or moral signifcance or interpretation of a tale* » <sup>458</sup>. Bien que le verbe « *mean* » soit transparent, je tiens à rappeler également qu'il a le sens de « *signify; mean (sth.) allegorically or figuratively;* ». <sup>459</sup> La *senefiance* est bien le concept auquel fait référence ces trois formules.

S'il est lu correctement, le livre permet d'apprendre la vérité, « *verray truth* ». Le pléonasma qui s'explique par des questions de métrique a néanmoins le mérite de mettre l'accent sur la notion « vérité ». À la suite de nombreux autres auteurs médiévaux, le poète

---

<sup>456</sup> « Sentence, n. », dans *OED Online*, Oxford University Press, (07/07/2022), <http://www.oed.com/view/Entry/176037>.

<sup>457</sup> « sentence - Middle English Compendium », (07/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED39448/track?counter=1&search\\_id=17943482](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED39448/track?counter=1&search_id=17943482).

<sup>458</sup> « moralite - Middle English Compendium », (07/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED28608/track?counter=1&search\\_id=17944136](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED28608/track?counter=1&search_id=17944136).

<sup>459</sup> « menen - Middle English Compendium », (07/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27327/track?counter=2&search\\_id=17944136](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED27327/track?counter=2&search_id=17944136).

moyen-anglais réaffirme ici qu'une vérité peut se cacher derrière la fiction, histoire mensongère. Appuyé par les rimes « songe » / « mensonge » et « songier » / « mensongier », « le paradoxe de la vérité révélée par la fiction », <sup>460</sup> est notamment exprimé par les vers de Guillaume de Lorris « Maintes gens dient que en songes / N'a se fables non et mensonges / Mais l'en puet tel[s] songe[s] songier/ Qui ne sont mie mensongier, / Ains sont après bien apparant, / Si en puiz bien traire a garant » (v. 1-6).<sup>461</sup>

Nous retrouvons alors une image familière, celle du miroir « *merour* ». L'objet apparaît de nouveau comme un moyen de « signifier » indirectement. Cependant, il s'agit à présent d'une véritable comparaison entre le livre et le miroir, parallèle rendu possible grâce à l'adverbe « *as* ». Dans le texte normand, le narrateur ne faisait qu'apercevoir sa destination dans le miroir, « métaphore de l'écriture allégorique », mais en aucun cas, le miroir en tant que mode indirect de signification était-il expliqué. C'est ce que fait ici Lydgate.

La nature du sens « caché » est par la suite explicitée :

And thys book, the wych I spake off to-fforn,  
 I mene, the book Pylgrymage de Movnde,  
 Morall of vertu, of materys ful profovnde,  
 Maad & compylyd in the Frenchē tonge,  
 ffull notáble to be rad & songe.  
 To every pylgryme, vertuuous of lyff,  
 The mater is so contemplatyff;  
 In all the book, ys not lost a word.

(v.113-121)

S'il n'était pas suffisant d'énoncer que le songe était détenteur de la vérité, « *verray truthē* », le traducteur met l'accent sur la matière du poème, « *mater [...] ful profounde, [...] so contemplatyff* ». Le *Pèlerinage* traite d'un sujet sérieux et sa lecture pousse à la contemplation. Il ne s'agit pas d'une rêverie anodine. Et ce, parce qu'un enseignement moral y est inclus. Lydgate emploie l'expression « *morall of vertu* », faisant écho à la

---

<sup>460</sup> A. Strubel, *Allégorie et littérature au Moyen âge*, p. 45.

<sup>461</sup> Guillaume de Lorris, Jean de Meung, *Le roman de la rose*, Paris : 1978.

« *moralyte* » du vers 85, qui est répétée plus tard « *the grete moralyte / Wych in thys book ys seyde & comprehendyd* » (v. 136-137)

Mais Lydgate ne s'arrête pas là dans son explication didactique. Il précise également en quoi consiste cet enseignement moral pour aider le lecteur à comprendre l'œuvre au mieux :

And that folk may the Ryhte weyē se  
Best assuryd towardē ther passage,  
Lat hem be-holde[n] in the pylgrymage,  
Which callyd ys pylgrymage de movnde,  
In the wych fful notably ys fovnde,  
Lernyd, and tavht, who can well construe,  
What folk schal take, & what they schal eschue  
(v. 74-80)

Le poète moyen-anglais présente le livre comme un code de conduite qui indique au lecteur ce qu'il doit faire, ce qu'il doit accomplir, « *what folk schal take & what they schal eschue* ».

Lydgate précise alors ce qu'il est possible de voir dans le « miroir » :

holsom thynges, & thynges full notable;  
What ys prevyd, & what thyng ys dampnable,  
What ys holsom, the soulē for to save,  
Whan the body ys leyd in hys grave.  
And to knowē wych be cyteseyns,  
Trewē burgeys, & ekē fraunkeleyns,  
Wych in good lyff and vertu do excelle,  
In Ierusaleem perpetually to duelle,  
(v. 87-94)

Le *Pèlerinage* est donc un code de conduite pour assurer son salut. Il est possible d'y découvrir ce qui est louable et condamnable « *What ys prevy, & what thyng ys dampnable* » ou plus précisément ce qui permet de sauver son âme, « *the soulē for to save* ». La répétition

de l'adjectif « *holsom* » signifiant « *of benefit to the soul, spiritually beneficial* »<sup>462</sup> insiste sur l'enseignement salvateur du poème. Dans le sonnet, Lydgate précise que le lecteur pourra reconnaître des figures modèles dont la vie vertueuse, « *wych in good lyff and vertu do excelle* », mène à la Jérusalem Céleste « *In Jerusalem perpetually to duelle* ».

« Le voyage est métaphore du salut ». Ici la métaphore continuée est explicite. Le poète moyen-anglais précise les deux niveaux de sens pour le lecteur. Il faut lire le *Pèlerinage* comme le récit du chemin à suivre pour atteindre la vraie Jérusalem, celle du paradis céleste. Lorsqu'aux vers 74-75, Lydgate précise que le lecteur pourra trouver le bon chemin, « *folk may the Ryhtē weyē se / Best assuryd towardē ther passage*, », il utilise l'image du pèlerinage pour développer l'enseignement moral « caché » dans le poème. L'œuvre permet au lecteur de savoir quel chemin, « *way* », suivre pour avoir le meilleur voyage « passage ».

Il est certain que le lecteur comprend l'image car Lydgate a développé l'analogie plus haut :

Trusteth therfor, ye folk of euery age,  
That yowre lyff her ys but a pylgrymage;  
ffor lyk pylgrymes ye passē to & ffro,  
[...]  
ffor ay the cōurs, of thys mortal lyff,  
Euerych hovr doth to hys boundys drawe;  
To al pylgrymēs kynd hath set a lawe,  
Eche day to Renne a party on ther way;  
Oldē ner yong, ther may no man sey nay,  
Lyk a Ryuer sterne, and of gret myght,  
Ne restyth nat nouth [by] day nor nyght,  
To holde hys cours as ledeth hym the streem,  
Ryght so, pylgrymes toward Ierusalem  
Haste on her way in thys world, & echone  
Toward that cyte, or to Babylone.  
(v.45-60)

---

<sup>462</sup> « *holsom* - Middle English Compendium », (08/07/2022), [https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED21062/track?counter=1&search\\_\\_id=17944136](https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/dictionary/MED21062/track?counter=1&search__id=17944136).



La vie n'est qu'un pèlerinage vers la fin duquel on tend un peu plus chaque jour.  
Rien ne peut arrêter son cours.

Il faut noter qu'il s'agit ici d'une amplification de la comparaison formulée dès les quatre premiers vers « [y] e worldly folk, avysē yow betymes / Wych in thys lyff [ne] ben but as pylgrimes, /Lyk straungerys Fferē fro youre Cuntre/ Vnfranchysed and voyde off lyberte; ». Lydgate reprend ici explicitement l'analogie de l'Épître aux Hébreux (11, 13) sur lequel Deguileville fonde son poème : « Les hommes sont des « pèlerins » [peregrini], des « étrangers » [hospites] sur la terre ».

Lorsque le poète utilise alternativement « *ffolk* » (v. 74) et « *pylgryme* » (v. 82 ; 119) pour désigner le lecteur, la métaphore a déjà été expliquée.

La fonction didactique du prologue est sans appel. Le commentaire du « *translator* » a pour objectif de faciliter la lecture du *Pèlerinage*. Le poète moyen-anglais ne veut pas que le lecteur passe à côté de la métaphore continuée.

Le moine de Bury-St-Edmunds fait preuve d'un didactisme exemplaire. Certes, les deux vers latins liminaires « *qui peregrinatis, hunc per librum docearis / Que bona uel dubia sit fugienda via* » sont quelque peu hermétiques, surtout pour le lecteur *unlearned* qui ne maîtrise pas la langue de l'Église. Cependant, par les 184 vers moyen-anglais qui suivent, Lydgate s'attache à expliquer clairement cette métaphore du pèlerinage dans lequel se cache un enseignement essentiel pour la vie du bon Chrétien. Il faut rappeler que l'objectif affirmée de la traduction est que la vérité « *verray throuthe* » soit rendue accessible au plus grand nombre. Lydgate affirme ainsi que le comte de Salisbury lui a ordonné de traduire le texte en anglais pour qu'il soit compris de tous, « *Thys seyde book in Englysshe for to make, / [...] Be-cause he woldē that men schold[e] se, /In ovre tonge, the grete moralyte/ Wych in thys book ys seyde & comprehendyd*, ». Les érudits n'avaient certainement pas besoin d'une translation en moyen anglais.

Le poète n'attend pas un instant pour nous offrir la clé de lecture de l'œuvre. Les premiers vers sont consacrés à l'explication de l'analogie de l'épître aux Hébreux sur laquelle est fondée le poème. Non seulement Lydgate rappelle que les hommes, « *worldly folk* » ne sont que des pèlerins, « *pylgrimes* », dans cette vie, « *in thys lyff* », mais il introduit une comparaison pour clarifier son exposé « *Lyk straungerys Fferē fro youre Cuntre/ Vnfranchysed and voyde off lyberte* ». Il pourrait s'arrêter là mais pour être certain que le

lecteur comprenne, il tient à préciser que si l'homme est un pèlerin, la vie est aussi un pèlerinage. Ainsi s'explique l'ajout des vers « *Trusteth therfor, ye folk of euery age, / That youre lyff her ys but a pylgrymage;* ». (v. 45-46) De même que l'analogie de l'homme et du pèlerin, celle de la vie et du pèlerinage est développée par une comparaison « *ffor lyk pylgrymes ye passë to & ffro* ». Cependant, cette fois-ci l'argumentation réaffirme le raisonnement précédent. La vie est un pèlerinage puisque les hommes traversent la vie comme des pèlerins. La logique est implacable. À cela s'ajoute un exposé sur une dizaine de vers qui fournit une nouvelle image au lecteur, celle de l'eau qui coule, aidant le lecteur à visualiser la vie comme un pèlerinage. Ce n'est qu'une fois après avoir expliqué l'analogie le plus précisément possible que le poète écrit que le lecteur pourra reconnaître le bon chemin dans le livre « *that folk may the Ryhtë weyë se / Best assuryd to-wardë ther passage,* ». Le lecteur a les capacités de comprendre que le bon « chemin » à suivre dans le pèlerinage est la bonne voie à suivre dans la vie. Mais Lydgate semble vouloir s'assurer que la compréhension soit totale. C'est pour cela qu'il explique clairement que ce qu'il entend par la bonne voie, « *rihte weye* » ou encore « *What folk schal take, & what they schal eschue* ». Il s'agit de ce qui conduit au salut de l'âme « *What ys prevyd, & what thyng ys dampnable, / What ys holsom, the sovlë for to save* ». Le lecteur ne peut alors plus avoir de doute. Alors qu'il entame sa lecture du *Pèlerinage*, il sait qu'il va devoir être attentif afin de découvrir la conduite à adopter pour assurer son salut.

Le caractère didactique de Lydgate repose surtout sur sa langue. Il est important de souligner l'utilisation des adverbes « *as* », « *Wych in thys lyff [ne] ben but as pylgrymes* » et « *lyk* », « *Lyk straungerys Fferë fro youre Cuntre* », « *ffor lyk pylgrymes ye passë to & ffro* », « *Lyk a Ryuer sterne, and of gret myght* » qui, en eux-mêmes, transforment la métaphore en comparaison, trope moins hermétique. Par ailleurs, je souhaite avancer l'hypothèse que l'utilisation des adverbes de comparaison, bien qu'ils s'expliquent toujours par des questions de métrique, sont également ici pour signaler la métaphore continuée. Ils sont employés pour faire comprendre au lecteur que chaque chose est « *as* », « *like* » une autre et qu'il doit être vigilant. Par ailleurs, Lydgate utilise de nouveau la répétition comme figure d'insistance. Que ce soit la répétition le nom « *moralyte* » ou les adjectifs « *notables* » ou « *holsom* » pour qualifier le contenu du poème ou bien la répétition de l'analogie de l'épître aux hébreux sous des formes différentes, à savoir la comparaison de la vie avec un

pèlerinage et celle de l'homme avec un pèlerin, le poète veut imprimer l'idée dans l'esprit du lecteur.

Par rapport à Deguileville, Lydgate informe non seulement son lecteur de la présence du « double sens » mais il lui dévoile également la nature du sens caché, l'enseignement d'une voie permettant d'atteindre au salut, et décrypte la métaphore continuée afin que le texte devienne limpide.

Le prologue du « translator » ressemble finalement d'avantage à l'entrée en matière de la première recension du *Pèlerinage* de Deguileville :

A ceuz de ceste region  
Qui point n'i ont de mansion,  
Ains y sont tous com dit Saint Pol,  
Riche, povre, sage et fol,  
Soient roys, soient roynes,  
Pelerins et pelerines,  
Une vision veul nuncier  
[...]

Or (i) viengnent pres et se arroutent  
Toute gent et bien escoutent,  
Ne soit nul et ne soit nule  
Qui arriere point recule ;  
Avant se doivent touz bouter,  
Touz assëoir et escouter.  
Grans et petis la vision  
Touche sans point de excepcion  
En francois toute mise l'ai  
A ce que l'entendent li lai.  
La pourra chascun apprendre  
La quel voië on doit prendre,  
La quel guerpir et delessier.

C'est chose qui a bien mestier

A ceuz qui pelerinage

Font en cest monde sauvage.

(v. 1-34, St)

L'analogie tirée de l'Épître aux Hébreux est énoncée dès les premiers vers (v. 1 à 6), comme dans le texte de Lydgate. Deguileville va même jusqu'à citer sa source « Ains y sont tous com dit Saint Pol ». De même, l'instruction à extraire du songe est précisée à travers la métaphore du pèlerinage. Les vers 30-31, « La pourra chascun apprendre/ La quel voië on doit prendre, / La quel guerpier et delessier. » rappellent ceux du poète moyen-anglais, « *And that folk may the Ryhtë weyë se / Best assuryd to-wardë ther passage* ».

La similarité s'observe également dans l'adresse au lecteur. Les vers 1- 2 « A ceuz de ceste region, / Qui point n'i ont de mansion » ressemblent à l'ouverture du « *prolog of the translator* », « *[y] e worldly folk, avysë yow betymes* », « *Trusteth ther-for, ye folk of every age* ». Les deux poètes ont par ailleurs la même manière d'interpeller leur lecteur. On peut comparer ces vers de Deguileville « La pourra chascun apprendre/ [...] /A ceuz qui pelerinage / Font en cest monde sauvage. » avec ceux de Lydgate, « *In thys book, yf that they redë yerne, /Pylgrymës schal the verray trouthë lerne,* ». Par l'utilisation de la seconde personne, Lydgate s'adresse simplement plus directement au lecteur alors que l'apostrophe de Deguileville se veut plus généralisante, comme le confirme l'utilisation répétée de « tout ». Les deux auteurs appellent en tout cas à « escouter » ou « avyse », « beholden ».

Enfin, Deguileville affirme ici écrire pour les *unlearned*, « En francois toute mise l'ai/A ce que l'entendent li lai. /La pourra chascun apprendre » comme Lydgate déclare traduire pour que le plus grand nombre comprenne « *In ovre tonge, the grete moralyte /Wych in thys book ys seyde & comprehendyd,* » (v. 136-137)

Cette analyse du prologue nous permet non seulement de confirmer, au-delà de son auto-proclamation par le poète, que la première recension du *Pèlerinage* est plus didactique que la seconde mais je souhaite également soumettre l'idée que le poète moyen-anglais ait pu s'inspirer de la première rédaction pour rédiger son « *Prolog of the Translator* ». En

moyen français ou dans sa traduction, il est certain que le moine de Bury Saint Edmunds ait pu prendre connaissance de ce « brouillon ».

Le style de Lydgate est cependant plus didactique que celui de Deguileville car les répétitions, l'utilisation des adverbes de comparaison et les longs développements rendent la métaphore bien plus explicite dans le texte-cible. Le « songe » n'est pas mentionné par le poète moyen-anglais car il ne l'évoque que dans la traduction-même du *Pèlerinage* qui commence au vers 185.

### 3. La présentation de l'« Armure des Vertus » : la simplification des métaphores secondaires

La métaphore continuée principale engendre systématiquement d'autres métaphores qui dépendent de l'analogie originelle. Armand Strubel explique :

« L'image de la réaction en chaîne décrirait assez fidèlement le processus de la prolifération métaphorique dans le texte allégorique : la métaphore originelle engendre par dérivation métonymique ou par synecdoque des séries étroitement dépendante du moule, jusqu'à épuisement des possibilités. Chaque type d'image crée des associations implicites que l'écriture allégorique explore ». <sup>463</sup>

Dans le cas du songe de Deguileville, par exemple, si la vie est considérée comme un *Pèlerinage*, une géographie des Vices et des Vertus s'impose alors. Le pèlerin doit affronter la Mer du Monde avant d'atteindre la Nef de Religion. Par ailleurs, une armure est nécessaire à celui qui doit affronter des obstacles sur son chemin, une armure composée des différentes valeurs chrétiennes indispensables à celui qui veut garantir le salut de son âme.

Je souhaite ici commenter le passage que Philippe Maupeu appelle dans son édition « L'armure des vertus » (Dg, v. 5141-5726), (Lg, v.7189-8072), afin de montrer que les métaphores dépendantes de la métaphore initiale sont, elles aussi, davantage explicitées chez Lydgate que chez Deguileville. Le choix de cet extrait s'explique par la coexistence de métaphores multiples, chacune correspondant à une partie de l'équipement du pèlerin.

Commençons par la première « arme », le « gambeson de Patience » tel que le nomme l'éditeur de Deguileville. (Cf. Annexe 5).

---

<sup>463</sup> A. Strubel, *Allégorie et littérature au Moyen âge*, p.46.

Le pèlerin de Deguileville commence par décrire le vêtement avant que Grâce-Dieu lui désigne les propriétés extraordinaires de cet objet qui suffit seul à protéger un homme qui ne porterait aucune autre armure et permet à celui qui le revêt de « Son prouffit fait, dont autre gent/ Font leur mal prou et (leur) damage. » (v.5218-5219). Après lui avoir donné le nom de « Pourpoint » car « fait est/ De pointures le gambeson », l'amie du narrateur finit par expliquer que « En toux lieux « Pacience » a nom ». (v.5240)

Or, dans le texte de Lydgate, afin de faciliter la lecture, des indices viennent signifier que le « gambeson » est la métaphore de la « patience », bien avant que Grâce-Dieu n'annonce son nom « *The name theroff ys pacience,* » (v. 7364). Lorsque le lecteur est informé que le gambison se renforce dans l'adversité « *Hath most Ioye & plesaunce/ In thyng that ys to folk penaunce,/ ffor hys proffyt & avauntage,/ Som folk holde yt gret damage;* » (v. 7319-7322), Lydgate ajoute qu'il s'agit des caractéristiques de la patience et fait ainsi une comparaison claire entre le signifiant et le signifié, sur laquelle il insiste par une répétition : « *ffor pacience (in conclusioun)/ Haueth thys condicioun,/ (ffor to descryve and spek in pleyn/ Off pacience the trewē greyn,* » (v. 7323-7326). Lorsque le traducteur reprend la dénomination de « pourpoint » proposé par le poète normand, la comparaison est de nouveau énoncée par le moine de Bury-St-Edmunds :

And for that pacience, with wo  
 Ys ypryked and punysshed, so  
 By verray trewe examynyng,  
 As a purpoynt with sawyng.  
 By long examynacioun,  
 Therfore thys armure Gambisoun,  
 (Who consydreth fro poynt to poynt)  
 Ys ycallyd a purpoynt.  
 (v.7347-7554)

En renversant le raisonnement par rapport à la citation précédente, c'est-à-dire, en évoquant dans un premier temps les caractéristiques de la patience pour ensuite expliquer les caractéristiques du gambison et ainsi justifier son surnom de « pourpoint », le poète

moyen-anglais insiste davantage sur les vertus de la patience et met alors plus l'accent sur le signifié que sur le signifiant.

Quoi qu'il en soit, les deux comparaisons de Lydgate reposent sur une argumentation. Le « Gambisoun » est capable de transformer les peines en joies « **puisque** » la patience a cette caractéristique. De même, « **puisque** », la patience se fait « piqué » à la manière d'un pourpoint, « **alors** » ce « gambisoun », qui a des traces de « piqûres », prend le nom de pourpoint. Les « **for** » que j'ai traduit par « **puisque** » et le « **therefore** » que j'ai traduit par « **alors** » permettent de souligner la logique du raisonnement. Lydgate souligne la cohérence de la métaphore avant d'énoncer définitivement que le nom que prend le gambison est *donc* celui de « patience » « *The name theroffys paciënce,* », l'accent étant toujours sur l'aspect logique de la dénomination.

Dans la suite moyen-anglaise du discours de Grâce-Dieu, Lydgate, par sa traduction « infidèle », ajoute des occurrences du terme « paciënce » qui ne sont pas présentes dans le texte source, rappelant ainsi le signifié à l'esprit du lecteur.

La fin de phrase « Et pour estre com enclume /A cui toux cops sont de plume/ Pour recepvoir, sens murmurer, Tout en bon gré et endurer » (v. 5243-5246) est ainsi traduite par les vers suivants :

Ryht as a styth forgyd off Stel  
ffeleth the strokysneueradel  
Off thys ffethris Smothe & soffte,  
Thogh men ther-on smyten offte,  
So **pacyence** (in hyr werkyng)  
Maketh neuere no gruchchyng  
Off no thyng she doth endure.  
(v. 7368-7375)

De même, « Que quant le roy s'en vould armer, » (v. 5260), évoquant la patience de Jésus, est traduit « infidèlement » par « *He armyd was in swych armure/ Wyth the Army's off paciënce* » (v. 7396-7397).

Lydgate va même jusqu'à traduire « gaubeson » par « *patience* ». Lorsque Grâce-Dieu enjoint le poète à prendre le vêtement, le texte moyen-français dit :

Pour les autres armes vestir,  
Qui sus luy se doivent gesir,  
Car dessous va le **gaubeson**  
Qui armer se veult par raison  
(v.5265-5268)

Ce que Lydgate traduit par :

All thyn Armure thow shalt bere  
Mor esely; & ha no wonder,  
Yiff **pacience** be trewly vnder.  
(v. 7406-7408)

La répétition pédagogique se retrouve aussi avec les deux ajouts « *Wyche ys callyd pacyence,* » (v. 7462, 7501).

Cependant, la compréhension du lecteur est aussi assurée par une autre insistance dont l'originalité mérite un commentaire. Plutôt que de répéter une nouvelle fois « patience », le poète sous-entend la vertu par l'utilisation d'un terme de la même famille. Ainsi Jésus-Christ est « patient », « *that paciente lord, most vertuous,* » (v. 7378) et il a souffert « patiemment » « *paciently he dede endure ;* » (v. 7395). L'emploi de l'adjectif et de l'adverbe plutôt que du nom vient renforcer la métaphore de façon plus discrète.

Une chose est certaine. Le lecteur ne peut pas passer à côté de la métaphore. Le poète moyen- anglais insiste lourdement sur le signifié mais il annonce également rapidement la « patience » pour prévenir du « double-sens » dès le début de la tirade. Si l'image peut être difficile à comprendre, le moine de Bury-St-Edmunds montre en quoi le choix du gambison pour désigner la « patience » est logique, cohérent.

La présentation des armes par Grâce-Dieu se poursuit et les interventions de Lydgate dans la traduction moyen-anglaise restent similaires.

ˆPuisque Deguileville commence sa présentation du « haume de Tempérance » par sa dénomination explicite « Ce hyaume, si com dois savoir/ Est Temperance » (v.5401-5402) et développe une comparaison claire « Car, si com cueuvre et refraint/ Le hyaume ces sens



et restraint, / Tout aussi Temperance sert/ De garder l'ueil » (v. 5405-5407), Lydgate n'a pas beaucoup à modifier ici. Néanmoins, il insiste tout de même sur le signifié par la répétition « Thys helm callyd « attempraunce » » (v.7677) et « ffor thys helm [...] Wych ys callyd 'attempraunce » (v. 7683-7684), à moins de dix vers d'écart.

Après avoir présenté le « gorgerin de sobriété » et les « gantelet de continence », deux vertus subordonnées à la Tempérance, « Grâce-Dieu » introduit alors au pèlerin l'« épée de Justice » accompagnée de son fourreau « Humilité » et son ceinturon « Persévérance ». Le nom de celle qui vient ceindre le narrateur est de nouveau énoncé rapidement « Par son nom, Justice, est dicte » (v. 5529) et Lydgate ne peut qu'insister sur la qualité de l'arme que Deguileville ne répète jamais. Le poète moyen-anglais traduit ainsi « épée » par « *sword of Ryghwysnesse* » à trois reprises. « Exemple en as en saint Benoit, / Qui bien l'espee çainte avoit » (v. 5555-5556) devient « *As seyn Benyth dyde off old, / Gyrt with the sword off Ryghtwysnesse,* » (v. 7882-7883). « De l'espee si le feri » (v. 5563) est traduit « *smot the the flesh, by gret duressse, / With the sword of Rythwysnesse* » (v. 7889-7890). Enfin, « ceste epee » (v.5588) qui doit servir au pèlerin à ramener sa pensée vers le bien est devenue traduite par l'expression « *sword of Ryghtwysnesse* » au vers 7918.

De même, a contrario du texte moyen-français le « fourrel » qui « est dit et nommé/ Par son droit nom, Humilité » (v.5597-5598) est toujours évoqué accompagné de sa qualité par le poète moyen-anglais qui utilise à plusieurs reprises l'expression « *skawberk off humylyte* » (v. 7932, 7954, 7972, 7986).

Il ne serait pas utile de faire une liste exhaustive de toutes les répétitions effectuées par Lydgate dans sa traduction de l'« armure des vertus » mais les quelques exemples ci-dessus montrent que le poète moyen-anglais s'attache à la mise en valeur du signifié et l'emphase se confirme en dehors de cet extrait. Concernant le bâton « Obstination » de Rude-Entendement, Raison n'évoque son nom qu'une seule fois en moyen-français alors que Lydgate insiste tout particulièrement sur le vice. À la dénomination « *callyd obstynacye* » au vers 1091, s'ajoute l'emploi le terme « *obstynacie* » à plusieurs reprises (v. 10936, 10982,11004) sans oublier l'utilisation du verbe « *obstynat* » au vers 10917.

Un dernier élément didactique digne de commentaire est l'accent mis par le moine de Bury-St-Edmunds sur la « Vertu ». S'il est important que le lecteur comprenne la

métaphore, c'est parce que cette dernière doit lui montrer « La quel voïe on doit prendre ». Il semble que le poète moyen-anglais tienne à rappeler qu'il s'agit ici d'une présentation des « vertus » chrétiennes.

Reprenons par exemple la description de l' « épée de Justice ».

Par son nom, Justice, est dicte,  
Entre toutes plus eslite,  
Et la meilleur qu'onques çainsist  
Roy ne conte ne ne tenist.  
Onques ne fu l'espee Ogier,  
Ne la Roulant, ne [l']Olivier,  
Si **vertueuse** ne puissant,  
Në ou bonté eüst autant.  
C'est celle que, quant temps en est,  
A chascun rent ce qui sien est  
(v. 5529- 5538)

Est traduit :

« A bettre swerd was neuere wrouht,  
Off princë nor off kyng ybouht;  
ffor the swerd off goode Oger,  
Off Rowland nor off Olyuer,  
Was nat (for to reknen al)  
Off valu, to thys swerd egal,  
So trusty nor so **vertuous**,  
To ffolk in **vertu** coragous.  
ffor thys swerd haueth so gret myht,  
To ryche and povre for to do ryht,  
And thorgh hys **vertuous** werkyng  
Yiveth euery man hys ownë thyng: »  
(v.7837-7848)

La répétition de l'adjectif « *vertuous* » et l'utilisation du terme-même « *vertu* », renvoyant directement à la philosophie chrétienne, semblent révélateur. Encore plus l'est l'ajout de quelques vers avant l'*exemplum* de Saint-Benoît, « *Vyces putte in subieccioun, / That vertu ha domynacioun* » qui rappellent explicitement que la Justice est une « vertu » dont l'objectif est de soumettre les « vices », deuxième terme évoquant immédiatement le dogme chrétien.

Dans l'ensemble du discours sur l'« armure des vertus », seul l'adjectif « vertueuse », employé uniquement au vers 5535, renvoie à la « vertu » chrétienne dans le texte de Deguileville.<sup>464</sup> Lydgate, lui, rappelle qu'il s'agit d'une armure de « vertus » à plusieurs reprises. Par exemple, la présentation du « haubert de Force », « « Force » ce haubert a nom » (v. 5351) est traduit « *But he haue on thys haberioun, / Wych callyd ys off verray ryht, / 'ffortitudo' most off myght. / ffor, 'fforce' ys callyd thys vertu,* » (v. 7554-7557). Si l'utilisation du terme « *vertu* » ne suffisait pas, le moine de Bury-St-Edmunds emploie le terme latin originel, la langue de l'Église lui permettant de ramener le terme à la sphère théologique. Quant aux « gantelets de Contenance », on retrouve l'ajout déjà observé des termes « vices » et « vertus ». Ainsi les gants, « *glovys* » (v. 7754) sont là pour se retenir de pécher « *Allē vyces to restreyne;* » (v. 7757) et la présentation « Qu'on appelle « Contenance / Laquelle dicte en singulier, bien equipole a un pluriel » (v. 5494) est traduite et amplifiée ainsi « *Wych ys callyd in substaunce/ [...] The noble uertu « contynence. / Wych vertu, seyde in syngulerte,/ Ys egal to pluralyte/ ffor thys vertu (yiff yt be souht) etc.* ». (v. 7768-7773) Une telle répétition n'est pas anodine.

#### 4. La présentation des personnifications : une identification facilitée

Si nous avons longtemps traité des métaphores continuées, il suffit d'observer que la simplification des personnifications est le résultat des mêmes méthodes de traduction.

Nous pouvons reprendre l'exemple d'« Idolâtrie ». Dans le texte de Deguileville, alors que le pèlerin demande son nom à la « vielle » « treslaide » (v.14027-14028), celle-ci commence par lui répondre qu'elle est capable de rendre les hommes « frans » « sers » (v. 14067) et de détourner le regard des hommes tourné vers Dieu avant d'annoncer « Dite suis Ydolatrie » (v. 14075). La réponse diffère en moyen-anglais :

---

<sup>464</sup> Le terme « Vertuables » au vers 5565, est employé dans le sens de « solidité ».

« Ydolatrie I am, » quod she,  
 « And off ffolkes that be ffre,  
 Thys my custom and vságe  
 ffor to brynge hem in seruage.  
 And I kan, by collusioun,  
 Tourne al estatys vp-so-down,  
 And settë (thogh ffolk hadde yt sworn,)  
 That ys bakward, to go befor.  
 To dyfface, ys my labour,  
 The kyngës worshepe and honour,  
 And al that to my sylff applye  
 ffor I am callyd « Ydolatrie, »  
 The wychë (who wel lokë kan)  
 ffrend and douhter to Sathan;  
 (v. 20875-20888)

Non seulement le personnage se présente plus tôt facilitant ainsi la tâche du lecteur qui n'a pas à revenir au début de la tirade pour comprendre en quoi la *self-description* de la « vielle » correspond à l'idolâtrie mais sa dénomination est également répétée dans la tirade. Il faut ajouter à cela la description antérieure du vilain encensant la statue du roi :

« Grant foison de mouches avoit,  
 Et d'irainniees plain estoit,  
 Tout enfumé et empoudré  
 Et de oisiaus tout enfienté.  
 Devant **li** a genoux estoit  
 Un grant vilain qui l'encensoit,  
 Et **li** faisoit la fumee  
 Celle qu'avant regardee  
 Avoie que je entrasse ens »  
 (v. 14045-14053)

Les deux « li », nous l'avons observé plus haut, sont respectivement traduits par « *mawmet* » (v. 20851) et « *ydole* » (v. 20855). « Tout enfumé et empoudré » devient également en moyen anglais « *Ther was a maner off smoky levene/ Wych the ydole dyde embrace* » (v. 20846-20847). L'ajout du second vers par Lydgate vient préciser la nature de la statue toujours inconnue au lecteur de Deguileville. « Idolâtrie » est signalée par l'utilisation d'un terme de la même famille ainsi que d'un synonyme. La reprise immédiate de la tirade d'Idolâtrie indiquée par le vers « Lors, dit la vielle » en moyen français (v. 14057), est renseignée différemment chez Lydgate qui divulgue le nom de la personnification « *Thanne thys dame Ydolatrye/[...]Behold, « quod she, » and lookë wel,* » (v. 20859-20861). La *self-denomination* de la « vielle » n'a alors qu'un effet d'insistance dans le texte moyen-anglais, elle n'apprend rien au lecteur. Si, de premier abord, le moine de Bury-St-Edmunds semble anéantir le suspens créé par le poète normand, je pense qu'il s'agit ici d'une simplification de la personnification utile pour celui qui entame la complexe lecture du *Pèlerinage*. Si les indices donnés par les termes « idoles » et « *mawmet* » ne suffisent pas, une clé de lecture est donnée rapidement pour faciliter la tâche de celui qui a maintenant un temps d'avance sur le narrateur. La répétition, quant à elle, a une fonction purement pédagogique. La mémoire est exercée par le radotage.

D'autres personnifications de Deguileville sont modifiées par Lydgate. Ainsi, lorsque le pèlerin aperçoit « *Latria* » et « entrepris a demander comment appelleë estoit/ Et de quel mestier la servoit » (v. 20839), la dame commence par dire son « office » (v. 15842) avant d'annoncer que « *Latria ai nom en latin* » (v. 15847). Or, en moyen anglais, elle répond dans l'autre sens : « *Off this placë, ffolkes alle, / « Latria » they me calle. / Myne offyce is moste in wakyng, / To kepe the gate aboute the kyng.* » (v. 22951-22954). La dénomination rapide de la personnification facilite réellement la lecture du *unlearned*, inaccoutumé aux tropes allégoriques.

Il ne faut pas ignorer que Lydgate n'est pas toujours constant. Ainsi lorsque le narrateur demande son nom et son travail à la mercière « Hagiography », le moine de Bury-St-Edmunds suit l'ordre établi par Deguileville (v. 15183-15191) et traduit l'occupation avant de révéler l'identité de la personnification (v.22271-22280).

Il n'en demeure pas moins que la tendance du poète moyen-anglais au didactisme a été largement démontré dans ce chapitre, tendance qui manifeste la volonté du moine de Bury-St-Edmunds de faciliter la lecture d'une œuvre complexe.

Pour terminer mon étude, je souhaite rappeler que le *Pèlerinage de Vie humaine*, comme sa traduction, se veut une clé de lecture d'un type d'allégorie spécifique : l'allégorie religieuse.

##### 5. Le *Pilgrimage* : clé de lecture de l'allégorie religieuse

« *As several scholars have noted, the Pilgrimage is an allegory intently focused on examining the ways in which religious allegory functions* », nous indique Jennifer Garrison<sup>465</sup>, qui s'appuie essentiellement sur l'ouvrage de Susan K. Hagen, *Allegorical Remembrance : A Study of The Pilgrimage of the Life of Man as a Medieval Treatise on Seeing and Remembering*.<sup>466</sup> Dans son chapitre consacré à l'« *Eucharist Poetic Tradition* » de John Lydgate, elle poursuit et commente le discours de Grace-Dieu affirmant que seul l'ouïe possède l'entendement, tandis que les quatre autres sens sont constamment trompés, notamment la vue qui n'aperçoit que du pain et du vin. Elle conclut alors :

« The Eucharist is thus the test case that proves that readers ought to privilege language over vision more generally because the verbal holds a larger claim to the highest levels of truth and understanding. »<sup>467</sup>

Il y a un autre « *test case* » dont Shanon Gayk fait l'observation. « Idolâtrie » appelle le pèlerin à observer le vilain. Elle note ainsi les vers 20861 à 20869 :

« **Behold,** » quod she, « and **lookë** wel,  
And **se** the maner euerydel  
How I ha Ioye and gret gladnesse

---

<sup>465</sup> Jennifer Garrison, "John Lydgate and the Eucharistic Poetic Tradition: The Making of Community" dans *Challenging communion: the Eucharist and Middle English literature*, Columbus : 2017, p.168.

<sup>466</sup> Susan K. Hagen, *Allegorical remembrance: a study of "The pilgrimage of the life of man " as a medieval treatise on seeing and remembering*, Athènes :1990.

<sup>467</sup> Jennifer Garrison, "John Lydgate and the Eucharistic Poetic Tradition: The Making of Community" dans *Challenging communion: the Eucharist and Middle English literature*, Columbus : 2017, p.168.

To **sen** thys cherl, by gret humblesse,  
 Toward thys mawmet hym-sylff tavaunce,  
 Don worshepe, and óbseruaunce;  
 And I abydē, for to **se**  
 That thow shalt knele vp-on thy kne,  
 To-fforn hym, by devocioun.

Le pèlerin n'est pas sûr de comprendre ce qu'il se passe. C'est pourquoi il demande à l'« Allégorie » de lui donner son nom. « *Eyes in his ears, the pilgrim finally asks for a verbal explanation of this visual experience* »<sup>468</sup> Cette dernière lui dit alors tout sur sa personne. C'est alors que le pèlerin comprend qu'il s'agit d'une hérésie. Ainsi, non seulement « *Lydgate [...] suggests that Christian image veneration and idol worship often look exactly the same* »<sup>469</sup> mais plus important, « *The pilgrim's encounter with Idolatry exemplifies the necessity of verbal mediation and literate interpretation of visual experience* »<sup>470</sup>.

Les deux études rappellent que privilégier l'ouïe au détriment de la vue est la conception développée par Grâce-Dieu lorsque celle-ci demande au pèlerin de placer ses yeux à la place de ses oreilles (Dg, v. 3515-3524) (Lg, v.6243-6258).

Or, ce discours est présent tant en moyen français qu'en moyen anglais donc ce n'est pas Lydgate qui offre la clé de lecture de l'allégorie religieuse, mais bien Deguileville. Si « *The Eucharistic Poetic Tradition* » et « *John Lydgate's refiguration of the image* » affirment une vérité, c'est que Lydgate insiste plus sur cet aspect. J'ai démontré dans un commentaire précédent que Lydgate s'attachait davantage que le poète normand à démontrer la supériorité de l'ouïe par un choix de vocabulaire privilégiant le premier champ lexical au second. Il suffit alors de rappeler que l'« Idolâtrie » de Deguileville n'appelle pas le pèlerin à « voir » :

— Joie, elle dist, doi bien avoir,  
 Et se la cause veulx savoir  
 Avec moi entre ci dedens,  
 Si saras bien que pas ne mens. »  
 (v. 14035-14038).

<sup>468</sup> Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : 2010, p.91.

<sup>469</sup> *ibid*, p.92.

<sup>470</sup> *ibid*, p.90.

Il n'y a que le narrateur qui « voit », « vi ». (v. 14039) C'est donc bien le moine de Bury-St-Edmunds qui insiste sur la vue dans cet extrait.

Ce commentaire est ici pour rappeler que Lydgate est certes davantage didactique que Deguileville mais le poète normand est loin d'offrir un texte complètement hermétique à ses lecteurs.

Dans un article de colloque<sup>471</sup>, Frédéric Duval rappelle que Lydgate va même jusqu'à décrire son processus d'écriture allégorique dans un autre de ses poèmes, *Le roman de la Fleur de Lys* :

« Il m'est, dit Grace Dieu, avis  
Que, aussi comme les faiz as dis,  
Ou comme les dis as penseez,  
Les signes as choses signees  
Doivent respondre par raison. »

(v. 207-319)

« Le *Roman de la Fleur de Lys* légitime une démarche herméneutique visant à restituer le processus d'écriture selon le cercle décrit plus haut : la *res* à l'origine du *signum* doit être parfaitement identifiée afin de comprendre comment le *signum* a été inventé. Le signe n'est qu'*integumentum*. Sa fonction principale est référentielle : il doit renvoyer à la *res* et la manifester. »<sup>472</sup>

Lorsque, par l'utilisation des connecteurs « *ffor* » et « *therefore* », Lydgate affirme la cohérence de la métaphore, il démontre que l'allégorie de Deguileville est bien construite. Bien que le moine de Bury-St-Edmunds soit plus didactique, le texte normand est le résultat d'un processus d'écriture allégorique travaillé offrant des images capable d'aider le lecteur à visualiser les concepts chrétiens.

---

<sup>471</sup> « Interpréter le *Pèlerinage de la vie humaine* de Guillaume de Digulleville », dans *La Moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*. Actes du colloque international Charles Bally (4, 5, 6 février 2009), édités par Hélène Bellon-Méguelle, Olivier Collet, Yasmina Foehr-Janssens, en collaboration avec Ludivine Jaquier, Turnhout, Brepols, 2011, p. 233-251.

<sup>472</sup> Ibid, p.42



## B. Les digressions : outils didactiques du traducteur

### 1. La place laissée aux digressions par l' « amplification ».

Le *Pilgrimage* est avant tout une « amplification » et une « augmentation » du poème de Deguileville et la *translatio* de Lydgate se caractérise ainsi par un grand nombre de digressions. Ces « ajouts » au texte-source, de tailles diverses, ont une fonction rhétorique, bien plus que narrative ou explicative. Contrairement aux observations des chapitres précédents, ces commentaires n'apportent rien de plus à la « matière » du *Pèlerinage*. La seule *intentio auctoris* qu'il est possible d'y retrouver est l'ambition didactique du poète moyen-anglais. Qu'il s'agisse d'une parenthèse, d'un commentaire digressif de quelques vers ou de l'ajout d'un paragraphe entier, ces *additions* sont le dernier objet de mon étude.

### 2. L'implication du lecteur

Pour commencer, il est important de noter que Lydgate utilise un grand nombre de ses digressions pour interpeller le lecteur. Le didactisme du poète moyen-anglais repose en grande partie sur cette abolition du quatrième mur. En impliquant le lecteur dans le récit, le *translator* s'assure d'un meilleur engagement de sa part.

Dans une comparaison entre le prologue de la première recension et le « *Prolog of the translator* » de John Lydgate, j'ai déjà observé que le poète moyen-anglais s'adresse plus directement au lecteur par l'utilisation de la seconde personne du singulier « *[y]e worldly folk, avysē yow betymes* », « *Trusteth ther-for, ye folk of every age* » alors que Deguileville privilégie une apostrophe générale et l'emploi de la troisième personne du pluriel « *A ceuz de ceste region, / Qui point n'i ont de mansion* ». Cependant, il est important de rappeler que le lecteur est en revanche complètement absent du « prologue » de 1355 que Lydgate se doit de traduire par la suite. Le poète normand commence par un présent de vérité générale « *Par maintes foys, il avient bien/ Quant on a songié quelque rien, / Que on y pense a l'esveilhaer* » (v. 1 à 3) avant de raconter ses malheurs à la première personne du singulier. Lydgate semble alors saisir l'opportunité de son propre prologue pour montrer qu'il souhaite davantage impliquer le lecteur dans son œuvre et s'adresse à lui à plusieurs reprises. Au-delà de nombreuses expressions telles que « *fferē fro youre cuntre* » (v. 3),

« *youre poscessyon* » (v. 5), « *is yove to yow* » (v. 6), « *ye possede* » (v. 7), « *yowre lyff* » (v. 46), « *ye passē to & ffro* » (v. 47), « *yowrē gracē* » (v. 184) il est possible d'observer une dénomination clair du lecteur qui est désigné comme le destinataire de l'œuvre « *But to my labour now I woll me spede,/ Prayng ech reder me to reconforte, /Benignely my rudenesse to supporte.* » (v.180-182).

« *The prolog of the translator* » a cependant surtout un objectif : faire comprendre au lecteur qu'il est le pèlerin du *Pèlerinage*. Lydgate multiplie ainsi les comparaisons. Si les vers introductifs ne sont pas assez clairs « *[y] e worldly folk, avysē yow betymes / Wych in thys lyff [ne] ben [but as pylgrimes* » (v. 1-2), le poète rappelle « *Trusteth ther-for, ye folk of euery age, /That yowre lyff her ys but a pylgrymage* » (v. 45-46) et explicite le parallèle « *ffor ay the cōurs, of thys mortal lyff, / Euerych hovr doth to hys boundys drawe; / To al pylgrymēs kynd hath set a lawe [...] Ryght so, pylgrymes to-ward Ierusaleem / Haste on her way in thys world, & echone / Toward that cyte, or to Babylone.* » (v. 49-60). Dans cette dernière phrase, non seulement le lecteur mortel, « *mortall* » est comparé au pèlerin « *pylgrymes to-ward Ierusaleem* », mais il est également directement assimilé à ce dernier par l'expression « *To al pylgrymēs kynd* » qui est utilisé pour désigner les « hommes » de manière générale. La comparaison devient métaphore.

Au cœur de la narration, il est alors possible de distinguer au moins deux types de commentaires digressifs qui impliquent le lecteur : les véritables apostrophes qui proviennent du discours du narrateur-pèlerin, à l'instar des parenthèses « *(yf ye lyst to lere)* » (v. 215) et « *(I yow ensure)* » (v. 20849) », que Lydgate ajoute respectivement dans le prologue et dans la description de l'idolâtre, mais également les digressions que font les « allégories » en dialoguant avec le pèlerin. Ainsi, lorsque Grâce-Dieu explique le principe eucharistique au narrateur et utilise les impératifs « *(tak good heed,)* » (v. 5219), « *(lerne of me)* » (v. 5251) on peut supposer qu'elle s'adresse en réalité au lecteur, surtout que ce dernier un double du pèlerin.

La double énonciation semble également présente dans les cas où deux personnifications se parlent entre elles. Lorsque l'amie du pèlerin s'adresse à Nature et explique « *That I off yow (yiff ye take hede,) / Sholde haue any maner nede/ Among my gretē werkys alle,/ But only whan me lyst yow calle* » (v. 3875-3878), la parenthèse semble tout autant destiné à la personnification qu'au pèlerin-lecteur. Si cela semble plus incertain, l'alternance

fréquente, dans ces discours, de la deuxième personne du singulier et de formules impersonnelles, suffit à m'en convaincre. Ainsi, lorsque Nature s'adresse à Grâce-Dieu, il est possible d'observer les deux expressions « (*as ye may se,*) » (v. 3443, 3516) et (*who taketh hed,*) (v. 3543). Bien qu'indirectes, les tournures impersonnelles constituent des adresses au lecteur. Lorsqu'il élabore sa catégorie d'« *inainties* » « *which make some appeal to or assertion of the good judgment and intelligence of [...] the reader* », Frédéric Furnivall cite autant d'expressions à la deuxième personnes du singulier que de formules impersonnelles : « *As thow well wost, 6476; who so understonde kan, 4158; who kan se, 13279; who can discerne, 20711 ; who lyst to se, 20618; to thyn entent, 9759; yiff ye lyst to wyte, 219 ; who can conceyue, 18683* »<sup>473</sup>. Il est cependant peu probable que ces tournures « indirectes » soient destinés à « Grâce-Dieu ».

On en vient alors à conclure que toutes les digressions à la deuxième personne du singulier de même que toutes les formules impersonnelles mises entre parenthèse constituent des adresses au lecteur. Il faut maintenant étudier en quoi ces « implications » du lecteur dans le récit sont particulièrement didactiques.

À l'origine d'un engagement de la part du lecteur, ces digressions remplissent des fonctions didactiques variées. Certaines insistent sur la nécessité de suivre attentivement la narration. On retrouve par exemple l'impératif « (*tak good heed,*) », l'expression « (*yiff ye take hede,*) » ou encore la tournure impersonnelle « (*who taketh hed,*) ». Alors qu'elle étudie les ordres « *Beholde* » et « *Looke well* » (v. 20861) que l'allégorie « Idolâtrie » adresse au pèlerin, Shanon Gayk rappelle :

« Many of Lydgate's own addresses to his readers in his lyrics similarly command « *looke on this ffigure* », or « *beholde and se this glorious figure* »<sup>474</sup>.

Bien qu'elle cite ici l'édition des *Minor Poems*<sup>475</sup> du poète moyen-anglais, les appels à bien observer ou bien regarder sont également fréquents dans le *Pilgrimage*. Au-delà du discours d'« Idolâtrie », on retrouve par exemple le couple « *Looke thow take good heed ther-to* » (v. 5361), lorsque « Grâce-Dieu » tente d'affirmer la présence réelle du Christ auprès du pèlerin. Les trois verbes « *tak hede* », « *behold* » et « *look well* » exigent l'attention du

<sup>473</sup>Frederick James Furnivall (éd.), Katharine Beatrice Locock (éd.), *The Pilgrimage of the Life of Man*, Londres : 1899, xlvi.

<sup>474</sup>Shannon Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : 2010, p.91.

<sup>475</sup>Henry Noble MacCracken (éd.), Merriam Sherwood (éd.) *The Minor poems of John Lydgate*, Woodbridge : 1997, p. 250 ; 290.

lecteur tout au long de la narration. En insistant sur l'importance de rester concentré, ces formules y forcent le lecteur. Tout en réclamant une attitude attentive, ces digressions expliquent pourquoi elle est nécessaire : il y a une leçon à tirer de ce *Pèlerinage*. Il ne faut pas passer à côté. Les parenthèses telles que l'hypothétique « *(yf ye lyst to lere)* » ou l'impératif « *(lerne of me)* » incitent encore davantage le lecteur à lire avec sérieux.

Une seconde catégorie de digression vient alors réaffirmer la véracité de l'enseignement contenu dans le *Pèlerinage*. Certaines expressions demandent au lecteur de vérifier par lui-même. C'est le cas de la formule « *(as ye may se,)* ». Cet appel à « regarder » se différencie des impératifs étudiés plus haut en ce que ce n'est pas un ordre mais une formule d'affirmation. On retrouve alors également l'assertion d'Idolâtrie « *(who wel lokē kan)* » (v. 20887). Lydgate réaffirme la capacité du lecteur à comprendre. Lors de la description de l'armure de vertus, il ajoute ainsi « *(as thou shalt wel understonde)* » (v. 7307). D'autres propositions demandent simplement au lecteur d'avoir confiance. « Grâce-Dieu » émet l'hypothèse « *(yiff feyth to me)* » (v. 5343) et formule l'ordre « *(trustē me)* » (v. 7209). Cependant, le poète a parfois besoin d'insister sur la véracité du propos avec des parenthèses telles que « *(I yow ensure)* » ou des formules assertives telles que « *trewly* » (v. 5366), « *(in certeyne)* » (v. 7344), « *(with-outē faylle,)* », adressées indirectement au lecteur. Le rôle pédagogique de ces digressions est alors de s'assurer que le contenu doctrinal du *Pèlerinage* est accepté. Il s'agit après tout de l'objectif ultime du poème, fer de lance du retour à l'orthodoxie.

### 3. La répétition

Lydgate utilise alors un deuxième type de digression pour insister sur l'enseignement du *Pèlerinage* : la répétition. Par « répétition », je n'entends pas la répétition d'un terme mais plutôt la répétition de ce qui a déjà été dit plus haut ou de ce qui s'est déjà passé quelques vers auparavant.

Dans mon étude du style de Lydgate j'ai par exemple comparé « Les dames qui destournees /S'estoient et enfermees, /Pour ce quē avoient veü, /Dont päour avoient eü. » (v. 16363-16366), et sa traduction moyen-anglaise qui rappelle pourquoi les femmes se sont enfermées dans le « chasteau » : « *of the ladyes that ther dwell/[...] that suffred gret oppressyon /of Envy and Detraccion, /of Scillas houndēs, by berkynge,/in the absens of the kynge,/of their drede*

*and mortall rage,/wher-of they suffred gret damage.* » (v. 23311-23318). Je souhaite alors commencer par étudier plus cet exemple plus en avant. L'attaque de la Nef de la Religion est rappelée pas moins de trois fois en quarante vers seulement. En plus des *lines* que j'ai déjà commenté, on peut alors commencer par observer la traduction des premiers vers qui suivent le poème acrostiche « Guillermus de Deguilevilla »

Or ai dit une aventure  
 quë ou chastel trouvé dure,  
 Pour le portier qui ne fu pas  
 A la porte gardant le pas  
 Que ces vielles n'y entrassent  
 Et leurs chiens n'y amenassent.  
 (v. 16334-16339)

now I ha told myn ádvventure  
 of all that evar I dyd endure,  
 of Scilla and her houndës fell,  
 and eke (as ye ha hard me tell)  
 of Envy and of Treason,  
 and of falce Detraction.  
 how they ha wrought to my hyndrynge  
 In the absens of the kynge  
 and of his portar, in sertayne.  
 (v. 23275-23283)

Alors qu'il rappelle, de manière emphatique, qu'il a déjà évoqué l'attaque « as ye ha hard me tell », le poète moyen-anglais précise l'« aventure » qu'a subi le narrateur. Alors que Deguileville n'évoque que les « vielles » et les « chiens », Lydgate rappelle le nom de chacune de ces vieilles : « Scilla », « *Envy* », « *Treason* », « *Detraction* ». Le moine de Bury-St-Edmunds insiste alors également sur les tourments du pèlerin « *how they ha wrought to my hyndrynge* ».

Quelques vers plus tard, le *translateur* évoque de nouveau l'incident. Le texte source est de nouveau largement amplifié :

Li rois, qui hors avoit esté  
Et lonc temps avoit demouré –  
De quoi grant damage avoie,  
Si com bien m'appercevoie –  
Dedens le chastel retourna  
Et a son palais droit ala  
Et ouï tost ces nouvelles,  
Qui point ne li furent belles ;  
(v. 16342-16349)

But when they were come home agayne,  
and enteryd in-to the castell,  
it lyked me ryght wonder well.  
a-non I went to his presens,  
and tolde hym of the gret offens  
whiche that Scilla with hir hounds  
had don to me within his bounds,  
by the conspiraciōn  
of Envy and [of] Treason:  
my wrong I dyd specifye.  
(v. 23284-23293)

Certes Deguileville rappelle : « grant damage avoie, / Si com bien m'appercevoie ». Cependant, Lydgate réprecise la nature de « *the gret offens* » et remémore la « *conspiraciōn* » à l'esprit du lecteur tout en évoquant chacun de ses membres : « *Scilla with hir hounds* », « *Envy and [...] Treason:* ». Il est alors important de noter que Lydgate préfère passer sous silence la colère du roi à l'annonce des nouvelles « Et ouï tost ces nouvelles, / Qui point ne li furent belles ; » et souhaite plutôt préciser, « *specify* » « *[his] wrong* ».

La volonté du poète moyen-anglais d'insister sur l'évènement par la répétition ne fait alors aucun doute et on peut retrouver cette caractéristique de Lydgate dans la présentation de l'armure des vertus par « Grâce-Dieu ».

Lors de la présentation du « haubergeon de Force », le moine de Bury-St-Edmunds évoque une dernière fois l'arme que « Grâce-Dieu » vient tout juste de finir de présenter au moment de l'introduction du second équipement. Tandis que Deguileville écrit « Si faudra il, a elle dit, / Que sus boutes, sens contredit, / Ce beau haubergon qui la pent, » (v. 5325-5327), Lydgate présice « sus » quoi :

Quod Gracē dieu, « thow must also,  
Or thow in armys haue a-do,  
**Vp-on thy purpoynt 'pacyence'**  
Haue a-boue, in thy diffence,  
The haberioun wych hangeth yonder,  
So inly ffayr, that yt ys wonder;  
(v. 7515-7520)

Plus discrètement, à la fin de cette présentation, Lydgate traduit « Et prestement l'endosseras, / Se tu m'en crois, sus le pourpoint » (v. 5370-5371) en précisant simplement le nom du « pourpoint » par les vers « *To putte yt on, & yt tassay, /Aboue thy purpoynt « pacyence »* » (v. 7588-7589)

Dans ces deux extraits, la répétition prend essentiellement la forme d'une précision du texte source mais elle ajoute également une dimension didactique. Elle permet d'imprimer plus profondément le concept dans l'esprit du lecteur.

#### 4. Les digressions d' « érudition »

Après s'être assuré de l'engagement du lecteur et avoir fait en sorte que les concepts clés soit retenus par ce dernier, Lydgate se doit d'instruire. Le poète moyen-anglais recourt alors à un dernier type de digression didactique, qui relève de nouveau essentiellement de la précision : les commentaires d'érudition. Il est fréquent que Lydgate développe une référence donnée par Deguileville ou explique un concept rapidement évoqué par le poète normand en y ajoutant des détails. Ce que Derek Pearsall appelle « *encyclopaedic tendency* »<sup>476</sup> pourrait être assimilée à de la vantardise dans n'importe quelle autre œuvre du moine de Bury-St-Edmunds. Cependant, la matière du *Pilgrimage* font de ces quelques vers digressifs des enseignements théologiques à l'égard du lecteur.

---

<sup>476</sup> Derek Albert Pearsall, *John Lydgate*, Londres : 1970, p.240.

a. *L'explication de notions théologiques*

Il est parfois difficile de savoir si ces développements « érudits » sont là pour faciliter la lecture du *Pèlerinage* ou instruire le lecteur. C'est surtout le cas lorsque Lydgate vient « expliquer » un concept que Deguileville met en avant. On peut par exemple citer le principe de Syndérèse que le poète normand évoque simplement par ces vers « A celle fin que n'y morde/ Synderesis ne remorde » (v. 2785-2786). Philippe Maupeau explique cette notion :

« Le concept occidental de la Syndérèse remonte aux réflexions de saint Jérôme (†420) sur la chute de Caïn, dont il explique le remords après le meurtre de son frère (Gn 4). Elle consistait en la faculté naturelle de l'homme, peu touchée par la chute d'Adam, de distinguer entre le bien et le mal, et elle le poussait à faire le bien rationnel. »<sup>477</sup>

Le lecteur médiéval ne dispose pourtant pas de cette note et la présence même de celle-ci vient souligner la difficulté que représente le texte de Deguileville pour un lecteur non instruit en théologie, encore aujourd'hui.

Heureusement, même les *lewed peple* peuvent saisir le contenu du texte de Lydgate :

So that in a manhys thouht  
Synderesis ne gruchchē nouht,  
(Synderesys, to speke in pleyn,  
Ys as mychē for to seyn,  
By notable descripcioun,  
The hiher party of Resoun;  
Wherby A man shal best discerne  
Hys consciencē to governe,  
(v. 4961-4968)

Mêlant aide à la lecture et enseignement théologique, cette digression est quelque peu particulière. Il en va de même de celles qui suivent : les commentaires d'érudition biblique.

---

<sup>477</sup> Graham Robert Edwards (éd), Philippe Maupeau (éd), *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, Paris : 2015, p. 275.



b. *Le développement des références à la Bible*

Il est fréquent que le poète moyen-anglais développe une référence à la Bible du texte-source. Certaines digressions viennent simplement dire au lecteur où retrouver ce passage dans les Saintes Écritures. Ainsi lorsque Grâce-Dieu explique l'intérêt de l'écharpe soulevé par Saint-Paul :

Saint Pol t'en enformera bien,  
Qui racompte qu'il est escript  
Que juste de s'escherpe vit,  
Lequel mot en Abacuth prist  
Et ou second chapitel gist  
(v. 3780-3784)

Lydgate rappelle que l'apôtre explique cela dans ces Épîtres aux Romains :

Touchyng thys Skryppë callyd "ffeyth,"  
Herkne what thapostel seyth  
**In a pystel that he endyteth,**  
**And to the Romayns pleynly wryteth:**  
"The ryht-ful man, with-outë stryff,  
By thys skryppë lat hys lyff;"  
Thys to seyne, that ffeyth off ryht  
Yiveth lyff to euery maner whyht;  
As Abachuch that hooly man,  
In hys wrytyng rehersë kan,  
The secounde chapytle off hys book,  
Who so lyst lyfft vp hys look.  
(v. 6757-6768)

Parfois le poète développe le passage de la Bible avec plus de détails. Ainsi lorsque le pèlerin fait référence à David dans le poème moyen-français, il dit simplement :

« Plus fors ne suis pas que David,  
Qui, pour ce quē armes apris  
N'avoit mië, isnelement  
Les mist jus et hastivement. »  
(v. 5869-5872)

Mais Lydgate traduit en « amplifiant » :

« (In the byble ye may se,)  
Hym lyst nat Armyd for to be  
Whan that he (thus stood the caas,)  
Sholdë fyhte with Golyas,  
Swych Armure he hath forsake;  
Off whom I wyle exaample take,  
ffor my party, to go lyht, »  
(v. 8265-8271)

Si la mention « *(In the byble ye may se,)* » semble succincte, elle sert néanmoins à réaffirmer la Bible comme autorité suprême. Le poète moyen-anglais ajoute alors que David a revêtu son armure pour aller combattre Goliath. Bien qu'elle semble anecdotique, cette précision peut aider le lecteur à retrouver de quel passage de la Bible il s'agit.

Un autre exemple de développement détaillé concerne le Jugement Dernier, que Deguileville évoque rapidement :

« En l'onsiesme : « Suscitement  
De toux mors qui au jugement  
En corps et en ames venrront  
Et leur sentence la orront »  
(v. 3735-3738)

Et que Lydgate traduit ainsi :

And in the .xj. (be wel certeyn,)
   
 Was the Rysyng vp A-geyn
   
 Off all man-kynde, bothe hih & lowe,
   
 Whan gabryel hys horn shal blowe,
   
 To calle all ffolkys off entent
   
 To komē to the Iugēment.
   
 Body & sowle (as ye shal lere)
   
 Bothē knet Ageyn yfere,
   
 Shal ther come to audience,
   
 ffor to heryn the sentence;
   
 And thyder haven ther Repayr
   
 To-for the Iuge hih in the hayr,
   
 Goode & badde: thus stant the caas.
   
 (6665-6677)

Ici, la digression vient uniquement instruire le lecteur. Le texte de Deguileville permet d'ores et déjà de savoir qu'il s'agit du Jugement Dernier. Bien plus que la mention de « Gabriel » et de son « *horn* », il faut surtout noter que Lydgate rappelle que les riches et les pauvres « *high and lowe* » sont tout autant concernés et que ce jugement a pour objectif de déterminer s'ils sont bons ou mauvais « *goode & badde* ».

Informer le lecteur de l'endroit où se trouve une citation dans la Bible, l'aider à se souvenir d'un passage en particulier ou bien l'instruire sur une scène importante est essentiel dans un monde médiéval où la religion est au centre des préoccupations mais où la Bible circule peu.

Il faut en effet garder à l'esprit que la connaissance de la Bible est le plus souvent partielle au Moyen Âge. Les moins fortunés n'ont pas accès au Livre. Dans un chapitre de l'*Oxford History of Literary Translation in English* consacré à la *Bible*, David Lawton écrit :

« medieval precursors reached a much smaller, select or fortunate readership that passed it to others by word of mouth; and this is to be referred to the history of literacy in general rather than to that

of the English Bible in particular, important though the Bible has been as a shaping force in that wider history. »<sup>478</sup>

Autrement dit, la Bible s'apprend à l'oral bien plus qu'à l'écrit. Les passages les plus importants sont repris régulièrement dans les sermons et les prédications. La connaissance des Saintes Écritures est acquise par la répétition propre à l'oralité qui enclenche le processus de mémorisation.

Même les plus fortunés ont rarement accès à la Bible en entier :

« For the rest, the Bible comes in all shapes and sizes, with or without gloss, more often in part than whole—to the extent, indeed, that the singular noun is inapposite, and one needs always to read the implicit plural *ta biblia*, « the little books ». Nor are they so little: individual Gospels; Pauline epistles; Acts; the first five, six, or seven books of the Old Testament (Pentateuch, Hexateuch, Heptateuch); Kings; Proverbs and Ecclesiasticus; the Book of Revelation (Apocalypse)—all these, among others, often (and especially in the later Middle Ages) with commentary, circulate independently; above all, the Psalter, both in Latin and in translation (generally with Latin and gloss), is seen, for educated layperson and cleric alike, as a synecdoche of the entire Bible, a devotional holy of holies. »<sup>479</sup>

Alors qu'un retour à l'« orthodoxie » s'impose, un enseignement biblique et théologique des *unlearned* est loin d'être superflus. Ceci pour conclure que le contexte vient toujours éclaircir la *translatio* et permet ici d'expliquer en quoi le didactisme de Lydgate diffère de celui de Deguileville. Le premier doit répondre à une urgence. Le moine de Bury-St-Edmunds se doit d'assurer la bonne compréhension du contenu doctrinal du poème dans un contexte de réforme religieuse.

---

<sup>478</sup> David Lawton, « The Bible » dans Roger Ellis (éd.), *The Oxford history of literary translation in English*, Oxford: 2008, p.194-195.

<sup>479</sup> *Ibid*, p. 194

## La traduction du *Pèlerinage* : adapter le texte à son contexte mais respecter le contexte originel.

Dans sa traduction du *Pèlerinage de Vie humaine*, Lydgate apporte de nombreuses modifications au texte de Guillaume de Deguileville. Certains « ajouts », certaines « rectifications » du poète moyen-anglais peuvent être explicités par le contexte de production de la *translatio* qui oblige le moine de Bury-St-Edmunds à adapter les vers normands, écrits pour un lectorat français, un siècle plus tôt, sans aucune contrainte de patronage.

Il faut néanmoins noter que le contexte de production du texte-source n'est pas effacé par le *translateur*. En effet, Lydgate conserve toutes les mentions autobiographiques du poète normand et ne modifie pas les précisions données par le moine de Chaalis au sujet de la composition de son œuvre. Il est certes impossible de savoir si le moine de Bury-St-Edmunds a traduit l'acrostiche « Guillermus de Deguilevilla » mais d'autres exemples sont à notre disposition.

Ainsi lorsque Grâce-Dieu explique au pèlerin qu'il n'est pas le fils de « Thomas de [De]guileville / Car oncques n'ot fil ne fille/ Qui fust de tel condiction / Et de si noble nacion » (v. 6486-6489), Lydgate traduit :

« ffor off Thomas de guillevyle  
Thow art nat sone on that party  
I dar afferme, & seyn trewly,»  
(v. 9438-9440)

De même, Deguileville évoque un des anciens abbés de Chaalis « Ainsi com s'en arma jadis/ Saint Guillaume de Chaälis, », (v. 5463-5464) et le poète moyen-anglais ne change rien :

And Seyn Wylliam off Chalys,  
A man off gret abstynence,  
Wych neuere dyde offence,  
(v. 7730-7732)

Je souhaite alors terminer mon examen par l'étude de la *translatio* du prologue de l'auteur. Deguileville affirme qu'il a rêvé en « L'an mil troys cens.x. par troy foys, » (v. 20) et raconte qu'il a commencé la deuxième recension « vint et cinq » ans après « En l'abbaye de Chaalis, / Que fondee est du roy Louys », (v. 92-94). lydgate traduit alors :

And on A tyme hyt happyd so,  
ffro Crystys berth a thousand yer,  
Thre hondryd, by a-cowntys cler,  
And over Ten, as I toke kepe,  
(v. 210-213)

\*\*\*

How passyd syx and twenty yer,  
[...]  
In the Abbey off Chalys,  
Whylom ffoundyd off Seyn Lewyys.  
(v. 304-308)

L'année 1330 devient l'année 1310 et les 25 ans en deviennent 26 mais il s'agit certainement d'erreurs de traduction ou plus probablement de copies. Ces dernières ne viennent pas contredire la volonté manifeste du *translateur* de conserver les indices renvoyant à la composition du texte-source. Si le moine de Bury-St-Edmunds arrange quelque peu les vers normands afin qu'ils servent ses objectifs, il n'en demeure pas moins que le poème traduit reste celui de Deguileville.



## Conclusion

L'autorité de Guillaume de Deguileville sur son texte n'est donc pas remise en cause dans le *Pilgrimage*. L'autorité du *translateur* vient seulement s'y adjoindre. Plus discrète, l'*auctoritas* du traducteur se manifeste par les ajouts du moine de Bury-St-Edmunds et est matérialisée, dans les manuscrits Cotton Vitellius C XIII et Stowe 952, par la présence de rubriques indiquant que les vers qui précèdent ou succèdent sont l'œuvre du traducteur. Quelques-unes de ces dernières sont étudiées dans l'ouvrage intitulé *Authorship and First-Person Allegory in Late Medieval France and England*.<sup>480</sup> Prenons l'exemple de la première rubrique, celle qui vient fermer le prologue du traducteur « *Here endyth the prologe off the translatour*. », et est immédiatement suivie de celle qui ouvre le début de la traduction « *Her be-gynneth the prologue of the auctor* ». Elle permet de désigner la *translatio* comme l'œuvre de Lydgate et non pas uniquement comme la traduction de l'œuvre de Deguileville. Le « je » de la narration est maintenant en partie habitée par le moine de Bury-St-Edmunds. Stéphanie Kammath commente :

« The last line of the translator's prologue, immediately preceding the rubrics, elides the two voices separated by the rubrics, however, announcing the beginning of the text as the translator's task. Lydgate conclude his prologue by saying « With yowrë gracë thus I will begynne » (184) resembling the following rubric « Her be-gynneth the prologue of the auctor ». The beginning of the translator's task is thus marked as his assumption of the author's voice. The author's voice in turn gives way to another speaker according to these rubrics ; when the narrating of the allegorical dream begins, a rubric announces a division between the voice of the author and the voice labeled in these manuscripts as « the pilgrim », the protagonist role assumed by the author within the dream. The rubric « Here begynneth the pilgrim » [...] marks the author's assumption of this character. The rubricated demarcation of two prologues at the text's opening, although apparently dividing voices, thus enfolds the several voices narrating both prologues and the dream into the first-person « I », suggesting that the translator animates the author in a relation similar to the relation between the author and his role within the dream, the pilgrim »<sup>481</sup>

Une deuxième, que l'on retrouve uniquement dans le manuscrit du bibliophile élisabéthain, précisant simplement « the translator », indique l'ouverture de la parenthèse

---

<sup>480</sup> S. Kamath, *Authorship and first-person allegory in late medieval France and England*, p. 176-199.

<sup>481</sup> *ibid*, p. 184-185.



du poète moyen-anglais sur la prière alphabétique de Chaucer (v. 19751-19790) et montre l'émergence du « je » de Lydgate au milieu du « je » de Deguileville.

La médiéviste évoque alors la rubrique latine « *Verba Translatoris* », utilisée à plusieurs reprises, et qui sert cette fois-ci à pointer du doigt les « amplifications » du traducteur. Elle note par exemple sa présence après l'ajout de la référence faite à Jean Chrysostome (v. 439-465). L'édition de Frédéric Furnivall en note quelques autres occurrences. Ainsi, lorsque Deguileville écrit « Fallace d'elence faire / Pueus bien cy sens toy meffaire » (v. 965-966) », et fait « allusion à la méthode de l'*elenkhos* (réfutation socratique), laquelle peut user de prémisses fausses afin de prouver le contraire »<sup>482</sup> Lydgate choisit de définir et d'explicitier le terme sur plus de trente vers (v. 1669-1700) et la mention, « *verba translatoris* », permet à celui qui ne dispose pas du texte normand d'identifier l'explication comme un ajout du poète moyen-anglais. De même, la rubrique indique que le développement de l'étymologie du terme « glaive » (v. 2449- 2465) est un ajout du *translateur* tout comme la digression « *The wych (who espye kail,) / Ys yhyd with- Inne a man* » au cours du discours de Pénitence (v. 4057-4058). L'expression latine permet de distinguer la part d'« invention » dans le travail de traduction et nous permet de qualifier Lydgate d'*auteur* tout autant que de *translateur*.

Dans son article intitulé *From Translator to Laureate: Imagining the Medieval Author*, Anthony Bale différencie différents types de « medieval authorship »<sup>483</sup> et s'intéresse notamment à la représentation iconographique des « auteurs » au Moyen Âge. La miniature retrouvée dans le manuscrit Harley 4826 (British Library, Londres) nous donne alors une nouvelle facette de l'« auctoritas » de Lydgate. Certains « auteurs » médiévaux sont représentés en train de tenir leur ouvrage, comme Chaucer, qui lit les *Contes de Canterbury* (MS Lansdowne 851, f. 2r, British Library Londres), ou bien même en train de composer leur œuvre, comme le fictif Jean de Mandeville est montré en pleine rédaction de ses *Itineraria*, avec un morceau de parchemin (MS 24189, f. 4r, British Library Londres). « *This kind of image promotes the author as responsible for the actual writing of the object of the book, that the author physically created and shaped both book and text.* » nous indique alors Bale.

<sup>484</sup> Or, ce n'est pas cette iconographie qui est choisie pour représenter le rapport que

---

<sup>482</sup> Guillaume de Digulleville, Graham Robert Edwards (éd), Philippe Maupeu (éd), *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, p 157.

<sup>483</sup> A. Bale, « From Translator to Laureate », p. 919.

<sup>484</sup> *Ibid*, p. 922

Lydgate entretient avec le *Pèlerinage*. « *Surviving portraits show Lydgate as servile patronage poet : kneeling to his patrons and presenting his books to them* »<sup>485</sup> écrit le médiéviste en faisant référence au manuscrit qui représente le moine de Bury-St-Edmunds offrant son ouvrage au comte de Salisbury au côté du pèlerin-narrateur. Bien qu'il soit tout autant auteur que traducteur, Lydgate n'est pas représenté comme un « auteur » libre, responsable de la composition de son œuvre, mais comme un poète servile à la merci du commanditaire de ses vers.

Les vers du *Pilgrimage* rendent également compte de cette position du moine de Bury-St-Edmunds. La traduction du poème normand et les modifications apportées par Lydgate au texte de Guillaume de Deguileville résultent essentiellement de la commande de la *translatio* par celui que le poète moyen-anglais appelle « *my lord/ Of Salysbury,* » (v. 122-123). La *self-representation* du *translator* dans son « Prolog » introductif permet d'apercevoir un *Poet Laureate*, au service d'un prince à qui il promet d'obéir et de se soumettre. Malgré une critique déguisée du militarisme, la « servitude » de Lydgate se traduit clairement par la mise en avant des idéaux politiques de Thomas Montagu : le maintien de la hiérarchie sociale et de la division tripartite de la société, dans un monde en proie au mouvement lollard, « hérésie » qui participe au bouleversement de cet ordonnancement. Alors qu'il cherche à se distancer des opinions religieuses et des agissements parfois « radicaux » de son père, le comte de Salisbury trouve la plume idéale pour servir son objectif, lorsqu'il demande à John Lydgate de traduire *Le Pèlerinage de Vie humaine*. Le poète moyen-anglais défend le retour à l'« orthodoxie » voulue par la dynastie lancastrienne. L'iconoclasme de John Montagu est dénoncé et le mouvement « hérétique » auquel a appartenu ce dernier est vivement critiqué, notamment au sujet de ses vues sur l'Eucharistie. Tout en cherchant à renforcer l'« orthodoxie » exprimée dans le texte-source, Lydgate s'assure de la bonne compréhension du contenu doctrinal renfermé dans le *Pèlerinage*, afin que les lecteurs saisissent le sens caché du poème, « *men schold[e] se, / In ovre tonge, the grete moralyte / Wych in thys book ys seyde & comprehendyd,* » (v. 135-137) et qu'ils ne se retrouvent alors point piégés dans les rets du lollardisme. Le style didactique du poète moyen-anglais est tout autant remarquable dans la façon dont le moine de Bury-St-Edmunds tente de faciliter la lecture du *unlearned* que dans la manière dont il essaye d'éclaircir les concepts et notions théologiques quelques peu hermétiques.

---

<sup>485</sup> *Ibid*, p. 929

Le *Pilgrimage* permet de retrouver ce que Derek Pearsall nome « *Lydgate's didactic and informational verse* »<sup>486</sup> que le poète moyen-anglais met alors au service de « *the reassertion of orthodoxy* »<sup>487</sup> qui le caractérise tant. Mais alors qu'il écrit « *at the request of Thomas Montacute, earl of Salisbury* »<sup>488</sup>, ses choix semblent d'autant plus être justifiés.

J'ai voulu regrouper dans un même ouvrage l'ensemble des conclusions tirées des différentes recherches menées sur la traduction du *Pèlerinage* à la lumière de son contexte historique. Cependant, j'ai surtout cherché à approfondir ces études qui ne représentent souvent qu'une dizaine de pages dans une œuvre consacrée à l'ensemble des poèmes de Lydgate<sup>489</sup> ou dans un essai traitant de la littérature religieuse au XV<sup>ème</sup> siècle<sup>490</sup> de façon plus générale, quand cela n'est pas moins.<sup>491</sup> En partant du contexte à proprement parler « historique », à savoir la répression du mouvement lollard, le gouvernement des Lancaster ou encore la guerre de Cent Ans, ma thèse se voulait également une extension des recherches au contexte de production du poème, notion plus étendue, prenant ainsi en compte l'élargissement du lectorat anglophone et la commande du comte de Salisbury. L'objectif étant de déterminer si les « amplifications » et « ajouts » didactiques du moine de Bury-St-Edmunds concernant l'« hérésie » ou la hiérarchie sociale bouleversée pouvait avoir un lien avec les idéaux de Thomas Montagu, il semble alors que l'on puisse affirmer que c'est le cas. Bien que le didactisme du poète moyen-anglais ne soit pas directement voulu par le comte de Salisbury, il n'en sert pas moins ses objectifs. Quant aux idées politiques et religieuses que Lydgate cherche tant à expliquer avec clarté, il est indéniable qu'elles correspondent aux valeurs du commanditaire du *Pilgrimage*. Je regrette de ne pas avoir approfondi mes recherches sur les liens qui unissaient le « prince » et le poète moyen-anglais, tant en France qu'en Angleterre et j'aurais souhaité trouver d'avantage d'éléments sur les idéaux politiques du commanditaire qui auraient pu ajouter du crédit à ma thèse. J'espère pouvoir remédier à ces lacunes à l'avenir.

---

<sup>486</sup> D.A. Pearsall, *John Lydgate*, p. 68.

<sup>487</sup> *ibid*, p. 68.

<sup>488</sup> *ibid*, p. 173.

<sup>489</sup> L.H. Cooper, A. Denny-Brown, *Lydgate matters*, p. 89-105.

<sup>490</sup> S. Gayk, *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, p.87-102, .

<sup>491</sup> V. Gillespie, K. Ghosh, *After Arundel*, p.107-111.

## BIBLIOGRAPHIE

### ❖ Sources primaires :

DEGUILEVILLE (Guillaume de), *Le livre du pèlerin de vie humaine, 1355*, éd. Graham Robert Ewards, Phillipe Maupeu, Paris : Librairie générale française, 2015.

DEGUILEVILLE (Guillaume de) *Le Pèlerinage de vie humaine*, éd. Johann Jakob Stürzinger, Londres : Nichols and sons, 1893.

LYDAGTE (John), *The Pilgrimage of the Life of Man*, éd. Frederick J. Furnivall, Katharine B. Locock Londres : Nichols and sons, 1905

### ❖ Sources secondaires :

#### • Outils de linguistiques

- *Ouvrages généraux de linguistique*

ADAM (Jean-Michel), « Le style dans la langue et dans les textes », dans *Langue française*, vol. 135, n° 1 (2002), p. 71-94, [En ligne]

BALLY (Charles), *Le langage et la vie*, Genève : Édition Atar, 1913.

DELEUZE (Gilles), *Mille plateaux*, Paris : Éditions de Minuit, 1980.

- *Ouvrages sur le moyen anglais*

-

BAUGH (Albert Croll), CABLE (Thomas), *A history of the English language*, Londres : Routledge, 2013.

CANNON (Christopher), *The making of Chaucer's English: a study of words*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998.

CLARK HALL (John Richard), *A Concise Anglo-Saxon dictionary*, Cambridge : Cambridge University Press, 1960.

DURKIN (Philip), *Borrowed words: a history of loanwords in English*, Oxford : Oxford University Press, 2014.

ELLIS (Roger), (éd.), *The Oxford history of literary translation in English*, Oxford : Oxford University Press, 2008.

HOGG (Richard Milne), *The Cambridge history of the English language*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

KENNEDY (Arthur Garfield), TATLOCK (John Strong Perry), *A Concordance to the Complete works of Geoffrey Chaucer: and to the Romaunt of the Rose*, Gloucester (Mass.) : P. Smith, 1963.

MERSAND (Joseph E.), *Chaucer's romance vocabulary*, Port Washington (N. Y.) : Kennikat press, 1968.

STANTON (Robert), *The culture of translation in Anglo-Saxon England*, Cambridge England, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord :, 2002.

WOGAN-BROWNE (Jocelyn) et al., (éd.), *Language and culture in medieval Britain: the French of England c.1100-c.1500*, Woodbridge : York Medieval Press, 2009.

- *Ouvrages sur la théorie de la traduction*

DE LEEMANS (Pieter), GOYENS (Michèle), *Translation and authority, authorities in translation:*, Turnhout : Brepols, 2016.

HOGG (Richard Milne), *The Cambridge history of the English language*, éd. Norman Francis Blake, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord :, 1992.

GALDERISI (Claudio), AGRIGORAEI (Vladimir), *De la translatio studii à l'étude de la translatio*, Turnhout : Brepols, 2011.

« Langue de l' 'auteur' et langue du 'traducteur'? Réflexions sur la langue de Nicolas de Gonesse | Translation and Authority - Authorities in Translation » (19/07/2022), [En ligne] .

*The Medieval translator: the theory and practice of translation in the Middle ages*, Turnhout: Brepols, 1996.

- *Dictionnaires*

« Anglo Norman Dictionary » (12/04/2023), <https://anglo-norman.net/>. [En ligne]

« Middle English Dictionary » (12/04/2023), <https://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary>. [En ligne]

« Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) - ATILF - CNRS & Université de Lorraine - <http://www.atilf.fr/dmf> » (29/07/2022), [En ligne]

« Oxford English Dictionary » (12/04/2023), <https://www.oed.com/browsedictionary>. [En ligne]

- Sur John Lygdate :

- *Sur le style de John Lydgate*

CARLSON (David R.), « The Chronology of Lydgate's Chaucer References », dans *The Chaucer Review*, vol. 38, n° 3 (2004), p. 246-54.

EBIN (Lois), « Lydgate's Views on Poetry », dans *Literature Criticism from 1400 to 1800*, vol. 81 (30/11/2001), [En ligne]

EBIN (Lois A.), *John Lydgate*, Boston : Twayne, 1985

PEARSALL (Derek Albert), *John Lydgate*, Londres : Routledge, 1970.

RENOIR (Alain), *The Poetry of John Lydgate*, Cambridge (Mass.): Harvard university press, 1967.

RITSON (Joseph), *Bibliographia poetica: a catalogue of English poets, of the twelfth, thirteenth, fourteenth, fifteenth, and sixteenth, centurys, with a short account of their works*, Londres : G. and W. Nicol, 1802.

SAUER (Hans), « In defence of Lydgate: Lydgate's use of binomials in his Troy Book (Part 2) », dans *Studia Linguistica Universitatis Jagellonicae Cracoviensis*, vol. 2019, n° Volume 136, Issue 4 (03/12/2019), p. 309-26, [En ligne]

WARTON (Thomas), *History of English poetry from the twelfth to the close of the sixteenth century*, éd. William Carew Hazlitt, Hildesheim : G. Olms, 1968.

- *Les œuvres de John Lydgate*

LYDGATE (John), *Siege of Thebes*, éd. Axel Erdmann, Londres : K. Paul 1930.

———, *Troy Book: sélection*, éd. Robert R. Edwards, Kalamazoo : Medieval Institute publications, 1998.

———*Lydgate's Fall of Princes*, éd. Henry Bergen, Washington : The Carnegie institution of Washington, 1923.

MORTIMER (Nigel), *John Lydgate's Fall of Princes: Narrative Tragedy in Its Literary and Political Contexts*, Oxford Clarendon Press Oxford University Press, 2005.

- *John Lydgate et son temps*

NOLAN (Maura), *John Lydgate and the making of public culture*, Cambridge : Cambridge university press, 2005.

PERRY (R. D.), « Lydgate's Virtual Coteries: Chaucer's Family and Gower's Pacifism in the Fifteenth Century », dans *Speculum*, vol. 93, n° 3 (2018), p. 669-98.[En ligne]

SCANLON (Larry), SIMPSON (William James), *John Lydgate: poetry, culture, and Lancastrian England*, Notre Dame, (Ind.) : University of Notre Dame Press, 2006.

SCHIRMER (Walter Franz), *John Lydgate: A study in the culture of the 15th century*, Londres, : Methuen, 1961.

• Sur le Pèlerinage

ARNAUD (Elise), « El pelegrino de la vida humana publié à Toulouse à la fin du XVe siècle », dans *Atalaya*, n° 13 (13/09/2013), [En ligne]

DUVAL (Frédéric), POMEL (Fabienne), *Guillaume de Digulleville: les « Pèlerinages » allégoriques*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008.

LEGARE (Anne-Marie), « La réception du Pèlerinage de Vie humaine de Guillaume de Digulleville dans le milieu angevin d'après les sources et les manuscrits conservés », dans *Religion et mentalités au Moyen Âge : Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, éd. Sophie Cassagnes-Brouquet et al., Histoire, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 543-52, [En ligne]

POMEL ( Fabienne), « Les miroirs du Pèlerinage de Vie humaine : Le texte et l'image », dans *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Interférences, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 125-55, [En ligne]

HAGEN (Susan K.), *Allegorical remembrance: a study of "The pilgrimage of the life of man " as a medieval treatise on seeing and remembering*, Athènes : The University of Georgia Press, 1990.

- Sur le contexte historique

- *Le contexte religieux*

ARNOLD (John H), « Voicing Dissent: Heresy Trials in Later Medieval England\* », dans *Past & Present*, vol. 245, n° 1 (01/11/2019), p. 3-37, [En ligne]

ASTON (Margaret), *England's iconoclasts*, Oxford : Clarendon press, 1988.

DIMMICK (Jeremy), SIMPSON (William James), ZEEMAN (Nicolette), *Images, Idolatry, and Iconoclasm in Late Medieval England: textuality and the visual image*, Oxford: Oxford University Press, 2002.

GARRISON (Jennifer), *Challenging communion: the Eucharist and Middle English literature*, Columbus (Ohio.) : The Ohio State University Press, 2017.

GAYK (Shannon), *Image, Text, and Religious Reform in Fifteenth-Century England*, Cambridge : Cambridge University Press, 2010.

GILLESPIE (Vincent), GHOSH (Kantik), *After Arundel: religious writing in fifteenth-century England*, Turhout : Brepols, 2011.

HUDSON (Anne), *Lollards and their books*, Londres : Hambledon Press, 1985.

———, *The premature Reformation: Wycliffite texts and Lollard history*, Oxford : Clarendon press, 1988.

———, *Selections from English wycliffite writings*, Cambridge : Cambridge university press, 1978.



JONES (W. R.), « Lollards and Images: The Defense of Religious Art in Later Medieval England », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 34, n° 1 (1973), p. 27-50, [En ligne]

McFARLANE (Kenneth Bruce), *John Wycliffe and the beginnings of english nonconformity*, Londres : English Universities Press, 1966.

MICHAEL (Emily), « John Wyclif on Body and Mind », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 64, n° 3 (2003), p. 343-60, [En ligne]

REX (Richard), *The Lollards*, New York : Palgrave , 2002.

RUBIN (Miri), *Corpus Christi: the Eucharist in late medieval culture*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991.

WORKMAN (Herbert Brook), *John Wyclif: a study of the English medieval Church*, Oxford : Clarendon press, 1926.

- *Le contexte politique*

BALE (Anthony), « From Translator to Laureate: Imagining the Medieval Author », dans *Literature Compass*, vol. 5, n° 5 (2008), p. 918-34,

COOPER (Lisa H.), DENNY-BROWN (Andrea), (éd.), *Lydgate matters: poetry and material culture in the fifteenth century*, New York : Palgrave Macmillan, 2008.

DUBY (Georges), *Les trois ordres imaginaires du féodalisme*, Paris : Gallimard, 1978.

FLETCHER (Alan J.), « The Social Trinity of Piers Plowman », dans *The Review of English Studies*, vol. 44, n° 175 (1993), p. 343-61.

GREEN (Richard Firth), *Poets and princepleasers: literature and the english court in the late middle ages*, Toronto : University of Toronto Press, 1980.

KENNY (Anthony), *Wyclif*, Oxford : Oxford University Press, 1985.

KNIGHTON (Henry), *Chronicon Henrici Knighton, vel Cnitthon, monachi Leycestrensis*, éd. Joseph Rawson Lumby, Londres, : Eyre and Spottiswoode, 1889.

MEYER-LEE (Robert John), *Poets and power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007.

WALSINGHAM (Thomas), PREEST (David), *The Chronica maiora of Thomas Walsingham, 1376-1422*, éd. James Gordon Clark, Woodbridge : The Boydell Press, 2005.

- *Le contexte littéraire*

DOGAN (Sadenur), « The Three Estates Model: Represented and Satirised in Chaucer's General Prologue to the Canterbury Tales », dans *Journal of History Culture and Art Research*, vol. 2, n° 2 (30/06/2013), p. 49-56.

KAMATH (Stephanie A. V. G.), *Authorship and first-person allegory in late medieval France and England*, Cambridge : D. S. Brewer, 2012.

LOVE (Nicholas), *The mirror of the blessed life of Jesus Christ: a reading text*, éd. Michael G. Sargent, Exeter : University of Exeter Press, 2004.

MANN (Jill), *Chaucer and medieval estates satire: the literature of social classes and the « General prologue » to the « Canterbury tales »*, Cambridge : Cambridge university press, 1973.

MOHL (Ruth), *The Three estates in medieval and Renaissance literature*, New York : F. Ungar, 1962.

PEARSALL (Derek Albert), *Chaucer to Spenser: an anthology of writings in English, 1375-1575*, Oxford : Blackwell Publishers, 1999.

POMEL (Fabienne), « Les voies de l'au-delà et l'essor de l'allégorie au Moyen âge », Paris : H. Champion, 2001.

STRUBEL (Armand), *Allégorie et littérature au Moyen âge: « grant senefiance a »*, Paris : H. Champion, 2002, 2002.

WALSINGHAM (Thomas), PREEST (David), *The Chronica maiora of Thomas Walsingham, 1376-1422*, éd. James Gordon Clark, Woodbridge, Suffolk, England, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord : The Boydell Press, 2005.



## ANNEXES

### Annexe 1 : Comparaison des deux rédactions du *Pèlerinage de la vie humaine* (1331/ 1355)

<p><b>Prologue</b> 1-34</p> <p><b>I Vision dans le miroir</b>, 35-226</p> <p>1 vision de Jérusalem</p> <p>2 désir du pèlerinage</p> <p><b>II Préparatifs du pèlerinage</b> 227-5066</p> <p>1 Grâce de Dieu</p> <p>2 la maison de Grâce, le baptême</p> <p>3 les sacrements</p> <p>4 préparatifs du pèlerinage : bourdon, <i>escharpe</i>, armure des Vertus</p> <p><b>III Le pèlerin en route</b> 5067-11406</p> <p>1 Rude Entendement</p> <p>2 → le Corps, ennemi de l'homme</p> <p>3 les deux voies</p> <p>4 la voie <i>senestre</i> : les vices</p> <p>5 → prière à la Vierge (abécédaire) et le rocher du repentir</p> <p><b>IV La mer du Monde : navigation</b> 11407-12382</p> <p>1 sur le rivage de la mer du Monde</p> <p>2 dans la mer du Monde : → Jeunesse, → Tribulation</p> <p><b>V La nef de Religion</b> 12383-13492</p> <p>1 signification et description de la nef</p> <p>2 le château de Cîteaux, les dames de la nef</p> <p>3 l'approche de la mort</p> <p><b>VI Le réveil et l'exhortation finale</b> 13493-13540</p>	<p><b>Prologue</b> 1-94</p> <p><b>I Vision dans le miroir</b>, 95-308</p> <p>1 vision de Jérusalem</p> <p>2 désir du pèlerinage</p> <p><b>II Préparatifs du pèlerinage</b> 309-6984</p> <p>1 Grâce de Dieu</p> <p>2 la maison de Grâce, le baptême</p> <p>3 les sacrements</p> <p>4 préparatifs du pèlerinage : bourdon, <i>escharpe</i>, armure des Vertus, +++ <i>Credo, Pater, Ave</i></p> <p>5 → le Corps, ennemi de l'homme</p> <p><b>III Le pèlerin en route</b> 6985-12740</p> <p>1 Rude Entendement</p> <p>2 → Jeunesse</p> <p>3 les deux voies</p> <p>4 +++ la voie <i>destre</i></p> <p>5 la voie <i>senestre</i> : les vices et → Tribulation, +++ Prière en prose latine</p> <p>6 sur le rivage de la mer du Monde</p> <p><b>IV La mer du Monde : navigation</b> 12741-14706</p> <p>1 dans la mer du Monde, + les périls de mer, → prière abécédaire à la Vierge</p> <p><b>V La nef de Religion</b> 14707-17728</p> <p>1 +++ accostage de la nef</p> <p>2 → rocher du repentir</p> <p>3 signification de la nef de Religion</p> <p>4 le château de Cîteaux, les dames de la nef</p> <p>5 +++ l'agression du pèlerin et acrostiche latin / français</p> <p>6 +++ les autres châteaux de la nef de Religion</p> <p>7 l'approche de la mort</p> <p><b>VI Le réveil et l'exhortation finale</b> 17729-17738</p>
---	---

(Le livre du pèlerin de vue humaine, Phillipe Maupeu (éd), Graham Robert Edwards (éd.), p.17)

Annexe 2 : liste des termes écartés de l'étude lexicologique

- o Conjonctions : 'and', 'but', 'or', 'nor', 'as', 'yet', 'if' etc.
- o Compléments circonstanciels de temps : 'yere', 'anoon', 'after', 'then', etc.
- o Compléments circonstanciels de lieu : 'up', 'down', 'ther', 'here', 'tofore' etc.
- o Compléments circonstanciels de manière : 'more', 'also', 'well', 'so',
- o Pronoms personnels : 'I', 'you', 'they', etc.
- o Pronoms possessifs : 'my', 'their', 'yours etc.
- o Pronom démonstratif : 'this'
- o Auxiliaires : 'have', 'be', 'do'
- o Article défini : 'the'
- o Prépositions : 'on', 'in', 'toward', 'over', 'upon' etc.
- o Modaux : 'might', 'should', 'will', 'shall' etc.
- o Numéraux et cardinaux : 'one', 'two', 'thousand', 'first'
- o Adverbes de négations : 'not'
- o Verbes de mouvement : 'go', 'come', etc.
- o Verbes de déclaration : 'say', 'speak', etc.
- o Verbes de perception : 'see', 'hear', etc
- o Noms propres : Jerusalem, Jesus-Christ, Babylone, Paris, Jean-Chrysostome, Saint-Matthieur etc.

Annexe 3 : Mise en regard de la présentation d' « Idolâtrie » en moyen français et en moyen anglais (Dg, 14127- 14183) - (Lg, 20943-21028)

Réplique du pèlerin à l'encontre du vilain  
(Section 1) :

« Que fais tu [ci], villain meschant ?

Pren t'escherpe tout maintenant

Et ton bourdon et is de ci,

Et vien crier au roi merci

De ce que tu as hounouré

Autre que li qui t'a creé !

Bien scés quē en ce marmouset

Nulle puissance d'aidier n'est,

Et miex assés li pues aidier

Quē il toi qui en ton dangier

Est que tu ne le despieces

Et ou feu mettes par pieces. »

Réplique du pèlerin à l'encontre du vilain  
(Section 1) :

« Yet nat-wyth-stondyng, off entente,

To the cherl A-noon I wente,

Bad hym a-ryse, and that a-noon,

And that he sholdē thenys gon,

And leue hys fals oppynyoun,

Go take hys skryppe *and* hys bordoun,

And, off hertē ful mekly,

Gon and crye the kyng, mercy

Off the gylt and the trespáce

That he hadde don in that place,

And that hys hertē was so set

To worshepē A Marmoset,

Wych to helpē, (fer nor ner,)

Hath no puissaunce nor power. »

Réponse du vilain au pèlerin

(Section 2) :

Lors le villain despitement  
Me regarda et dist : « Comment  
M'oses tu de ce reprendre,  
Ou je vous voi tous entendre  
Qui pellerins vous appellés  
Et bons crestiens vous nommés !  
Aus ymages faictes hounours  
Et services assés greigneurs  
Leur faites, et si sont de fust,  
Et n'i a celui qui peüst  
Plus rien aider que fait cestui ! »

Réponse du vilain au pèlerin

(Section 2) :

Wher-off (with-outē mor respyt,)  
The Cherl in herte hadde gret despyt,  
And felly gan a-geyn abrayde,  
And vn-to me ryht thus he sayde:  
« How darstow me her repreue,  
Or thyn hertē so to greue,  
To sen me don swych óbseruaunce  
With al myn hoolē affyaunce,  
To thys ydólēs set on stages,  
Syth pylgrymes, in ther passáges  
Honowre and worshepe, euerychon,  
Ymages off tymber and off ston;  
And crystene peple, ful nyh alle,  
On ther knes to-forn hem falle;  
And, whan al to-gydre ys souht,  
They may helpē yow ryht nowht,  
Nor done to yow noon ávauntage,  
No mor than her, may myn ymage. »

L'image, mémoire des saints (Section 3) :

— Ce n'est mie, dis jë, ainsi.  
Les ymages pas n'äourons  
Et houneur point ne leur faisons,  
Mes aus sains pour qui sont faites,  
Car se devant nous pourtraites  
N'eussions les ymages des sains  
Et leur martires n'eussions pains  
Et la fourme de leur vie,  
Memoire d'eulx n'eussions mie  
Si grant assés com nous avons,  
Et avoir ne la peüssons.

L'image, mémoire des saints (Section 3) :

That thow woldest her conclude,  
Thy resouns ar but rude.  
ffor, sothly, we nothyng laboure  
The ymáges to honoure,  
Stook nor ston, nor that men peyntes;  
But we honoure the holy seyntes  
Off whom they beryn the lyknesse,  
In our myndë, to enpresse,  
By clerë demonstraciouns,  
Ther martyrdam, ther passiouns,  
Ther holy lyff, ther myrales  
Wych ben to vs but spectacles,  
And as merours, that represente  
Ther trewe menyng and ther entente,  
Ther gretë labour and vycórye;  
That we sholdë ha memórye,  
By hem, a kalender to make,  
What they suffrede for crystes sake,  
Patriarchës and prophëtys,  
Wych in hevene haue now her setys;  
The passioun off cryst hym-sylue,  
And off hys apostelys twelue,  
And off martyrs that wer vycours;  
The pacyënce off cónfessours,  
And off maydenes, in ther degre,  
That deydë in vyrgynyte,  
As clerkys in ther lyvës ffynde  
Ymáges présente to Our mynde,  
And to vs, clerly expresse,  
Off her lyvyng the holynesse;  
And for thys skyle, (with-outë let)  
Ymages in cherches ben vp set ;



L'image, livre des illettrés (Section 4) :

Si grant assés com nous avons,  
Et avoir ne la peüssons.  
Siques ce nous est grant proffit,  
Mesmement a ceulx qui l'escript  
Ne scevent pas : c'est leur livre,  
Tel com il leur faut pour lire.

L'image, livre des illettrés (Section 4) :

And vn-to folkys many On,  
fful gret profyt also they done,  
Namly, to swych (I yow ensure)  
That ne kan, no lettrure;  
ffor, on ymáges whan they lookys,  
Ther they rede, as in ther bookys,  
What they ouhte off ryht to sue,  
And also what they shal eschewe,  
Ther they may yt clerly lere.

Du mauvais usage des images (Section 5) :

Se ainsi dire me sceusses  
De ton ydole et peusses,  
Voulientiers je t'i orroie,  
Mes ne pues par nulle voie,  
Car en li ne pues honorer,  
Se n'est Sathan et äouer.  
C'est le fel roy d'iniquité  
Qu'a ton plaisir as figuré  
P our toi occire quant traïra  
Glaive de mort dont t'ocira.  
Et suppose que ne soit li  
Que tu vas honnourant ainsi,  
Si fault il que ce soit le fust  
Pour ce quē en ton courtil crut,  
Ou c'est la fourme et l'ouvrage  
Que tu meis en l'image,  
Ou tout hounoures ensemble :  
Rien plus n'y a ce me semble ;  
Si rien plus y a, si le di !

Du mauvais usage des images (Section 5) :

But off thy mawmet, I wolde here,  
Wych may thé no thyng socoure,  
Why thow sholdest hym honoure.  
ffor (who that any resoun kan,)  
With-Inne, enclosyd ys Sathan,  
And ther hym-sylff hath mad a se,  
The prynce off al inyquyte,  
The wychē (shortly for tendyte,)  
fful mortally he shal the quyte,  
Whan he seth tyme, and best leyser.  
And therfor, now, whyl thow art her,  
Off thy Mawmet for to telle,  
Sey on; for I ne may nat dwelle

Annexe 4 : Le dîner de Moïse dans le texte de Deguileville et dans la traduction de Lydgate  
(Dg, v. 1859- 1868 ; 2907-2940), (Lg, v. 3268-3289 ; 5209-5309)

La communion (Section 1) :

Puis voutl com courtois appeller  
Les officiaus a disner,  
En leur aprenant son savoir  
Et en eulx donnant son pouvoir  
De faire tel mutacion  
Qui torne a amiracion.  
Puis donna a toux a manger  
De ce nouvel mes sens danger,  
Et il en manga avec eulx  
Et du sanc but, voiant mes yeulx.

La communion (Section 1) :

And, as A man curteys & fre,  
Hys offycerys he gan calle,  
And bad they sholdē kōmen alle  
Vn-to dyner; & ek hem tolde  
The maner hooly how they sholde  
Han myght & power enterly  
ffor to maken al redy  
The dyner al so wel as he,  
At duē tyme, in ther degre.  
And as they weryn at dyner,  
To hem he gaff pleyntly power  
To maken (in conclusion)  
That mervyllous mutacion,  
Bred in-to flesshe, wyn in-to blood.  
And off that foode (I vnder-stood)  
He Gaff to etyn to hem alle  
(Wych to-forn he dydē calle,)  
Thys newē metē most vnkouth,  
Mynstrng yt in-to ther mouth.  
With hem, hym-sylff he heet also,  
And of the blood he drank ther-to.  
I sawh yt with myn Eyn cler.

La transsubstantiation (Section 2) :

- Bien croy, dit elle, voirement  
Que mestier en as grandement.  
Or entent et je te diray  
Aucune chose et aprendray.  
Ce relief cy qui est donnés  
Une heure est “char” et “sanc” nommés,  
Une autre est dit et “pain” et “vin”,  
Car viande est a pelerin.  
Char et sanc est en verité,  
Mes pain et vin est hors moustré.  
Et bien est voir qu’il fu jadis  
Et pain et vin. Mes tu veïs  
Qu’en char et sanc il fu mué  
Par Moÿsem, auquel j’aidé ;  
Pour quoy Nature a moy tença  
Durement et se courrouça.

La transsubstantiation (Section 2) :

I leue ryht wel, ' quod Gracē Dieu,  
'Touchyng thys merveillous vertu,  
Thow hast gret nedē for to lere;  
But herkene now, & ley to here,  
I shal the techē verrayly  
The pryvyteēs, by & by,  
Bothe by evydence & preff.  
'Thys ylkē vertuous releff,  
Som whyle (who yt vnderstood)  
ys ynamyd flesshe & blood,  
And som tymē (tak good heed,)  
Yt ys ycallyd wyn & bred,  
Goostely mete & goostely foode;  
To pylgrymēs that be goode,  
fflessh & blood yt ys no doute;  
Bred & wyn shewyd with-oute,  
Al be yt so (yt ys no dred,)  
That yt to-forn was wyn and bred,  
As thow knowest wel certeyn ;  
But Moyses (no thyng in veyn)  
Vp-on hys table (as yt stood)  
Hath tournyd yt to fflessh & blood.  
Thys ys trewe, & verray soth;  
Wher-off nature was ryht wroth;  
Anger made hyr hertē ryve,  
And ther-vp-on gan with me stryve:  
She knewe no ferther (thys, the ffyn)  
But that yt was ay bred & wyn.  
'Thow shalt wel knowē how that she  
Sawh nat the gretē pryvyte,  
ffor lakkyng off dyscrecyoun  
Off thys ylke mutacyoun.

Quatre sens sont défailants (Section 3) :

Et ne te doit de rien mouvoir,  
Sē au taster ou au v[ē]oir,  
A l'oudourer ou au gouster  
Et pain et vin te puet sembler,  
Car ces .iiij. sens deceūs  
I sont du tout et fols tenus.  
Rien n'ÿ scevent, afolé sont,  
Et tout leur us perdu y ont.  
Mes le sens d'ouir en aprent,  
En enfourmant l'entendement.  
Celui a le tast, c'est tout voir,  
L'oudouement, goust, et v[ē]oir,  
Et en juge plus soutilment  
Et cognoist sens decevement.

Quatre sens sont défailants (Section 3) :

But I the chargē ther I stonde,  
That flesh & blood thow vnderstonde,  
And so beleue yt verrayly,  
And lat nat meue the outwardly,  
Thogh that yt shewē outward so  
'In touch & syhtē bothē two,  
Also in tast & in smellynge  
Lych bred & wyn Resemb[e]lynge,  
Outward, as by ápparence;  
Trustē shortly in sentence,  
Thy fowrē wyytys (lerne of me)  
ffynally deceyved be;  
Off verray foly they be blent,  
That they ha noon Entendēment,  
The trouthē trewly to conceyve;  
Swych dyrknesse hem doth deceyve,  
That the offyce of hem echon  
Ys from hem fourē clenē agon,  
ffor lak, pleynty, of knowelychyng.  
'But the fyffthe wyt off heryng—  
Wych mor clerly in sentence  
Haueth full intelligence—  
He techyth the wyytys euerychon  
Evydently what they shal don,—  
The tast, the touch, & ek the syht,  
Smellyng also (off verray ryht,)  
Whan they ha lost ther knowelychyng,  
The ffyffthe, that callyd ys Heryng,  
Aparceved hath so wel,  
That he knoweth euerydel  
In thys matere what shal be don.

*Exemplum d'Isaac et Esaü (Section 4) :*

Et ce pieça figuré fu  
En Ysaac et Esaü,  
Car Ysaac moult bien cuida  
De Jacob, qui l'app[ast]ella,  
Que ce fust son fil Esaü,  
Car les quatre sens deceü  
L'avoient tout entierement,  
Si com tu verras plainemant,  
Quant Genesis aras leü.  
Mes de l'ouïr rien deceü  
Ne fu, car par ce il apparceut  
Que c'estoit Jacob et cognut.

*Exemplum d'Isaac et Esaü (Section 4) :*

And thys was figuryd longe a-gon,—  
Red the Byble, yiff ye kan,—  
In Ysaak, that oldē man,  
Whan Esau (to hys entente,)  
In-to the feld on huntyng wente,  
And hys labour spente in veyn.  
ffor longe or that he kam ageyn,  
Iacob verrayly in dede,  
Claddē in Esáwys wede,  
With her vp-on hys hondys layd  
(As hys moder hadde hym sayd,)  
To Ysaak heldē hys passage,  
And to hym brouhtē the potage  
In ryht gret hast, (as he was tauht,)  
And sayde, he hadde hys pray ykauht  
In venery, amynd the feld.  
But, Ysaak no thyng be-held,  
ffor he was dyrkyd off hys syht,  
And gretly feblyd off hys myght,  
ffor Touch & smellyng wer agon;  
And Ysaak wende euére in on,  
That Esau haddē be present.  
But Rebecca, off entent,  
Sentē Iacob in hys name;  
ffor in hyr herte she hadde a game,  
Esau, to settē abak.  
But thys oldē man Ysaak—  
The patryark of gret vertu,—  
Took Iacob for Esau,  
In touch, in tast, & in smellyng,  
In syghte also; but hys heryng  
Was hym be-lefft, hool & entere.  
And thus he sayde, as ye shal here:  
« The voys of Iacob semeth me;  
Off Esau, the handys be;  
I here Iacob speken wel;  
But the handys that I fel,  
The handys ben off Esau »

Annexe 5 : L'armure des Vertus dans ses deux versions. L'exemple du gambison de « Patience ». (Dg. v. 5203- 5262) - (Lg. v. 7293-7397)

Le porteur du gambison ne peut être vaincu  
(section 1) :

Donc print elle un gaubeson  
D'une desguisee façon,  
Car droit derriere estoit mise  
En la dossiere et assise  
Une enclume, faite de voir  
Pour cops de marteaux recevoir.  
« Voy cy, dist elle, un gaubeson,  
Le meilleur que trouver puist on.  
Car qui n'aroit ne mains ne piés  
Et a un pel fust atachiés  
Mes que sens plus l'eüst vestu  
Ja ne pourroit estre vaincu,  
Mes demourroit a grant honneur,  
De toux ses annemis victeur.

Le porteur du gambison ne peut être vaincu  
(section 1) :

Thanne, off merveyllous fasoun,  
She took to me a Gambisoun  
A maner harneys that I knewe nouht: [  
And behynde, ther-on was wrouht  
A ful strong styh off fynē stel  
ffor to receyuē strookys wel  
Off the hamer, whan euere yt smyte,  
That yt shal hurtē but a lyte.  
Than quod Grace Dieu to me:  
« Thys Gambesoun wych thow dost se,  
Ys so wrouht, (who taketh hede,)  
ffor ta-woyde a man fro drede;  
That, from cartage in-to Inde,  
Men myghtē nat a better fynde;  
ffor (as thow shalt wel vnderstonde,)  
Thogh a man hadde foot nor hond,  
And were vn-to a stakē bounde,  
Hys foomen aboutē rounde,  
Yiff he hadde on thys garnēment,  
And clad ther-in (off good entent),  
He myghte nat ouerkomen be,  
But fynally, in surete,  
With gret worshepe & gret glorie,  
Off hys Enmyes han victorye.

Le gambison se renforce dans l'adversité  
(section 2) :

Qui a vestu ce garnement  
Son prouffit fait, dont autre gent  
Font leur mal prou et (leur) damage.  
Croistre font ses blés orage  
Et tempeste emplir ses greniers  
Et pestilences ses seliers ;  
De grant durté il fait mol lit  
Et [de] poines son grant delit ;  
Ses daintiés fait de povreté  
Et son soulas d'aversité ;  
Jeünes le font encraissier  
Et maladies enforcier.  
Pointure et tribulacion  
Sont sa grant recreacion.

Le gambison se renforce dans l'adversité  
(section 2) :

And yet thys garnement, (I dar swere,  
Who that euere doth yt were,)  
Hath most Ioye & plesaunce  
In thyng that ys to folk penaunce,  
ffor hys proffyt & avauntage,—  
Som folk holde yt gret damage;—  
ffor pacience (in conclusioun)  
Haueth thys condicioun,  
(ffor to descryve and spek in pleyn  
Off pacience the trewë greyn.)  
I menë, to hys ávauntage  
ffructefyeth with fforage:  
Tempest fulfylleth hys garnerys,  
And pestylencë hys celerys;  
Hys sofftest beddë,  
Ys ymakyd off hardnesse.  
In peyne and wo, ys hys delyt,  
And in suffraunce, ys hys respyt;  
Hys deyntes stonde in poverté,  
Hys solace in aduersyte;  
And fastyng (in conclusioun)  
Ys hys recreacioun.  
He wexeth fat by abstynence,  
And gruchcheth for no vyolence;  
Peyne and tribulacyoun  
Ben to hym consolacioun;  
And the mor he feleth peyne  
The mor he ys (in certeyne)  
Hardyd in hertë by constaunce,  
With the Stel off iust suffraunce.



Le gambison prend le nom de Patience  
(section 3) :

Plus le point on et plus dur est,  
Et tout aussi comme fait est  
De pointures le gaubeson,  
Pour quoy "Pourpoint" l'appellë on,  
Tout aussi qui l'a endossé  
De pointure devient armé.  
Par pointure vault ce qu'il vault  
Et sens pointure riens ne vault.  
Se savoir veulx comment a nom,  
En toux lieux "Pacience" a nom,  
Qui est fait pour poine souffrir  
Et grans pointures soustenir  
Et pour estre com enclume,  
A cui toux cops sont de plume,  
Pour recevoir, sens murmurer,  
Tout en bon gré et endurer.

Le gambison prend le nom de Patience  
(section 3) :

And for that pacience, with wo  
Ys ypryked and punysshed, so  
By verray trewe examynyng,  
As a purpoynt with sawyng  
By long examynacioun,  
Therefore thys armure Gambisoun,  
(Who consydreth fro poynt to poynt)  
Ys ycallyd a purpoynt  
With-outë prykyng (in substaunce,)  
And punysshing, with gret suffraunce,  
In mescheff and aduersyte  
He taketh al hys dygnyte;  
And theroff (in conclusioun)  
He receyueth hys Renoun,  
Thys armure most mervyllous,  
In al diffence most gracious.  
And therfor (shortly in sentence)  
The name ther-off ys pacience,  
The wych, in euery aventure,  
Ys ymakyd for tendure,  
Peyne and tribulacioun,  
Voyde off al rebellioun:  
Ryht as a stythforgyd off Stel  
ffeleth the strokys neueradel  
Off thys ffethris Smothe & soffte,  
Thogh men ther-on smyten offte,  
So pacyence (in hyr werkyng)  
Maketh neuere no gruchchyng  
Off no thyng she doth endure.

Le gambison, armure de Jésus-Christ,  
(section 4) :

Ce gaubeson vesti Jhesus,  
Quant pour toy fu en croix pendus.  
Sus luy fu pointoyé et point  
Et mesuré a son droit point.  
Tout souffri et tout endura ;  
Nul mot ne dist ne ne sonna.  
Enclume se moustra et fu  
A toux les cops dont fu feru.  
Et fu sus li monnoyee  
Ta raënçon et forgee.  
Sus son dos le monnoierent  
Crueus fauvres et forgerent.  
Si que tu dois bien supposer  
Que, quant le roy s'en vould armer,  
Quë il est bon et esprouvé  
Et grant los est d'estr'en armé.

Le gambison, armure de Jésus-Christ,  
(section 4) :

And therfore, (I yow ensure)  
With thys Gambisoun, Cryst ihesus,  
That paciente lord, most vertuous,  
Was yclad (yiff ye lyst se)  
Whan he heng vp-on a tre,  
And with hys blood, mankynde hath  
bouht,  
Suffrede deth, and gruchchede nouht,  
Nor spak no word in hys penaunce;  
But, thorgh hys myghty gret  
suffraunce,  
He was bete and hamryd wyth,  
As a plate vp-on astyth,  
The forgyd Monye for Raunsoun  
To maken our redempcioun:  
Thecruel Smythës, off Rancour  
Sparede nat for no labour  
Til they hadde hym forgyd wel,  
Tryed hym out as any stel:  
In wych metal ther was no lak ;  
And ay they forgede on hys bak;  
And paciently he dede endure;  
He armyd was in swych armure  
Wyth the Armys off pacience.

Annexe 6 : Le prologue liminaire du traducteur (v. 1 – 184)

ye worldly folk, avysë yow betymes  
Wych in thys lyff ne ben but as pylgrimes,  
Lyk straungerys fferë fro youre Cuntre  
Vnfranchysed and voyde off lyberte ;  
ffor schortly herë yovre poscessyon  
ys yove to yow / but for a schort sesoun,  
Nor the tresovrë wych that ye possede  
ys but thyng lent / ho so kan takë hede,  
ffor clerkys seyn / how [that] al  
Stowndëmel, and by vnwar chaungyng,  
Whan folk lest wenë / & noon hede ne take,  
Her mayster oldë sodeynly for-sake.  
Thyng myn to-day / a-nother hath to-morwe;  
That kam wyth Ioye / departeth ay wyth sorwe;  
And thyng ywonne wyth Ioyë and gladnesse,  
Ay dysseuereth wyth wo and hevynesse.  
No tresour here, wyth O man wyl abyde;  
Who strengest halt / ther rathest hyt wyl slyde;  
ffortune ys lady / with hyr / double face,  
Of every thyng / that sodeynly doth pace;  
Sche pryncesse ys / of al worldly glorye,  
And off al Ioyë that ys transytórye;  
Sche ys off chere so varyaunt & dooble,  
Hyr kalm ys euere meynt with wo & trovble,  
And hyr sugre [ys] vnder-spreynt wyth galle:  
Thys hyr vsage vn-to estatys alle,  
To schewe fayrest whan sche ys most to drede;  
Of hyh ne lowh sche taketh noon other hede,  
ffor wych [let] no man vp-on hyr assure,  
ffor sche ys lyke to the chavnteplure;  
Wo after Ioye & after song wepyng,  
Thys hyr cvstom in every maner thyng.  
In on estate she neuere doth contyune.

Thys stormy quen, wych callyd ys Fortune  
     Hyr gyfftyys allē in conclusion,  
     Be not but gyfftyys off confusion.  
 ffor worthynesse in Armes nor vycťorye  
     Arn in effect but thingēs transytōrye  
     Nor hih conquest, nor domynacion,  
     Peplys to puttē in subieccyon.  
 It al schal passe as doth a somer flovr;  
 In thys world herē, holdyng no soiovr  
     No thying abytt, shortly for to wryte,  
 Good lyff exepte, and only ovr meryte.  
 Trusteth ther-for, ye folk of euery age,  
 That yowre lyff her ys but a pylgrymage;  
     ffor lyk pylgrymes ye passē to & ffro,  
 Whos Ioye ys euere meynt A-mong with wo.  
     Alworldly blyssē, medlyd ys with stryff;  
     ffor ay the cōurs, of thys mortal lyff,  
 Euerych hovr doth to hys boundys drawe;  
     To al pylgrymēs kynd hath set a lawe,  
     Eche day to Renne a party on ther way;  
 Oldē ner yong, ther may no man sey nay,  
     Lyk a Ryuer sterne, and of gret myght,  
 Ne restyth nat nouthur [by] day nor nyght,  
 To holde hys cours as ledeth hym the streem,  
     Ryght so, pylgrymes to-ward Ierusaleem  
 Haste on her way in thys world, & echone  
     To-ward that cyte, or to Babylone.  
     Lyk ther merytes, & lyk to ther degres,  
     They be Receyved at on of thys cytees,  
     Ytakyn innē, so as they dysserve;  
 And deth, ay redy with hys dart to kerue,  
     Lyth in a-wayt, dredful off manacys,  
     To send palmerys to on off thys placys.

A-geyne whas strokē, helpeth no medycyne,  
 Salue, tryacle / but grace only dyvyne,  
 folk to conveye to ther desyred place:  
 And many brygaunt the weye doth manace,  
 No man ys sur hym syluen to diffend;  
 Wherfore I rede, lat euery whyht a-mend  
 Hys lyff be tyme, whil he hath liberte.  
 And that folk may the Ryhtē weyē se  
 Best assuryd to-wardē ther passage,  
 Lat hem be-holde[n] in the pylgrymage,  
 Which callyd ys pylgrymage de movnde,  
 In the wych fful notably ys fovnde,  
 Lernityd, and tavht, who can well construe,  
 What folk schal take, & what they schal eschue.  
 In thys book, yf [that] they redē yerne,  
 Pylgrymēs schal the verray trouthē lerne,—  
 yiff they sette ther trewē dyllygence  
 To vnderstondē clerly the sentence,—  
 What hyt menyth, & the moralyte;  
 Ther they may, as in a merovr, se  
 holsom thynges, & thynges full notable;  
 What ys prevyd, & what thyng ys dampnable,  
 What ys holsom, the sovlē for to save,  
 Whan the body ys leyd in hys grave.  
 And to knowē wych be cyteseyns,  
 Trewē burgeys, & ekē fraunkeleyns,  
 Wych in good lyff and vertu do excelle,  
 In Ierusalem perpetually to duelle,  
 Whan the Iugge & Lord, that lyveth evere,  
 In hys doom assovnder shal dysseuere  
 Hys chosē shep, wasshe in the lambys blood,  
 Wych for mankyndē starff vpon the rood;  
 And putte the kydēs to dampnacion,  
 wych ha noon part of Crystys passyon,  
 Endlesly there to lyve in peyne,  
 Where Lucyffer lyth bovnden in his cheyne.  
 ffro the wych, God euery man defende,  
 And grauntē gracē, our lyff here to mende,  
 To-ffor the ffyn of ovrē pylgrymage.

ffor, save hys grace, we ha noon avauntage,  
 No thyng is cleyme as be tyle of ryht,  
 But of mercy, wych ay lyth in hys myght,  
 Vn-to synners, that deye repentaunt,  
 To yive pardon off hys benynge graunt,  
 [The] Wych ys to hem, vn-to ther refut,  
 Proteccyon and truë sauff-conduit,  
 Hem to savē, that thay be nat lorn.  
 And thys book, the wych I spake off to-fforn,  
 I mene, the book Pylgrymage de Movnde,  
 Morall of vertu, of materys ful profovnde,  
 Maad & complyd in the Frenchē tonge,  
 ffull notáble to be rad & songe.  
 To every pylgryme, vertuous of lyff,  
 The mater is / so contemplatyff;  
 In all the book, ys not lost a word.  
 Thys consydred full wysly of my lord  
 Of Salysbury, the noble manly knyht,  
 Wych in Fravncē, for the kyngys Ryht,  
 In the werre hath meny day contunyde;  
 Whom God & gracē han ful wel ffortunyde  
 In thenpryses wych he hath vndertake;  
 Lyff and godes, for the kyngys sake,  
 Knyhtly Inpartyd thys prince vertuous;  
 Ay in the ende beyng victoryous,  
 Swych grace & Eur, God to hym hath sent,  
 Wych gaff me ffyrst in comavndement  
 Thys seyde book in Englysshe for to make,  
 As I koude, [al] only for hys sake.  
 Be-cause he woldē that men schold[e] se,  
 In ovre tonge, the grete moralyte  
 Wych in thys book ys seyde & comprehendyd,  
 That yt ne myhte (me semyth) be Amendyd;  
 The auctour, wych that dyde hyt ffyrst compyle,  
 So vertuously spent ther-on hys whyle.  
 And of entent to do my lord plesaunce,  
 In hys worschepē, for a remembravnce,  
 As I am bovnde for to be hys man,  
 I wyl translate hyt sothly as I kan,  
 After the lettre, in ordre effectually.

Thogh I not folwe the wordës by & by,  
 I schal not faille teuchyng the substaunce,  
 Thogh on making I ha no suffysaunce;  
     ffor my wrytyng, in conclusion,  
         ys al yseyd vnder correcion.  
 And of the tyme playnly, & of the date  
 Whan I be-gan thys book to translate,  
     yt was a thovsand (by computacion)  
         Affter crystys incarnation,  
 ffour hundryd ouer, nouthur fer ne nere,  
     The surples ouer, syxe & twenty yere,  
         My lord that tymë beyng at Parys,  
 Wych gaff me charge, by hys dyscrete avys,  
     As I seyde erst, to settë myn entent  
     Vp-on thys book to be [ful] dyllygent,  
     And to be-gynne vp-on thys labour,  
         Allë folkys be-sechyng of ffavour,  
 That on thys book after-ward schal rede;  
     And that hym lyst nat to taken hede  
     To the making, but to the sentence;  
         ffor I am bareyn of all eloquence.  
 Ther-for I pray, what so that be seyde,  
     Off gentyllesse not to be evel apayde,  
         And my rudnessë helpyn to excuse,  
     ffor in metre I ha ne with me no muse:  
 Noon of the nyne that on Parnase duelle,  
     Nor she that ys [the] lady of the welle,  
         Calliopë, be sydë cytheron,  
         Gaff to my pennë, plente nor fuson  
 Of hyr licovr, whan thys work was [be]gonne.  
     Nor I drank no-wer of the sugryd tonne  
         Off Iubiter, couchyd in hys celer,  
     So strange I fonde to me hys boteler,  
         Off poetys [i]callyd Ganymede.  
     But to my labour now I woll me spede,  
         Prayng ech reder me to reconforte,  
         Benignëly my rudenesse to supporte.  
     ffor wherso be my thonk, I lese or wyne,  
     Wyth yowrë gracë thus I wyll be-gynne.

## INDEX DES NOMS ET DES NOTIONS

- ajout.. 7, 37, 73, 80, 83, 84, 120, 136, 137, 140, 143, 145, 146, 153, 154, 155, 157, 165, 166, 175, 179, 182, 183, 213, 225, 234, 236, 240, 256
- allégorie.. 5, 12, 13, 14, 43, 45, 58, 61, 63, 71, 72, 122, 125, 143, 146, 153, 170, 174, 191, 216, 218, 219, 221, 228, 237, 238, 239, 242
- amplificatio .. 7, 37, 40, 41, 42, 45, 46, 83, 85, 89, 120, 138, 145, 155, 158, 181, 187, 210
- archevêque de Canterbury .. *Voir* Arundel (Thomas)
- Aristote .....119, 148, 152, 160, 163, 167
- Arundel (Thomas).... 7, 11, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 140, 146, 150, 167, 169, 258
- augmentation ...83, 84, 89, 136, 154, 164, 174, 180, 187, 208, 240
- aureate style ..... 69, 74
- binôme synonymique ..... 31, 42, 44, 45, 46,85
- calque ..... 91, 101, 102
- Chaucer (Geoffrey) 6, 8, 9, 13, 25, 26, 28, 29, 34, 35, 66, 71, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 109, 110, 113, 114, 115, 116, 120, 170, 171, 172, 173, 174, 191, 194, 198, 205, 214, 256
- commanditaire . 8, 14, 122, 126, 169, 172, 178, 193, 195, 197, 198, 202, 203, 205, 257, 258
- comte de Salisbury ..... *Voir* Montagu (Thomas)
- didactisme 7, 14, 142, 213, 214, 215, 219, 222, 224, 225, 227, 228, 232, 237, 239, 240, 246, 251, 257, 258
- digression... 14, 31, 37, 47, 48, 49, 51, 60, 88, 120, 214, 240, 241, 242, 243, 246, 247, 248, 250, 256
- estates ..... *Voir* ordre
- Eucharistie 7, 13, 124, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 155, 157, 163, 167, 241, 257
- Fall of Princes.... 8, 30, 31, 36, 37, 38, 40, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 124, 171, 188, 189, 191, 211, 262
- Gloutonnerie.... 45, 51, 58, 70, 80, 82, 83, 88, 90
- Grâce-Dieu....13, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 208, 209, 232, 242, 243, 245
- hapax .....71, 72
- hérésie... 13, 119, 123, 124, 125, 126, 127, 132, 133, 134, 135, 140, 147, 148, 149, 151, 152, 154, 163, 164, 166, 167, 169, 187, 238, 257, 258
- Idolâtrie .. 12, 13, 125, 127, 131, 133, 134, 137, 138, 143, 144, 145, 146, 147, 170, 234, 235, 236, 237, 238, 241, 242, 243, 269, 289
- intentio auctoris ..... 13, 83, 213, 214, 240
- Jérusalem Céleste ....5, 12, 17, 42, 46, 53, 86, 112, 147, 154, 219, 223
- Labeur..... 12, 14, 173, 174, 175, 181, 183, 184
- Lancaster .. 8, 11, 124, 125, 137, 148, 169, 214, 257, 258
- Lollards .....7, 13, 15, 123, 124, 125, 126, 129, 132, 133, 135, 137, 138, 140, 141, 142, 144, 145, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 159, 163, 164, 165, 167, 169, 187
- métaphore . 14, 151,183, 216,217,218,219, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 234, 239, 241
- Moïse..... 13, 147, 148, 150, 163, 164, 165, 166, 167, 206, 208, 209, 274, 289
- Montagu (Thomas)... 5, 8, 10, 13, 14, 121, 126, 169, 170, 171, 175, 191, 193, 195, 202, 257, 258
- Nature ... 13, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 167
- néologisme ..... 72, 76, 77
- ordres ..... 14, 173, 175,176, 177, 178, 179, 181, 188, 190, 198, 212, 242
- orthodoxie .7, 13, 124, 125, 127, 129, 130, 133, 134, 136, 137, 138, 140, 142, 145,



147, 149, 150, 152, 153, 154, 156, 163,  
 165, 167, 169, 243, 251, 257  
 parenthèse.....31, 47, 48, 49, 50, 241, 243  
 Patience..... 229  
 patronage.....122, 171, 175, 206, 252, 257  
 personnification..... 216, 236, 241  
 poet laureate. 10, 169, 170, 171, 172, 191,  
 192, 193, 194, 195, 197, 198, 202, 203,  
 205, 208, 210  
 présence réelle .....13, 119, 123, 124, 148,  
 151, 152, 153, 155, 159, 160, 163, 167,  
 242  
 Raison..... 152, 206, 208, 232  
 relâchement syntaxique ..... 54, 56, 57  
 répétition 14, 78, 158, 178, 188, 193, 222,  
 225, 229, 231, 232, 234, 236, 243, 245,  
 246, 251  
 Sapience..... 119, 148, 152, 160, 162, 163,  
 167  
 senefiance .....216, 219, 220  
 Siege of Thebes 31, 32, 33, 34, 74, 75, 76,  
 191, 205  
 transsubstantiation ..... 13, 148, 149, 150,  
 154, 155, 156, 157, 160, 163, 164, 165,  
 167  
 Troy Book....30, 31, 37, 38, 75, 76, 77, 78,  
 79, 81, 171, 188, 191, 196, 199, 200,  
 204  
 vénération des images .13, 123, 125, 130,  
 133, 137, 138, 140, 142, 144, 145, 146,  
 147  
 Wyclif (John).....7, 13, 110, 123, 124, 125,  
 126, 130, 132, 135, 145, 146, 147, 148,  
 149, 150, 156, 159, 165, 166, 167

## TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 : Comparaison des deux rédactions du *Pèlerinage de la vie humaine* (1331/ 1355)

Annexe 2 : Liste des termes écartés de l'étude

Annexe 3 : Mise en regard de la présentation d' « Idolâtrie » en moyen français et en moyen anglais

Annexe 4 : Le dîner de Moïse dans le texte de Deguileville et dans la traduction de Lydgate

Annexe 5 : L'Armure des Vertus dans ses deux versions

Annexe 6 : Le prologue liminaire du traducteur



# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	5
PREMIÈRE PARTIE : LES MÉTHODES DE TRADUCTION DU TRANSLATEUR.....	15
Chapitre premier : La langue et le style de John Lydgate .....	18
A. Le moyen anglais au temps du <i>Pilgrimage</i> .....	20
B. Critique stylistique de John Lydgate.....	28
Chapitre II : La phrase lydgatienne dans le <i>Pilgrimage</i> .....	40
A. Verbose et prolixité dans la traduction du <i>Pèlerinage</i> .....	42
B. La complexité syntaxique de John Lydgate .....	54
Chapitre III : Étude lexicologique du <i>Pilgrimage</i> . Sur les traces de John Lydgate .....	65
A. La richesse lexicale de la traduction du <i>Pèlerinage</i> : « <i>The aureate style</i> ».....	69
B. Le vocabulaire « lydgatien » de la <i>translatio</i> .....	74
Chapitre IV : Mesurer la fidélité du <i>translator</i> au texte de Deguileville .....	83
A. L'augmentation du texte-source .....	84
B. Nuance : La <i>translatio</i> des termes préexistants dans le <i>Pèlerinage</i> .....	90
C. La question de la langue : Entre influence du texte-source et état du moyen anglais.....	103
SECONDE PARTIE : L'ACTUALISATION DU <i>PÈLERINAGE</i> PAR SON TRADUCTEUR, JOHN LYDGATE.....	121
Chapitre premier : Le refus de l'« hérésie » lollarde.....	123
A. La figure d'« Idolâtrie » : l'orthodoxie de la vénération des images.....	125
B. Le dîner de « Moïse » : l'orthodoxie de l'Eucharistie .....	147
Chapitre II : L'influence du commanditaire sur les vers du <i>Pilgrimage</i> .....	169
A. Le discours de « Labeur » et la division du monde en trois « ordres » : La traduction des idéaux politiques du comte de Salisbury.....	173
B. « <i>The prolog of the translator</i> » : la <i>self-representation de Lydgate en « poet laureate</i> ».....	191
Chapitre III : Le didactisme de Lydgate au service des idéaux politiques et religieux du comte de Salisbury .....	213
A. La traduction de John Lydgate : la simplification de l'allégorie.....	216
B. Les digressions : outils didactiques du traducteur .....	240
Conclusion.....	255
BIBLIOGRAPHIE .....	259
ANNEXES .....	267
INDEX DES NOMS ET DES NOTIONS .....	287
TABLE DES ANNEXES .....	289